

NEW ROMANCE®

L'imprévu
pourrait être sa plus
belle surprise !

Baby
RANDOM 1
GAÏA ALEXIA

la mandarine



Baby
RANDOM 1
GAÏA ALEXIA

la mondamine

© 2018, Gaïa Alexia – Tous droits réservés

© 2018, La Condamine — 34-36, rue La Pérouse 75116 Paris

Tous droits réservés. Ce livre, ou quelque partie que ce soit, ne peut être reproduit de quelque manière que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur.

Ce livre est une fiction. Les noms, caractères, professions, lieux, événements ou incidents sont les produits de l'imagination de l'auteur utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnages réels, vivants ou morts, serait totalement fortuite.

Image de couverture : Shutterstock © 4 PM production

Couverture : Marion Rosière

Collection dirigée par Arthur de Saint Vincent

Ouvrage dirigé par Marine Flour

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

SOMMAIRE

Titre

Copyright

Prologue - Mona

1 - Célia

2 - Célia

3 - Célia

4 - Célia

5 - Célia

6 - Célia

7 - Célia

8 - Célia

9 - Célia

10 - Célia

11 - Célia

12 - Célia

13 - Célia

14 - Célia

15 - Célia

16 - Célia

17 - Célia

18 - Célia

19 - Célia

20 - Célia

21 - Célia

22 - Célia

23 - Célia

24 - Célia

25 - Célia

26 - Célia

27 - Célia

28 - Célia

29 - Célia

30 - Célia

31 - Célia

32 - Célia

33 - Célia

34 - Célia

35 - Célia

36 - Célia

37 - Célia

38 - Célia

39 - Célia

40 - Célia

41 - Roman

42 - Célia

43 - Roman

44 - Roman

45 - Roman

46 - Roman

47 - Célia

48 - Célia

49 - Célia

50 - Célia

51 - Célia

Prologue

Mona

Je quitte l'ascenseur au trente-sixième étage. Je connais cet endroit par cœur, je me dirige donc de manière automatique vers mon bureau. Conserver mes habitudes me permet de ne pas penser aux bouleversements de ces derniers jours.

— Qui a pris mes imprimés ? lance une voix pleine de colère quand je tourne à gauche dans le couloir.

Je relève le nez vers la salle du photocopieur et j'aperçois à peine une petite tête brune qui se cache derrière la grosse machine flambant neuve qui nous a valu une demi-journée de formation. Sans rien dire, je continue ma route alors qu'un petit ricanement résonne dans mon dos.

Huit heures pile. Je prends place derrière mon bureau. Comme tous les jours depuis bientôt trente-six ans.

Je travaille au sommet d'une tour dans le quartier d'affaires de Chicago. Mon poste de secrétaire de direction n'a rien de compliqué. Il demande de l'organisation, beaucoup de politesse, mais surtout, depuis quelque temps, une dose quotidienne de patience. Et mon patron, monsieur Weiss, en manque cruellement depuis la mort de sa femme.

Le voilà justement qui arrive du couloir, les cheveux ébouriffés et la cravate de travers. La journée débute à peine et il semble déjà en avoir plein

les pattes. Être le PDG d'une grande entreprise n'est pas de tout repos, mais ce n'est pas ce qui épuise le plus cet homme.

— Bonjour Mona, pouvez-vous annuler le rendez-vous avec les Russes, s'il vous plaît ? il me lance très sérieusement.

Je le salue et acquiesce aussitôt.

Il tourne les talons, se dirige vers la porte de son bureau, puis s'arrête, la main sur la poignée.

— Dites-moi, auriez-vous vu mon fils, par hasard ?

Voilà ce qui accapare l'attention de monsieur Weiss depuis quelque temps : son fils.

— Il rôdait autour de la photocopieuse la dernière fois que je l'ai aperçu, monsieur.

Il soupire longuement et se pince les lèvres avant de s'exclamer :

— Je comprends mieux où sont passés mes imprimés... J'ai de plus en plus de cheveux blancs ! Je suis certain que c'est à cause de lui.

— Vous en avez encore, c'est mieux que rien, je rétorque avec un léger sourire.

Son visage s'illumine. Il a toujours aimé l'humour, ce qui m'a souvent permis d'éviter des situations gênantes.

Il devient soudain plus sérieux.

— À quelle heure est la cérémonie demain ?

J'évite son regard pour répondre :

— Quatorze heures, monsieur.

— Bien... Je ne veux pas vous voir au bureau après ça, prenez une semaine. Je vous l'offre. Et encore toutes mes condoléances pour votre mari, il ajoute avec compassion.

Une semaine à tourner en rond en ruminant mon malheur ? Non merci !
Je n'ai plus l'âge de me laisser aller. Et puis, que me reste-t-il maintenant à part mon travail ?

— Et je vous interdis de refuser. Vous en avez besoin ! Je vais prévenir l'accueil. Compris ?

Je le connais, il ne démordra pas de sa décision.

— Bien, monsieur. Merci, je souffle.

— Ne me remerciez pas, c'est normal. Je n'ai pas oublié que vous avez été très présente pour nous quand ma femme nous a quittés...

Je force un sourire, qu'il me rend avec cet air triste que prennent les gens quand quelqu'un d'autre perd un de ses proches. Comme s'ils disaient « Je ne peux rien faire d'autre que de compatir de loin ».

Une longue seconde passe, puis il se dirige d'un pas décidé vers la salle de la photocopieuse.

Dix-sept années que je travaille pour monsieur Weiss. Et avant lui, je travaillais pour son père. Soit, au total, trente-six ans de bons et loyaux services pour Weiss Corp. Un mariage, une naissance et une vie plus tard, me voici à la veille de mettre en terre mon mari. Le cancer ne lui a pas laissé six mois. Monsieur Weiss m'a permis de m'absenter autant que j'en aie eu besoin. J'ai donc pu rester près de mon Charles jusqu'à la fin. Nous avions prévu que je prenne ma retraite dans trois ans, mais maintenant que je me retrouve seule, à quoi bon ? La vie m'a pris ma fille quelques mois après sa naissance, puis maintenant mon mari. Il ne me reste que mon travail pour m'éviter de sombrer.

Allez, Mona Maggie Loolis, au boulot !

J'annule le rendez-vous avec les Russes.

À peine ai-je raccroché que monsieur Weiss revient, le pas lourd et les sourcils froncés, en tenant fermement son fils par le bras.

La mère du petit est décédée dans un accident de voiture, il y a un an environ, et ce dernier vit très mal son absence soudaine. Il devient difficile à contrôler, et son père n'y parvient de toute évidence pas du tout.

— La photocopieuse a besoin d'un réparateur, il marmonne en entrant dans son bureau avec le petit garçon de cinq ans, mort de rire, au bout de son bras.

*
* *

Je baisse les yeux sur la montre que Charles m'a offerte pour nos noces d'argent. *Midi, déjà ?* Je range mon poste rapidement et je le quitte pour aller manger.

J'ai survécu à cette matinée, et ce sans verser de larmes. À croire que ces mois de combat contre la maladie m'ont préparée au pire.

J'arrive devant l'ascenseur, puis je me ravise alors que les portes s'ouvrent. Les sourcils froncés, je rebrousse chemin.

Une fois à mon bureau, j'attrape mon stylo-plume, le dévisse et en sors la cartouche avant de pousser la chaise. *Allez, mes lombaires, on peut le faire !* je me dis avant de me plier en deux pour atteindre le dessous du meuble.

— Ah... Ce n'est plus de mon âge, ces conneries... je marmonne.

Je secoue vivement la cartouche pleine d'encre bleue sur les câbles d'alimentation de mon ordinateur. *Voilà qui est fait.*

Lorsque je quitte cet endroit définitivement trop exigü pour moi, mon dos émet un craquement et se rappelle douloureusement à moi. *Que c'est moche de vieillir...*

Je balance la cartouche vide dans la corbeille et file vers l'ascenseur.

Quelques minutes plus tard, je suis assise au réfectoire avec mes deux collègues habituelles. La même place depuis des années. Impossible, cette fois, d'éviter les quelques larmes qui accompagnent une discussion sur l'organisation de la veillée funèbre de demain. Me voilà veuve. Est-ce que ce sera toujours aussi difficile de l'admettre ?

*
* *

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur le trente-sixième étage, et j'entends aussitôt des voix qui proviennent de la gauche.

— Roman ! Mais qu'est-ce que tu as encore fait ? monsieur Weiss s'exclame.

Je quitte la cabine et, après quelques pas, je tombe sur le petit garçon, les mains pleines d'encre bleue, qui lève son regard vert clair sur moi et ricane en se cachant le visage. Je ne peux m'empêcher de sourire. *Ce petit garnement a une tête d'ange... Mais il n'en loupe pas une !*

— Roman, non ! s'exclame son père en lui attrapant les mains pour les tenir hors de portée de quoi que ce soit.

Je m'approche en chassant mon sourire.

— Voulez-vous de l'aide, monsieur ?

Le visage de l'enfant est en grande partie bleu, tout comme les cuisses de son pantalon et sa petite chemise. Visiblement, il a tenté de dissimuler son crime.

— Euh... Oui, s'il vous plaît. Je suis désolé, répond mon patron.

Je lance un regard accusateur au petit, ce qui le fait rire.

— Viens mon grand, on va nettoyer tout ça, je lui intime en lui tendant une main.

Il lâche son père et court vers moi, l'air joyeux. J'évite de le toucher pour ne pas me tacher, et on file vers les cabinets.

— Je savais bien que c'était toi qui débranchais chaque midi mon ordinateur et mon téléphone, petit malin. Tu auras une tête de Schtroumpf pendant au moins deux jours maintenant, je lui dis en poussant la porte.

Il ricane avant de voir son visage dans le miroir. Et le voilà qui boude soudain.

— Moi, j'aime pas les Schtroumpfs ! il râle, les sourcils froncés.

Je ne peux retenir un sourire. Ce petit garçon occupe bien mes dernières années et me rappelle que la vie n'est pas faite que de malheurs.

— Tu sais, bientôt, je ne serai plus là, mon petit Roman. Tu devras être plus sage avec ton papa, j'envoie en lui passant les mains sous l'eau.

Il ne répond pas et se contente de regarder l'eau teintée couler dans le siphon.

J'ajoute du savon et frotte quand, soudain, j'entends un sanglot. J'arrête tout pour le regarder.

— Mais pourquoi tu pleures ? je demande. L'encre va partir, tu sais.

— Ma maman me manque... Et je veux pas que tu me manques pareil, Monary.

Ma gorge se noue aussitôt. *Pauvre petit... Un jour, tu rencontreras une femme qui remplacera toutes celles qui te manquent.*

Je le prends dans mes bras. Tant pis pour mon tailleur.

— Quand tu seras grand, moi, je serai toujours là, mais un peu plus vieille...

Je serai pire que vieille, même...

— Mais t'es déjà vieille, Monary ! il envoie en retrouvant le sourire.

Allez savoir pourquoi, il a décidé de me surnommer Monary... *Ah ! Les gosses et leurs lubies étranges...*

1

Célia

J'attrape mon manteau après avoir suspendu mon tablier dans mon casier. La journée m'a épuisée. Qui aurait cru que bosser dans un café imposait un rythme aussi acharné ?

L'avantage, c'est que je n'ai pas vu le temps passer. Je n'ai pas non plus vu Max, mon boss. Ce qui est également une bonne chose. Je l'évite comme je peux depuis qu'il s'est mis en tête de me proposer un rendez-vous chaque fois qu'il croise mon regard.

Je claque la porte en métal du meuble et envoie ma veste sur mon bras. Contrairement à ce matin, il fait une chaleur horrible dehors, et d'ici sept secondes, je serai à l'extérieur. Ma journée sera enfin terminée.

En deux enjambées, je rejoins la porte de service et pose une paume sur la poignée. *Cette saloperie va finir par lâcher, et j'espère que ce ne sera pas dans ma main !*

— Célia ! Attends ! j'entends tout à coup.

Merde... Moi qui avais réussi à l'éviter toute la journée !

Max se matérialise brusquement dans mon dos et me pousse discrètement dehors. Sa main s'écrase sur mes reins jusqu'à ce qu'on se retrouve en tête à tête dans la ruelle qui mène à la rue principale.

— Tu fais quoi ce soir ? il me demande avant que j’aie le temps de comprendre ce qui se passe.

— Je...

Vite, trouve quelque chose de potable comme excuse ou t’es foutue !

Ce sourire timide qu’il n’affiche que pour moi apparaît sur son visage.

— Je... je passe la soirée chez ma mère. Repas en famille... je finis par répondre avec un air qui dit « aucune chance d’y échapper ! ».

— Ah... Je comprends ! il me répond. Amuse-toi bien alors. Tu me diras quand tu as une soirée libre, qu’on aille se faire un ciné ou un resto !

Je ne trouve rien d’autre à faire que de hocher bêtement la tête avec une expression gênée, comme chaque fois qu’il me fait une proposition de rapprochement.

— OK... Je te tiens au courant.

Il se permet un clin d’œil avant de me répondre :

— Super, on se voit demain ? Je file, j’ai encore du boulot. Rentre bien, Célia.

Max n’aurait pas pu trouver plus glauque que la ruelle pour me proposer un énième rencard.

Je sais que je ne devrais pas me laisser draguer par mon patron, mais ce n’est pas si facile de dire simplement « Lâche-moi la grappe, boss ! ». Imaginons qu’il le prenne mal et qu’il me vire ! Et puis, en attendant, quand je lui demande une après-midi, il ne dit jamais non. Et en réalité, il n’est pas si désagréable : il a à peine trente ans, est plutôt pas mal et toujours attentionné avec moi. Ça laisse entrevoir le petit ami qu’il pourrait être. Mais c’est un Français, et les Français ont une réputation de connards qui leur colle à la peau. Ça me suffit pour l’éviter. *Les connards, j’ai déjà donné !*

Je rejoins ma voiture garée un peu plus loin et, mauvaise surprise, j’ai encore une prune.

— Ah... Super ! je lance en l’arrachant de mon pare-brise.

Je la fourre dans mon sac, où elle retrouve ses sœurs d’hier et avant-hier.

Le macaron « Je travaille ici » que m'a gentiment prêté Max ne fonctionne apparemment que sur son véhicule.

Quand je monte à bord, l'habitacle est semblable à un sauna. Alors que je me retrouve vite bloquée dans les embouteillages, je commence à suer à grosses gouttes. Je suis à la limite d'essorer mes cheveux, et mon visage prend peu à peu la couleur d'une tomate trop mûre. Ça doit faire un sacré contraste avec mes cheveux bruns désespérément trop épais que j'ai attachés en vrac, comme toujours.

Comme l'âge de ma voiture doit avoisiner le mien, je n'ai pas la clim', et, suite à un petit choc avec un panneau lors d'une tentative de stationnement, ma fenêtre côté passager ne s'ouvre plus. Alors, quand il fait chaud à Chicago, il faut être motivé pour la conduire. Et, de toute évidence, je le suis.

Alors que j'approche du quartier chinois, mon tee-shirt blanc me colle au dos. Mon volant me brûle encore les doigts quand je me gare en double file pour passer prendre ma commande chez Yang, mon resto préféré. Aujourd'hui, c'est mardi, et le mardi, c'est nourriture asiatique au menu pour le repas.

Une vingtaine de minutes plus tard, alors que je suis presque cuite, je me gare en bas de chez moi. Cette rue de Chicago ne donne pas envie de s'y balader le soir, mais c'est plus calme que ça en a l'air, et j'aime bien vivre ici. Quant à mon immeuble, il tient encore debout, c'est déjà ça.

Je déverrouille la porte du hall et grimpe rapidement les escaliers. J'arrive essoufflée au troisième. Il y a deux portes sur le palier, à gauche, la mienne, et à droite, celle de ma voisine, chez qui je vais toquer sans même passer par chez moi.

— Madame Loolis ! j'appelle à travers le battant.

J'attends quelques instants et, soudain, j'entends des bruits de pas de l'autre côté de la porte. Puis celle-ci s'ouvre.

— T'as fini en retard ? la petite vieille me balance en faisant aussitôt demi-tour.

— Oui, un peu, mais il y avait surtout de la circulation. J’ai failli cuire dans ma voiture. Vous avez faim, j’espère !

Elle me tourne le dos et repart d’un pas clopinant vers son salon. Je viens passer mon bras sous le sien pour l’aider à marcher jusqu’à son fauteuil. Je sais que le moindre trajet est difficile pour elle.

— Tu devrais changer ce vieux tas de ferraille. Ou au moins la faire réparer... elle me répète pour la centième fois au moins depuis que je la connais.

— Oui, madame Loolis... je récite alors qu’elle s’assoit dans son fidèle fauteuil.

— Et arrête de m’appeler comme ça !

Un petit rire m’échappe, et je file à la cuisine pour m’occuper de notre repas qui me donne l’eau à la bouche.

— Excuse-moi, je trouve ça tellement classe, Mona Loolis. Mona Loolis, ça roule tout seul comme nom.

Je vide les boîtes en carton dans deux assiettes et j’en place une dans le micro-ondes pour réchauffer notre repas. Je prends deux verres que je remplis d’eau, le pilulier de Mona, et je retourne dans le salon.

— Tiens, Monary. Le reste arrive. C’est quoi, le programme, ce soir ?

Je lui donne un verre d’eau et la télécommande de la télé tandis qu’elle me lance un regard en biais. Elle n’aime pas quand je l’appelle Monary. Un jour, elle m’a expliqué qu’un petit garçon qu’elle a connu quand elle travaillait encore l’appelait comme ça pour la taquiner. J’ai simplement pris le relais. J’ignore sa menace silencieuse et m’apprête à me laisser tomber dans le canapé moelleux qui n’attend que moi, mais le micro-ondes m’appelle déjà. Je râte toute seule en y retournant.

— Il y a un policier sympa ou une émission sur des jeunes qui prennent de la drogue, Mona annonce depuis son fauteuil.

— Ah... Et sinon ?

Je sors l'assiette de Mona du four et reste devant celui-ci en attendant que le contenu de la mienne réchauffe.

De retour dans le salon, j'installe le plateau-repas de ma voisine face à la télé.

— Encore du chinois ? elle s'étonne.

— Oui, on est mardi, Mona ! C'est chinois tous les mardis, de chez Yang.

— Tu dépenses trop chez lui ! Mais c'est tellement bon, comment t'en vouloir ?

L'instant suivant, nous sommes enfin installées toutes les deux devant la télé, et j'ai déjà ma fourchette dans la bouche. Mona avale ses cachets. Je sais que si je n'étais pas là, elle ne les prendrait pas tous les jours. Cette vieille tête de mule me dit qu'elle oublie, mais c'est surtout une mamie rebelle qui ne veut pas les prendre.

— Ça me rappelle quand je rentrais du travail, elle me dit soudain. D'ailleurs, on a quelque chose à fêter !

— Ah oui ? Quoi donc ?

— Aujourd'hui, précisément, ça fait vingt ans que je suis à la retraite, elle m'annonce.

Je fais rapidement le calcul et ouvre de grands yeux.

— Merde, vingt ans... J'avais un an.

— Oui, quand je te dis que tu n'es qu'une gamine ! Raconte-moi donc ta journée, elle enchaîne au moment où je prends une grande bouchée de riz cantonais. Ton bel inconnu est-il encore venu aujourd'hui ?

Cette dernière question manque de me faire tout recracher.

— Avale, avale... C'est dégoûtant, elle réplique aussitôt avec une grimace.

Je ricane, et quelques grains de riz finissent dans mon assiette.

— Pardon. Ce matin, j'étais à l'heure, je commence.

— Étonnant ! s'exclame Mona.

Elle se fout de moi, en plus...

— Mmh... Et à 11 h 05 ? elle insiste.

— Quoi ? j'interroge, mine de rien.

— Le client de 11 h 05, bon sang ! Il est venu ?

Elle ne va pas me lâcher avec celui-là. Je n'aurais jamais dû lui en parler !

— Mouais, peut-être. J'en sais rien, j'ai pas fait gaffe.

Oups, j'en fais un peu trop, non ? Je ne sais pas mentir. La vérité, c'est qu'il est venu à ma caisse alors que j'avais plus de monde que ma collègue. Et comme tous les jours, j'ai arrêté de respirer durant toute la commande.

— Elle en sait rien... Mon œil, tiens, marmonne la petite vieille dans sa barbe, pas dupe.

— Et sinon, Max était là aujourd'hui, et d'une humeur de chien d'après ma collègue. Mais on a eu tellement de travail que je ne l'ai pas croisé de la journée. Du moins jusqu'à ce soir... je lance, histoire d'orienter la conversation sur un sujet moins gênant.

— Il t'a encore demandé un rendez-vous ? elle me coupe.

Max et ses tentatives de drague avortées passionnent Mona.

— Oui. Au fait, désolée, mais tu es ma mère. Et ce soir, on a une réunion de famille.

— Ta mère ? Grand Dieu, non merci ! Va donc à un rendez-vous avec lui, ça n'engage à rien.

— Oh non ! Ça pue le plan galère. Il ne m'intéresse pas et il pourrait me rendre la vie infernale au travail...

Mona mange, zappe et ne me répond pas. Je la connais assez pour dire qu'elle n'est absolument pas d'accord avec ce que je lui raconte, alors je prends les devants en enchaînant :

— Et puis, merde, j'espère qu'un type qui est capable de se lever de bonne humeur m'attend quelque part. Qu'il est riche, beau, sympa et... drôle aussi, je marmonne. Et qu'il ne retirera pas sur ma paie cinq pauvres minutes de retard !

— Cinq minutes tous les jours depuis un an, Célia... elle réplique.

— Touchée... je soupire avant d'approcher une autre fourchette pleine de mes lèvres entrouvertes.

Elle me regarde du haut de ses 81 ans et hausse un sourcil.

— Quoi ? je lance, la bouche pleine.

— Ça fait combien de temps que l'autre blaireau est parti ? elle me demande.

L'autre blaireau... Je sais déjà de qui elle parle, et c'est un sujet que je m'efforce d'éviter. Peut-être que si je marmonne assez bas pour lui répondre, elle laissera tomber. Elle pensera n'avoir rien entendu à cause de sa vieillesse et passera à autre chose, par gêne. Je tente le coup.

— Je suis vieille mais pas sénile, Célia Fowell, elle réplique à peine ai-je terminé de baragouiner.

— Ça ne fait pas un an... Six mois, peut-être, je reprends.

Elle me lance son regard noir.

— Oui, bon, ça fait plus d'un an ! Mais je suis très bien toute seule, je n'ai pas besoin d'un autre abruti pour me gâcher la vie ! je m'exclame.

Encore moins un qui me la pourrait jusqu'à ce que j'aie des bleus au visage !

Mona me regarde, satisfaite. Je crois qu'elle aime me faire dire que je suis seule.

— Je parie que tu n'as toujours pas terminé de rembourser les dettes qu'il t'a laissées !

Comment elle sait ça, bon sang ?

Mon silence répond pour moi.

— Ça te ferait le plus grand bien de voir quelqu'un, même pour une nuit, au lieu de passer tes soirées avec une vieille femme fatiguée, elle ajoute.

Oh mon Dieu, elle n'a pas dit un truc pareil ?

— Même pour une nuit ? je m'étonne. Monary ! Je suis choquée d'entendre ça. À ton âge...

— Moi, si j'avais ton énergie, je n'arrêtera pas... elle lâche.

Cette fois, je recrache sans le vouloir la nourriture que je venais de mettre dans ma bouche. *Cette vieille aura ma peau !* Je m'essuie et la regarde, stupéfaite.

— Tu as déjà fait ça dans ta jeunesse ? Voir un homme juste pour une nuit ? je lui demande. Je ne pense pas que j'en serais capable.

J'adore qu'elle me raconte sa vie passée. Il lui est arrivé tout un tas d'histoires, plus incroyables les unes que les autres.

— Une fois, oui. Je me suis mariée en mai 1954, et l'année suivante, Charles, qui s'était engagé dans l'armée, a été envoyé au Japon pour je ne sais plus quelle mission pacifiste. Le pays avait retrouvé son indépendance mais des milliers de soldats sont tout de même restés mobilisés sur place. Il est parti trois mois, puis six... J'ai donc commencé à travailler, pour gagner de l'argent mais aussi pour voir du monde... Et puis une de ses missions s'est prolongée. Il était déjà parti depuis plusieurs mois quand j'ai reçu une lettre. C'était notre petit rituel, une lettre par mois. Mais celle-ci marquait la fin d'un livre que je ne me voyais pas refermer si tôt. Il me demandait de profiter de ma vie car, sauf en désertant, il n'aurait aucun moyen de rentrer chez nous avant encore une ou deux années.

Elle s'arrête, boit un coup et reprend :

— Alors, c'est ce que j'ai fait. Enfin, j'ai essayé. Au départ, impossible de regarder les autres hommes. Mon cœur allait vers celui que j'avais épousé...

— Comment tu t'es retrouvée à passer une nuit avec un autre, alors ?

— Je croisais souvent ce type qui travaillait au service de sécurité du bureau. Il était un peu plus vieux que moi. J'osais à peine le regarder tant j'étais timide. À se demander comment j'étais parvenue à séduire mon mari. Il avait des cheveux mi-longs, bruns, et de grands yeux marron. L'homme ténébreux dans toute sa splendeur. Chaque fois qu'on avait l'occasion de se parler, je l'évitais, le regard rivé sur mes escarpins. En fait, je me sentais

coupable d'avoir pour lui des pensées déplacées, même avec l'accord de mon Charles.

Elle ne dit plus rien. J'attends, mais elle mange et regarde l'écran de télévision.

— C'est tout ? je m'étonne, presque déçue.

— Non, non, ne sois pas si pressée, bécasse ! Un soir, alors que je m'apprêtais à quitter le bureau, j'ai entendu un sifflement qui provenait de plus loin dans le hall. Il était là et me faisait signe. J'ai hésité, mais pas longtemps, je l'avoue. Je pense que j'étais bien plus curieuse que timide, tout compte fait, parce que je me suis retrouvée à l'arrière de sa moto trois minutes plus tard.

Nouveau silence.

— Ensuite ? Mona, tu ne peux pas t'arrêter là ! je m'exclame.

— Oh mais quelle impatiente, celle-ci ! elle me lance.

Elle boit une gorgée d'eau et reprend enfin :

— Nous avons fait un bout de route, pas beaucoup. Nous sommes allés à la marina, qui, à l'époque, n'était pas bétonnée comme aujourd'hui, et puis... Eh bien, je te passe les détails, mais je me suis retrouvée dans l'eau, complètement nue, en sa charmante compagnie.

Oh merde, elle est sacrément libérée, Mona !

— Et lui ? Complètement nu aussi ? je demande avec empressement.

— Oui, bien sûr ! Pourquoi aurait-il gardé ses vêtements, espèce de sottise ? elle m'envoie.

— Et alors ? Continue !

— Continue, continue... La suite n'est pas de ton âge ! elle réplique.

— Mona, j'ai 21 ans. Et tu es obligée de finir maintenant que t'as commencé.

Elle me lance un regard en biais.

— Bon, ensuite...

Elle fait un geste incompréhensible de la main.

— Ensuite, de fil en aiguille, nous... Enfin, je suis rentrée deux heures plus tard chez moi, gelée jusqu'aux os, mais plus souriante que jamais. Ce charmant jeune homme m'avait fait l'amour sur le sable après avoir commencé dans l'eau. C'était idyllique. La pleine lune, et lui, beau et jeune. Quand j'y repense... Je me demande ce qu'il est devenu...

— Et tu l'as revu après ?

— Non, je ne l'ai jamais recroisé au travail ni en ville.

Le silence revient et on finit notre repas dans le calme.

Plus tard, dans la soirée, on arrive à trouver un programme sympa à suivre, et une fois celui-ci fini, je m'extirpe difficilement du canapé pour rentrer chez moi. Je n'ai que le palier à traverser, mais c'est dur de trouver la motivation.

— Attends, ma petite chérie, j'ai un service à te demander, me lance Mona alors que j'arrive vers la porte. Attrape-moi la lettre là-bas, elle ajoute.

Elle me montre l'étagère à côté de sa porte de chambre où je vois une enveloppe carrée, d'un joli beige, ornée d'une bordure dorée imitant la dentelle.

— Qu'est-ce que c'est ? je demande en lui tendant.

Elle l'ouvre et en sort un carton tout aussi élégant. Elle chausse sur ses yeux fatigués ses lunettes trop lourdes pour son nez fripé et lit :

Chère Madame Loolis,

J'ai l'honneur de vous convier à la première cérémonie de récompenses du personnel de Weiss Corp. Un prix spécial vous y sera décerné au titre de la plus longue carrière effectuée au sein de notre groupe.

J'espère vous voir le samedi 20 mai à 19 heures au manoir Jilldale.

Monsieur Bartholomé James Weiss,

Président-Directeur-Général de Weiss Corp.

Merci de confirmer votre présence avant le 16 mai.

Mes yeux s'ouvrent en grand, et ma bouche suit le même mouvement.

— Tu as travaillé chez Weiss Corp. ? C'est une des plus grosses boîtes de l'État, je m'étonne.

— Oui, trente-huit ans de bons et loyaux services.

— Et que puis-je pour vous, madame Loolis ? je l'interroge en faisant une courbette respectueuse.

— Arrête donc de faire l'andouille une seconde. Je ne veux pas y aller, je suis trop vieille et trop fatiguée pour supporter leurs mondanités de bourgeois serrés du derrière... Je veux que tu ailles recevoir le prix à ma place, elle m'annonce de but en blanc.

Cette fois, mes paupières battent frénétiquement.

— Mona, les trucs mondains, ce n'est pas vraiment dans mes cordes. Tu sais que je bosse dans une chaîne de cafés, quand même ?

— Mais si, tu seras parfaite ! Tu leur diras que tu es ma petite-fille. Je vais te donner un peu d'argent pour que tu t'achètes une belle tenue.

— Non ! Surtout pas, Mona. Tu n'as déjà pas grand-chose. Je... je peux y aller, mais je vais trouver une robe et...

— Chut ! Donne-moi la boîte là-bas, elle insiste.

J'hésite, et elle me fusille du regard.

— Si je me lève...

Je ne la laisse pas poursuivre et vais lui chercher la boîte en question. Elle en sort quelques billets et me les donne.

— C'est beaucoup trop, Mona.

— Prends ! Il faut que tu sois parfaite pour cette soirée.

J'accepte à reculons. Cette petite vieille ne vit avec presque rien, mais peut-être qu'elle tient à ce prix qu'elle doit recevoir !

— Bon... Je récupère le prix en ton nom et je m'en vais, c'est tout ?

— Oui ! Je compte sur toi, ma chérie. Je sais que tu seras parfaite.

— Je ne peux rien te refuser, Mamie Monary !

Je la prends dans mes bras et je sens qu'elle glisse les billets dans la

poche de mon gilet.

— Allez, au lit ! elle s'exclame.

— Attends, je t'accompagne jusqu'à ta chambre, j'ajoute.

Je l'aide à rejoindre son lit, je débarrasse nos assiettes et j'éteins la lumière du salon en partant.

Je rejoins mon appartement et, quelques minutes plus tard, je suis étalée sur mon lit. J'ai posé les billets sur la table de nuit.

Je vais aller à une soirée mondaine...

C'est bien parce que c'est Mona qui me l'a demandé. Je vais sûrement y croiser des gens qui ne font pas du tout partie de mon monde. Une tension naît dans le creux de mon ventre.

Allez, Célia, tu peux le faire ! Qu'est-ce que tu risques, en plus ?

Bon, il faut que je trouve une robe d'ici samedi et que je me prépare mentalement.

Je ferme les yeux, prête à enfin dormir, mais les traîtres se rouvrent dans la seconde.

Merde, je bosse samedi.

Mon corps s'est redressé de lui-même et il retombe mollement quand je comprends que je vais devoir demander à Max si je peux avoir mon après-midi et ma soirée.

2

Célia

Mon esprit est violemment extirpé du monde des songes par la sonnerie de mon portable.

— Hmm... Non, pas déjà, je marmonne, la tête dans l'oreiller.

Je tends le bras vers mon téléphone pour éteindre le réveil. Le tactile c'est cool, mais quand tu n'es pas bien réveillée, ça s'avère tout de suite compliqué. J'ouvre un œil, et l'autre refuse d'en arriver là.

Il est 07 h 15. *Allez, encore cinq minutes !*

Je referme les yeux.

*

* *

Deuxième agression sonore. Cette fois, mes deux yeux acceptent de s'ouvrir pour scruter l'écran de mon téléphone, dont la luminosité est bien trop forte.

Oh non ! Il est déjà huit heures ?

Je saute du lit en évitant les tas de linge qui traînent et je file dans la salle de bain.

Je pousse un long cri semblable à celui que ferait une locomotive d'époque quand je me risque sous l'eau de la douche. C'est glacial, et malheureusement, ça arrive assez souvent pour que ça ne me perturbe qu'à moitié.

En deux temps trois mouvements, je suis lavée et rafraîchie.

Quinze minutes après m'être levée, tout au plus, je suis habillée et sur le point de partir. Mes cheveux mouillés attachés en queue-de-cheval laissent de grosses gouttes froides tomber dans mon dos. Mais je sais qu'une fois dehors, le soleil se chargera de sécher tout ça. Sans parler de mon sauna de voiture.

*
* *

Je me gare dans la ruelle à côté de l'entrée de service du café. Gen, ma collègue, est déjà en train de tirer sur sa cigarette comme si c'était la dernière qu'elle allait fumer de sa vie.

— Waouh ! Presque à l'heure deux jours de suite ? Mais que t'arrive-t-il ? elle s'étonne.

— Ce n'est pas de tout repos, crois-moi, je m'exclame en cherchant les clés du magasin dans mon sac.

Comme tous les jours, la pauvre doit m'attendre pour entrer. Je suis la plus ancienne, c'est donc à moi que revient la responsabilité d'ouvrir l'enseigne. Max, le boss, possédant plusieurs franchises de la marque en ville, fait rarement l'ouverture ici.

— T'as une sale mine. T'as passé la soirée en charmante compagnie ? elle m'envoie en écrasant sa clope.

— Non, c'était mardi hier. J'étais avec Mona.

Elle soupire avec force.

— Ah oui ! C'est vrai, tu fais de l'aide à domicile gratuitement, j'avais oublié, elle réplique.

Je relève le nez de mon sac avec une tête déconfite.

— Eh merde ! J'ai oublié les clés... je lâche.

— À l'heure, mais sans les clés... On ne peut pas tout avoir ! Ce n'est qu'une demi-victoire, du coup, elle enchaîne avec ironie.

Je souffle bruyamment. Parfois, je me demande si j'ai la poisse ou si je suis juste responsable de mes emmerdes.

Je tourne les talons vers la voiture, et on fait rapidement l'aller-retour avec Gen. En fouillant pour retrouver les clés, je tombe sur les billets de Mona sur la table de nuit. Je décide de les prendre pour aller faire les boutiques en sortant du boulot.

On ouvre finalement avec trente minutes de retard. J'appelle aussitôt Max pour lui expliquer la mésaventure et il me fait promettre de ne jamais recommencer. Je ne pensais pas avoir 8 ans, mais je promets quand même. Il me raccroche au nez, et je me plonge dans le travail aimablement pour oublier ce démarrage de journée catastrophique et la très mauvaise humeur de Max qui ne disparaît jamais avant quinze heures.

Je ne sais pas quelle heure il est quand il déboule. L'air qu'il affiche dit « Ne me faites pas chier, je viens de me lever, et une attardée a gâché ma grasse matinée ».

— Il est encore de bonne humeur, celui-là... marmonne ma collègue entre deux clients.

Le temps de faire deux cafés, de servir des pancakes, et Gen me file un petit coup de coude en me montrant la direction de l'entrée.

— Tiens, qui voilà ? Ton beau gosse ! elle chuchote.

Dans un réflexe quotidien, mon regard part se fixer sur l'horloge. Il est 11 h 05 précises, et il est là. Je ne peux pas m'empêcher de le suivre discrètement des yeux. Il passe la porte du café comme tous les jours, le nez plongé dans son portable et le pas hâtif. Je sais déjà ce qu'il prend : un chocolat viennois et un muffin aux raisins. Il n'est pas aimable, ne donne jamais de pourboire et ne prend même jamais la peine de lever les yeux sur nous, mais il est beau. Bien trop beau. Et son attitude le rend encore plus

attirant. Il est de ce genre brun, grand et ténébreux, dont parlait Mona hier soir. Tout à fait *mon* genre. Oui, parce que depuis un an qu'il vient tous les jours à ma caisse, il m'appartient un peu. C'est *mon* bel inconnu. Il porte toujours un costume parfaitement taillé, il doit travailler dans les bureaux aux alentours. Peut-être même dans le quartier des gratte-ciel. Ça fait presque rêver. Il doit avoir un grand bureau, plein de responsabilités et doit martyriser ses secrétaires, ou se les taper... Vu son sexe-appeal, il doit se taper tout ce qui passe, et elles ont bien de la chance s'il les regarde, elles.

— Ouh... Il me donne la chair de poule... Gen roucoule.

Merde, Célia, tu baves encore sur lui !

Il s'approche et prend sa place dans la file d'attente, face à Gen.

Merde, c'est bizarre, il vient toujours à ma caisse habituellement. Non pas que je sois jalouse, mais...

Je tourne le dos pour préparer le latte du client devant moi et j'entends Gen glousser. *Ah, ah ! Tu m'étonnes, elle ne l'a jamais servi, elle doit être trop contente !*

Je termine ma commande et, quand je me retourne, je le vois à peine redresser le nez et changer de file. Je sens Gen pester, et moi, je retiens un sourire. Pourquoi s'acharne-t-il à être servi par moi pour être aussi fermé, au final ? Lui seul le sait.

Après une autre commande, il est devant moi. Il est si grand que j'ai l'impression qu'il est au-dessus et non pas en face de moi.

— Bonjour, qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? je demande automatiquement.

Je maudis Max et sa formule de naze. Pas question de plaisir... Enfin, presque pas.

Une fois mes lèvres à nouveau soudées, j'avale ma salive. Comme chaque fois, je suis partagée entre deux émotions : l'envie qu'il reparte pour que je puisse de nouveau emplir mes poumons d'air et la déception de savoir qu'il va partir si vite et me priver de sa vue.

— Un muffin raisin et un chocolat viennois, il lâche froidement, comme à son habitude.

— Tout de suite... je couine.

Je lui tourne le dos, en priant pour qu'il ne soit pas en train de mater mon jean merdique qui donne à mes fesses le même tombé que les joues de Mona. Je m'attelle à préparer sa commande le plus rapidement possible. J'ai les mains qui tremblent, un peu. Je crois qu'il me rend nerveuse.

Quand je lui fais de nouveau face avec sa commande dans un sac estampillé au nom du café, il pose le compte exact de monnaie dans la coupelle sur le *desk*, comme tous les jours. Je m'en empare en prononçant un merci timide.

Je vois mes doigts toucher les pièces, puis, comme si le temps ralentissait pour m'empêcher de réagir normalement, une grande main à la peau mate vient se poser sur la mienne. Mes yeux remontent vers son poignet et sa manche de luxe pour rapidement plonger mon regard surpris dans deux abysses d'un vert des plus clairs que j'ai jamais vus.

C'est la première fois qu'il me regarde. J'ai l'impression que les secondes s'enchaînent à toute vitesse. Je passe de la surprise à la peur de paraître conne, tout en ressentant une excitation extrême. Son contact m'électrise.

Je laisse tomber les pièces, qui claquent dans la coupelle, et il libère aussitôt ma main.

— Pardon, je... Désolée, et...

Bon sang, tais-toi, Célia !

Ma voix a flanché, et j'ai même détourné les yeux tant son regard est perçant. Ce type me perturbe, c'est officiel. Et je ne suis pas la seule : je sens Gen à côté de moi en plein bug visuel.

— Il manque dix centimes, il me précise.

Mon cerveau est en service minimum, je reste donc focalisée sur la monnaie sous mon nez pendant qu'il fouille dans sa poche et en sort quelques

pièces pour en jeter une de plus dans la coupelle. Je murmure un merci qui me fait honte tant il est poli.

Mécaniquement, je prends les pièces et les range dans les compartiments correspondants dans ma caisse, puis j'édite le ticket et le lui tends en levant de nouveau les yeux vers lui. Il me fixe, l'air sérieux, et me stoppe dans mon automatisme. Il se passe deux longues secondes qui couperaient le souffle de n'importe quel asthmatique digne de ce nom, et il détourne son regard vert émeraude derrière moi.

Je n'ai pas le temps de saisir ce qui se passe qu'une paire de mains bouillantes se cale sur mes hanches et les presse pour me pousser sur le côté.

— Il y a un problème avec ta voiture, Max me murmure à l'oreille.

Je ne sais pas pourquoi je regarde rapidement mon client qui baisse les yeux sur les mains de Max. Je me sens rougir et, un déhanchement plus tard, je marche rapidement jusqu'aux portes battantes qui donnent sur l'arrière-boutique pour disparaître le plus vite possible.

— Bonjour, je vais m'occuper de votre commande, j'entends Max dire de loin.

Je reprends ma respiration une fois cachée de la vue du client et je file ensuite par la porte de service. Je l'ouvre à la volée pour voir qu'une remorqueuse embarque ma voiture.

— Oh ! mais qu'est-ce que vous faites ? je m'écrie en arrivant vers l'homme qui actionne les commandes de l'engin.

— J'enlève cette voiture, elle a été signalée en stationnement gênant, il raille, la clope au bec.

Il lance un regard insistant sur la borne à incendie devant laquelle je me suis garée ce matin. *OK, je retire ce que j'ai dit pour la poisse, je suis la seule responsable de mes emmerdes !*

— Non ! Attendez, je vais la bouger et...

— Trop tard, j'ai rempli le formulaire, il me coupe. Vous pourrez la récupérer à partir de seize heures, ici, il lâche en me tendant une carte de

visite tachée de cambouis.

La fourrière, super...

Je la lui arrache de la main et tourne les talons pour rejoindre la porte de service.

— Et prévoyez cent vingt dollars, lance le type.

Cent vingt ? Ils ne se mouchent pas du coude.

Je tire sur la poignée de la porte du café avec rage, et celle-ci me reste dans la main. *C'est officiel, c'est une journée de merde.* Je serre les dents et file dans la rue pour rejoindre l'entrée principale.

Je tourne à droite et rentre dans une bonne femme en talons aiguilles. La poignée de la porte me glisse des doigts et roule jusque dans le caniveau.

— Oh, mais faites attention ! elle s'exclame, furieuse.

— Oh ! Fermez-la ! je lâche froidement avant de m'accroupir pour ramasser la poignée.

Je me redresse lentement. *Zen, Célia... Il y a des jours comme ça où quoi qu'on fasse, rien ne va.*

Je prends une grande inspiration et laisse mon cul s'adosser à la carrosserie d'une voiture stationnée juste là. *OK... Ce n'est que cent vingt dollars que je n'ai pas et un contretemps de plus, rien de grave !*

— Hum, hum...

Quelqu'un s'éclaircit la gorge derrière moi. Je me tourne pour me perdre de nouveau dans un regard vert tranchant. Sa commande à la main, mon client de 11 h 05 me fixe froidement, puis fait un geste vers la voiture sous mon derrière.

Je me redresse d'un bond et disparais aussi vite que je peux dans la boutique. Je me glisse derrière le comptoir. Max est encore à ma caisse. Il fronce les sourcils quand je viens me placer à côté de lui. Je pose avec force la poignée de la porte de service pas loin.

— Cette fois, il faut la changer, je lâche.

—

Je m’apprête à m’adresser au client suivant tout en me demandant pourquoi je suis autant en colère contre Max – probablement parce qu’il est arrivé au mauvais moment, lui et ses mains trop chaudes – mais il me repousse avec douceur.

— Va prendre ta pause, s’il te plaît, il me souffle.

J’hésite un instant et finis par obéir et rejoindre les vestiaires.

Deux minutes plus tard, je revis en boucle la scène. C’était la première fois. Depuis un an qu’il passe tous les jours à ma caisse, c’était la première fois qu’il me regardait... Max a tout gâché. Monsieur Beau-Costume-Et-Yeux-Verts a bien maté les mains sur mes hanches, et il a dû croire ce que n’importe qui croirait.

— Désolé pour ta voiture, j’entends soudain. J’ai essayé de marchander avec le type, mais il n’a rien voulu entendre.

Je tourne la tête vers mon abruti de patron.

— C’est pas grave, je marmonne.

— Je sais que t’es un peu juste en ce moment. Tu veux une autre avance sur salaire pour aller la récupérer ?

— Non, j’ai ce qu’il faut, merci, je réponds sans lever la tête.

Pourquoi je lui dis ça ? Il a raison, je suis juste en ce moment.

— OK. Si je peux faire quelque chose pour toi, n’hésite pas, il ajoute.

— Merci, Max.

Le reste de la journée se déroule à peu près normalement, si on oublie le fait que mon esprit tourne en boucle sur ce regard vert. Ce mec ne relevait tellement jamais le nez vers moi que je n’avais jamais remarqué ces yeux de malade.

Je ferme ma caisse avant de partir, vers dix-huit heures. Je compte et je replace le fond de caisse pour ma collègue qui fait les dernières heures de la journée. Je vais déposer ma recette du jour dans le bureau de Max. Par chance, il n’est pas là. Je disparaiss aussi vite que je peux. *Vivement que cette journée se termine !*

Je cherche dans le GPS de mon téléphone où se trouve la fourrière et je vais prendre le métro aérien. Tous mes pourboires du jour passent dans le prix du ticket, et une fois arrivée là-bas, un type est en train de fermer les grilles. Je cours en criant, et il me laisse entrer en rouspétant.

Très vite, je me retrouve dans une guitoune délabrée sous le nez d'une bonne femme avec, en tête, une seule question : « Comment est-elle entrée là-dedans ? »

— Carte grise, elle me demande.

Je lui tends, après une brève recherche dans mon sac.

— Ça fait cent quatre-vingts dollars, elle lâche après deux clics sur la souris de son ordinateur ancestral.

— Cent quatre-vingts ? Le type qui a embarqué ma voiture m'a dit cent vingt tout à l'heure ! je rétorque aussitôt.

— Ça, c'était avant qu'il perde du temps à ramasser le pare-chocs qui était resté accroché au portail de la fourrière. Vous devriez être heureuse, il a eu la gentillesse de le remettre en place.

— Encore heureux... je marmonne en lui tendant ma carte de crédit.

— On ne prend pas la carte. Vous pouvez régler en espèces ou en chèque. Je souffle, désespérée. J'ai vraiment une mauvaise étoile.

— Je peux prendre ma voiture et vous payer demain si je vous laisse ma carte grise ?

Je vais peut-être la prendre cette avance de Max, tout compte fait.

— Nan, pas d'argent, pas de voiture. Et si on la garde cette nuit, c'est six cents dollars que tu me devras, ma grande.

Je la fusille du regard. *OK ! Alors ce sera cent quatre-vingts.*

Je fourre une main dans ma poche avec rage et j'en sors les deux cents dollars que m'a donnés Mona hier pour la tenue de la cérémonie.

La femme me rend la monnaie, et je glisse les vingt dollars restants dans ma poche.

Cinq minutes plus tard, je suis enfin dans ma voiture.

Il me faut plus d'une heure pour arriver chez moi à cause de la circulation. Trop épuisée, je ne passe pas par chez Mona et vais directement m'enfermer à double tour avant qu'une autre galère me tombe dessus.

J'avais envisagé de prendre une bonne douche et de me laisser mourir sur mon canapé mais l'état désastreux de mon appartement m'empêche de mettre ce plan à exécution. Le linge sale commence à former un tas par terre dans la chambre. Je ne comprends pas qui porte tout ce linge que je passe mon temps à laver, étendre, repasser, plier et ranger... Enfin, surtout à laver et à étendre. Le linge n'a pas le temps d'atteindre les autres étapes, la plupart du temps, je le prends directement sur l'étendoir.

Après avoir fini le linge, je m'attaque à la pile de vaisselle dans l'évier, puis je passe un rapide coup de téléphone à Mona pour vérifier que tout va bien de son côté. Je n'ose pas lui dire que je viens de perdre bêtement les dollars qu'elle m'avait donnés. Je lui raconte brièvement l'épisode désastreux du réveil presque à l'heure et je vais me coucher quand elle me l'ordonne.

Je ne m'endors qu'une fois que mon esprit est, lui aussi, trop épuisé pour penser.

3

Célia

Aujourd'hui, j'ai les clés de la porte de service en main en partant de chez moi. *Cette fois, je ne me ferai pas avoir !*

Gen se jette littéralement sur moi quand j'arrive.

— Truc de fou ! elle s'exclame.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Je suis à l'heure ? je m'étonne en cherchant mon téléphone pour vérifier.

— Non, certainement pas. Mais hier, le beau gosse, il t'a souri !

Elle plane ou quoi ?

— Il m'a souri ? Je ne crois pas non.

— Si, quand Max est venu te remplacer, tu as viré ses grosses mains de tes hanches d'un geste pas franchement agréable, si tu veux mon avis. Le beau gosse a laissé échapper un sourire, et puis... il ne t'a pas lâchée du regard jusqu'à ce que tu disparaises, elle piaille comme si j'avais gagné au loto.

— J'étais trop occupée à fuir pour m'en rendre compte... je marmonne en ouvrant la porte dont la poignée a été rafistolée

— Au fait, tu as récupéré ta voiture ? me demande Gen.

— Oui, ça m'a coûté un bras !

— T'as de la chance, il a vite repoussé.

Je la coupe avant qu'elle se mette à rire toute seule à ses blagues.

— Tu n'aurais pas une robe à me prêter pour samedi soir ?

— J'ai des milliards de robes à te prêter. C'est pour quoi faire ? Samedi soir, tu bosses, non ? elle enchaîne alors qu'on ouvre nos casiers respectifs après être rentrées dans le café.

Oups la boulette, j'ai complètement oublié de demander ma soirée à Max hier.

— Ah c'est vrai, merde, je râle.

— T'as une soirée ?

— Oui, un truc mondain, je dois être très bien habillée. Enfin, si je peux y aller...

— J'ai ce qu'il te faut, affirme Gen en nouant son tablier.

— Pour la tenue ou pour samedi ? je tente.

— Pour la tenue ! Et pour le reste, ne t'affole pas. Vois avec Max, il ne peut rien te refuser, elle répond avec un clin d'œil complice.

Oui, et c'est bien ça le problème !

Je lui tire la langue et on s'attelle rapidement à nos tâches respectives.

Après plusieurs heures de travail, Gen me balance subitement un violent coup de coude.

— Aïe ! Si tu essaies de me peloter, tu t'y prends vraiment mal ! je m'exclame en me frottant les côtes.

— Il est 11 h 10, grosse maligne !

Je fronce aussitôt les sourcils et je relève les yeux sur mon prochain client. Ce n'est pas celui que j'attends. Il n'est jamais en retard habituellement, il passe toujours la porte à 11 h 05, pas une minute de plus.

J'essaie de passer à autre chose, mais à midi et des brouettes, je suis encore en train de surveiller la porte chaque fois qu'elle s'ouvre. Pas de regard vert aujourd'hui... Le rush de la pause-déjeuner (celle des autres, pas

la mienne, évidemment) n’y change rien. Chaque fois que j’ai l’occasion de vérifier la porte, mon cœur se noue. Il n’est pas venu, et je n’aime pas ça.

Max arrive beaucoup plus tard. Je suis dans le vestiaire en train de me changer pour partir quand il débarque. Il a dû passer dans les autres cafés dont il a la charge en ville avant de venir.

— Bonjour, Célia, il me salue en enfilant son gilet de chef.

— Bonsoir, Max, je réponds.

Il marque un arrêt. *Eh oui, dans mon monde, c’est la fin de la journée, Max !*

J’essaie de sonder s’il est de bonne ou de mauvaise humeur, mais c’est difficile à déterminer. Alors je décide qu’un texto plus tard pour samedi vaudra mieux que de tenter le coup maintenant.

Il claque la porte de son casier et s’en va. *Ah... Mauvaise humeur ! J’ai bien fait de ne rien dire.*

Je retourne vers la salle pour prendre mes pourboires que j’ai oubliés sur le bord de ma caisse. Je croise Max qui sort de son bureau dans le couloir qui n’est définitivement pas fait pour accueillir deux personnes en même temps.

— Célia, qui a rangé mon bureau ? il me demande sèchement.

Merde... J’aurais peut-être mieux fait de m’abstenir. Et moi qui essayais de mettre toutes les chances de mon côté pour qu’il me considère comme une bonne employée et pas comme bonne tout court.

— Euh... ça dépend, je réponds, méfiante.

Après quelques secondes de combat de regard, il sourit enfin. *C’est con qu’il fasse toujours la tronche, il a un beau sourire.*

— C’est toi ?

— C’est possible...

— Merci, il en avait bien besoin. J’en déduis que tu veux quelque chose... il réplique.

Allez, Célia, c’est l’occasion rêvée. Lance-toi... Qu’est-ce que tu risques ?

— J'ai besoin de mon samedi soir, je finis par lâcher.

Il hausse d'abord les sourcils, puis les fronce. Est-ce bon signe ? Pas bon signe ?

— OK.

J'ai deux petites secondes d'absence. *Il a dit OK ?*

— Merci, tu me soulages d'un poids...

— Mais à une condition, il ajoute, me freinant dans mon élan de bonheur.

C'était trop beau pour être gratuit, je vais devoir faire quoi ? Remplacer Charlie qui bosse dimanche ?

— Tout ce que tu veux, je réponds aussitôt.

Mais pourquoi je dis ça, moi ?

— Accepte de passer une soirée avec moi, il reprend, presque à voix basse.

Mon sourire s'évanouit. J'essaie de me reprendre, mais c'est trop tard, il a bien vu ma réaction.

— Ça ne serait pas du chantage, monsieur Maxime Blanchard ? je rétorque, l'œil inquisiteur.

— Hmm... Ça y ressemble un peu. Mais je suis Français, après tout, c'est dans mes gènes...

Je laisse échapper un rire nerveux. Cette discussion est en train de partir pile dans la direction que j'essaie d'éviter depuis des semaines.

— Alors j'ai mon samedi soir si... je sors avec toi ?

— Non. Enfin, si. Mais je n'ai pas employé le terme « sortir avec moi ». Je veux juste qu'on passe une soirée ensemble, sans arrière-pensées. Pourquoi, quand je te parle, j'ai l'impression d'être le plus gros connard de cette planète ?

— Euh... Je...

Parce que je suis conne, c'est vrai qu'il est cool, Max.

— C'est juste une soirée, rien de plus, il insiste.

Mona a peut-être raison, ça me ferait du bien de passer la soirée ailleurs que dans son canapé ou dans le mien.

— OK, ça marche, je lâche après une nouvelle seconde de silence.

Son visage s'illumine comme celui d'un gosse à Noël, et je m'en veux déjà. Je n'aurais pas dû dire oui, mais je dois avouer qu'il est touchant, mignon, et qu'on a envie de lui faire un câlin parce qu'il est gentil. Tout ce qui ne m'attire pas chez un mec...

— La semaine prochaine ? Parce que d'après ce que j'ai pu comprendre, tu es déjà prise samedi soir, il me dit, fier de lui.

— Oui, comme c'est toi qui fais mon planning, je te laisse choisir quel soir. Sauf le mardi, par contre.

Il me sourit, et un petit silence que je qualifierais de gênant s'impose entre nous.

— Célia... Je sais que ça ne me regarde pas, mais pourquoi tu as besoin de ton samedi ?

J'ouvre la bouche, et ma tête doit lui faire peur parce qu'il enchaîne aussitôt :

— Je ne veux pas te pister, mais comme j'ai le sentiment de te forcer la main... Si tu vois déjà quelqu'un, je vais me trouver con, d'un coup, non ?

Il rentre la tête dans les épaules. Comment un type avec cette carrure arrive-t-il à se faire aussi petit ? Une chose est certaine, il est mal à l'aise, et je ne peux pas nier que j'aime ce côté « timide » que je n'avais pas encore cerné chez lui. Max est peut-être plus sensible que je le pensais.

— Je dois rendre un service à ma voisine... Et je t'aurais dit non si j'avais eu quelqu'un, je finis par répondre.

Il me sourit, et moi, je m'efforce de ne pas froncer les sourcils. Pour ne pas montrer à Max la question qui me brûle le cuir chevelu : pourquoi deux yeux verts me traversent l'esprit soudainement ? *Parce que tu le kiffes plus que Max, andouille !*

— Max ! On n'a plus de muffin choco, choco blanc, et la cuisine ne répond pas, s'exclame ma collègue Charlie en passant la tête par la porte battante qui mène à la salle.

Elle me fait sursauter, et Max réagit tout de suite.

— J'arrive ! il lui lance en retour. Le devoir m'appelle... il souffle à mon attention. Plus de muffin, c'est une urgence, ça, il ajoute en riant. Rentre bien, Célia. À demain.

Je rejoins ma voiture que je suis allée garer très loin pour ne pas avoir de problème. Quand j'arrive, elle est parsemée de fientes de pigeon. Je lève les yeux sur l'arbre qui la surplombe, pas un seul piaf. Moi qui la pensais en sécurité dans ce quartier bourge.

Je grimpe dans mon carrosse et j'actionne les essuie-glaces.

— Oh... C'est dégueulasse.

Les fientes s'étaient, et je ne vois plus rien. Évidemment, il n'y a plus de liquide lave-glace... *C'était donc ça qui coulait sous la voiture l'autre fois.*

Aux grands maux les grands remèdes, j'attrape un paquet de mouchoirs dans la boîte à gants et j'entreprends d'essuyer le maximum de merde pour pouvoir voir la route.

Soudain, des voix attirent mon attention. Je relève la tête par réflexe.

— Tu te fous de moi ? Reviens ! Tu sais ce que tu es ? Un connard ! s'écrie une femme blonde aux cheveux courts depuis une fenêtre trois ou quatre étages plus haut.

Je regarde après qui elle en a et je reste scotchée. *Merde, ces yeux verts et ce costume...* Monsieur Beau-Gosse-Pas-Aimable est un connard... Qui l'eût cru ?

4

Célia

— Alors, cette journée ? me demande Mona pendant que son canapé m'accueille de la façon la moins digne possible après trois quarts d'heure d'embouteillages.

— Merdique, comme toutes les autres. Je passe mes journées à servir des cafés et des gâteaux à des gens pressés. Ah ! Et j'ai dû accepter un rendez-vous avec Max pour pouvoir avoir mon samedi. Tout ça, à cause de toi, Monary.

Elle me lance un regard amusé. On dirait une gosse satisfaite de sa bêtise.

— C'est très bien. Tu vas pouvoir te rendre compte que c'est un type bien.

— Comment tu peux savoir ça ? Tu l'as jamais vu, et c'est un Français, je rétorque, à court d'arguments.

— Un Français ? Et quel est le rapport, espèce de sotte ? elle me lance.

Le rapport ? Aucun, mais il faut bien que je trouve quelque chose.

— Bon, je vais faire un truc à manger et je reviens, OK ?

— Oui, et entre directement. J'en ai marre de me lever pour t'ouvrir, la petite vieille me répond.

— Oui, Monary. À tout à l'heure, je dis en passant la porte d'entrée.

Je prépare des spaghettis à la bolognaise, je range un peu et, une petite heure plus tard, je suis de nouveau affalée dans le vieux canapé chez Mona. J'adore ce truc, il a un pouvoir. Dès qu'on s'y installe, on est au paradis.

— Hmm, c'est délicieux, elle me dit tout en mangeant.

— Bon ap', Mona, je réponds, la bouche pleine.

La télé happe notre attention. Elle diffuse le dernier épisode des *Experts*. Ce n'est qu'à la pub, et avec l'estomac bien rempli, que je lui adresse de nouveau la parole.

— Tu sais, ce type du boulot...

— Hmm, l'inconnu de 11 h 05 ?

— Ouais. Hier, il est venu, comme d'habitude. Sauf que, pour une fois, il m'a regardée. Et il paraît même qu'il m'a souri.

Mona me regarde, stoïque. Elle est dans son fauteuil, la télécommande en main, et elle porte sa vieille robe de chambre dont le rose est passé depuis trois décennies. Un silence s'installe, puis elle dit :

— Et ?

— Bah, c'est tout.

Elle hausse les sourcils.

— Si tu ne rajoutes pas un peu plus de piment à ton histoire, je vais m'endormir, jeune fille !

Je me mets à rire puis enchaîne :

— Il prend toujours la même chose : un chocolat viennois et un muffin raisin.

— Un muffin raisin ?

— Ouais.

— C'est beaucoup trop excitant pour moi ! Mon cœur va finir par flancher, elle lance, ironique.

— Ah attends, tu ne l'as pas vu. Il est beau à tomber par terre, et il semble plus riche que tout l'immeuble réuni.

— Ah ?

Elle semble soudainement intéressée.

— Mais il se comporte tous les jours comme un véritable connard. Et il paye toujours en espèces. C'est Gen qui m'a fait remarquer ça, parce que s'il avait payé une fois par carte, elle aurait tout fait pour lire son nom dessus et l'aurait retrouvé sur Facebook. Elle le fait si souvent qu'elle a un mec différent chaque semaine, cette folle.

— Je dirais plutôt maligne, pas folle, envoie Mona.

— Non, elle se tape n'importe qui. Un jour, elle va tomber sur un dingue !

— Ou sur l'homme de sa vie.

Je fais la moue. *L'homme de sa vie ? J'ai terminé de croire à ce genre de truc depuis un bail.*

— Ça n'existe pas l'homme d'une vie, je réplique.

— Bien sûr que si. Il faut simplement que tu arrives à aimer ta vie pour trouver celui qu'il te faut.

Je reste silencieuse. Elle a sûrement raison. Avant de pouvoir tomber amoureuse, il faudrait d'abord que j'accepte ma vie comme elle est. *Bah ce n'est pas gagné...* Une famille quasi inexistante, pas vraiment d'amis – pas de mon âge, en tout cas –, et plus de factures en attente que d'argent sur mon compte.

— Alors, ça t'en bouche un coin ? elle s'exclame.

— Oui, t'as raison. Et puis, t'es tellement vieille que tu dois savoir de quoi tu parles ! je réplique.

Elle ricane et finit en toussant.

— T'as pris tes cachets ? je lui demande

— Hmm ! Aujourd'hui ou hier, je ne sais plus. Je suis trop vieille pour penser !

Je me lève et lui apporte son pilulier. Elle prend ses médicaments et enchaîne :

— Alors ? La suite de l'histoire, bécasse !

Je lui explique rapidement les événements d’hier en passant sous silence mon problème de voiture et donc de fourrière. Quand j’en ai terminé, Mona me regarde, les sourcils froncés.

— Mona, ce type, il faudrait que tu le voies ! Il est... Enfin, tout ça, c’était exceptionnel comparé à d’habitude...

— Vous, les jeunes, il ne se passe tellement rien dans vos vies qu’un type qui fait la tronche, ça vous retourne l’esprit... Écoute plutôt ça : tu te souviens du type de la sécurité et de sa moto ?

— Bien sûr, ton coup d’un soir !

— Après ça, je m’étais juré de ne jamais recommencer.

— Tu regrettais ?

— Non, loin de là. Chaque expérience est bonne à prendre, et celle-ci m’avait simplement fait comprendre quelque chose d’important. Le seul dont j’avais besoin, c’était de mon Charles. Cette nuit était nécessaire pour me permettre de me rendre compte que je préférais l’attendre encore des années parce que c’était lui qu’il me fallait.

Je lui souris, avec une stupide pointe de jalousie. Est-ce que je vais un jour ressentir la même chose ? Cette certitude qu’on peut arrêter de chercher car le bon est là et qu’il ne partira pas.

— Tu seras surprise de ce que te réserve le destin, ma petite Célia, elle dit en semblant comprendre vers où se sont envolées mes pensées.

— Mouais... Jusqu’à maintenant, il ne m’a pas montré sa bonne facette, le destin. Alors je n’attends plus rien.

— Ce n’est pas parce que le premier que tu as aimé avait un grain qu’ils sont tous pareils, Célia... Tous les hommes ne tapent pas sur leur copine.

Je serre les mâchoires instinctivement. Elle a raison, les coups de Nick sont partis depuis longtemps, mais sa marque est restée gravée en moi, et il va bien falloir que je règle ce problème si je veux avancer.

*

* *

Après trois épisodes entrecoupés de discussions avec Mona, je jette un coup d'œil à l'heure. Il est déjà presque minuit. *Merde, je bosse demain !*

— Je vais te laisser regarder le prochain épisode, Monary. Tu as tout ce qu'il te faut ? je lui demande en quittant le canapé.

— Oui, ma petite chérie. Et je suis sûre que tu vas revoir ton monsieur Trucmuche.

Je lui jette un regard amusé et je la vois sourire du fond de son fauteuil.

— À demain ! Bonne nuit, Mona Maggie Loolis.

Je rentre et pose les assiettes dans l'évier, elles pourront bien attendre !

Je vais me changer. J'avais laissé mon téléphone sur mon lit tout à l'heure, j'ai un SMS de Gen :

**** Demain, on rentre ensemble du boulot et tu passes à la maison pour faire des essayages ! Bisous ****

Ah oui, j'avais complètement oublié cette histoire de robe !

5

Célia

Eh voilà, je suis encore en retard ! J'arrive pas vraiment réveillée et vraiment pas motivée, au boulot. À 11 h 05, je guette la porte à la façon d'un chien chez le toiletteur qui attend son maître avec impatience. Mon visage s'illumine dès que je vois un homme en costard entrer. Si j'avais une queue, elle remuerait dans mon dos. Et j'affiche une mine déconfite quand je me rends compte qu'aucun de ces types n'est monsieur Trucmuche, comme dit Mona. Peut-être que c'est un hasard, qu'il n'est plus disponible. Ou peut-être que Max et ses mains baladeuses l'ont vraiment fait fuir...

Gen et moi mettons les bouchées doubles pour finir plus tôt. Max est ravi et m'envoie un petit clin d'œil en nous laissant partir quinze minutes en avance.

— Waouh... Je ne l'ai jamais vu d'aussi bonne humeur, le Max, s'étonne ma collègue alors que nous nous mettons en route dans la fiente mobile qui me sert de moyen de transport.

Je ne relève pas sa remarque. On va dire qu'il est de meilleure humeur parce qu'on a bien bossé, et pas parce que j'ai accepté de passer une soirée avec lui.

— Ne fais pas attention au bordel, je n'ai pas vraiment le temps de faire le ménage, avec ces horaires de malade, elle me dit en ouvrant la porte de son appartement.

— T'inquiète pas, moi, c'est par... Oh merde, Gen, quand même, là !

Je n'ai jamais vu un merdier pareil !

Elle hausse les épaules et pousse du pied une pile de sacs à main pour pouvoir ouvrir la porte en grand. Il y en a partout. Cette nana vit dans un dressing géant désorganisé.

— Tu veux boire quoi ? elle me demande gentiment.

— Surtout pas de café ni de chocolat chaud, j'envoie en levant les mains au ciel.

Elle explose de son rire si communicatif en allant ouvrir le réfrigérateur.

— Hmm... Vin blanc ou lait périmé ?

— Oh mon Dieu, j'hésite vraiment...

*

* *

Deux heures plus tard, nous sommes descendues à l'épicerie pour acheter une nouvelle bouteille de vin blanc, et l'ascenseur a mis des plombs à arriver avant qu'on se rende compte que personne n'avait appuyé sur le bouton pour l'appeler.

— Bon, il serait peut-être temps de passer aux essayages ! s'exclame Gen en se levant d'un bond du canapé.

Elle titube jusqu'à la chambre et revient avec les bras chargés de plusieurs robes.

— Alors, nous avons la robe classique : noire, pas trop moulante, pour faire classe mais super coincée !

Elle jette le vêtement toujours sur son cintre sur le fauteuil derrière moi.

— Hmm...

Une robe noire, c'est bien, non ?

Gen en attrape une autre.

— Ensuite, nous avons la robe noire mais bien plus moulante et qui saura parfaitement mettre en valeur tes nibards et ton boule !

J'explose de rire en prenant mon verre. *Allez, une grande gorgée, Célia !*

— C'est une soirée mondaine, Gen, pas un truc échangiste, je lance.

— Mais qu'est-ce que t'es coincée parfois ! Donc celle-là, *next*, celle-ci aussi et celle-ci, elle soupire en jetant des robes au fur et à mesure.

Il lui en reste une sur chaque bras. On avance.

— Alors, il nous reste : une robe bleu foncé, qui rappelle la profondeur de la nuit. Elle tombera avec élégance jusqu'à vos pieds et sublimera vos épaules avec ce col en V. Et la surprise, c'est la pleine lune ! elle termine en tournant la robe pour laisser apparaître le dos de celle-ci.

Merde, le dos est complètement ouvert et finit en pointe juste à la limite de la chute de reins. C'est pas sexy, c'est pire.

— Waouh ! C'est mondain devant mais le dos appelle au cul, indéniablement, j'envoie.

Gen est déjà loin de cette discussion.

— Double-face, bébé, je suis double-face, elle répète en boucle en faisant tourner la robe devant, derrière.

— Je ne sais pas si j'assumerai de porter une robe aussi...

C'est évident que non, je n'assumerai jamais une tenue comme celle-ci !

— Cette robe est parfaite pour toi ! Devant, elle dit « Bonsoir, monsieur, je suis vierge » et dès qu'on te voit de dos, elle crie « Hey ! Beau gosse pas aimable, nous avons à parler, toi et moi ! ».

— Bon, et l'autre robe ?

Elle hausse les sourcils, désespérée par mon attitude.

— L'autre robe ? Quelle autre robe ? elle demande, mine de rien.

— Celle que tu viens de jeter derrière le canapé...

— T'es chiante, elle râle. Je n'aurais même pas dû la prendre dans mon armoire !

Elle va la ramasser et manque de la rejoindre par terre, mais elle se rattrape miraculeusement.

— Robe. Beige. Moche, elle m'explique comme à une enfant de cinq ans.

— Elle sera parfaite, celle-ci, je dis en observant la robe à bretelles.

Des petites paillettes ornent le col rond, et sa simplicité me plaît. Elle est beaucoup moins osée que la bleue et tout de suite plus « moi ».

— Oui, si tu veux faire passer le message « Bonsoir, je suis pauvre et ma voiture est une fiente géante, donnez-moi de l'argent, s'il vous plaît ! » elle s'exclame en jetant la robe sur le fauteuil. L'autre laisse passer un message bien plus profond ! Elle est classe et distinguée, mais laisse aussi place au mystère. En plus, tu es bien foutue ! Moi, je ne rentre plus dedans, elle se désole en se laissant tomber dans le canapé.

Elle attrape son verre et le descend d'une traite.

— Je sais que tu as raison, mais la petite beige me paraît plus appropriée. Si un jour j'ai un rencard avec monsieur Super-Beau-Gosse-Pas-Aimable, je mettrai l'autre. Et, toi et moi, on sait que ça n'arrivera jamais. Max et ses grosses paluches ont tout gâché.

Gen ronchonne, me montre la bouteille pour que je la resserve, puis abdique avec une moue mécontente.

— Comme tu veux ! L'important, c'est que tu sois à l'aise... Et si être moche, c'est être à l'aise chez toi, *why not* ! Bon, les chaussures maintenant !

*

* *

Je viens de me jeter dans mon lit glacial. Nous avons commandé des pizzas pour éponger les litres de vin ingérés, puis nous avons essayé des chaussures pendant un temps interminable avec Gen.

J'ai dû attendre de pouvoir de nouveau marcher droit pour oser rentrer chez moi, et le retour m'a paru interminable.

Je jette un œil sur mon portable qui vient de vibrer. C'est un SMS de Gen.

**** Fuck ! Max m'a envoyé un message, je bosse à ta place demain !
Je ne te remercie pas... Mais j'ai tellement envie que tu ailles à cette
foutue soirée mondaine... Au fait, tu as oublié la robe moche et les
chaussures ! T'as décidément, pas de cerveau. Passe au boulot demain, je
te la rangerai dans ton casier. Xoxo PS : envoie un SMS quand t'es
arrivée ****

Je réponds aussitôt :

**** Merde... Mais merci ! Tu assures. Je suis dans mon lit. Xoxo ****

6

Célia

Je suis passée rapidement à la boutique ce matin et, comme prévu, j'ai trouvé dans mon casier une housse contenant la robe et les chaussures prêtées par Gen. Je n'ai pas traîné pour éviter de croiser Max. *Oui, je suis lâche, c'est officiel.*

Je suis maintenant en train de déboucher l'évier après avoir fait la tonne de vaisselle qui s'était de nouveau entassée là. Mon téléphone se met à sonner pile à ce moment. Je me sèche les mains à la hâte et regarde l'écran en soufflant. *Allez, Célia, tu peux le faire.*

Je respire un bon coup, puis je porte l'appareil à mon oreille.

— Allô ?

— Allez, debout !

C'est parti... Comme chaque fois qu'elle tente une remontée dans notre relation, ma mère gâche tout avec ce genre de réflexion.

— Je suis déjà debout depuis plusieurs heures, maman.

— Ah ! C'est étonnant.

Un rire nerveux m'échappe. Comment peut-on en arriver là avec sa fille ? Elle me dénigre en permanence.

— Tu ne m'appelles jamais pour avoir des nouvelles, alors je suis obligée de le faire ! elle s'exclame.

— Je t'envoie des SMS quand j'ai le temps et tu ne réponds pas.

Ça fait bien longtemps que je n'ai plus envie de t'appeler, Maman !

— Tu sais, ces trucs-là, moi... Ton frère m'appelle, lui ! Tiens, au fait, tu sais que son restaurant a reçu deux prix la semaine dernière ?

— Ah non, je ne savais pas. Quel prix ?

— Meilleur restaurant de l'année et meilleur service par le magazine RestoMag'. C'est formidable, non ?

— Ah oui, en effet, c'est formidable, je répète d'une voix monotone.

Elle me fatigue à toujours me faire comprendre que mon frère réussit mieux sa vie que moi... *Désolée, maman, d'être ta plus grosse déception, mais tu n'as pas été un exemple à suivre non plus...*

— Et tu sais, son mariage avec Antonia fonctionne très bien. Tu les verrais, ils sont adorables tous les deux. J'ai vraiment hâte qu'il me fasse un petit-enfant. Et toi, tu en es où ? Toujours à bosser dans cette espèce de pub ?

— C'est un café, maman, pas un pub. Et, oui, je travaille toujours là-bas.

— Hmm...

Ah ça y est, elle ne m'écoute plus ! Et maintenant, je vais avoir la sérénade du « Et ton loyer, patatati patatata... Et si tu choisissais mieux les hommes, tu n'aurais pas de dettes... ».

— Et tu payes bien ton loyer, j'espère ! Je n'ai pas envie que ton propriétaire me cherche des poux. Je t'avais prévenue, ce type avec qui tu t'étais installée avait une tête d'escroc. Comment il s'appelait déjà ?

Pourquoi y revient-elle toujours ? Heureusement qu'elle ne connaît pas la moitié de ce que m'a fait vivre Nick, elle n'en finirait plus avec ses « Je t'avais prévenue ».

— Nick, Maman. Je n'ai pas vraiment le temps de papoter, là...

— Ah ! Nick, c'est ça ! C'est très bien qu'il soit parti ! C'était un bon à rien. Est-ce que tu as retrouvé quelqu'un ? Il travaille ? Est-ce qu'il a une

voiture ?

Les critères de base d'une vie réussie pour ma mère : avoir un travail et une voiture. Je pourrais sortir avec un dealer qui vit dans sa voiture et qui roule sans permis, ça lui irait. Du moment qu'il a un travail et une voiture, ça lui va.

— Non, maman, je n'ai personne... Bon, je dois y aller.

— Oui, parce que le prochain, choisis-le bien ! Pas un musicien raté comme l'autre, là...

— Allô ? Maman ? Je ne t'entends plus. Je te rappelle, je lance en lui coupant la parole.

Je jette le téléphone sur mon canapé en lâchant un grognement de colère.
Elle peut toujours courir pour que je la rappelle.

Je file chez Mona. C'est le jour de son rencard hebdomadaire.

Lorsque j'arrive dans le salon, je découvre un joli bouquet de fleurs, fraîchement déposé sur la table basse.

— Salut, Béni. Alors, cette partie de Scrabble ? je lance en trouvant mes deux petits vieux hyper concentrés sur le plateau de jeu.

Béni est un Afro-américain à peine plus jeune que Mona. Ils doivent avoir cinq ans d'écart tout au plus, mais ça permet à Mona de le traiter de petit minot ou de gamin dès qu'elle le peut.

— Elle me colle une raclée, comme toujours ! il me lance, la voix chevrotante.

— Monary, laisse-le gagner un peu, je dis en allant dans la cuisine.

Là aussi, je lave les quelques assiettes qui traînent. Puis je passe un coup de balais partout.

— Merci, ma petite chérie, me dit Mona quand je reviens vers eux.

— Bon, c'est ce soir ? me demande Béni.

— Oui, j'ai une jolie robe beige et je stresse ! Je ne suis jamais allée dans une soirée mondaine, alors j'espère qu'il ne faut pas faire des courbettes ou des trucs comme ça.

— Fais donc voir la robe que tu as choisie, s'exclame Mona en toussant.

— OK, je vais la chercher. Et toi, prends tes cachets !

Je file chez moi récupérer la housse à vêtements que j'ai accrochée sur la porte de ma chambre.

Quand je déboule à nouveau dans le salon de Mona, je l'entends râler que ces cachets à prendre tous les jours sont une forme de harcèlement.

— Mon Dieu, ce que c'est moche ! s'exclame Béni en me regardant. La mode des jeunes, je n'y comprends plus rien.

— Béni, c'est la housse... La robe est dedans, pas de panique, je dis en ouvrant la fermeture Éclair.

Les deux ouvrent des yeux grands comme des galaxies.

— Waouh ! Alors là, ma petite Célia, tu vas tous les faire craquer ! il ajoute avec un grand sourire qui dévoile quelques dents manquantes.

— Ma chérie, c'est exactement celle qu'il te fallait. Très bon choix ! Et ce bleu nuit ira très bien avec tes yeux marron, me lance Mona.

Quoi ?

— Bleu nuit ? j'interroge en tournant la housse vers moi. Oh non, la garce ! je m'exclame en découvrant le contenu de la housse.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? me demande ma voisine.

Merde, je suis censée avoir choisi et acheté cette robe avec l'argent de Mona !

— Je n'avais pas choisi celle-ci chez... au magasin. Celle-ci est beaucoup trop... ou pas assez... J'en sais rien, mais ça craint !

— Tu n'as plus le temps d'aller la changer, et puis je la trouve splendide. Tu vas mettre celle-ci, insiste Mona.

Gen, tu vas m'entendre, mais pas tout de suite, puisque je n'ai plus le temps de te faire une tête au carré. Pourquoi je n'ai pas vérifié cette robe ce matin ?

— Allez, Célia, et tu trouveras peut-être un mari bourré de fric dans cette tenue, ajoute Béni.

— Le taxi passe te chercher dans une heure. Tu ferais mieux d'aller te préparer, bécasse, au lieu de bouder comme une enfant ! termine Mona.

— Un taxi, tu as dit ? Mais j'ai une voiture.

— Tu ne pensais quand même pas y aller avec ta poubelle ? elle réplique.

— Monary, tu penses à tout, je m'exclame en filant chez moi.

— Je pense, tout court ! elle s'écrie avant que je claque la porte.

Je prends une douche presque chaude – soit pas totalement froide – et je commence à me maquiller. C'est plus compliqué que je le pensais.

Du fond de teint minéral, du mascara et un peu de rouge à lèvres discret. Je me regarde dans le miroir. *Bon, c'est déjà mieux que d'habitude !*

Je passe à l'étape que je redoute : l'enfilage de la robe ! J'essaie d'abord par le haut, mais mes fesses ne passent pas. Je fais ensuite une tentative par le bas, mais mes épaules refusent de rentrer dedans. Je râle et je trouve une ouverture sur le côté, des petits crochets, comme ceux de mon soutif. J'arrive enfin à l'enfiler et je remets tous les petits crochets en manquant de me déboîter une épaule.

Je me regarde dans le miroir. C'est vrai que cette robe est magnifique, elle tombe parfaitement sur mes courbes. Elle est un peu trop longue, mais avec les chaussures, ça va le faire ! Le tissu est à peine pailleté par endroits. On dirait vraiment un ciel de nuit étoilée.

Je me tourne pour regarder mon dos. La fente arrive juste à la naissance de mes reins, c'est très sexy, mais je suis perturbée par mon soutien-gorge qui passe au milieu de mon dos. *Merde, c'est loin d'être classe.* Je l'enlève et regarde ce que ça donne.

— Hmm... Sans soutif, le dos est classe, mais le devant... Et avec soutif, le devant envoie du lourd, mais le dos...

Bon, un choix s'impose : soutif or not soutif ? Je pèse le pour et le contre, et je choisis finalement de ne pas en mettre. *Tant pis, ils verront tous que j'ai des petits nichons, mais je m'arrangerai pour marcher de dos tout le temps.*

Je m'occupe enfin de mes cheveux. Je ne sais pas trop quoi faire : un

chignon bas ? haut ? sur le côté ? les trois en même temps ? Je termine sur le classique, en bas, et je passe quelques mèches au fer à friser. Une bombe de laque (et deux crises d'asthme) plus tard, le tour est joué.

J'enfile les chaussures. Je suis plus grande de presque dix centimètres mais j'arrive étonnamment à marcher plutôt bien avec. Il ne faudra tout de même pas me demander de faire des exploits.

Je prends mon portable, ma carte et mes clés dans une pochette pas vraiment assortie et je sors de chez moi.

Mona et Béni me regardent, bouche bée. *Merde, qu'est-ce qui ne va pas ?*

— Parfaite ! Tu es parfaite, ma voisine me dit avec une larme à l'œil.

— Oh mon Dieu ! Si j'avais eu... commence Béni.

— Des centaines d'années de moins ? je le coupe.

Il explose de rire et acquiesce.

— Ma petite chérie, je t'ai fait un petit papier, tu devras le lire s'ils te demandent ce que j'ai à leur dire. Et tiens, voilà le carton d'invitation. Ils sont prévenus que c'est toi qui viens à ma place. Le taxi attend en bas depuis cinq minutes et il sera là pour ton retour. Allez, file ! me dit Mona.

Je prends ce qu'elle me tend et je la serre dans mes bras. Je fais de même avec Béni, qui affiche un sourire d'enfant. (Oui, sans les dents.)

— Bon, c'est parti. À tout à l'heure, je dis en me dirigeant vers l'escalier.

Je stresse comme pas permis. Je suis certaine que si j'avais enfilé la robe beige et moche, je ne serais pas dans cet état-là.

— Oh mon Dieu ! s'exclame soudain Béni dans mon dos.

Je me retourne d'un bond.

— Elle va les tuer... il souffle à ma voisine.

Mona me fait un clin d'œil avec un sourire. Je lui tire la langue et je file.

Je descends les marches au ralenti. J'ai l'impression de sortir de l'immeuble une demi-heure plus tard. Le taxi est là, et son chauffeur ouvre la

portière arrière quand il me voit en haut des marches en pierre. Je soulève ma robe pour voir où je marche.

— Fowell ! j'entends brusquement.

Je sursaute en reconnaissant la voix de mon proprio. *Oh merde, ce n'est vraiment pas le bon moment !*

— Tu me dois encore le loyer du mois dernier ! il braille en remontant la rue à toute vitesse pour me rejoindre.

— Bonsoir, monsieur Stanikovic. La semaine prochaine, c'est promis ! je lance sans m'arrêter, en espérant avoir le temps de grimper dans le taxi avant qu'il arrive.

Raté, il m'intercepte juste avant. *La poisse, Célia !*

— J'ai pas encore le droit de te foutre dehors ! Mais crois-moi, je n'attendrai pas une seconde quand ce sera le cas !

— Oui, oui. D'ailleurs, je n'ai plus d'eau chaude, je lâche en m'avançant vers le taxi.

— Mademoiselle, me dit de façon très courtoise le chauffeur.

Je m'assois rapidement pendant que mon proprio me crie dessus que l'eau chaude ce n'est pas gratuit. La portière se referme, coupant le son du gros Stanikovic.

7

Célia

Presque une heure plus tard, le taxi emprunte une allée immense et parfaitement droite. Au bout de celle-ci, je distingue un magnifique manoir ancien. Les voitures de luxe garées un peu partout me rappellent à l'ordre : j'entre dans un monde qui n'est pas le mien.

Le taxi s'arrête au pied d'un imposant escalier en pierre. Un homme ouvre la portière, il porte un uniforme comme ces types qu'on voit à l'entrée des grands hôtels. *Peut-il vraiment respirer avec ce nœud papillon ?*

— Madame, bonsoir, la réception va vous accueillir, il me dit calmement en me faisant signe de grimper les marches.

Je retiens un ricanement. Autant de manières frise le comique.

Premier challenge de la soirée : arriver en haut de cet escalier sans tout redescendre sur le cul.

Ouf ! L'honneur est sauf, j'y suis arrivée. Des personnes s'éloignent devant moi, laissant apparaître un pupitre en bois derrière lequel une grande blonde tirée à quatre épingles attend.

— Madame, bonsoir. Je vais prendre votre invitation, elle me dit.

Je lui tends le carton. *Merde, comment fait-elle pour être aussi... Barbie ?* Moi, j'ai l'impression de ressembler à Simplet travesti.

— Je viens de la part de madame Mona Maggie Loolis, je lâche timidement.

Une tablette tactile est posée sur le pupitre. Blondie pianote un instant dessus et relève les yeux sur moi.

— Mademoiselle Fowell. Passez une bonne soirée, elle poursuit en me faisant signe d'avancer vers l'entrée de la bâtisse dans une courbette tout aussi ridicule que celle de son pote en bas des escaliers.

Je franchis deux portes immenses. Des gens discutent çà et là avec des coupes à la main, sans faire attention à moi, ce qui est une bonne chose. Je ne sais même pas où je dois aller, ni quoi faire. *Putain, Mona, tu as de la chance que je tienne à toi comme ça, parce que vraiment, ça me coûte d'être là.* Je sens que cette soirée va arriver en tête des grands moments de solitude de ma vie. Mais tout ira bien si je ne me fais pas remarquer. Et c'est là que je maudis Gen et sa foutue robe.

J'observe les autres femmes autour de moi. Certaines portent des robes qui ne cachent ni assez en bas ni assez en haut. Un bikini aurait fait l'affaire. Tous les hommes sont en costume et nœud papillon. Il y en a même un avec un haut-de-forme... Heureusement que le ridicule ne tue pas, il se serait fait foudroyer sur place !

Quelques minutes plus tard, je pénètre dans la salle de réception. C'est immense, la décoration est classe et délicate. Un orchestre joue de la musique classique dans un coin. *Waouh ! On se croirait dans un film. Et moi, je suis Cendrillon la souillonne qui déboule de son Bronx natal.*

Un serveur passe à côté de moi avec un plateau en argent. *Merde, il ne rentrera jamais dans mon sac ! Pas moyen de partir discretos avec pour payer mon loyer.* Le mec me demande ce que je « souhaite » boire.

— Euh, un coca, c'est possible ? je demande doucement.

La gueule de bois de ce matin m'a suffi, et il faut que je reste sobre pour affronter ce qui m'attend.

— Bien sûr.

Je lui fais un sourire auquel il ne répond pas, et il disparaît rapidement dans la foule.

Les gens autour de moi ont l'air de se connaître. Des petits groupes se forment autour de discussions animées. J'entends des « Mais absolument, mon cher » et des « Ma foi, il est vrai que... » *Mais qu'est-ce que je fous ici ?*

— Madame, j'entends derrière moi.

Je me retourne, et le serveur détourne son regard de mon dos en une fraction de seconde. Il avance vers moi, mon soda bien frais en équilibre sur son plateau à mille balles. Je le prends, et il me détaille de nouveau avant de se fondre dans la foule.

— Pauvre type... je marmonne en plongeant dans mon verre.

— Vous parlez de moi ? j'entends sur ma gauche.

Je découvre un mec qui doit avoir pas loin de mon âge, peut-être un peu plus vieux, qui me fixe avec une expression complice.

— Peut-être bien, c'est à vous de voir, je réplique.

Il hausse un sourcil et se retient de rire.

— Belle et rebelle, tout ce que j'aime, il déclame.

Il me fait penser à ces princes charmants trop beaux et trop parfaits qu'on voit à la fin des vieux Disney... *Merde, il faut que j'arrête avec mes comparaisons merdiques.*

— C'est une réplique d'Aladdin, non ? je demande.

Il rit, et je me frappe le front intérieurement d'avoir sorti ça.

— Will ! Où étais-tu ? s'exclame une jeune femme en arrivant vers nous.

Plus grande, plus belle et cent fois plus en confiance que moi, elle me lance un regard en biais sans l'ombre d'un sourire. J'essaie de me noyer dans mon verre, mais je ne rentre pas dedans.

— Je faisais connaissance avec... commence celui avec qui j'avais entamé la conversation.

Il me regarde avec insistance, l'air interrogatif. *Il veut ton prénom, Célia !*

— Ah euh... Célia Fowell, je réponds.

— Ma chère cousine, je te présente Célia Fowell. Célia Fowell, ma cousine Alison Weiss Stuart.

— Vous travaillez pour Weiss Corp. depuis longtemps ? elle me demande aussitôt.

Ouais, c'est bon, j'ai bien compris que ton nom te lie directement à tout ça !

— Oh non, je ne travaille pas pour Weiss Corp. Je remplace quelqu'un.

— Et qui donc ? me questionne le fameux Will.

— Mona Loolis.

— Madame Loolis ? Comment va-t-elle ? il s'enquiert aussitôt en s'approchant davantage.

— Bien, mais elle se sentait trop fatiguée pour venir elle-même.

— Vous êtes de sa famille, j'imagine ! Mais c'est formidable ! Maman, regarde, nous avons ici la petite-fille de madame Loolis ! il s'exclame en apostrophant une dame non loin.

Sans me laisser le temps de réagir, cette andouille ameute tout un groupe de personnes autour de nous. S'ensuit presque une heure à débattre avec eux sur divers sujets, jusqu'à ce que cet Aladdin de pacotille me sorte de là en me proposant de sortir fumer une cigarette. Je ne fume pas, mais ce soir, je m'autorise un répit.

— Mona est sacrément connue, je dis alors que nous sortons sur une terrasse qui donne sur un immense jardin (si ce n'est un parc, vu sa taille).

— Oui, madame Loolis est une femme formidable, il me répond en sortant un paquet de cigarettes de sa poche.

Je me fais la réflexion que tout le monde la connaît mais que je n'ai jamais vu personne lui rendre visite. *Quelle bande de trous du cul !*

— Hey ! Ce n'est pas une cigarette, ça ! je m'exclame en le voyant allumer un joint.

Il tire une grande taffe et sourit.

— Il me faut au moins ça pour supporter ce genre de soirée.

Il n'a pas tout à fait tort... Il me le tend et j'hésite un instant avant de refuser poliment. *Jamais quand on porte des talons !*

— Tu ne fumes pas ?

— Non, la dernière fois, c'était il y a des années, je réponds.

Il tire une autre taffe, et l'odeur me ramène un an en arrière, quand je rentrais du boulot et que je trouvais Nick à planer sur mon canapé, baignant dans un nuage de weed opaque. Je fronce les sourcils et secoue un peu la tête. *Arrête de ressasser de vieilles erreurs, Célia.*

Une voix attire mon attention à l'intérieur.

— Ils commencent à distribuer les prix, lance Will en éteignant le joint sur le muret. Mademoiselle, il ajoute en me proposant son bras, que je prends en riant.

— Toutes ces manières sont vraiment débiles, je réplique.

— Je trouve aussi, mais je vois que vous avez du mal à marcher avec assurance, alors...

Je ricane, et on entre dans la grande salle. Un homme âgé d'une soixantaine d'années est monté sur l'estrade et tient un micro à la main. Il parle à la foule qui l'écoute avec attention. Il a le look de ces types pleins aux as qu'on croise dans les casinos. Il ne lui manque que la pouffe aux faux seins et le verre de whisky sans glace pour coller au cliché.

— Voici le père de ma cousine, celle que tu as vue tout à l'heure. Il s'est marié avec la sœur de ma mère il y a plus de vingt ans. Ma tante, qui est la mère de ma cousine, me précise Will.

— OK... Donc il est ton oncle par alliance.

— C'est ça, et c'est le grand patron de Weiss Corp. Madame Loolis a travaillé pour lui, et pour son père avant, il ajoute.

— Ah ! Monsieur Big Boss, donc.

On échange un sourire et, rapidement, la remise des prix commence.

Le meilleur commercial de l'année fait un discours rébarbatif, mais celui

du moins bon organisateur de pots d'arrivée est, lui, très drôle. Des prix sérieux et d'autres bien moins se mélangent. J'arrive presque à me détendre et à rire avec tous ces gens étranges et surtout plus riches que moi.

Will m'abandonne après avoir reçu un coup de téléphone discret.

J'écoute toujours l'homme sur l'estrade qui fait le show.

— Le prix suivant est un prix qui me tient particulièrement à cœur. Il récompense des années de service chez Weiss Corp., mais pas seulement... Trois générations de Weiss remercient cette personne qui, bien qu'elle ait dû vivre elle-même des choses terribles dans sa vie personnelle, a toujours été présente pour nous, et ce même dans les moments les plus difficiles. Le décès de mon regretté père et celui de la mère de mon fils. (Les gens autour de moi affichent soudainement des mines sérieuses, et certains essuient poliment une larme discrète.) Certains savent déjà de qui je parle. Elle a révolutionné l'organisation de nos bureaux avec la création de la garderie et nous a rafraîchis de sa présence pendant trente-huit ans. Madame Mona Maggie Loolis reçoit aujourd'hui le prix de la plus longue carrière de secrétaire de direction chez Weiss Corp. !

Les gens se mettent à applaudir et à siffler. Je suis touchée pour Mona du respect et de la reconnaissance que je ressens. Je reste sur le cul de me dire que c'est la petite vieille d'en face de chez moi que ces gens acclament.

L'homme demande le silence et il reprend :

— Malheureusement madame Loolis n'a pas pu être présente ce soir. Mais elle nous fait le plaisir de nous envoyer sa petite-fille pour recevoir son prix mérité. Veuillez accueillir mademoiselle Célia Fowell, mesdames et messieurs.

Il se passe une seconde où je ne comprends pas ce qui arrive, puis mon corps se met en route vers l'estrade. Quelqu'un m'aide à grimper dessus, et l'homme m'accueille en me prenant dans ses bras. Je reste raide comme un piquet. Je vois toute cette foule qui me regarde alors que je suis en robe et que je n'ai pas de soutif... *OK, respire, Célia, tu es la seule à le savoir !*

L'homme me fait signe de me placer à côté de lui et il reprend la parole.

— Et qui d'autre que mon fils pouvait être mieux placé pour remettre ce prix ? il demande avant de rire franchement.

La foule l'imite pendant qu'il scrute la salle.

— Où est-il encore, celui-là ? ronchonne monsieur Weiss à voix basse à côté de moi sans arrêter de regarder autour de lui.

Je cherche bêtement du regard dans la salle, alors que je ne sais même pas qui on attend. Soudain, la phrase « Mais qu'est-ce que je fous ici ? » se plante de nouveau dans mon esprit comme *la* question existentielle du moment.

— Ah le voici ! Roman ! Il m'en fera voir de toutes les couleurs jusqu'à la fin, marmonne le PDG devant une foule qui rit de plus belle.

Le PDG, qui est d'une carrure plutôt... imposante (Disons-le clairement, c'est un gros lard.), m'empêche de voir la tête de la personne qui nous rejoint sur l'estrade.

— Mesdames et messieurs, mon fils, Roman Weiss ! il annonce fièrement avant de le serrer dans ses bras.

Je détourne la tête pour regarder mes pompes. Pourquoi suis-je gênée ? Peut-être que chez les bourges, on se câline tout le temps ?

La foule applaudit, et je me force à relever les yeux vers le type qui s'avance vers moi. Quand je croise ce visage, j'arrête net de penser. C'est un black-out total.

8

Célia

Je suis à deux doigts du malaise vagal. Un regard vert émeraude vient de bloquer sur moi, exactement comme je suis en train de le faire sur lui. Il n'est pas 11 h 05, mais il est là, en face de moi. Mon cœur bondit dans ma poitrine, comme une noisette qui tombe de son arbre et dévale une montagne pour finir par s'écraser carrément. Je me sens rougir et j'ai envie de fuir au plus vite de cette scène. Je suis à peu près sûre que quelqu'un pourrait faire cuire un œuf sur mon front.

Il s'avance vers moi d'un pas sûr. Il est souriant et parfaitement à l'aise. Très vite, trop vite, les deux mains posées sur le haut de mes bras, il me fait doucement la bise. Ç'en est presque indécent. Ses lèvres chaudes qui frôlent ma peau... Oubliez les œufs et apportez-moi des pièces de bœuf, je peux tout cuire !

— Enchanté, Célia. Ta grand-mère a marqué mon enfance... il me glisse à l'oreille sur un ton presque ironique.

Je suis en surchauffe. Un peu plus, et je tombe en un tas informe de cendres après une autocombustion extra-rapide.

Il me sourit, et j'implose. De toute évidence, il ne m'a pas reconnue. En même temps, ma tenue diffère quelque peu de mon polo et de mon tablier de

boulot. Sans compter le maquillage et la coiffure...

Je n'arrive pas à lui répondre que je suis aussi enchantée. Je souris poliment à la place. J'aurais voulu que ce moment ne s'arrête pas aussi vite.

— Parfait. Maintenant que les présentations sont faites, Roman, veux-tu ? lance soudainement son père.

Il me ramène à la réalité. J'avais même oublié qu'une foule d'inconnus nous reluque. Mon visage est crispé dans un sourire figé.

Monsieur Beau-Gosse-Anormalement-Aimable passe derrière moi et saisit un petit trophée sur la grande table dans notre dos.

— Est-ce que madame Loolis vous aurait chargée de quelques mots à nous transmettre ? demande le père.

Je mets quelques secondes à percuter qu'il s'adresse à moi et je me reconnecte aussitôt au présent en clignant les paupières. J'ouvre ma pochette d'une main fébrile et je sors le petit papier qu'elle m'a donné avant de partir. Je le secoue comme un billet de loterie gagnant. Quelques rires s'élèvent de la foule. L'homme me tend le micro. *Allez, Célia... Tu vois des gens tous les jours. Ceux-là ne sont pas différents, si ?*

Je m'éclaircis la gorge en me disant que c'est loin d'être classe et je déplie le papier. Je découvre deux pages de texte écrites à la main. J'en fais tomber une et, avant que j'aie le temps de me pencher, monsieur Beau-Gosse-Anormalement-Galant la ramasse et me la tend. Il me regarde fixement dans les yeux, et je suis si gênée que je préfère fixer la foule et éviter ce qui me perturbe en lui.

— Bonsoir. Je suis désolée, ça risque d'être plus long que prévu, je dis timidement en levant les feuilles.

La foule rit. J'entends ma voix résonner jusqu'au fond de la salle. Je reprends mon souffle et attaque la lecture :

— Personnel de Weiss Corp, vous devez tous savoir à quel point ce genre de mondanité me sort par les yeux...

Je m'arrête net. *Non, Mona... Pourquoi ?*

La foule explose de rire. Moi, je manque de défaillir.

— Continuez, ma chère ! me lance le père en riant.

Le fils tourne légèrement son regard vers moi en baissant la tête pour retenir un ricanement. Les mains dans le dos et un nœud papillon parfaitement ajusté, il donne l'impression de sortir d'un magazine de mode.

J'abrège mon calvaire en reprenant ma lecture.

— Je vous imagine tous dans vos tenues extravagantes, alors que je suis tranquillement occupée à ma partie de Scrabble hebdomadaire. Je suis grandement touchée par cette invitation, à laquelle je n'aurais donné suite personnellement pour rien au monde. J'ai passé ma vie à servir les Weiss et, quand je fais le point aujourd'hui, je me dis que je n'étais vraiment pas assez payée pour gérer le petit Roman.

Je m'interromps de nouveau pour laisser la foule s'esclaffer. Je retiens un sourire et j'enchaîne. *Au point où j'en suis...*

— Trêve de plaisanteries, je vous remercie infiniment pour toutes ces années passées chez Weiss Corp. Ce fut un véritable plaisir de venir travailler chaque jour. Ma vie touche à sa fin, et il me suffit d'un regard en arrière pour comprendre que j'ai toujours pris le bon chemin. J'ai dû perdre ma fille et mon mari pour comprendre que la vie est trop précieuse pour gaspiller le temps qui nous est accordé. J'ai bien peur d'avoir perdu beaucoup trop de temps à courir après le jeune Roman dans ses pires années. (Des rires s'échappent encore de la foule, et le principal concerné sourit, vraisemblablement fier de lui.) Je me souviens très bien du jour où nous avons fait ce pot de départ pour ma retraite. Le petit Roman, qui doit aujourd'hui être – enfin, je l'espère – un homme responsable et droit, était venu vers moi et s'était mis à pleurer en disant : « Mamie, je ne veux pas que tu partes. » J'avais été tellement touchée que, si son père m'avait demandé de travailler cinq ans de plus au même taux horaire, j'aurais accepté.

Je laisse un bref silence. Monsieur Beau-Gosse a repris son sérieux. Les gens dans la salle sont souriants et me regardent avec attention en attendant la

suite.

— C'est quand tu veux... il vient me murmurer à l'oreille en passant sa main dans mon dos, où elle touche directement ma peau.

Je me sens rougir et lui lance un regard en biais.

— Je tiens tout particulièrement à remercier Mary et Johna, deux collègues avec qui j'ai mangé tous les midis pendant toutes ces années alors que ce qu'on nous servait était sacrément dégueulasse. (La salle explose de rire et approuve.) Mais pas au point de m'obliger à aller manger en face, dans ce bistro où nous nous retrouvions régulièrement pour boire un verre après le travail. J'ai des souvenirs plein la tête que j'aimerais vous confier, mais il aurait fallu que j'écrive un livre, et je sais que ma petite Célia doit déjà me maudire pour ces pages.

Je laisse échapper un souffle amusé. *Elle me connaît, la bourrique !*

— Merci à tous. Avec une pensée particulière pour ceux qui nous ont malheureusement déjà quittés. Et merci à toi, ma petite Célia, sans qui je n'aurais pas pu déblatérer toutes mes insanités ce soir.

Je m'interromps en lisant la suite dans ma tête et je me sens de nouveau rougir. *Putain, je vais finir par clignoter comme une guirlande de Noël !*

Les feuilles et le micro volent de ma main, et un regard vert amusé m'atteint avant de reprendre la lecture des dernières lignes.

— Comme vous le savez, je n'ai pas eu la chance d'être mère longtemps, et encore moins grand-mère. Mais je considère cette jeune femme pleine de courage comme la petite fille que je n'ai jamais eue. Et si, par...

Il s'arrête et fronce les sourcils.

Ah tu vois, gros malin ! La suite fait son effet, hein ?

Son père lui tape dans le dos.

— Allons, la suite, Roman ! il lance, tonitruant.

Ce dernier s'éclaircit la gorge et relève la tête vers la foule, sûr de lui.

— Et si, par hasard, ce cher Roman est enfin capable de se tenir en public, je le prierais de bien vouloir inviter ma petite-fille à danser... ou plus,

si affinités. Merci encore. Mona Loolis, il termine.

Je ferme les yeux en jurant qu'elle va me le payer, et la salle explose en applaudissements et en rires.

— Il ne sait toujours pas se tenir en public, mais il l'invitera tout de même à danser ! s'exclame le père qui a repris le micro.

Le fils replie doucement les feuilles et les glisse dans sa poche. Il me tend le petit trophée et s'avance pour me faire la bise. *Encore ? Je vais craquer, à force.* Cette fois, sa main glisse doucement en bas de mon dos, juste là où s'arrête la robe. Je sens ma cambrure se tendre, comme pour éviter son contact qui embrase mes sens.

— Très jolie robe... il murmure discrètement.

Je n'ose pas le regarder. Je suis sûre que mon visage vient de prendre feu. *Est-ce que le maquillage ignifugé existe déjà ou je dépose le brevet dès demain ?*

— Merci beaucoup, mademoiselle Fowell ! Un tonnerre d'applaudissements, s'il vous plaît, lance le père. Roman, veux-tu bien raccompagner mademoiselle ? il ajoute.

Ce dernier me tend une main, que je saisis, hésitante, et, après quelques pas incertains, je descends enfin de l'estrade. Je le lâche rapidement et retrouve Will, qui m'applaudit avec un grand sourire.

— Bravo, on croirait que tu as fait ça toute ta vie !

— De ton point de vue, peut-être... je marmonne en cherchant un extincteur des yeux.

Je croise de nouveau le regard vert qui m'obsède depuis des mois, puis il disparaît dans la foule bien trop vite.

La seconde suivante, un serveur qui porte un plateau sur lequel sont posées des coupes de champagne passe à proximité de moi. Je saisis un verre et le bois cul sec.

— Trop d'émotions ? me demande Will naïvement.

Si tu savais...

Moi qui essayais bêtement de me sortir Roman Weiss de la tête sans même savoir qui il était... Il semble qu'il ait déjà atteint la zone à risques de mon cœur.

La remise de prix dure encore presque une heure. Plusieurs personnes viennent me remercier pour ma lecture et me demander des nouvelles de Mona. Tout le monde la connaît, c'est impressionnant.

Will me colle aux basques dès que je m'éloigne et me présente à je ne sais combien de personnes dont j'oublie aussitôt le nom.

Je regarde plusieurs fois l'heure. Mon taxi n'est pas prévu pour tout de suite, il va falloir que je trouve quoi faire en l'attendant. Le plan d'urgence, c'est de me débarrasser de Will. Pour ce faire, je m'éclipse aux toilettes.

Quand je ressors, je ne le vois pas à proximité. *Ouf !* Je décide d'aller prendre l'air.

Je m'éloigne des festivités pour trouver du silence. Je parcours le jardin et m'assois sur un banc en vieille pierre, plongé dans l'obscurité et à l'écart du reste du monde. Il fait nuit, et la température est descendue de quelques degrés, mais je suis dans un tel état de transe post-Beau-Gosse-Pas-Aimable que le froid ne m'atteint plus. Ou peut-être est-ce les verres que j'ai enchaînés ?

À peine ai-je posé mes fesses sur la pierre que je fais sauter mes chaussures de mes pieds avant de replier une jambe sous moi. Avec de la chance, Will ne me retrouvera pas ici, je n'ai plus qu'à attendre mon taxi.

Quand je vais raconter ça à Mona, elle ne va pas en revenir. Mon client de 11 h 05 et elle se connaissent. Le hasard est tellement énorme que j'ai du mal à m'en remettre. Je n'étais pas loin de la vérité à son sujet : il est riche. J'espère par contre avoir tout faux pour ses assistantes qu'il martyrise et baise...

— Remise de tes émotions ? j'entends derrière moi.

Eh merde, Will m'a retrouvée !

Je sursaute en constatant que ce n'est pas lui, mais mon client, qui est

planté à côté du banc avec les mains dans les poches de son costume trois-pièces.

— Ce n'est que moi, pas de panique, il ajoute en venant s'asseoir à côté de moi.

Pas de panique, dit-il ? Ce n'est plus de la panique, à ce stade, je suis déjà bien au-delà.

Il pose sa cheville sur son genou et allonge un bras sur le dossier en pierre derrière moi. De sa main libre, il dénoue son nœud papillon et le laisse pendre autour de son cou. *Hmm... Il veut ma mort ?*

9

Célia

Je n'arrive pas à décrocher un mot. Il me regarde du coin de l'œil.

— Je ne t'avais jamais vue avant. Tu viens d'où ? il me demande.

C'est comme de me prendre une claque en plein visage. *Je te sers tous les jours, Roman Weiss...*

— Du centre, vers le Millennium Park, je réponds en un souffle.

— Vraiment ? J'y suis tous les jours, on ne s'est jamais croisés. Tu bosses là-bas aussi ?

— Non, pas vraiment...

Bien sûr que j'y bosse ! Regarde-moi, tu crois que j'ai les moyens de vivre ailleurs que dans les quartiers Sud ? Voilà ce que j'aurais dû répondre, mais je crois que j'ai honte de lui avouer qui je suis... Une serveuse qui vit dans les quartiers Sud, où tu peux acheter de la came comme t'achètes une bouteille de lait.

— Tu bosses dans quoi ? il insiste.

— Tu me parais bien curieux, je lâche.

Il baisse la tête avec un sourire, et moi, je reprends mon souffle. L'avoir juste là me donne envie de fuir loin d'ici. Mais en même temps, je suis si

contente qu'il s'intéresse à moi que je pourrais passer la nuit sur ce banc s'il me le demandait.

— C'est vrai, je suis curieux. C'est à cause de ta robe.

Coup de chaud.

— Ma robe ?

— Tu as l'air très sage de face et... prête à tout de dos...

Ses yeux verts me transpercent. Je soutiens son regard une longue seconde avant de me détourner, incapable d'assumer ce qu'il m'envoie.

— Je ne suis pas assez bourrée pour entendre des trucs pareils, je marmonne.

Il explose d'un rire tout aussi charmant que le reste de sa personne. *Bon sang, je ne peux pas le nier, ce type me fait craquer.*

— Tu me plais de plus en plus, il me lance avec un sourire hollywoodien.

— Pour ça non plus, je ne suis pas assez bourrée, je lâche tandis qu'il se redresse pour fouiller une poche intérieure de sa veste.

Il en sort un portable. *Ce truc est aussi grand que mon avant-bras !* Il doit coûter le prix d'un de mes avant-bras, en y pensant. Ce sont des doigts fins mais masculins qui pianotent je ne sais quoi sur l'écran. Je croise un regard vert amusé quand l'appareil vient se poser sur son oreille.

— Une ou deux ? il me demande.

— Une ou deux quoi ?

Est-ce que j'ai loupé un morceau de la conversation ?

— Des bouteilles ! Tu en veux une ou deux ?

— Ah euh... eh bien deux, au point où j'en suis...

Son visage s'illumine d'un magnifique sourire.

— La femme parfaite existe donc, il dit en mettant sa main sur son téléphone pour que son correspondant ne l'entende pas. Je savais que je finirais par la trouver...

Je me sens rougir. *Encore...* Une ado prépubère, voilà ce que je suis ce soir.

— Il y a un banc tout au fond du parc, après la verrière et le cabanon de chasse. Je vous y attends, il assène plutôt froidement à son interlocuteur.

Il appelle qui ?

Il raccroche et m'envoie un énième sourire ravageur. Je ferme la bouche, de façon hermétique. *Il ne faudrait pas que je bave, en plus !*

L'instant suivant, nous voyons un serveur arriver dans notre direction. Habillé en pingouin, il vient se planter sous nos yeux, aussi droit qu'un chien parfaitement dressé. Roman s'adresse aussitôt à lui. Il lui demande deux bouteilles de Château Je-ne-sais-quoi.

Son ton a changé. Je reconnais le type de 11 h 05, froid et autoritaire.

— Monsieur votre père nous a demandé de ne pas... commence le serveur.

Roman fouille sa veste et glisse dans la main du type ce que je devine être des billets. Je fronce les sourcils. *Ça a l'air si simple...*

— Que vos désirs soient des ordres, monsieur, annonce le serveur en faisant demi-tour.

Je détourne mon regard du serveur qui vient de se faire un gros pourboire. *Quand je pense qu'en un an, il ne m'a jamais donné un cent...*

— L'argent contrôle les gens, il me dit, comme pour se justifier.

— L'argent ne contrôle pas les gens, je réplique aussitôt. Il y a plus important que l'argent dans la vie.

— Faux !

— Tu ne sais pas de quoi tu parles... L'argent ne contrôle pas les gens. Ou alors, je ne suis pas les gens, si c'est le cas.

Il a un petit sourire mais fronce tout de même les sourcils.

— Tu as fait une thèse monétaire, peut-être ?

— Peut-être bien !

Il rit et, l'instant suivant, le serveur dépose deux bouteilles de vin blanc et deux verres entre nous. Il fait sauter les deux bouchons avant de disparaître.

— Tu ne m'as pas dit dans quel secteur tu bosses, reprend Roman en me

servant.

— Peu importe, tu ne vas pas me faire parler travail alors que je n’y suis pas.

Il sourit en nous servant et lève son verre.

— À cette soirée, qui s’annonce beaucoup plus intéressante que prévue !

— Je n’aurais pas dit mieux.

Je bois une grande gorgée et lui aussi. *Oh merde, ce truc est super bon. Rien à voir avec l’espèce de vinaigre qu’on a pu se payer avec Gen hier soir !*

— Et toi ? Dans quoi tu travailles ? je demande à mon tour.

— Hmm...

Il réfléchit, et j’attends.

— Je crois que tu as raison. On ne va pas parler boulot alors qu’on n’y est pas, il lance finalement.

Je ris dans mon verre.

— Tu es venue seule ?

Je loupe ma bouche avec le verre et j’essuie du vin sur mon menton d’un revers de la main.

— Oui... Et heureusement, ce grand moment de solitude restera entre toi et moi.

— Moment de solitude ? J’ai trouvé ça plutôt charmant.

— Je viens de me cracher dessus... je dis en le regardant sans comprendre comment il peut trouver ça charmant.

— Je ne parlais pas de ça. Ça, oui, c’est moche. Très moche. Je parlais de ta lecture sur l’estrade.

— Promets-moi de ne plus jamais en parler, j’envoie.

Il me fait un clin d’œil qui m’électrise.

— Oh non ! Certainement pas !

Je pince les lèvres et je finis par exploser de rire. Il sourit en buvant une gorgée.

— Quel âge tu as, Célia ? il me demande en se tournant pour me regarder bien en face.

Je suis étrangement plus détendue que j'aurais pu le croire.

— Je suis plus vieille qu'hier et moins que demain... je dis, pensive. Mais je suis plus jeune que Mona, quand même, j'ajoute.

Il rit en me regardant si attentivement que j'ai l'impression qu'il apprend par cœur les traits de mon visage. Et comme je réagis comme une ado ce soir, je détourne le regard.

— Et tu es drôle !

— Et je suis drôle... Mais le plus souvent, je ne le fais pas exprès.

— C'est vrai.

Je le regarde, interrogative.

— Quand est-ce que j'ai été drôle sans le faire exprès, ce soir ? À part à l'instant, en me crachant dessus ?

— Quand tu as secoué les feuilles comme si tu avais touché le pactole, tout à l'heure, sur l'estrade.

— Ah... Nom de Dieu, la honte... je marmonne.

— Ça aussi, c'est vrai, c'était la honte. Heureusement que je suis venu à ton secours, tu n'aurais jamais lu la fin. Et pourtant, c'était le plus intéressant...

Je finis mon verre cul sec pour faire passer ça, et il me ressert avant de faire de même pour lui.

— Hmm... Ça m'arrangerait si on oublie le passage où tu dois m'inviter à danser... je dis.

— Ça m'arrange aussi, je n'aime pas danser !

— Moi non plus.

— Autant qu'on passe tout de suite au « plus, si affinités », il ajoute au moment où j'avale une gorgée de vin.

Celle-ci prend évidemment la mauvaise route dans ma trachée. Je me penche en avant pour ne pas me cracher dessus deux fois de suite et, après un

arrêt respiratoire, j'arrive à avaler le vin sans savoir comment. Il rit, sans même s'inquiéter pour ma santé.

— Tu ne m'as pas dit ton âge, au fait, il me rappelle.

C'est quoi, cette obsession ? Il veut me foutre dans son lit mais il flippe que je n'ai pas l'âge ou quoi ?

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ? J'ai déjà trop bu, même si j'ai l'âge pour le faire, je réplique.

Il rit et baisse la tête d'une façon si charmante que je me surprends à enregistrer ce moment.

— Et toi, quel âge as-tu, Roman ? je lui demande en me penchant vers lui, mon verre à la main.

Je crois que je tanguer un peu plus qu'à la normale. À moins que ce banc soit bancal...

— L'âge de te dire d'arrêter de boire, il me souffle en prenant mon verre pour le poser sur le banc entre nous.

— Et d'être sérieux, a priori... je marmonne, boudeuse.

— Moi, sérieux ? il s'étonne. On m'afflige souvent de surnoms bizarres, mais jamais, au grand jamais, on ne m'a insulté de la sorte, mademoiselle Fowell, il s'exclame, faussement offusqué.

Je ris tandis qu'il remplit nos verres de nouveau et pose par terre la première bouteille qui est déjà vide.

— Oh pardon, monsieur Weiss Junior... Mona était pourtant claire dans sa lettre. Ta réputation te précède depuis ton enfance... j'ajoute.

— À cette rencontre ! il dit en me faisant un clin d'œil et en approchant son verre du mien.

— On a déjà trinqué, Roman Weiss ! Mais bref... À cette robe que je n'étais pas censée porter ce soir, je dis avant de boire une gorgée.

Il ouvre de grands yeux surpris.

— Ah bon ? Mais pourquoi l'avoir mise, alors ?

— Comment ça ?

— Tu n'étais pas censée la porter, alors pourquoi l'avoir mise ?

— Pour ne pas être nue, j'envoie comme une évidence.

— C'est bien ce que je dis. Pourquoi l'avoir mise, alors ? Dommage... il dit, le regard plein de sous-entendus.

— Ah ! Même bourrée, je ne peux pas entendre ça, je me dis à moi-même.

Il rit et lève une main pour remettre en place une mèche de mes cheveux. Ses doigts effleurent ma joue, et je frissonne aussitôt. Je baisse la tête, gênée. *Célia, tu es déjà bien trop alcoolisée pour être saine d'esprit. Tu fais n'importe quoi !*

— Déjà bourrée ? Non... il murmure.

Ce regard va me clouer sur place ou me faire faire un truc vraiment con !

— En effet, pas encore. J'ai de la marge, je dis.

Il rit de nouveau. *Homme qui rit à moitié dans ton lit. Ça fonctionne aussi dans ce sens-là ?*

— Je te préviens, si tu es incapable de marcher pour rentrer, je te laisse ici !

Je glousse, dinde que je suis.

— Je n'ai pas besoin de toi ni de personne... Et il faut dire que le cadre est idyllique. C'est magnifique, ici. Ça me change de mon petit appart. Alors je dormirai ici même, sur ce banc, que je renomme d'ailleurs dès aujourd'hui « banc de la honte ».

— « Banc de la honte » ?

— Ouais... C'est une honte de se mettre une telle murge, même si ce vin est très bon, à une cérémonie aussi classe, j'explique.

Il explose de rire.

— Oui, je suis d'accord. Mais ce n'est pas interdit. Alors...

— Soyons fous... j'ajoute.

Il sourit.

— Tu vis où exactement ?

— Mon travail, mon âge et maintenant où je vis ! Je ne dirai rien, même sous la torture.

— Tu m'intéresses beaucoup, il lâche, soudain sérieux. Excuse-moi d'être aussi intrusif.

Je le regarde du coin de l'œil et je suis à peu près sûre que mon cœur a invité du monde pour taper contre ma poitrine aussi fort.

— Je pense que beaucoup de femmes doivent t'intéresser comme je t'intéresse, je réplique.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Hmm... Laisse-moi trouver les mots justes. Tu es... charmant, tu as l'air d'avoir du goût, et ton père détient la plus grosse boîte de la ville... Pourquoi t'embêteras-tu avec une seule femme ?

— Bien vu. Mais tu te trompes, je ne suis pas comme ça.

— Oui, oui... je marmonne, le sourire aux lèvres. Et moi, je ne suis pas stupide, Roman Weisssss.

Il sourit. Je crois que j'ai réussi à le gêner au moins quelques secondes.

— Tu m'énerves...

Je hausse les sourcils. Je ne comprends pas.

— Tu me résistes...

— Et tu n'as pas l'habitude.

— Ça, c'est vrai. Je reconnais que je n'ai pas l'habitude.

— C'est sûr qu'avec de l'argent, tu peux avoir tout ce que tu veux. Sauf moi.

— Petite insolente. On obtient tout ce qu'on veut avec de l'argent.

— Faux.

— Vrai.

— Mais faux, nom d'un chien ! j'insiste.

— Tu es tenace, il soupire. Tu sais quoi ? Je suis joueur, et avant la fin de cette soirée, je t'aurai prouvé le contraire. L'argent contrôle les gens, quoi qu'ils en disent.

— Je demande à voir... je murmure en me rapprochant de lui.

Ses lèvres tressaillent, et il se mord celle du bas. Je ricane en vidant la fin de mon verre et le pose sur le banc avant d'être vraiment trop bourrée et de lui vomir dessus, ou pire, de me jeter sur lui.

— J'ai assez bu, je dis.

— Tu es bourrée, c'est officiel ! il s'exclame en déboutonnant le haut de sa chemise comme s'il avait trop chaud.

C'est moi qui ai trop chaud, vraiment trop chaud.

10

Célia

— Oui, complètement bourrée. Encore pire qu’hier soir...

Heureusement que je rentre en taxi, je me dis à moi-même.

Je me repose sur le dossier. Il pousse la bouteille qui n’est pas encore totalement vide et les verres, puis il se rapproche et passe son bras autour de mes épaules. Je lève la tête pour regarder le ciel étoilé.

— Tu as une bonne descente pour une femme aussi élégante, il s’étonne.

— Il ne faut pas se fier aux apparences ! Mona ne te l’a jamais dit ?

— Si, sûrement. Mais c’est loin, j’ai dû oublier. Je ne l’ai pas vue depuis qu’elle est partie à la retraite. Quel âge a-t-elle maintenant ?

— 81 ans et toute sa tête. Elle est surprenante, je réponds.

— Comment tu l’as rencontrée ?

— C’est ma voisine d’en face et... un jour, j’ai eu un petit souci avec mon copain... J’ai dû quitter rapidement mon appartement, et elle m’a ouvert sa porte pour que... je me cache.

Pourquoi je lui raconte cette merde ? Parce que j’ai trop bu.

— Te cacher, carrément ? Et tu es toujours avec ce connard ? il lance en se redressant pour me regarder.

— Je n’aurais jamais dû te raconter ça... Bref, la réponse est non. J’ai fait ce qu’il fallait le lendemain après une longue nuit à parler avec Mona...

— Et courageuse, en plus... il dit à voix basse.

— Mouais... Ou pas.

— Et depuis ?

— Et depuis quoi ? je répète.

Il tourne la tête et me dévisage. Soudain, je le trouve très, très près de moi.

— Depuis que ça s’est fini avec lui, tu... il commence, hésitant.

— Va droit au but parce que je suis vraiment... pompette et je ne comprends...

— Je vais t’embrasser, il me coupe.

Il se redresse et approche dangereusement ses lèvres des miennes.

— Non, tu ne vas pas...

Il s’approche encore.

— Si, Célia, je vais t’embrasser.

— Pourquoi tu... Enfin, non, tu ne...

— J’en ai eu envie dès que j’ai croisé ton regard, alors je vais le faire...

Je crois que je recule un peu, puis, comme si j’avais perdu le contrôle une très courte seconde, je m’entends gémir au contact passionné de sa bouche sur la mienne. Il m’embrasse vraiment. J’arrête de respirer. Il a le goût du vin qui nous a conduits là. Je sais que je ne devrais pas le laisser faire. Ça ne va nous mener qu’à un seul truc, de se jeter l’un sur l’autre comme ça. Mais si je le laisse partir, si je le repousse, est-ce que je le reverrai ?

Sa langue est douce, chaude, et surtout, elle est dans ma bouche, allant par alternance tirailler mes lèvres, mes dents ou ma langue.

Roman s’avance sur moi sans quitter ma bouche. Son odeur douce et virile m’enivre presque plus que le vin. Il passe un bras dans le bas de mon dos et me tire vers lui pour m’allonger sur le banc. En une seconde, il est sur moi.

Célia, qu'est-ce que tu fais ?

Je quitte définitivement le monde réel pour me laisser porter par cette vague de désir qui me brûle le corps. J'entends la bouteille et les verres tomber par terre, mais mon esprit est concentré sur lui, rien que sur lui.

J'oublie tout, le banc, le parc et la nuit qui nous cache à peine.

Les lèvres de Roman quittent ma bouche, et il les laisse courir sur ma gorge, descend sur mon cou et entre mes seins. Il en caresse un d'une main et se maintient au-dessus de moi avec l'autre avant de remonter vers mon visage. Il s'arrête une seconde. On se regarde droit dans les yeux, aussi essoufflés l'un que l'autre par cet assaut impromptu. Puis, doucement, il dépose des baisers sur mes lèvres pour finir par m'embrasser de nouveau avec cette passion enivrante.

Je m'agrippe à sa chemise tandis qu'il libère des baisers qui me font frissonner sous mon oreille.

Je perds pied. Je gémiss. Je le tire vers moi. J'en veux plus, j'ai besoin de plus, c'est trop intense pour juste me contenter de sa bouche.

— Tu ne résistes plus... il murmure sans s'arrêter.

Je n'arrive pas à lui répondre autrement que par un gémissement de plaisir.

Je glisse mes bras dans son dos, sous sa veste. Il est plus musclé que je pensais et j'adore ça. Il est contracté sous mes paumes, que je laisse descendre jusque sur ses fesses, tout aussi dures que l'érection que je sens se plaquer brusquement contre moi.

Mes hanches bougent d'elles-mêmes contre lui pour en avoir encore et toujours plus.

Ma raison m'abandonne quand il murmure mon prénom juste sous mon oreille. Je me perds dans le désir et je m'autorise à avoir envie de lui, ici et maintenant.

J'attrape son pantalon et je l'ouvre tandis qu'il soulève ma robe. Je dois l'aider parce qu'elle est trop longue. On se met à rire puis il m'embrasse

encore. Très vite, il est partout sur moi, ses mains, son corps, sa bouche, lui.

Un intolérable gémississement m'échappe lorsqu'il glisse ses doigts en moi et commence à bouger sans me laisser le temps de comprendre toutes ces sensations que j'ai cru avoir oubliées.

Il se colle davantage à moi et bouge au rythme le plus langoureux possible sans laisser ma bouche sécher.

Quand il s'arrête pour se redresser, nos regards se croisent. J'ai l'impression de rêver, que ça n'arrive pas vraiment. Pourtant, je le vois bien fouiller ses poches avec un petit sourire et sortir un emballage de préservatif. Je l'aide à le faire rouler sur son membre dur et tendu. Il me regarde faire, il gémit puis il me prend. Et il le fait comme je m'y attends. Lentement et sans me quitter du regard. Il me domine en faisant exploser le plaisir en moi.

Dès qu'il commence à bouger en moi, sa bouche plonge à nouveau sur la mienne. Notre union prend de l'intensité. Je bouge vers lui et lui vers moi, je me cambre tandis qu'il embrasse mon cou. J'oublie que je ne devrais pas. J'oublie le temps et l'espace.

Le silence nous entoure, seules nos respirations se font entendre. Je retiens mes gémissements de plaisir. C'est trop intense. Je bouge plus vite pour atteindre ma délivrance, et, rapidement, je sens qu'il ne tient plus non plus. Son nez trouve le creux de mon cou pour y laisser un souffle brûlant, et il m'achève lorsque ses doigts viennent calmer mon clitoris. J'explose, et lui me suit dans la seconde, comme si nous avions déjà fait ça des tonnes de fois. On atteint ensemble l'ultime plaisir. Une véritable explosion d'amour et de haine qui s'entremêlent. Il me serre contre lui pendant qu'il termine de savourer en même temps que moi ce moment. Il murmure encore qu'il aime mon odeur.

Ses lèvres déposent des petits baisers sur ma peau hypersensible. *Putain, si c'est ça, prendre son pied, j'aurais dû essayer avant.*

Il se redresse un peu et m'embrasse encore avant de me regarder dans les yeux. Je pourrais le dévisager des heures, s'il continue de me fixer comme

ça...

Il se redresse doucement et embrasse chacune de mes épaules avant de m'aider à me relever.

Je remets ma robe en place et je fais ce que je peux avec mes cheveux. La musique lointaine du château nous parvient aux oreilles à nouveau, et soudain, je me reconnecte à la réalité. *Est-ce qu'on vient de... Oh merde !*

— On a gâché du vin... il lâche en ramassant la bouteille qui s'est vidée dans l'herbe.

Il me regarde, amusé, et il se penche pour m'embrasser. Une main derrière ma tête et l'autre sous mon menton, il ne me laisse pas le choix que de lui offrir ma bouche encore une fois.

— Hmm... Hmm... Monsieur, votre père vous demande, on entend soudain.

Je recule, par réflexe, effrayée d'avoir été prise sur le fait.

Un homme est debout, pas loin du banc, les mains dans le dos. On dirait un garde du corps. Je n'ose pas vraiment le regarder, j'ai trop honte. Ce qu'on faisait est évident pour la terre entière.

Roman se tourne doucement vers lui.

— Monsieur, votre père vous demande, il répète à l'attention de Roman.

— Encore ? s'exclame ce dernier en remettant d'équerre son nœud papillon.

Il s'approche de moi, repousse une mèche qui tombe sur mon visage et sort une liasse de billets de sa poche. Je le regarde faire sans comprendre. Il la glisse entre mes seins.

— L'alcool coûte de l'argent et l'alcool te contrôle. Donc l'argent te contrôle aussi... Merci...

Il s'interrompt, et on se dévisage.

— Je gagne toujours... il murmure, plein d'assurance.

Il dépose un baiser sur mes lèvres et tourne les talons en titubant. Je reste immobile en le voyant s'éloigner.

L'autre type me lance un regard que je distingue mal dans le noir et il s'en va à son tour.

Roman titube encore sur la pelouse plus loin. L'homme doit même le retenir pour qu'il ne tombe pas.

Je sens les larmes me monter aux yeux. *Qu'est-ce qui vient de se passer ?* J'avale ma salive pour garder contenance.

Je prends ma pochette, le trophée de Mona, mes chaussures dans l'herbe et je m'enfuis, morte de honte. Peu importe le taxi qui m'attendra en vain pour me reconduire chez moi.

Je dois marcher presque une heure sur le bord d'une route, pieds nus, pour trouver un arrêt de bus qui me conduira au centre-ville de Chicago. Mais j'ai au moins besoin de ça pour prendre pleinement conscience de ce qu'il s'est passé.

L'alcool s'évapore doucement et, dans le bus, je n'arrive plus à retenir mes larmes. *Mais quel connard... Il m'a payée ? Il m'a prise pour...* Putain, je n'arrive même pas à le dire.

Je suis conne. Vraiment conne... Je me hais d'avoir été si facile à berner.

Je dois prendre encore deux bus pour rejoindre mon quartier. Je remonte chez moi comme dirigée par une force invisible. La honte m'écrase, et la culpabilité m'assaille. Il doit faire ça avec toutes les femmes qu'il croise. *Comment j'ai pu ? Putain !*

Je fuis la robe qui porte encore son odeur. Les billets roulent au sol jusque sous mon lit. Je les laisse et je trouve refuge sous mes couvertures avec le plus gros sentiment de mal-être que j'ai jamais eu à encaisser.

11

Célia

J'ai ouvert les yeux depuis cinq minutes, et déjà, sous mon nez, pétille un cachet d'aspirine dans un verre d'eau. Je me suis traînée presque à quatre pattes jusque chez Mona après avoir enfilé le « pyjama de l'horreur », soit le plus moche mais le plus confortable que j'ai. Une serviette est venue s'ajouter à mon kit du « lendemain d'humiliation ». J'ai besoin d'une douche chaude, bouillante même, pour oublier tout ça au plus vite.

— T'as bien profité de la soirée ? me demande ma voisine en revenant de la cuisine.

— Mouais... Tiens, je lui dis en lui tendant le trophée.

Elle le prend et le regarde avec un petit sourire.

— C'est moche. Je suis contente de ne pas m'être déplacée pour ça, elle envoie. Ça s'est bien passé ?

Je bats des paupières, dérangée par le crépitement de mon verre que je tiens trop près de mon visage. J'en avale le contenu cul sec.

— Hmm... Oui, beaucoup de monde m'a demandé de tes nouvelles, et ils ont tous été touchés par le discours.

— Tu as rencontré du beau monde ?

Non, juste le plus gros connard de cette planète !

— Qu'est-ce qu'il y a ? insiste Mona.

— J'ai la gueule de bois... Je te pique ta douche.

Elle a un petit rire.

— Va, ma petite.

Je ne tarde pas trop parce que c'est Mona qui paye. Quand je sors, les cheveux mouillés, elle m'a préparé son remède anti-gueule en biais, comme elle dit. Je le bois cul sec en me bouchant le nez. C'est infect, mais j'ai déjà testé, ça fonctionne.

— C'est plus efficace que tes aspirines. Bon, maintenant, dis-moi ce qui ne va pas !

On ne peut rien lui cacher à celle-là !

— Rien de spécial... Je n'étais pas dans mon monde, mais ça m'a vraiment fait plaisir de te rendre ce service, Monary, je réponds en me dirigeant vers la porte.

Il est évident qu'elle n'est pas dupe. Je me sens tellement vidée que ça doit être écrit sur mon visage.

— Va donc te reposer, ma petite chérie.

— Bisou, Monary, je lui souffle en fermant la porte.

Je traîne la patte jusqu'à chez moi, et au lieu de me recoucher, je range. Nerveusement, avec une boule dans la gorge et le bide noué. L'odeur de Roman rôde encore sur la robe que j'ai laissée par terre cette nuit.

Je la remets sur son cintre. *Maudite robe ! Sans toi, je n'en serais pas là, et le client de 11 h 05 serait encore une légende intouchable.* À choisir, j'aurais voulu garder cette image de l'homme d'affaires beau à en tomber qui ne me remarque pas.

La robe retrouve sa housse. Je dois la déposer au pressing avant de la rendre à Gen, parce qu'avec son flair infallible, elle va me mitrailler de questions. Cette robe sent désormais le sexe et l'homme d'affaires.

Sous le lit, juste au bord, je retrouve la liasse de billets qui est tombée là hier. L'envie d'aller la brûler tout de suite dans l'évier me chatouille

sérieusement. Mais ça reste de l'argent. Reste à savoir si je serai capable de vivre dessus comme si de rien n'était... Autant que je porte tout de suite un tee-shirt où est inscrit « Je suis la pute de Roman Weiss ».

Je compte, il y a un peu plus de mille deux cents dollars. Qui se trimbale avec autant de billets dans ses poches à part un gros prétentieux de riche ?

*
* *

Le lendemain, j'arrive en avance au boulot. Après avoir récupéré de ma gueule de bois, j'ai réussi à fermer l'œil, mais j'ai super mal dormi. J'ai rêvé de ce fichu Roman Weiss. Et pas le petit rêve merdique dont on ne garde qu'un souvenir vague une fois les yeux ouverts. Non, le type de rêve qui hante l'esprit toute la journée et duquel on n'arrive pas à se détacher.

Je suis dans le vestiaire quand Gen arrive. Elle ouvre de grands yeux en même temps que sa mâchoire tombe. Elle vient me regarder de très près. Je la scrute du coin de l'œil et recule doucement la tête. *Qu'est-ce que j'ai, bon sang ? Du dentifrice sur la joue ?*

— Quoi ? je grogne.

— Célia ?

— Oui ?

— Tu es arrivée avant moi ? elle articule, visiblement sous le choc.

— Hmm... J'arrivais pas à dormir.

Elle m'observe, hallucinée. J'ai surtout le cerveau bloqué sur Roman et sur cette interrogation : « Qu'est-ce que je fais s'il se pointe aujourd'hui à 11 h 05 ? »

— Alors, ta soirée ? s'exclame Gen comme si ça lui revenait soudainement.

J'enfile mon tablier dont je passe les lanières dans mon dos avant de les nouer devant.

— Je ne te remercie pas pour la robe ! Elle m'a porté la poisse, j'envoie.

Cette traîtresse explose de rire.

— Je suis sûre qu'elle t'a bien aidée !

— Rien du tout, au contraire. Bon, allez, on a du boulot !

Je file des vestiaires en la laissant sur place. J'ai eu bien assez d'une humiliation cuisante ce week-end, je ne vais pas en plus la raconter à la planète entière. Et c'est décidé, si Roman se pointe ici aujourd'hui, il va le manger en plein visage, son chocolat viennois.

La journée passe vite, et à onze heures pile, mes yeux sont déjà rivés sur la porte qui n'arrête pas de s'ouvrir. La clochette va me rendre dingue. Plus mes yeux font des allers-retours entre l'horloge et l'entrée, plus la pression monte en moi. J'ai rarement été aussi stressée de revoir quelqu'un. D'un côté, j'aimerais vraiment le noyer dans sa commande, mais de l'autre – et celui-là est beaucoup plus fort – je ne veux plus jamais le revoir.

— Célia, ça va ? me demande Gen alors qu'on se retrouve en même temps devant la machine à café. T'es toute pâle.

— Ouais, ça va...

Je ne m'autorise à me détendre qu'une fois midi passé. Il n'est pas venu, et c'est tant mieux. Mais du coup, une autre vérité me saute au visage et elle est encore plus blessante et humiliante : peut-être m'avait-il reconnue, en fait.

*

* *

Tous les jours, à onze heures, j'ai un pincement au cœur, suivi d'une heure de coups de pression dès qu'une cravate passe la porte, les jambes molles et l'esprit embrumé par des images de Roman Weiss m'embrassant avec fougue que je n'arrive pas à chasser... Mais pas de Roman Weiss en vue de la semaine.

On est déjà vendredi, et j'ai l'impression de n'avoir été en vie qu'entre onze heures et midi chaque jour. Je suis épuisée de stresser comme ça pour

rien, et cette journée vient de m'achever. Nous avons eu un monde record, et Gen est malade comme un chien, alors je me suis tout tapé toute seule.

Quand j'ai enfin terminé, c'est Max qui prend le relais. Il me glisse rapidement qu'il passe me prendre chez moi ce soir pour notre premier rendez-vous. Pendant deux longues secondes, je m'imagine déjà l'envoyer voir ailleurs si je suis de bonne humeur, puis, finalement, je lui envoie mon adresse par SMS. Visiblement, je n'ai même plus la force de me battre. Alors Max va l'avoir, son rendez-vous.

Arrivée chez Mona après m'être douchée et préparée aussi lentement que possible, c'est-à-dire deux heures, je fais un constat simple : j'ai envie d'y aller comme d'aller visiter un abattoir !

— Tu vas passer une bonne soirée, j'en suis sûre, ma voisine me dit.

— Jamais de la vie, je lui réponds.

— Mais où est donc passée ta bonne humeur ? Elle s'est volatilisée depuis que tu es allée à cette soirée pour moi.

Je laisse planer un silence. Est-ce que je devrais lui parler de Roman et de son attitude ? La réponse est non, parce que si je lui en dis un peu, je devrais tout lui expliquer et j'ai trop honte d'avoir été si conne ce soir-là. Alors, je décide de me libérer, mais en restant dans les grandes lignes.

— J'ai rencontré un type là-bas... Je n'arrive plus à me le sortir de la tête.

— Eh bien, retrouve-le ! Pourquoi rester comme ça, bécasse ?

— Non, c'est un véritable connard. Je dois juste me changer les idées pour l'oublier...

Merde, ma voix a flanché sur les derniers mots, comme si mon esprit lui-même refusait l'idée.

— Et ça a l'air de prendre un peu de temps, marmonne Mona.

— Ouais... Bon, Max va arriver. Je file.

Elle me sourit et me fait un clin d'œil. Est-elle contente que Max ait enfin une chance ? Ou c'est simplement un avertissement qui dit « Ce n'est pas

parce que tu te défiles qu'on n'en reparlera pas ! ». C'est Mona, donc je penche pour l'option numéro deux.

12

Célia

Je descends les escaliers au ralenti. Je ne sais pas ce qu'a prévu Max pour la soirée, il m'a simplement demandé de mettre une tenue pratique, alors j'ai opté pour un débardeur, mon legging moulant de sport et mes baskets. Une tenue que j'avais achetée dans un élan de motivation pour aller courir, sauf que cette dernière s'est enfuie avant même que je revienne du magasin.

J'attends une petite minute sur le trottoir, et Max vient se garer devant moi. Il a un sourire jusqu'aux oreilles. *Allez, Célia, sois aimable !*

La fenêtre du côté passager s'ouvre :

— Mademoiselle Fowell, il me salue sans descendre.

— Monsieur Blanchard, je lui réponds en montant à bord. Alors, où m'emmènes-tu ?

— On va manger d'abord.

Manger, c'est bien ! J'aurai la bouche pleine, ça évite tout dérapage.

— Et ensuite ?

— Ensuite, c'est une surprise, il m'annonce avec un sourire en coin.

Il démarre et, après quinze minutes de trajet, il s'arrête sur le bord de la route. Il se gare, et on descend de la voiture. Je hausse les sourcils. Il n'y a

pas un resto ni personne en vue.

— T'es pas un tueur en série, quand même ? je demande.

Il explose de rire et va ouvrir le coffre. Il a l'air de mesurer ma taille par rapport à celle de l'ouverture.

— Hmm... Je pense que tu rentres dedans... il lâche, pensif.

Je le bouscule avec un sourire, et il ricane en sortant un sac en papier de la voiture. Il claque le hayon, et je reconnais le logo de mon resto chinois préféré, *Chez Yang*.

Quelques instants plus tard, on est assis sur un ponton, les pieds dans le vide, face au coucher de soleil. C'est simple, exactement comme j'aime, et sans prétention. Mais c'est aussi une surprise.

— Alors là, je m'attendais à tout sauf à ça, Max, je dis entre deux bouchées.

Il sourit, la bouche pleine, et je ris.

On discute de tout et de rien, et surtout pas du boulot. Je ne suis pas vraiment à l'aise, c'est Max, le boss qui fait toujours la tronche habituellement, mais là, il est tellement naturel et souriant que j'ai du mal à le reconnaître. Comme s'ils étaient deux en lui.

Le soleil nous accompagne tout le temps du repas et nous quitte alors qu'on finit. On rejoint la voiture tranquillement quand quelque chose attire mon regard plus loin vers la marina. Une cabane à smoothies. Max suit mon regard avec un sourire.

— Quel parfum ?

— D'ici, le rose fluo me donne envie ! je réponds.

— Allons-y. Ensuite, on partira directement...

— Où donc ?

— Ah, ah... Mystère !

Le serveur, un grand type avec des locks sur la tête, se roule une petite cigarette quand on arrive.

— J'allais fermer, il lâche avec un sourire, mais je vous ai vus arriver au

loin. Qu'est-ce que je vous sers ?

Super sympa, ce type.

Max prend la commande et paye. Petit moment de malaise furtif. C'est le boss qui allonge.

L'instant suivant, on part rejoindre la voiture

— Tu te sens d'attaque ? il me demande en déverrouillant les portes.

— D'attaque pour quoi ?

— Pour courir.

— Courir ? je m'exclame. Oh non ! Tu n'es pas sérieux ?

On grimpe à bord, et il démarre.

— Ta tenue est parfaite pour ça.

— J'ai que la tenue, pas le corps qui va avec, je réplique.

— Ton corps est parfait, il m'assure avec un clin d'œil.

Bêtement, je détourne la tête, gênée de ne pas l'avoir vu venir. Je prends conscience qu'il me regarde bien plus que je ne le regarde lui. Parce que je n'ai aucune idée du corps qu'il peut avoir.

— Enfin, ce n'est que mon point de vue... il marmonne face à mon silence.

Je ris. *Merde, voilà que j'arrive à le mettre mal à l'aise !*

On roule ensuite en polémique sur nos collègues de boulot. D'après lui, Gen attire les vieux, moi, les plus jeunes, et Charlie, les lesbiennes. J'explose de rire quand il parle de Charlie. Est-ce qu'il sait qu'elle l'est vraiment ? Je n'ai pas conscience d'attirer qui que ce soit, à part peut-être... Monsieur Roman-Le-Connard.

Je secoue la tête pour le chasser de mes pensées. *Va-t'en, enfoiré !*

Max mérite peut-être sa chance, tout compte fait...

— Bon, tu vas devoir fermer les yeux, il me dit soudain.

Fermer les yeux ?

— Allez, ferme les yeux.

— Euh, OK...

— Tu ne triches pas, hein ?

— Non, non.

Je ferme les yeux et, un court instant plus tard, la voiture s'arrête. *Mais à quoi il joue ?*

— Attends, je viens te chercher.

Je l'entends descendre ouvrir ma portière. À tâtons, je détache ma ceinture et je le sens me prendre le bras.

— Viens, attention à ta tête, il me dit gentiment.

Je sors doucement de la voiture. Je sens que je marche sur des graviers. Max me tient par le bras, et je manque de tomber en butant sur ce qui semble être une marche.

— Ah pardon, il y a une marche ! il lance en riant.

— Qu'on se mette d'accord : les marches et autres murets sont des dangers pour moi, là, tout de suite, je lâche.

Il rit.

— Excuse-moi. Alors, droit devant, il y a une autre marche.

— Ah voilà, c'est mieux ! je marmonne en levant le pied dans le vide.

Je grimpe la marche invisible, puis d'autres petites, et on s'arrête.

— Ça y est, on est arrivés. Ouvre les yeux.

Lorsque j'obéis, mon regard s'illumine. Je suis devant un circuit de karting éclairé par des guirlandes multicolores étendues dans tous les sens. L'endroit est désert, et deux karts sont sortis sur le départ de la piste.

— Waouh... je lâche, éblouie.

— Mon cousin nous l'a ouvert pour quelques tours, il me précise.

— Tu me fais retomber dans l'enfance, c'est génial. J'en ai beaucoup fait avec mon grand frère.

Il me lance un sourire en me conduisant plus près des karts. Il attrape un des deux casques et vient se placer juste en face de moi.

— La seule règle, c'est qu'il n'y en a pas, il me dit en posant avec douceur un casque sur ma tête.

Je trépigne comme une gamine, mais j'arrête net quand il repousse une mèche de mes cheveux sans me quitter du regard. *Tiens, ses yeux sont bleus. Je n'avais jamais vraiment fait attention.* Je détourne le regard et l'envoie sur autre chose avant que ça ne dégénère.

— Pas de règles ? T'es sûr de toi ? je demande.

Il rit en enfilant son casque.

— Oui. Vu ce que tu conduis d'habitude, je n'ai pas trop à m'inquiéter, il réplique.

Il met les karts en route. Ils vrombissent doucement tandis qu'on s'installe dedans.

— Justement, je n'ai plus peur de rien... je lance alors qu'on s'apprête à démarrer.

Il me jette un regard inquiet, et je pars en trombe. Il me suit aussitôt et, au premier virage, il me double.

— Oh ! Tricheur, pas par la droite ! je m'exclame par-dessus les bruits de moteur.

Je l'entends qui se marre et je le rattrape. Au virage suivant, je lui colle au train mais je n'arrive pas à le doubler. Dans la ligne droite suivante, je viens me placer à côté de lui et je lui lance un clin d'œil bourré de sous-entendus. Il me regarde à plusieurs reprises et rate le virage suivant. J'explose de rire, fière de ma victoire, mais il me rattrape rapidement.

Après six tours, dont trois où je suis arrivée en première position, on ralentit et on s'arrête sur la ligne d'arrivée. J'éteins le kart et je descends. Max me rejoint en riant.

— Mario, sors de ce corps, il me dit en enlevant son casque.

Je suis morte de rire. *Putain, ça m'a fait le plus grand bien.*

Il s'approche pendant que je galère à enlever mon casque. Mes cheveux sont bloqués dans la fermeture. Sans un mot, mais avec un petit sourire, il vient glisser ses doigts dans la boucle et m'aide à démêler tout ça. Une fois

libérée, je remets mes cheveux en place et je dois détourner encore une fois le regard parce que Max est trop près et trop sérieux. C'est gênant.

— Oh ! Le boss nous a grillés ! Il faut y aller ! on entend soudain.

Un type déboule en courant et Max s'affole. Il se met à pousser un des karts vers un box. Le mec l'imité en arrivant à sa hauteur. En deux secondes, ils les ont tous les deux remis à leur place, et Max m'attrape par la main.

— Viens, Célia.

On fuit le circuit, et je ne peux retenir un rire. Comme des ados pris en faute, on rejoint sa voiture.

— J'espère que ton cousin n'aura pas de soucis à cause de nous, j'envoie en montant à bord.

— Je serais obligé de l'embaucher pour me faire pardonner s'il se fait virer.

Je ris doucement.

— Ça t'a plu ? il me demande.

— Ouais. Encore une fois, je ne m'attendais pas à ça.

— Tu t'attendais à ce qu'on fasse les comptes de la boutique ou un inventaire surprise ?

— Quand même pas, mais j'ai du mal à t'imaginer autrement que comme le Max du boulot, qui fait...

Je m'interromps net. *Célia, tu vas te mettre dans la merde.*

— « Qui fait » ?

— Qui fait... la gueule un coup sur deux quand il arrive. Parfois, je ne sais pas si je peux te parler...

— Je ne suis pas du matin, c'est vrai. Mais pour ma défense, toi, tu fais ça au milieu de la journée sans raison.

Je ris.

— Oui, c'est vrai... J'ai quand même du mal à m'y faire, je réplique.

Il me lance un clin d'œil avec un petit sourire. Je pensais vraiment qu'il allait s'énerver ou au moins le prendre mal, mais il semble s'en foutre

complètement.

On discute ensuite de la course de karts, et j'arrive à lui faire dire que je suis un bon pilote. Il insiste cependant sur le fait que j'ai gagné uniquement parce qu'il m'a laissé faire.

Quand je relève les yeux, on est garés devant chez moi. On discute encore plusieurs minutes dans la voiture.

— Bon, allez, file. Demain, tu commences à huit heures, il me dit en regardant l'heure.

— Huit heures... Ouh ça va piquer au réveil ! je me dis à moi-même.

Je sors de la voiture, et il m'imitte de son côté. Il vient me rejoindre sur le trottoir et me serre dans ses bras avec douceur. Je le dévisage quand il recule.

— Quoi ? il me demande.

— Non, rien...

Je souris bêtement.

— Tu as cru que j'allais t'embrasser ?

— Euh, non. Enfin, t'es Français, après tout...

Il rit et me prend de nouveau dans ses bras.

— Célia, je ne suis pas un sauvage.

Il pose ses mains sur mes épaules.

— Tu en avais envie ?

J'évite son regard. *Est-ce que j'en ai envie ?*

— Je ne sais pas...

J'ai murmuré comme une ado.

Sa main se pose sur ma joue, il me dévisage. Lui, il en crève d'envie... Putain, je ne m'étais pas rendu compte que c'était à ce point-là. Il s'approche. *Il va m'embrasser, cette fois, c'est sûr.*

Le bruit d'une voiture qui accélère en passant dans la rue nous fait sursauter et nous interrompt. Max se retourne, et je regarde une voiture piler

et reculer jusqu'à être devant nous. On ne voit pas le conducteur à cause des vitres teintées.

Max, par réflexe, me pousse derrière lui. La voiture s'arrête quelques secondes, puis elle repart dans un crissement de pneus.

— Merde, c'était bizarre, ça ! souffle Max.

— Oui, pendant deux secondes, j'ai bien cru qu'on allait se faire tirer dessus...

— C'est vrai que ton quartier n'est pas le plus accueillant. Bon, allez, rentre. On se voit demain.

Il dépose un baiser sur mon front avec un sourire et me pousse vers l'entrée de l'immeuble. Je lui souris et je grimpe les quelques marches. Je l'entends remonter dans sa voiture et s'en aller.

Je gravis rapidement les trois étages jusqu'à chez moi et, en fermant ma porte, je me rends compte que j'ai le sourire. Comme toujours, Mona avait raison, cette soirée m'a fait du bien.

13

Célia

Le lendemain, bien sûr, je ne suis pas à l'heure, mais pour la première fois depuis samedi, j'ai bien dormi. Gen m'attend devant la porte du café en trépignant d'impatience.

— Vite, j'ai envie de pisser depuis que je suis partie de chez moi ! elle me lance.

— Bah pourquoi tu n'y es pas allée chez toi ?

— Pour arriver à l'heure ! Tu sais, les horaires, ce truc que tu ne respectes jamais, elle lâche alors que j'ouvre la porte.

Elle se précipite et disparaît dans les toilettes à l'autre bout du couloir après les vestiaires.

On se met ensuite au travail tandis qu'elle me raconte son week-end.

Max arrive plus tard, aux environs de dix heures. Il a un grand sourire et ne fuit pas dans son bureau avec son café. Gen me lance un regard accompagné de la figure que j'appellerais « Bouche tombante » et met plusieurs minutes à s'en remettre.

— Bah merde, qu'est-ce qu'il lui arrive à celui-là ? C'est bien la première fois qu'il arrive d'aussi bonne humeur... elle me dit entre deux clients.

Je lui souris bêtement.

— Je ne sais pas, je réponds en fuyant la discussion.

À 11 h 05, je fais une prière silencieuse pour ne pas voir arriver Roman. Mais c'est Max qui se pointe en douce pour vérifier l'approvisionnement des frigos. Accroupi juste à mes pieds, il me lance un petit clin d'œil discret qui me redonne le sourire. Mais je n'en oublie pas Roman pour autant, qui, encore une fois, ne vient pas. Je pense qu'il ne viendra plus, et je refuse que cette idée fasse bondir mon cœur à ce point. Un flash me percute soudain, une sensation furtive mais puissante, comme s'il était de nouveau juste à côté de moi. Tout mon être réagit immédiatement. Mon cœur palpite et mes tétons durcissent. Je secoue la tête pour passer à autre chose. Il faut être débile pour ne pas se rendre compte où se trouve le bon choix, non ? Roman et l'épisode du banc, ou Max et ses rencarts parfaits ?

Le temps passe vite, et l'heure de partir arrive. Je suis dans les vestiaires quand Max me rejoint avec un petit sourire. Un autre flash transperce mon esprit : le sourire complice de Roman sur la scène de la cérémonie. Je fronce les sourcils, perturbée.

— T'es arrivée à quelle heure ce matin ? me demande Max en me faisant revenir au présent.

Je pince les lèvres comme pour m'excuser d'avance. Il sourit.

— Peut-être un peu après huit heures, je marmonne en refermant la porte de mon casier.

— Ce sera encore retiré de votre paye, mademoiselle Fowell !

— Au point où j'en suis de ce côté-là... je réplique.

Il me sourit et s'appuie contre le meuble de rangement.

— T'es dispo vendredi prochain ?

— Euh, je ne sais pas à quelle heure je termine.

Il sort une feuille de son dos dans un geste théâtral et fait mine de la lire.

— Vendredi... vendredi. Ah génial, tu finis de bonne heure ! il s'exclame. Heureux hasard, non ?

Je ris, et il me tend la feuille. C'est mon planning pour la semaine à venir.

— C'est quoi, le programme ? je demande.

— Une tenue décontractée encore une fois et ta présence.

Je lui souris, mais en moi, autre chose me pique le cœur. Si seulement mon client de 11 h 05 avait été aussi parfait... Les choses sont comme elles sont. Je ne dois pas écouter la passion en moi, mais la raison. Et celle-ci me pousse tout droit vers Max.

— On veut prendre sa revanche après sa défaite ?

— « Défaite » ? il s'exclame, choqué. Non. Autre soirée, autre activité secrète, il ajoute.

— Cool ! je dis, le sourire aux lèvres.

Quelques minutes plus tard, je suis dans ma voiture et je souris encore bêtement. Max me fait du bien. Il faudra que je pense à ne pas m'écouter, à l'avenir.

*

* *

Deux semaines viennent de passer à une vitesse hallucinante. Contrairement à Roman. L'excitant rendez-vous de 11 h 05 n'existe plus que dans mon esprit. Même Gen a arrêté de m'en parler. Je suis perdue entre soulagement de ne jamais revoir ce connard et tristesse qu'il soit un salaud pareil. Je me surprends quand même parfois à regarder instinctivement la porte autour de onze heures. J'ai l'impression d'être en cure de désintoxication post-Roman Weiss, par moments...

Le vendredi suivant notre rendez-vous au karting, Max m'a de nouveau emmenée manger au ponton, face au coucher de soleil. Il avait acheté le délicieux agneau korma du meilleur indien de la ville. Nous avons poursuivi la soirée en entrant en douce dans un mini-golf fermé. Je lui ai mis une telle raclée qu'il a refusé de finir la partie. Nous sommes rentrés dans un fou rire général. Et encore une fois, il m'a raccompagnée chez moi sans m'embrasser.

Ce soir, nous sommes de nouveau installés au ponton. Au menu, un *fish and chips*, et pas n'importe lequel : celui du restaurant qui a le vent en poupe en ce moment dans les médias locaux. Ce troisième rendez-vous me surprend tout autant que le premier. Je suis charmée par la simplicité de Max. On passe plus de temps à parler qu'à admirer la vue.

Après avoir mangé, Max me demande de nouveau de fermer les yeux. On fait un peu plus de route que la dernière fois et, quand je rouvre les paupières après avoir trébuché deux fois sur le chemin – je le soupçonne d'ailleurs de le faire exprès pour mieux me rattraper –, je suis subjuguée par la vue qui s'offre à moi. Nous sommes dans l'observatoire spatial de la ville voisine.

On passe la soirée à faire le concours de celui qui trouvera et reconnaîtra le plus de constellations. Encore une fois, il me raccompagne et ne m'embrasse pas. Ses gestes plus tactiles m'avaient laissé espérer le contraire, mais il n'en fait rien. Moi non plus, je n'ose pas.

Alors que je le regarde partir, je remarque que je souris béatement.

Je m'apprête à monter les escaliers menant à mon appartement quand je distingue une grosse berline aux vitres teintées, garée en face de mon immeuble. On n'a pas l'habitude de voir d'aussi belles voitures dans le coin. En principe, elles ne font pas long feu. Je rentre vite. Un règlement de comptes entre bandes se prépare peut-être dans le quartier.

Je file chez Monary pour lui raconter ma soirée.

— C'est encore mieux qu'un feuilleton, elle me dit, surexcitée.

Elle m'explique qu'un type sérieux sera capable d'attendre une vie entière pour avoir ce qu'il veut, parce que, justement, il sait ce qu'il veut. Voilà son explication au fait que Max n'essaie pas d'aller plus loin pour l'instant.

*
* *

J'ai attendu aujourd'hui avec impatience. Mon excitation a fait passer la semaine à une vitesse folle. C'est notre quatrième rendez-vous avec Max.

— La boucle est bouclée, il m'explique en sortant des petites boîtes cartonnées du sac affichant le logo de *Chez Yang*, mon restaurant chinois préféré. On a fait le tour des meilleurs restos de la ville, à mes yeux.

— Non, tu en as oublié un.

Max me regarde en haussant les sourcils

— Le turc de la 22^e, j'ajoute.

— C'est une proposition pour un rendez-vous supplémentaire ?

Je le regarde en souriant. Son visage s'illumine sans même que j'aie besoin de répondre. Il a compris.

— Cool, il souffle simplement.

Après avoir terminé de manger et roulé quinze minutes vers une destination inconnue, Max vient ouvrir ma portière, m'aide à sortir de la voiture et pose ses mains sur mes yeux avec délicatesse. Il m'emmène vers l'activité secrète de ce quatrième rendez-vous. Lorsqu'il s'arrête, après ce qui m'a semblé être un dédale de couloirs interminable, il me laisse ouvrir les yeux et me dit à l'oreille.

— J'espère que tu as bien pris ton maillot !

Une piscine en plein air, chauffée, s'offre à nous. De la vapeur s'échappe doucement de la surface de l'eau, et l'éclairage est éteint. Seule la lune illumine le lieu, qui semble être suspendu en dehors du temps. Je lui saute au cou.

— Waouh, c'est génial ! Mais t'as des passe-droits dans tous les meilleurs coins de la ville ! Ou t'as des cousins partout ?

On commence à se déshabiller. J'avais enfilé mon maillot sous mes vêtements comme il me l'avait demandé avant de passer me prendre. Je pensais qu'on irait à la plage, mais là, c'est encore mieux.

— Non, j'ai un seul cousin... Disons que j'ai un don pour l'effraction... il marmonne, faussement gêné.

— Alors... on est en train de faire une grosse bêtise ?

Il acquiesce d'un signe de tête. J'essaie d'être sérieuse et choquée, comme le serait n'importe qui, mais je n'y arrive pas et je pouffe de rire.

— Moi d'abord ! je lance en sautant dans l'eau tiède.

Il termine de se déshabiller et plonge à côté de moi. Il réapparaît à la surface plus loin. Je le rejoins doucement.

— Mais quel plongeur, je lui dis, impressionnée.

— Ton plat n'était pas mal non plus, il rétorque.

On rit, et je l'éclabousse, presque vexée. Il s'approche de moi en riant, et je sens ses mains se poser sur mes hanches. Il m'attire vers lui sans difficulté, et je passe naturellement mes jambes autour de lui. Ses paumes remontent dans mon dos pour me rapprocher davantage. Mes bras prennent le même chemin que mes jambes, mais autour de son cou, cette fois, et en une seconde, ma bouche se retrouve devant la sienne.

Merde, ce moment va donc finir par arriver !

Max recule à peine pour me regarder dans les yeux. Son regard est soudain sérieux, viril. L'ambiance enjouée d'il y a quelques secondes devient électrique. Je glisse mes doigts dans ses cheveux. Il ferme les yeux et penche la tête en arrière. Je me penche doucement en avant et je dépose des baisers sur sa gorge, puis je remonte doucement sur sa mâchoire où sa barbe naissante me pique les lèvres. Sa respiration s'accélère. Je remonte encore tandis qu'il redresse la tête vers moi, et, quand je mordille le lobe de son oreille, il me serre soudain contre lui avec force.

Je suis surprise de me retrouver collée à un mec bourré de désir alors qu'il n'en a rien montré jusque-là. Il me soulève, aidé par l'eau autour de nous qui dégage toujours des volutes de vapeur chaude. Il parsème mon cou de baisers et descend jusqu'à ma clavicule. Je gémiss et je redescends pour avoir sa bouche en face de la mienne. Deux secondes passent, et on s'embrasse avec une douceur inattendue. Je ne peux m'empêcher de penser furtivement qu'il n'y a absolument rien à voir avec la force de Roman. C'est

si différent, comme si ce baiser était un gage, un échantillon de ce que peut être la vie avec Max. Stable et réfléchi. Parfaitement ce qu'il me faudrait, non ?

Après quelques secondes à se savourer l'un l'autre, Max recule et me regarde droit dans les yeux.

— Joyeux anniversaire, mademoiselle Fowell, il chuchote.

— Merci... Mais comment tu le sais ?

— Je sais tout sur mes employés !

Je souris, et il me serre contre lui. Je sais que ce n'est pas bien. Max reste mon patron. Mais pour une fois, j'en ai vraiment envie, et il ne s'agit pas que de sexe. Son contact me fait du bien.

— Oh ! Qu'est-ce que vous faites ici ? s'écrie une voix.

On sursaute et on aperçoit un homme avec une lampe torche de l'autre côté des grilles qui séparent le parc de la piscine.

— Merde, c'est le gardien ! Viens vite ! me chuchote Max.

On sort rapidement de l'eau et on attrape nos vêtements. Le gardien continue de nous crier dessus tout en faisant le tour pour atteindre les grilles de l'entrée. Max m'attrape par la main et m'emmène à l'opposé. On se retrouve rapidement face à un grillage. Il me fait la courte échelle, et je passe de l'autre côté. Il me jette nos vêtements et grimpe rapidement à son tour. Nous courons jusqu'à la voiture en pouffant de rire. Lorsqu'il démarre, on est encore trempés. J'enfile ma robe rapidement.

— On a eu chaud ! je dis en essorant mes cheveux par la fenêtre.

— Non, tout était calculé, il réplique.

Je ris, et au feu rouge suivant, il enfile son tee-shirt et descend en vitesse pour passer son bermuda sur son short de bain.

Quelques minutes plus tard, il se gare devant chez moi. On sort de la voiture en riant encore.

— Merci pour cette soirée ! C'était... mythique.

Il prend les devants et pose ses mains sur ma taille pour me rapprocher doucement de lui.

— Merci à toi. Sans toi, cette soirée aurait eu un tout autre sens, il me répond.

Je fronce les sourcils en imaginant un type qui fait tout ce qu'on vient de faire mais tout seul et je pouffe de rire une fois de plus.

— Oui, t'aurais eu l'air d'un sacré taré tout seul dans la piscine. Le gardien t'aurait pris pour un SDF qui prend un bain gratis, je réplique.

Il explose de rire, et je l'imites.

— Bon, allez, il y en a deux qui bossent demain ! il lâche quand nous avons repris notre sérieux.

— Ah... J'avais carrément oublié l'existence du travail avec tout ça, je réponds, presque déçue de revenir à la réalité.

Il se penche et m'embrasse avec douceur en posant une de ses mains sur ma joue.

— Je ne pourrai pas t'embrasser demain au café. Il faut que je prenne un peu d'avance !

— Tu sais que tout le monde se doute sûrement déjà qu'on se voit ?

— Oui... Gen a les oreilles et les yeux partout. Mais on doit quand même bien se tenir.

Je ne peux qu'être d'accord. Je ne sais pas encore si je vais être capable d'assumer cette relation naissante.

— Bonne nuit, mademoiselle Fowell, dit Max en retournant à sa voiture après m'avoir embrassée une dernière fois.

Je le regarde partir avec un petit pincement au cœur. *Cette soirée était trop courte !*

Je monte les escaliers avec une légèreté toute nouvelle. J'ai froid et je suis épuisée, mais j'ai le sourire. Encore un point à ajouter pour Max dans mon combat interne « Roman versus Max ». Entre sourires et larmes, mon choix est simple.

En arrivant sur notre palier, je me dis que je passerai voir Mona demain pour lui raconter cette soirée incroyable. J'éviterai évidemment de lui dire que c'était mon anniversaire, parce que je ne lui ai rien dit et qu'elle va m'en vouloir.

— Célia, m'interrompt une voix dans mes pensées.

14

Célia

Je sursaute et envoie mon sac rejoindre le sol, embarquant mes clés que je tentais de sortir avec lui. Mon corps se tourne vers la voix qui vient de manquer de me faire faire un arrêt cardiaque. Et mes yeux plongent dans deux billes vert clair. *Merde, mais comment il a trouvé mon adresse ? C'est comme si penser à lui l'avait fait apparaître.*

Les mains dans les poches, Roman me fixe avant de froncer les sourcils.

— J'ai... eu du mal à te retrouver, il me dit.

Je ramasse doucement mon sac et mes clés.

Je ne sais pas quoi faire. Il vient de me retourner le cœur en quelques mots. Il vaut mieux le fuir tout de suite. Sans esquisser une réponse, je lui tourne le dos, j'ouvre ma porte et j'entre chez moi. Ça me coûte bien plus que j'aurais pu le croire.

Je claque la porte et je m'appuie dessus, anormalement essoufflée.

La seconde de répit que j'ai ne me suffit pas à me remettre en état de réflexion normal. Il frappe contre ma porte.

— Célia, il appelle. Ouvre-moi...

Si je l'ignore, il va finir par partir, non ? Et cette fois, il ne reviendra plus.

J'entends frapper contre ma porte, plus fort.

— Célia, s'il te plaît !

Le battant vibre contre mes épaules. *Il va ameuter tout l'immeuble, ce con.*

Je prends une grande bouffée d'air et je me redresse pour ouvrir. Je ne laisse que quelques centimètres d'espace, mon pied bloquant l'ouverture.

— Qu'est-ce que tu veux ? je demande.

— Te voir...

— Tu m'as vue. Au revoir.

Je m'apprête à refermer la porte, mais il la retient. Et je n'ai clairement pas la force de lui résister.

— Je veux te parler, il reprend.

Je soupire. Une boule se forme dans ma gorge. Quand je pensais avoir digéré son comportement et avoir sorti monsieur Onze-Heures-Cinq de ma tête, je me rends compte qu'il est en fait au bord de mes paupières, prêt à sortir sous forme de larmes. Je distingue à peine son froncement de sourcils parce que je détourne les yeux en poussant de nouveau sur la porte.

— Je peux entrer ? il me demande, suppliant. Célia, s'il te plaît...

Je prends une grande inspiration et j'ouvre la porte. *Pourquoi je fais ça ? Aucune idée, bordel.*

Je le regarde pénétrer chez moi. Il porte un jean décontracté et un pull à col en V.

Il s'avance jusqu'au salon et va s'installer dans le canapé.

— Fais comme chez toi, je lâche sur un ton sarcastique en partant vers ma chambre.

Il sourit et me suit du regard.

Je claque la porte de la chambre derrière moi et je me change rapidement. Je suis gelée.

Je ressors un court instant plus tard après avoir séché mes cheveux avec une serviette. Roman n'est plus sur le canapé. J'entends le bruit de la porte du

frigo, je me dirige donc vers la cuisine.

— Ton frigo est vide, tu n’as rien à boire.

— T’as déjà assez bu, à mon avis !

— C’est vrai ! J’ai pris un petit verre dans un bar... Ou deux... Ou quatre. Qui peut savoir ?

— Qu’est-ce que tu veux ? je lui demande sèchement. Je voudrais aller me coucher.

— J’ai vu une épicerie au bout de la rue, tu penses qu’elle est encore ouverte ?

— Non. Qu’est-ce que tu veux ? je répète.

Il s’avance vers moi et place ses mains sur mes hanches pour m’attirer vers lui.

— Toi... il souffle, d’une haleine chargée d’alcool.

Son regard trop sûr de lui me transperce. *Non ! Résiste, Célia !*

Je le repousse et recule jusque dans le salon.

OK, il se fout encore de moi. Mais cette fois, c’est mort, il dégage !

— Dehors, je dis aussi froidement que possible en montrant la porte.

Il baisse la tête en ricanant puis, en un éclair, il redevient sérieux, comme si quelque chose lui était revenu en tête. Son visage s’assombrit.

— Tu sais quel jour on est ?

Je ne réponds pas. *Il ne sait quand même pas que c’est mon anniversaire, lui aussi ?*

J’essaie de rester stoïque alors qu’il s’avance vers moi.

— C’est aujourd’hui... il murmure en s’approchant si près que je sens sa chaleur m’atteindre.

J’avais oublié à quel point j’avais aimé le sentir près de moi.

Je ne comprends pas un mot de ce qu’il me raconte...

— Tu es bourré. Rentre chez toi.

Il me prend dans ses bras avec la délicatesse du type bourré qu’il est.

— Célia... Laisse-moi dormir avec toi.

Je le repousse, mais il résiste et va jusqu'à poser ses mains sur mes joues. Le seul détail qui me perturbe, c'est qu'elles tremblent.

— Juste dormir, c'est promis. S'il te plaît, juste dormir. Je ne veux pas être tout seul ce soir... Ne me laisse pas seul.

Je lève le regard et le rive au sien. Des larmes discrètes viennent se coincer aux coins de ses yeux magnifiques. J'essaie de ne rien laisser paraître, mais ça me coupe le souffle. Il pose ses lèvres sur les miennes et enchaîne plusieurs petits baisers doux, sans fougue.

— S'il te plaît... S'il te plaît, il murmure, son front collé contre le mien. Sa voix n'est plus qu'un souffle.

— OK... OK. Mais lâche-moi, maintenant.

Je le repousse en arrière. Il recule en titubant jusqu'au canapé et s'affale dessus. Je le regarde un instant. Il a fermé les yeux et il se masse le crâne en silence.

Et maintenant qu'il est là, qu'est-ce que je fais ?

Après avoir hésité un instant, j'allume la télé avant d'aller à la cuisine. Je reviens poser un verre d'eau et de l'aspirine sur la table basse. La dernière fois que j'ai eu besoin de ce flacon de médicaments, c'était il y a un peu moins d'un mois, alors que je jurais que Roman Weiss ne s'approcherait plus jamais de moi.

Je m'installe à l'autre bout de mon trop petit canapé et je regarde béatement le programme débile proposé à la télé.

Après quelques minutes, Roman se redresse et balance un cachet dans le verre. Il reste le nez planté sur l'eau qui crépite puis il gobe le tout. La seconde suivante, il vient se blottir contre moi. Il pose sa tête sur mon ventre, et ses bras passent autour de ma taille, forçant le passage pour se rejoindre autour de ma hanche opposée. Cette soudaine affection me surprend, je ne me sens pas de le repousser.

Il reste silencieux, la tête tournée vers l'écran de la télé, mais il caresse doucement la peau de ma taille avec son pouce en passant ses doigts sous

mon tee-shirt, comme s'il me chérissait plus que tout.

Je l'observe à la dérobée. Mon regard passe de son épaule, qui bouge avec sa respiration, à sa nuque dont la peau semble douce. Ses cheveux sont coupés court, mais pas trop non plus. Si je plongeais mes doigts dedans, je pourrais en attraper une pleine poignée.

Non, Célia, tu viens de t'engager avec Max... Et tu es déjà en tort en laissant Roman être si proche de toi !

J'hésite un instant puis je craque. Je caresse du bout de mes doigts la peau de sa nuque. Je vois la chair de poule apparaître sur son épiderme. Ses bras se resserrent autour de ma taille, et il grogne de manière quasi inaudible. Je crois qu'il somnole déjà trop pour réagir plus, mais il ressent tout.

Mes doigts plongent ensuite dans ses cheveux bruns. Ils sont doux et denses. *Est-ce que ceux de Max sont pareils ?*

Une vague de remords vient se bloquer dans ma gorge, et j'arrête de le toucher, mais je ne trouve pas la force de le repousser pour rejoindre mon lit.

*
* *

Je me réveille en sursaut quand une sonnerie retentit. Je suis allongée sur le canapé, Roman est affalé sur moi et il émerge aussi. Avant que j'aie convenablement ouvert les yeux, il vient plonger son visage dans mon cou. Il s'est glissé entre mes jambes, je le sens tout entier sur moi et je m'en veux d'aimer ça.

— Tu sens bon... il murmure contre mon oreille.

Ses mains se baladent sur mes côtes et mes hanches, je me cambre, parcourue d'un frisson.

Ça sonne de nouveau. Je me redresse d'un bond en le poussant sur le côté. *C'est mon interphone !* Je me lève maladroitement et je vais répondre en me prenant les pieds dans ses baskets. *Quand s'est-il déshabillé ?*

J'appuie d'un doigt maladroit sur le bouton de l'interphone.

— Oui ?

— C'est Max !

— Max ? Qu'est-ce que... qu'est-ce qu'il se passe ? je m'exclame, complètement paniquée.

— Il est presque dix heures, et tu ne réponds pas à ton téléphone. Gen a dû m'appeler pour ouvrir la boutique.

— Merde... Putain, je suis désolée, Max. Je... je ne me suis pas réveillée et...

— Prends ton temps, j'ai fait venir Charlie. Ouvre, j'ai pris le petit dèj au passage !

Je sens des mains passer doucement sur mes hanches puis remonter sur mon ventre. Roman est dans mon dos, il se colle à moi et me fait bien comprendre qu'il n'a pas l'intention de laisser cette érection matinale sans réponse. Son nez dans mon cou, il dépose des baisers sur ma nuque.

Je le repousse en m'exprimant avec des gestes.

— Casse-toi ! je mime en silence.

Il me sourit et ne me prend pas au sérieux.

— Célia ? me lance l'interphone

— Ou... oui, je t'ouvre.

Je raccroche sans ouvrir. Je gagne du temps comme je peux.

Je cours dans mon appartement en ramassant le reste des vêtements que Roman a semés entre le canapé et moi.

— Il faut que tu dégages, maintenant ! Habille-toi !

Je lui lance ses habits. L'interphone sonne de nouveau.

— Allez, dépêche-toi !

Il me fusille du regard et se rhabille en vitesse.

Il est en train d'enfiler son jean quand je vais lui chercher ses baskets. J'ouvre la porte à la volée pour le mettre dehors.

— Mais active-toi, Rom...

— Quelqu'un m'a laissé entr... j'entends dans mon dos.

Bordel. Je m'arrête net pour me retourner vers le palier. Max est planté là, à nous regarder, passant de l'un à l'autre avec un air consterné.

Roman enfile son pull et me lance un regard noir.

— J'ai connu des réveils moins violents... il marmonne en m'arrachant ses baskets des mains.

Il les passe et me bouscule pour sortir.

— Salut, mec, il lâche en passant devant Max qui assiste à la scène en silence.

Roman disparaît, me laissant seule face à un Max qui, soudainement, retrouve son humeur massacrate de supérieur hiérarchique. Il me fixe froidement et hausse les sourcils en attendant que j'ouvre la bouche.

— C'est... Enfin, je... je commence, complètement perdue.

Et là, le miracle se produit. La porte de Mona s'ouvre, et elle sort, de sa démarche de petite vieille.

— Où il est, mon abruti de petit-fils ? elle me demande.

J'hésite et je comprends qu'elle essaie de me sauver la peau. *Sacrée Monary !*

— Il est descendu, Mona, je lui réponds.

Elle regarde Max, qui ne prend même pas la peine de lui dire bonjour.

— Ce crétin est rentré rond comme une queue de pelle hier soir ! Je l'ai mis dehors, et il a trouvé refuge chez Célia. Comme d'habitude, tu es trop gentille avec lui ! T'aurais dû le laisser dormir sur le palier.

— Il m'a empêché de fermer l'œil... je marmonne en me grattant la tête.

Mona me lance son regard du « C'est comme un feuilleton » et elle tourne les talons.

— La prochaine fois, envoie le paître ! elle s'exclame avant de claquer sa porte.

Je reviens sur Max, qui me fixe toujours.

— Viens, entre, je lui dis.

Il hésite mais entre tout de même.

Max a apporté quelques invendus de la veille, des muffins et du cake au chocolat.

Je prépare du café, et on s'installe dans le salon. Le silence revient, l'ambiance est à couper à la hache tant elle est opaque.

J'avale une gorgée de café chaud et je me lance :

— Je suis désolée. Enlève mon retard de ma paye et je vais travailler un peu plus tard, je lui dis en éteignant la télé qui tourne depuis cette nuit.

Il ne répond pas. *Merde...* Il fixe sa tasse de café. *En même temps, il m'embrasse enfin hier soir, et ce matin, il me retrouve avec un autre... Ça craint.*

15

Célia

— Je commence à quelle heure, du coup ? je lui demande.

Oui, change de sujet, Célia. S'il ne me répond pas, je craque.

— Dans trois heures, quand Charlie s'en va.

— OK. Ça a été pour rentrer hier ?

— Oui.

Bon. Déjà, il me répond...

Un autre silence s'impose. C'est insupportable.

— Donc la grand-mère que je viens de voir, c'est la fameuse Mona dont tu parles souvent ? il lâche enfin.

— Oui... je marmonne.

— Et le type qui sortait de chez toi, c'est son neveu. C'est ça ?

— Oui, enfin, non. Son petit-fils. Et euh... désolée pour ça. Max, je te jure qu'il a dormi sur le canapé. Enfin, non, il a cuvé sur le canapé et...

— Ce n'est pas grave. Vous n'avez pas l'air de très bien vous entendre en tout cas, il coupe. Mais pourquoi tu ne m'en as jamais parlé ? Il a l'air de souvent venir chez toi, pour se mettre à l'aise comme ça...

— Non, pas si souvent que ça. Et on ne s'entend pas, effectivement...

Menteuse ! Vos corps s'entendent très bien, eux.

— Avec tout ça, je ne t'ai même pas dit bonjour, enchaîne Max.

Il se lève et m'embrasse. Son baiser n'a pas le même goût qu'hier. En même temps, les circonstances ne sont pas les mêmes.

On termine le petit-déjeuner. Max répond trois fois au téléphone pour régler des problèmes dans les cafés qu'il gère.

Je lui fais faire ensuite le tour du propriétaire. Et c'est vite fait. Il ne faut pas longtemps pour découvrir à peine quarante mètres carrés mal agencés. Il rit quand je lui dis que ma cuisine est « aménagée », d'après le proprio. Un évier ne fait pas tout.

On se retrouve vite dans la chambre, par laquelle il faut passer pour atteindre la salle de bain. On contourne mon vieux lit, et je lui montre la petite pièce.

— OK... Et tu payes un loyer pour ça ? il me demande, outré.

— Ouais... Enfin, j'ai un peu de retard, mais c'est mieux que d'être à la rue.

— Le mur s'effrite, Célia ! C'est carrément insalubre.

Merci de me rappeler que j'ai une vie de merde...

— Orientation plein sud, quand même, j'envoie.

— Il n'y a pas de fenêtre, il fait remarquer.

— Certes, mais c'est au sud quand même, je réponds en riant.

Il sourit en se tournant vers moi. Je passe mes bras autour de sa nuque et je le tire vers moi. Je m'en veux. Pourquoi ? Je ne sais pas vraiment. J'ai peur qu'il me prenne pour ce que je ne suis pas à cause de Roman. J'ai toujours été sérieuse. Je vois Roman deux fois dans ma vie et je fais n'importe quoi. *Que ça me serve de leçon !*

Comme pour me faire pardonner, je suis la première à avancer pour l'embrasser cette fois. *J'embrasse mon patron. Je ne fais décidément que des conneries dans ma vie.*

Il répond avec douceur puis met fin à notre étreinte.

— Célia, tu es... il s'interrompt, visiblement pour chercher ses mots.

Je suis ?

— Déroutante ! Tu m'as mis des vents pendant des mois, et soudainement, tu vas presque trop vite, je ne comprends pas.

Je reste sans voix puis hausse les sourcils. Décidément, ce type a le don pour me prendre de court.

— Je vais trop vite ? Excuse-moi, je trouve simplement à lui répondre.

— J'en suis heureux, mais tu sais, ça fait un moment que je pense à toi et j'ai peur de m'attacher trop vite maintenant que tu as l'air d'avoir envie de la même chose que moi.

— OK, je comprends... Et euh, excuse-moi.

Il sourit, s'avance vers moi et me mordille la lèvre inférieure.

— Arrête de t'excuser. Mais comme tu m'as laissé courir derrière toi pendant des mois, je vais te faire attendre un peu pour...

Il laisse son nez glisser dans mon cou en plaquant ses hanches aux miennes. *Oh bon sang, il est dur comme du bois !* Et il appuie si fort contre moi qu'un frisson me parcourt le dos. Je serre les fesses pour résister à l'envie de gémir. *Il me chauffe ou je rêve ?*

D'un coup, il s'arrête. Je rouvre les yeux. Un sourire de vainqueur éclaire son visage.

— Bon, je vais prendre une douche... froide. Et toi, tu es un tricheur, j'envoie.

Il se met à rire.

— Froide ? À ce point-là ?

Je glousse comme une ado et je le laisse sur place pour rejoindre la salle de bain.

Une fois que je suis lavée et un peu plus réveillée, Max décide d'aborder un sujet suicide : mes problèmes d'argent. Je savais que je n'aurais pas dû lui parler de mon eau chaude qui a foutu le camp depuis plusieurs semaines. Un peu à contrecœur, je lui explique que tout vient du type avec qui j'étais il y a un an, qui est parti en me laissant des dettes que je paye encore aujourd'hui.

Max m'explique qu'il existe des recours pour ne plus avoir à payer des dettes qui ne sont pas les miennes et qu'on se penchera plus tard sur le sujet tous les deux.

Lorsque j'arrive au boulot, Gen tire une tête de six pieds de long. Heureusement, Charlie ne semble pas m'en vouloir de l'avoir fait lever plus tôt.

Max se pointe, mine de rien, plus d'une heure après moi pour aller directement dans son bureau.

Je quitte la boutique un peu avant la fermeture.

Une fois chez moi, je suis réquisitionnée aussitôt par Mona qui vient de terminer sa partie de Scrabble avec Béni.

— Bon, t'as tout un tas de trucs à me raconter, ma petite chérie !

Je soupire et je retrouve ma place habituelle dans son canapé douillet. Je me mets officiellement en mode « Je ne sais pas qui était ce type et j'espère que tu ne l'as pas reconnu ».

— Deux d'un coup alors qu'il y a peu tu ne voulais personne, c'est tout ou rien avec toi ! ma voisine s'exclame, le sourire aux lèvres.

— C'est un gros malentendu, je marmonne. Mais merci de m'avoir sortie du pétrin ce matin. Tu as assuré comme une pro.

— Bon, et alors, qui est ce beau jeune homme qui a attendu trois heures hier soir devant ta porte que tu daignes rentrer ?

Je reste silencieuse. *Alors elle ne l'a pas reconnu ?* En même temps, elle a seulement dû le voir par son judas, et puis il a filé en coup de vent ce matin.

— Trois heures, quand même ?

— Trois heures ! Si tu veux mon avis, il est sacrément accroché. Et maintenant que j'ai vu ton Français, je préfère l'autre, même s'il ne semblait pas très frais.

— « Pas très frais » ? Il était bourré, Monary.

— J'ai vu et entendu. Il a réveillé tout le quartier en frappant à ta porte. Heureusement, il a fini par se calmer et t'attendre, assis sagement dans les

escaliers.

Je ne réponds rien, j'encaisse. *Trois heures à m'attendre...* Pourquoi est-ce que ça éveille en moi autant de bonheur ? *Parce que tu es conne, Célia !*

— Bon, tu l'as rencontré où ? elle me demande, curieuse.

C'est hors de question que je lui explique le pourquoi du comment et encore moins qui il est.

— Cette histoire n'est pas terminée. Je te la raconterai quand ce sera le cas, je réponds en guise d'esquive.

— Petite maligne, va ! Tu ne veux pas m'en parler, elle comprend aussitôt.

Je ricane.

— C'est sans importance, de toute façon. Ce n'est pas un type bien.

— Un homme qui attend trois heures une femme, c'est un type bien, elle assène.

— Un type bourré qui attend bêtement une nana parce qu'il ne veut pas dormir tout seul comme un gosse, ce n'est pas un type bien, je réplique.

— Vois-le comme tu veux... En attendant, tu lui as ouvert ta porte ! elle lance fièrement.

Je m'apprête à répliquer, mais je me ravise. *Merde, elle a raison. Encore...*

— Quoi que tu veuilles, il te faudra à un moment donné faire un choix. Le Français ou le charmant et bel inconnu.

— Maître Yoda, sors de ce corps ! je m'exclame en mimant un marabout en action.

— Maître quoi ?

J'explose de rire.

— Maître Yoda, dans *Star Wars* ! Monary, quand même, c'est presque de ton époque. Ou en tout cas, tu les as vus passer à la télé.

— Je ne vois pas de quoi tu parles, elle rétorque, contrariée.

On continue de s'échanger des sympathies pendant que je nous prépare

une salade composée avec ce que je trouve chez moi et chez elle.

Je l'embrouille encore pour qu'elle prenne ses cachets pour le cœur, puis on mange en discutant devant la télé. On regarde un programme sur le quotidien d'une bande de jeunes qui sortent entre eux et piquent des crises de nerfs.

— Vous, les jeunes... Regarde-moi ce crétin. Il a une jolie copine mais il va voir ailleurs, analyse Mona.

— Arrête de faire des généralités, Monary. Tous les jeunes ne sont pas comme ça ! Regarde, moi, je suis sage !

— « Sage » ? Qui s'est retrouvée avec deux hommes bourrés de testostérone ce matin même, à deux doigts de l'incident diplomatique ?

Je ricane.

— Mauvais timing, mais ça ne se reproduira plus.

— L'inconnu n'a pas l'air d'être du genre à laisser tomber...

— Mais si. C'était la dernière fois qu'il venait, crois-moi.

Plus tard, je débarrasse et j'aide Mona à rejoindre sa chambre avant de partir. Je profite d'être sortie pour descendre chercher le courrier. Je ne sais pas pourquoi je m'obstine à ouvrir toutes ces enveloppes que je reçois, puisque la plupart sont des factures et que je ne peux pas les payer.

— Un jour, tu vas rentrer, et toutes tes affaires seront dehors !

Je sursaute en entendant ce timbre.

— Tu me dois plusieurs semaines de loyer ! Je n'aurais pas dû faire confiance à une pauvre fille comme toi. Je ne fais pas dans le social. Si t'es fauchée, la rue t'accueillera à bras ouverts ! Pas moi.

J'ai tout juste le temps de me retourner que mon proprio est déjà sous mon nez.

— Je vais chercher ce qu'il faut. Soyez un peu patient.

Tant pis, la liasse de billets que Roman a glissée entre mes seins va tout compte fait me servir, parce que Stanikovic n'attendra jamais la semaine prochaine que ma paie arrive. Et quand bien même, mon compte à toutes les

chances d'être vidé sans prévenir par je ne sais quel organisme qui viendra tout pomper...

— Patient ? Ça fait déjà des mois que tu paies systématiquement en retard. C'est fini ! il s'exclame en me poussant en arrière.

Je me rattrape à la rambarde des marches pour ne pas tomber. *Il est dingue !*

Je recule, effrayée. *Ce type a une case en moins !*

— Tu vas où ? Tu restes là tant que je n'ai pas mon argent !

Impossible de remonter pour le payer, ce fou écrase sa main autour de mon avant-bras. Mais, avant que j'aie le temps de réagir, quelqu'un s'interpose et lui fait lâcher prise en le repoussant avec force. *Merde, mais...*

Je remonte les marches en pierre à reculons.

— Rentre chez toi !

Roman ?

Il me pousse avec douceur pour que je passe la porte du hall en vitesse. Le proprio, qui continue de m'insulter, me fout assez les jetons pour que je fasse ce que Roman m'ordonne. Je disparais dans le hall et remonte chez moi en quatrième vitesse.

Je vais aussitôt regarder par la fenêtre de la cuisine. Je l'ouvre et je dois me pencher un peu pour les voir. Roman s'explique avec l'autre cinglé. *Mais de quoi il se mêle, celui-là ?*

Je suis au bord de la crise cardiaque quand je le vois sortir une liasse de billets de sa poche. Il compte et en donne une partie à ce taré de Stanikovic.

Mon proprio n'a pas le temps de mettre l'argent dans sa poche que Roman l'attrape par le col et le secoue franchement.

— Avise-toi de la toucher encore une fois et t'auras affaire à moi, il lance assez fort pour que ça arrive jusqu'à moi.

Je n'entends pas ce que lui répond le proprio. Roman le lâche en le repoussant, et il déguerpit à toute vitesse.

16

Célia

Je manque de défaillir quand mon interphone sonne un instant plus tard. Je sais désormais que, même si je ne lui réponds pas, il ne lâchera pas l'affaire. Alors je file dans la chambre avant qu'il arrive.

Merde, où sont-ils ? Je cherche sous le lit mais je ne les trouve pas.

— Célia !

Je me redresse d'un bond. La voix de Roman me parvient depuis le salon. Mon cœur fait une nouvelle embardée sur la route du rythme cardiaque. *Je n'ai pas verrouillé la porte ? Il est entré sans frapper ?*

Il se tourne vers moi.

— Est-ce que ça va ? il me demande.

— Ouais, c'est bon. Je vais bien.

— Tu ne mens pas très bien... il réplique. Ce type s'en est pris à toi.

— Je sais, merci. Et je n'avais pas besoin de toi.

— Non... Pas du tout. C'est vrai que tu avais deux mille six cents dollars dans ton soutif.

J'ai un coup de chaud soudain. La hauteur de la somme me donne un vertige autant que cette référence à des dollars et à mon soutif.

Roman me tourne le dos et va faire je ne sais quoi entre les coussins de mon canapé.

— Je vais te rembourser. Et qu'est-ce que tu fous ?

Il se redresse et me montre un portable.

— Je l'ai cherché toute la journée. Tu as un chargeur ?

— Non.

— Tu ne vas pas me rembourser, c'est évident que tu n'auras pas cette somme de sitôt !

Comment peut-on être aussi odieux ?

Pendant que je cherche quoi lui répondre, il prend ses aises, saisit le chargeur qui traîne sur ma table basse, branche son portable et prend place dans mon canapé.

— Qu'est-ce que tu fais ? j'envoie.

— Je charge mon téléphone.

— Tu n'as pas une maison ?

— Non.

— Tu as une voiture qui coûte ce que je dépense en trois ans pour vivre et tu n'as pas de maison ?

— C'était qui le type ce matin ? Ton mec ? il me demande en ignorant ma remarque précédente.

— Oui, je réponds après une inexplicable seconde d'hésitation. Tu ne peux pas rester ici ! Va-t'en, j'ajoute alors qu'il reste silencieux.

— Je n'ai pas envie de dormir dans ma voiture...

— Elle est sûrement plus confortable que mon canapé, alors dégage. Tu ne restes pas chez moi !

— C'est aussi un peu chez moi puisque je viens de payer pas moins de quatre mois de loyers... il lâche en se levant.

— Je vais te rendre ton argent, je répète.

— Comme tu veux... Sinon, tu peux faire quelque chose pour moi, et ta dette sera oubliée !

Il s'approche, et je recule doucement. Je finis par buter dans le montant de la porte de la cuisine. Roman est si près que je n'ai qu'à relever la tête pour l'embrasser. Je ferme les yeux et je me détourne pour résister à cette idée tentante.

— Je sais que tu en as envie autant que moi... il me chuchote avec douceur.

Il passe sa main sur ma joue et descend avec lenteur jusqu'à mon épaule, où il enlève la bretelle de mon débardeur et celle de mon soutien-gorge avant de venir déposer à leur place quelques baisers et de remonter dans mon cou. Ma respiration s'accélère. *Ce n'est pas bien, Célia, tu dois arrêter ça !*

Il continue derrière mon oreille tandis que sa main se pose sur ma joue opposée. L'un de ses bras passe dans mon dos et me colle contre lui. Je pose mes mains sur son torse et je le pousse en arrière.

— Arrête, je souffle.

Il recule doucement, l'air sérieux, et me regarde droit dans les yeux. Ça dure quelques longues secondes. Je sens les larmes venir et je détourne le regard. *Pourquoi ça me coûte autant ?* Je n'en sais rien.

Il lève les mains et serre les dents avant de tourner les talons.

— OK, il lâche, vexé.

Il attrape son téléphone, qu'il débranche avec rage, et se dirige vers l'entrée.

— Tu me dois deux mille six cents dollars, il assène avant de claquer la porte.

Je suis une conne, et lui, c'est un connard !

Tout ce que j'arrive à faire dans les secondes qui suivent, c'est trois enjambées pour aller me mettre de l'eau sur le visage dans la cuisine.

Quand je relève la tête, je vois par la fenêtre que Roman remonte dans sa voiture, une grosse berline aux vitres teintées qui fait tache dans le décor du quartier. Bordel, je l'ai déjà vue ici. *En plus d'être un connard fini, c'est un voyeur.*

Il ne démarre pas. *Pourquoi il ne démarre pas ?*

Je l'observe calmement, mais dans ma tête, c'est un merdier sans nom. S'il avait insisté, on serait en train de s'envoyer en l'air contre le mur. Je suis lucide et je ne peux pas nier qu'il m'attire comme un aimant. J'ai envie de lui. Mais je ne peux pas faire ça à Max. Mais là, tout de suite, Max n'est pas là, et Roman est toujours dans sa voiture...

*
* *

Je déboule dehors. Il fait nuit, et je ne perds pas de temps pour m'avancer d'un pas déterminé vers la berline. Sans réfléchir, j'ouvre la porte passager et j'entre dans l'habitacle.

Roman a appuyé son coude contre sa porte, et sa tête repose sur son poing fermé. Il me regarde sans réussir à retenir un petit sourire de vainqueur. *Oui, je suis là alors que je ne devrais pas, et toi, tu es... bien trop tentant.*

Sans le quitter des yeux, je passe l'accoudoir central pour m'asseoir sur lui à califourchon.

Ses gestes ne sont pas brusques, ils sont plutôt calmes et doux. Même quand il m'attrape par les hanches pour me maintenir contre lui, il le fait avec une tendresse qui m'atteint plus que je ne veux me l'avouer.

Il lève la tête pour m'embrasser, et je me raidis quand ses paumes brûlantes viennent se poser sur mes joues. Je ne m'y attendais pas. En fait, je pensais qu'il allait me foutre dehors ou se jeter sur moi avec fougue comme sur le banc. Mais non, il semble vouloir prendre son temps...

Il m'embrasse, et je réponds à ses coups de langue langoureux, puis il s'arrête et se lèche les lèvres. Mes yeux restent figés sur cette vision excitante.

— Dans la voiture ? il souffle en cherchant une approbation.

— Dans la voiture, c'est mieux que sur un banc, non ? je chuchote.

— Mmh... Célia, tu ne cesses de me surprendre...

Je me surprends aussi, mais pas forcément dans le bon sens.

Je dénoue sa cravate et m'attaque à sa chemise, que je déboutonne jusqu'en bas après avoir tiré dessus pour la sortir de son pantalon. Je m'apprête à défaire sa ceinture, mais il m'arrête.

— Attends, je... On peut parler ?

Parler ? Il n'est pas sérieux ?

— J'ai... Bordel... À te dire et... il marmonne.

— Ce n'est pas vraiment le moment, Roman...

Je plonge mon nez dans son cou, le noie de petits coups de langue rapides. J'entends son souffle devenir irrégulier et je sens son désir grossir sous moi. Je frotte ma poitrine contre lui, resserre mes cuisses et laisse même un petit gémissement quitter mes lèvres.

— Célia, attends. Il faut que je te dise...

— Chut...

Je sens mon souffle chaud se répandre derrière son oreille. Ses mains se resserrent sur mes hanches avec force en même temps que son bassin pivote vers le mien.

— Eh merde, laisse tomber la parlote. Déshabille-toi ! il grogne.

La seconde suivante, mon haut passe au-dessus de ma tête.

Quand il me tire de nouveau vers lui, sa ceinture est déjà ouverte, et son membre forme une impressionnante bosse sous son boxer. On n'entend plus que nos souffles désordonnés qui partent frapper l'habitacle de la berline. Nos gestes sont précipités, comme si ça faisait trop longtemps qu'on attendait de pouvoir se retrouver.

Je recule pour lui enlever sa chemise, mais mes fesses percutent le volant en cuir noir et je klaxonne. On sursaute en même temps avant d'exploser de rire.

Son sourire est à tomber par terre... Je ris alors qu'il me serre contre lui et embrasse mon décolleté. Il me lâche d'une main, et je sens le siège descendre doucement avec un petit bruit électrique. Très vite, on se retrouve

presque allongés et loin du volant. Il pose ses mains sur mes seins, le regard torride, et me fait perdre pied. *Calme-toi, Célia. Résiste !*

Je lui griffe le torse et pousse un grognement en fermant les yeux.

Je me penche sur lui et sors de ma poche ce que j'ai cherché partout tout à l'heure. Contrairement à ce qu'il croit sûrement, ce n'est pas une capote, mais une liasse de billets parfaitement roulée.

Avant qu'il ait le temps de comprendre, je pose ma main sur sa bouche. Je le sens sourire en dessous.

— Pour qui est-ce que tu me prends, espèce de gros connard ? je demande à voix basse.

Il fronce les sourcils en même temps que son sourire s'évanouit sous mes doigts, et ses mains s'arrêtent immédiatement sur mes fesses. J'enlève ma main de sa bouche et glisse la liasse de billets qu'il m'avait collée entre les seins le soir du drame entre ses lèvres pour l'empêcher de parler. Monsieur est bâillonné par sa propre thune.

— L'argent ne me contrôle pas, je dois te le dire comment ? j'ajoute en attrapant mon débardeur, qui avait fini du côté passager.

Ouf, j'ai réussi à tenir et à mettre mon plan à exécution ! Maintenant, il faut gérer la sortie de scène.

J'ouvre la porte en grand et j'enfile mon haut avant de m'éclipser.

— Je te donne le reste le mois prochain, je lâche avant de claquer la portière.

J'ai atteint mon hall quand il démarre le moteur. J'ouvre la porte et je l'entends partir en trombe dans un crissement de pneus. Il grille le feu au bout de la rue en déclenchant les klaxons des autres usagers. *Je me débrouillerai pour lui rendre son argent !*

Je remonte chez moi, perdue entre fierté et frustration. J'avais vraiment envie de lui, je ne sais pas où j'ai trouvé la force de résister. Peut-être que Max s'est allié avec le peu de raison qu'il me restait. *Max est beaucoup mieux pour moi.*

Je continue de me persuader que j'ai bien fait et je m'endors devant la télé avec les larmes aux yeux.

17

Célia

Le lendemain, je me réveille à onze heures. Heureusement, je ne travaille pas aujourd'hui. Max m'appelle pour savoir ce que j'ai prévu et il me propose d'aller à la plage. J'accepte en essayant d'oublier la culpabilité que je ressens, et il passe me prendre deux bonnes heures plus tard.

Je l'embrasse avant même de prononcer un mot. J'ai passé une soirée si bizarre que j'ai besoin de sa normalité de toute urgence. Max n'est pas bourré de fric ni de ce désir qui me rend folle.

— Quel accueil !

— Tu m'as manqué hier soir, je marmonne.

L'instant suivant, nous sommes dans sa voiture, arrêtés au feu où Roman a failli se tuer cette nuit. Je me sens bizarrement obligée de lancer la conversation sur tout et n'importe quoi.

— Tu sais que Gen a remarqué ton changement d'humeur...

— Ah ! Charlie m'a fait la réflexion aussi... Mais comme tu arrives toujours en retard, on est tranquilles, il réplique.

— Alors je ne change rien, je suppose, j'envoie en riant.

— Non, tu es parfaite comme ça.

Il me fait un clin d'œil.

Quelques minutes plus tard, Max se gare non loin de la plage. Glacière fraîche et de quoi grignoter, Max a pensé à tout. *Est-ce que Roman serait capable de ce genre d'attention aussi ? Non ! Stop, Célia, oublie ce con.*

Max et moi trinquons avec des bières et, quelques minutes plus tard, nous sommes en maillot de bain, étalés sur nos serviettes. Il me tient la main et en caresse doucement le dos avec son pouce. Suis-je une mauvaise personne si je savoure ce moment comme l'un des meilleurs depuis longtemps alors qu'hier soir je roulais des pelles à l'un des types les plus riches de cette ville ? C'est la voix de Mona qui me répond intérieurement : *Bien sûr que non, bécasse ! Tu es jeune, profite !*

Je m'assoupis, bercée par les bruits de la plage et la chaleur du soleil.

C'est l'ombre de quelqu'un qui vient se planter devant moi qui me réveille. J'ouvre les yeux en lâchant Max pour les protéger et je vois Gen qui me regarde, les mains sur les hanches.

— Oh Gen, mais qu'est-ce que tu fais par ici ? j'envoie, bien trop fort pour que ce soit naturel.

Alors que je lui jette un coup d'œil, Max se redresse rapidement. Gen bloque son regard sur lui, et ses yeux descendent sur ses abdos qui sont – et je le remarque seulement maintenant – bien dessinés.

— Je me balade. Comme vous, elle répond, gênée.

— Gen, la salue Max.

— Tu penseras à me rendre la robe, elle me dit sur un ton sec sans lui répondre.

Max me regarde sans comprendre.

— Ah oui, je te la déposerai la semaine prochaine. Excuse-moi...

Elle me sourit froidement et tourne les talons. On échange un regard et un haussement de sourcils avec Max.

— Bah merde, elle avait peut-être des vues sur toi !

Il ricane en venant s'allonger sur moi. Je lui caresse le torse. Il est plus musclé qu'il en donne l'air avec son tablier au boulot.

— À mon avis, c'était plutôt sur toi... il rétorque en riant.

Il m'embrasse, et je laisse courir mes mains sur ses épaules carrées.

— On va se baigner ? il propose en se redressant.

— Yes !

On passe l'après-midi ensemble et ça me fait le plus grand bien. Pas de fausse note, pas de désir incontrôlable, pas d'histoire d'argent, une après-midi normale entre deux personnes normales et saines.

Lorsqu'il me dépose chez moi en début de soirée, je lui propose – ou plutôt, je le supplie – de rester. J'ai peur que Roman débarque encore et je crains surtout de ne pas lui résister une autre fois. Max finit par accepter quand je me pends à son cou, en une dernière tentative de corruption.

On grimpe les escaliers en riant, et, une fois arrivés en haut, je tombe sur Mona qui erre sur le palier.

— Mona, qu'est-ce que tu fais ? Tu as besoin d'aide ? Je lui demande aussitôt.

— Ah ma petite chérie, mon petit-fils vient de passer, il était hors de lui... elle me dit en me lançant un regard insistant.

Mon sourire disparaît aussitôt. Je me dis qu'avec mon mauvais plan d'hier, Roman pourrait vouloir se venger, et s'il croise Max...

— Il t'a dit quelque chose ? je lui demande.

— Non, il a frappé et il est parti avant que j'aie le temps de sortir.

Je comprends qu'il a frappé à ma porte, pas à la sienne, mais Mona est assez maligne pour ne pas le dire clairement.

— Tu as besoin de quelque chose à part ça ? je lui demande. Tu as de l'eau ? j'ajoute.

— Ah non, je n'en ai plus, je vais aller chez l'épicier...

— Non, va te reposer. Il a fait super chaud aujourd'hui. Je vais passer à l'épicerie vite fait.

Elle me sourit et s'en va doucement vers son appartement.

Max me lance un sourire gentil. J'ouvre ma porte, et on pose nos affaires.

— Tu m'attends là ? J'en ai pour quelques minutes.

— Je vais commencer à préparer un truc à manger en attendant.

— Tu assures. Regarde dans le frigo, j'ai quelques bricoles, je crois.

Je dépose un petit baiser sur ses lèvres fendues d'un petit sourire et je file.

Je descends à toute vitesse, puis je remonte la rue d'un pas vif jusqu'à l'épicerie dans laquelle j'entre, tête baissée. Je percute quelqu'un avec force.

— Oh ! Excusez-moi, je dis en relevant la tête.

Roman, deux bouteilles de vin en main, me fixe froidement. Il a une sale mine. Je ne sais pas quoi faire. Il pose doucement ses bouteilles sur le comptoir sous le regard surpris du vendeur.

— Qu'est-ce que... tu fais par ici ? je demande.

Il me fixe une longue seconde avant de répondre.

— Je te cherchais. Pourquoi crois-tu que je traîne dans ce quartier ? il répond, condescendant.

Question con, réponse con.

Il avance vers moi d'un pas mal assuré.

— C'est pas vrai, tu es encore bourré ?

— Oui, j'arrête pas de penser à toi, putain. Célia, tu m'as rendu dingue hier soir. J'ai cru que j'allais exploser et... J'ai compris, OK ? L'argent ne te contrôle pas. Il semble que tu sois la seule sur cette putain de planète que l'argent ne contrôle pas !

Je lance un regard au vendeur qui profite de la discussion comme si c'était une sitcom gratuite.

J'attrape le pan de la veste de Roman pour le faire sortir et, très vite, nous sommes sur le trottoir, devant l'épicerie. Je n'ai pas le temps de relever la tête que ses mains sont sur mes joues et qu'il m'embrasse.

Je le repousse. C'est difficile, mais j'y parviens.

— Tu dois arrêter de faire ça, OK ? je balance nerveusement.

— Non, j’y arrive pas. T’es dans ma tête à longueur de journée. Toi. Ton odeur. Ton sourire. Ton corps. J’essaie, putain, mais t’es là et... je m’en veux de...

Il me prend dans ses bras. *Résiste, Célia. Putain, résiste !*

Je crispe les poings pour ne pas laisser mes bras s’enrouler dans son dos et le serrer plus fort contre moi. *Je ne dois pas, c’est Max qu’il me faut et...*

— Célia ?

Je repousse Roman avec force, brusquement réveillée par la voix incertaine de Max.

— Putain, mais qu’est-ce que vous foutez ? il envoie en nous regardant.

Roman recule en titubant et se met à ricaner.

— Je me tape ta nana, mec. Enfin, ta nana...

Max me surprend. Il fonce sur Roman avec l’envie d’en découdre. Je m’interpose de justesse avant qu’il le percute.

— Max, laisse-le, il est bourré !

J’entends Roman rire dans mon dos. Ce type est dingue ou il n’a peur de rien.

Quand je me retourne, il grimpe dans sa grosse berline noire et démarre en trombe encore une fois.

— Il va tuer quelqu’un... marmonne Max.

Je m’essuie la bouche d’un revers de la main, aussi discrètement que je peux. L’odeur de Roman semble être de nouveau partout sur moi. Comme s’il me suffisait d’un regard pour en être imprégnée.

— Quand je te disais que c’est un connard, je lâche en allant vers la boutique.

— Il va sérieusement falloir que tu m’en parles, Célia, j’entends derrière moi.

Une fois dans le magasin, je prends de l’eau pour Mona, et Max, des tomates et de la vinaigrette.

Le trajet de retour est silencieux, gênant.

Quand on remonte chez moi, je le laisse un instant pour aller donner ses bouteilles à Mona.

— Alors, qu'est-ce qu'il se passe avec ce jeune homme trop souvent éméché ? elle me demande, à peine ai-je passé la porte.

— Je ne sais pas...

— Il a encore ameuté le quartier à frapper sur ta porte.

Je lui lance un regard désespéré. Honnêtement, je ne sais pas quoi penser de ce qui vient de se passer et je n'ai aucune idée de comment réagir.

— Bon, je file. Je dois... gérer Max et... Bref.

— Passe une bonne soirée, ma petite chérie et... essaie de ne pas te fier aux apparences. C'est peut-être quelqu'un de bien !

Je tourne les talons. Je dois fuir avant que cette idée se fasse vraiment une place en moi. Roman est *out*, point.

— On n'évite pas le destin, Célia ! Surtout quand il s'acharne et qu'il est bourré, envoie Mona dans mon dos.

— Je ne t'entends pas ! je m'exclame en me bouchant les oreilles.

Elle explose de rire.

— Merci pour tout, Mona... je souffle en refermant la porte derrière moi.

Chez moi, Max est en train de mettre le couvert sur la table basse.

— Elle va bien ? il me demande en me faisant signe de m'installer sur le canapé.

— Ouais, ça va. Elle a eu... peur, je crois.

Qu'est-ce que tu racontes ?

Le silence revient. Max s'installe à côté de moi et me sert de la salade composée qu'il a préparée. L'ambiance est glaciale. J'aurais préféré qu'il se mette à hurler pour me demander des comptes, mais il n'en fait rien.

Plus tard, je débarrasse la table en remerciant secrètement ma télé de combler les blancs entre nous. Max a mangé sans rien dire.

Je le rejoins dans le salon, un nœud dans la poitrine.

— Tu veux continuer de regarder la télé ? On peut aller se balader, si tu v...

— Il s'est passé quelque chose entre ce type et toi ? il me demande brusquement.

Eh merde...

Je marque une demi-seconde d'arrêt, et, aussitôt, mon esprit se met en route. Il ne s'est rien passé à proprement parler entre Roman et moi depuis que je sors avec Max. J'étais célibataire lorsqu'il s'est passé ce qui s'est passé sur ce maudit banc. Alors je ne suis pas obligée de tout raconter à Max. Et de toute façon, je n'y arriverais jamais. Ce qui s'est passé lors de cette soirée est resté là-bas avec ma dignité.

— Célia, vous avez baisé ? insiste Max face à mon silence.

— Qu... Non ! Non, jamais... Il m'a embrassée, c'est tout. Et je suis désolée, j'ai pas pu le repousser tout de suite... Je suis pas comme ça, mais je crois qu'il ne va pas...

...pas bien. Mais tais-toi, maintenant, Célia !

— Je te fais confiance. Mais il m'a paru presque honnête quand il m'a sorti qu'il se tapait ma nana...

— N'importe quoi ! Il était bourré, comme souvent, et...

— Il sait où tu habites. Ça ne me rassure pas.

Il va arrêter de me couper la parole, oui ou merde ?

— Non, ne t'inquiète pas. J'ai SuperMamie en face pour me protéger. Et puis, c'est fini, je n'ouvre plus ma porte. Il est allé trop loin, cette fois.

— Ouais... Tu n'ouvres plus ta porte ! Viens là.

Il m'attire vers lui et me prend dans ses bras. Ses lèvres trouvent mon front et, très vite, ma bouche. Mais il n'en fait pas plus, nous regardons la télé au calme. Je reste blottie contre lui pendant que, dans ma tête, les images et les sensations de Roman sont partout. J'essaie de ne pas m'en vouloir. Après tout, je n'ai pas vraiment menti à Max, si ?

18

Célia

Je pousse la porte de service du café. Comme à mon habitude, je suis à la bourre.

Gen me passe devant et va se planquer dans son casier. Ça fait des semaines qu'elle ne m'adresse plus la parole. Depuis qu'on l'a croisée ce jour-là à la plage, avec Max. Même quand je lui ai rendu sa robe fraîchement nettoyée, elle n'a pas décroché un mot. J'ai décidé de prendre la chose de la meilleure façon qui soit : en l'ignorant.

J'ouvre mon casier, j'y trouve un petit mot griffonné à la va-vite. J'ai déjà le sourire parce que je sais qu'il est de Max.

« Bravo, tu es encore en retard ! »

J'essaie de rire le plus discrètement possible pour que Gen n'aille pas croire que je me fous d'elle.

J'enfile mon tablier et je fourre le petit mot dans ma poche, comme tous les jours. Il ira rejoindre ses potes sur ma table de nuit.

La matinée passe vite, mais l'ambiance est tellement glaciale que je prends moins de plaisir qu'avant à faire mon job.

Max déboule à onze heures. Il avait rendez-vous avec des fournisseurs ce matin et, comme tous les jours depuis deux mois, il a un grand sourire. Je crois que ça exaspère encore plus Gen, qui lève les yeux au ciel chaque fois qu'elle le voit. Je suis sûre qu'elle cache sa jalousie comme ça.

Onze heures cinq sonnent quand Max me passe derrière en me pinçant les fesses en douce. Pas de Roman en vue. Je ne sais pas pourquoi je continue de vérifier. C'est le seul moment de la journée où je pense encore à lui. Je suis parvenue à limiter sa présence dans ma tête à ces quelques minutes, mais ça n'a pas été simple. Surtout que Mona le fait revenir sur le plateau régulièrement, que ce soit en plein milieu d'un épisode de *New York Section criminelle*, ou juste comme ça. Elle se demande ce qu'il devient, pourquoi il n'est plus venu hurler devant ma porte.

Une autre de ses interrogations régulières est de savoir pourquoi je passe mes soirées chez elle plutôt qu'avec Max. Max veut y aller doucement, mais là, on atteint carrément le rythme escargot, à mon sens. Deux mois, et nous n'avons toujours pas fait l'amour ! Je commence à m'inquiéter, mais il bande non-stop quand je suis à côté de lui. Donc il en a vraiment envie et résiste.

— C'est l'heure de ta pause, envoie soudain Gen.

Le nez devant la machine à café, elle me tourne le dos. Je fronce les sourcils.

— Tu parles à ton cappuccino ? je demande.

Elle ne me répond pas.

Je soupire et je ferme ma caisse pour aller en pause. Je croise Max dans le couloir. Il regarde autour de lui rapidement et me pousse contre le mur pour m'embrasser. Je suis obligée de le repousser, c'est beaucoup trop intense au vu de mon état de manque. Et surtout, le visage de Roman vient de s'imposer dans mon esprit sans y avoir été invité.

— Ah mon Dieu, arrête ! T'es dingue, Max.

Il me ricane sous le nez.

— Tu veux venir chez moi ce soir ?

— Ce soir ? Mais on est en pleine semaine.

— Ouais, et alors ? Est-ce que tu as prévu un truc avec Mona ?

— Absolument pas. Je viens à quelle heure ?

— Huit heures ? Je passerai te prendre. Moins tu conduis ton tas de ferraille, mieux je me porte.

Je le pousse, et il file en riant.

Je quitte mon poste un peu après dix-huit heures. Le temps de rentrer, de me doucher et de m'épiler en me faisant la totale dans l'espoir qu'on passe enfin au stade supérieur, il est déjà huit heures. Je prépare rapidement un change au cas où.

Max passe me chercher et m'emmène chez lui. Je suis déjà venue plusieurs fois, mais uniquement en coup de vent. Il est propriétaire d'une petite maison dans un quartier résidentiel. Il ne lui manque plus que le golden retriever pour parfaire le tableau de la petite vie parfaite. *Est-ce que c'est le genre de vie dont je rêve ?* Peut-être... Ces deux mois passés avec lui sont les meilleurs que j'ai pu vivre depuis longtemps.

— Bienvenue chez moi, il jubile en poussant la porte.

Je connais déjà l'entrée et le salon, mais pas le reste de la maison. Du peu que j'ai vu, c'est spacieux et lumineux, rien à voir avec mon petit appartement miteux.

Il prend ma main et me traîne à sa suite.

— Je vais te faire visiter.

— Oh ! Ta cuisine est superbe.

— Elle te plaît ?

— Pas du tout, j'envoie. Ce n'est pas un endroit où j'aime passer trop de temps...

Il explose de rire et, très vite, je jette un œil au jardin, mignon, bien rangé. Très Max, à vrai dire.

— C'est très joli. Tu as une déco très... je m'interromps en cherchant mes mots.

— Moche ? il tente.

— Non... C'est sympa. Pas mon style, mais sympa. C'est très féminin...

— C'est ma femme qui a fait la déco.

Je me tourne brusquement vers lui.

— Ta femme ? je répète.

Mon ton doit être plus menaçant que prévu parce qu'il recule en levant les mains entre lui et moi.

— Mon ex-femme, pardon.

— Merde, t'as été marié ?

— Je le suis encore officiellement.

Je le regarde, bouche bée. Il n'en a jamais parlé.

— Mais tu vis seul ici ?

— Oui, depuis un peu plus d'un an.

— Ah... Elle est partie ? je demande.

Il ne répond pas. Il est soudain tellement silencieux que j'arrête de regarder la déco de la salle à manger pour me tourner vers lui. Il me fait un petit sourire, mais ça semble si douloureux que j'ai mal pour lui.

— Si tu ne veux pas en parler, ce n'est p...

— Non, c'est bon. Elle s'est barrée avec un type... J'ai fait comme je pouvais et je n'ai jamais pensé à changer la déco... J'ai eu du mal à reprendre le cours de ma vie.

J'avale ma salive. Je ne sais pas comment je dois prendre le fait qu'il ne semble pas du tout avoir tourné la page. Et j'essaie aussi de faire taire la voix intérieure qui me hurle que c'est bizarre qu'ils soient encore mariés, si cela fait plus d'un an qu'elle est partie.

— OK, ce n'est pas grave. Et tu ne t'ennuies pas trop, tout seul, dans cette maison ?

— Si, quand il fait moche, je tourne vite en rond.

— Ça doit être fatigant.

Il fronce les sourcils d'incompréhension.

— De tourner en rond dans une maison aussi grande. Chez moi, tu fais un tour sur toi-même et t'as fait le tour de l'appartement, j'explique.

Il explose de rire et me prend dans ses bras.

— Je crois que c'est ça qui me plaît le plus chez toi.

— De quoi, mon appart minable ? On échange quand tu veux !

— Non, le fait que tu ne prennes jamais rien au sérieux.

Je lui souris et je me mets sur la pointe des pieds pour l'embrasser. *Alors, mon mec est un homme marié... Bravo, Célia !*

*

* *

— Ne me tente pas, Célia...

Je ne sais pas comment j'en suis arrivée là. À moitié nue sur le canapé, à jouer au strip-poker comme une étudiante. Max avance une autre carte, et mon excitation, qui est déjà à son summum, ne résiste pas. J'ai perdu, et pas que la partie. Mon dernier vêtement aussi.

— Oh... j'ai gagné, chuchote Max avec un air faussement désolé. Encore...

On échange un regard brûlant, et je me lève pour enlever ce qui me reste. Ma culotte. Max s'adosse lentement sans me quitter des yeux. Un bras tendu sur le dossier et l'autre main posée négligemment sur son entrejambe, que je devine durcie depuis un moment.

Je fais glisser mon sous-vêtement le plus lentement possible, mais très vite, il se retrouve par terre. Je n'ai jamais rien fait d'aussi excitant.

Max se rince l'œil en silence, passant de ma poitrine aux tétons durcis à mon entrejambe qui pulse d'excitation. *Heureusement que j'ai pensé à l'épilation !*

— Hmm... Tu accepterais de bosser dans cette tenue ? il lance soudain.

— Tu ne pourrais plus marcher droit...

Il empoigne son membre et le repousse un peu en grimaçant.

— C'est vrai... Je passerais mes journées à bander et à t'imaginer dans toutes sortes de positions de dingue.

Je ris, et il se lève pour me rejoindre. Cette fois, son regard est rivé au mien.

— Quelle bonne idée, ce strip-poker...

Je me suis bien défendue aussi, il ne porte plus que son boxer. Mon regard remonte lentement sur son torse massif, bien bronzé. Ses épaules me donnent envie de mordre dedans.

Il pose ses mains sur mes hanches, m'attire à lui et m'embrasse. La force qu'il y met me surprend. Max ne montre jamais rien. C'est une véritable explosion de le sentir si dur et offensif.

Un instant passe, puis il me soulève comme si je ne pesais rien.

— Je ne t'ai pas montré ma salle de bain !

Je m'accroche autour de son cou, et il me porte en direction des escaliers.

Il pousse une porte du pied, m'embrasse, et mon dos percute le mur le plus proche avant que j'aie le temps d'analyser la pièce. Je crois que ce sera pour plus tard, parce que, le principal pour l'instant, c'est Max, sa chaleur et ce qui palpète en moi si fort que j'en ai mal au bas du ventre.

Ses dents mordillent ma lèvre inférieure.

— Célia, putain, je vais te prendre contre le mur...

Gémissement.

— Je vais le faire fort parce que j'attends ça depuis des mois... il ajoute.

Bordel ! Je resserre mes cuisses autour de lui. Ses mains palpent mes fesses avec empressement pour passer sur mes côtes puis caresser mes seins tandis que sa bouche explore des endroits de mon cou que je ne pensais pas si réactifs à de petits coups de dent.

Il me vole des gémissements alors qu'il n'est pas encore en moi.

— Max, j'en peux plus...

J'ai l'impression d'avoir hurlé, mais ma voix a à peine résonné contre sa

peau. Ses lèvres prennent les miennes, et il me soulève de nouveau. Cette fois, c'est contre le mur de la douche qu'on termine. Max tend le bras pour allumer l'eau et me repose en douceur au sol.

— Tourne-toi, il m'ordonne avec ardeur.

J'obéis. Rapidement, il me savonne le dos, les épaules et la nuque, puis son souffle s'accélère, le mien aussi. Je me cambre vers lui. Je le veux, maintenant.

Il passe ses mains à l'intérieur de mes cuisses puis vient coller son érection contre mes fesses. Il a enlevé son boxer sans que je m'en rende compte. Je sens son pénis bouillant se caler juste là. Je me cambre encore contre lui en prenant appui sur le mur devant moi. Je dois venir le chercher et, lorsque j'arrive à le coincer entre mes fesses, il lâche un gémissement tremblant.

— Bordel, comment tu fais ça ?

Aucune idée, je n'ai jamais été aussi entreprenante, mais Max a le don de me pousser dans mes retranchements. Toute cette attente a fait naître en moi un désir que je n'ai que très peu ressenti jusqu'alors. La seule et unique fois ? C'était sur un banc.

Je bouge lentement, puis j'accélère. Deux paumes bouillantes attrapent mes hanches avec force et, la seconde suivante, je le sens entrer en moi. Je l'entends gémir dans mon oreille, ou peut-être est-ce moi ? Je ne sais plus. Il embrasse mon cou, et ses mains remontent sur mes seins. Elles sont rejointes par une des miennes. Ses allers-retours en moi poussent toujours plus loin les limites de mon désir.

Il se retire puis me repousse pour que mon dos percute le mur froid. Il s'impose de nouveau entre mes cuisses de manière impérieuse. Ses lèvres accrochent les miennes pendant que son corps prend possession du mien sous le jet chaud de la douche. Mes ongles s'enfoncent dans la peau dégoulinante d'eau de son dos en mouvement.

— Accroche-toi, bébé, il murmure, le souffle court.

Il passe ses bras entre mes cuisses et ses hanches puis me maintient avec force. Il recule du mur, puis me fait redescendre sur lui. *Bordel !*

Mon gémissement est si bruyant que je me cache dans son cou, par honte d'être aussi incontrôlable. Les mouvements s'accélèrent, mon plaisir arrive à vitesse grand V.

— Max... Doucement ! j'arrive à articuler.

Il ralentit. Je me redresse et plante mes yeux dans les siens. Il me fixe sans s'arrêter de bouger. Mon Dieu, je n'ai pas l'habitude de le voir si dominateur et viril. J'adore ça. Il accélère de nouveau, et c'est la fin de la bataille pour moi.

— Déjà, bébé ?

Je croise son sourire et je ferme les yeux.

— Oui, putain, Max, je...

Il me plaque de nouveau contre le mur. Ses mouvements sont brutaux et rapides. Mes gémissements sont entrecoupés de souffles interrompus. La libération arrive très vite, les sensations sont comme en suspens pour laisser place à ce que nous cherchons depuis tout à l'heure : le plaisir à l'état pur. C'est une explosion, et elle se répercute directement sur Max, qui jouit aussitôt en grognant, le nez collé dans mon cou et tout son corps puissant contracté contre le mien.

J'appuie ma tête contre le mur derrière moi pour profiter du jet d'eau. Max me laisse retoucher le sol en se retirant. Ses bras ne me laissent pas, il me serre contre lui. J'ouvre à peine les yeux. Le retour à la réalité est rude, j'ai plané...

On finit par se laver pour de bon, chacun s'occupant de l'autre.

— Ça va ? il me demande.

Je le regarde me sourire et j'acquiesce d'un signe de tête.

— J'ai trouvé ça génial, et toi ?

— Tu m'as rendu dingue. Mais on a merdé...

— Quoi ?

Il évite mon regard et rince mon épaule et mon bras.

— Tu prends une contraception ? On n'a pas mis de capote.

Merde, mais quelle conne !

— Merde, euh... Non, je ne prends rien...

Le stress après le kif.

— Panique pas, OK ? Je suis clean, et on va aller chercher une pilule du lendemain, juste au cas où, si tu as peur de... Enfin, tu vois.

Sa voix est calme et son regard rassurant. Lui ne panique pas.

Une demi-heure plus tard, nous sommes dans le canapé devant une émission sans intérêt. Le soleil s'est couché, et je me cale contre Max. Je finis par m'endormir dans cette position.

Je le sens me porter jusqu'à son lit, et mon premier réflexe est de me blottir contre lui avant de replonger dans le sommeil. *Je crois que je suis en train de tomber sérieusement amoureuse de mon patron !*

19

Célia

Il est sept heures trente quand Max me dépose devant chez moi ce matin-là. Je passe de plus en plus de soirées chez lui. J'ai du mal à le quitter, mais c'est Max le boss que j'ai en face de moi, et il me chasse de sa voiture en râlant car je vais le mettre en retard chez son comptable. Il m'embrasse tout de même à pleine bouche avant de partir.

Avant de remonter, j'ouvre ma boîte aux lettres. J'ai toujours une petite appréhension, même si, depuis au moins deux semaines, je ne reçois plus de relances pour factures impayées. J'ai même à nouveau l'eau chaude. Les dettes laissées par Nick ne sont plus à mon nom depuis hier. On a fêté ça comme il se doit avec Max. Je ne savais pas trop comment le remercier de m'avoir poussée à faire toute cette paperasse, alors j'ai cédé à l'un de ses « caprices », soit me prendre sur son bureau... au boulot, après la fermeture. On a mis plus de temps à ranger notre merdier qu'à prendre notre pied, mais c'était mémorable !

Arrivée dans mon appartement, je range quelques trucs puis je redescends prendre ma fiante mobile pour partir bosser. Même les embouteillages

n'arrivent pas à entacher mon bonheur. Je me sens libérée et heureuse. Je vais pouvoir profiter de la vie sans la supporter à bout de bras.

*
* *

Gen m'attend devant la porte du café. Depuis quelques jours, elle m'adresse à nouveau la parole, timidement, mais c'est mieux que rien.

— Salut... Bravo, tu es encore à l'heure. Ça t'arrive de plus en plus souvent !

Je lui souris sans répondre. *Merde, elle a la parlotte ce matin !* Habituellement, elle me salue rapidement avant de filer vers son casier.

J'ouvre la porte de service, puis on entre. Je dépose mes affaires dans mon vestiaire et j'attrape mon tablier.

— Et Max, ça va ? elle me demande alors qu'elle noue le sien autour de sa taille.

— Euh... Oui, ça va, il... il est chez le comptable ce matin. Il devrait arriver vers midi.

— Ah ? Cool.

C'est moi ou cette discussion est forcée ?

— Je suis contente pour vous, tu sais. Vraiment, il a l'air mieux... Enfin, son humeur est plus supportable, en tout cas.

— Merci... Je ne sais pas trop quoi te dire... Je me suis souvent demandé pourquoi tu ne me parlais plus et je...

— Parce qu'il venait de me recalcr, elle rétorque, plus sèchement que nécessaire.

Je pince les lèvres. *Pourquoi il ne m'a rien dit ?*

— Ah... d'accord. Je ne savais pas. Je comprends pourquoi tu ne me parlais plus...

Non, en fait, je ne comprends pas, mais je suis polie. Parce que, dans tout ça, je ne lui ai rien fait directement, et elle n'avait jamais laissé entendre qu'elle avait des vues sur lui.

— Mais pourquoi tu ne m’as pas dit que tu le kiffais ?

— T’inquiète pas, c’est du passé. Bon, allez, on a du boulot ! elle coupe en disparaissant dans la salle.

OK, si c’est du passé alors...

J’ouvre la porte principale de la boutique pile à l’heure, et on enchaîne les clients à toute vitesse.

Un peu après midi, Max arrive, et, comme tous les jours, on s’ignore la plupart du temps, sauf quand on est seuls et qu’il ne peut s’empêcher de m’embrasser.

Le flot de clients ne s’arrête pas aujourd’hui. J’ai à peine le temps de prendre une pause pour aller aux cabinets. Quand je reviens, Gen se met à parler toute seule en préparant en vitesse un chocolat.

— Mince, j’ai oublié la commande sur place pour la 6 !

Elle vise un plateau posé là. Ça m’arrive souvent : je prépare, et si le client ne revient pas, j’oublie d’aller lui porter. Gen renverse le pichet de lait dans sa précipitation et grogne. J’attrape le plateau avant de reprendre ma caisse.

— Pas de panique, je m’occupe de ça, j’envoie.

— Merci... elle soupire.

Commande en main, je traverse la salle. Je me faufile entre les clients pour parvenir à la bonne table. L’homme, qui me tourne le dos, sursaute quand j’arrive.

— Oh excusez-moi, je vous souhaite une bonne dégus...

— Célia ? J’ai cru que tu ne bossais plus ici. Je dois te par...

Roman ? J’ai brusquement le sentiment d’être submergée ou prise au piège.

— Euh... Je... je dois y aller, je bafouille.

Je m’enfuis, mais il attrape mon avant-bras de justesse en se levant.

Mon cœur, qui a explosé en battements incontrôlés quand j’ai croisé son regard vert, me fait mal. *Non, Roman, ne me touche pas !*

Je dégage ma main.

— Lâche-moi, bon sang. À quoi tu joues ? j'envoie sèchement.

— Je dois te parler...

— On n'a rien à se dire ! Prends ta commande et va-t'en.

Des clients se retournent vers nous, alertés par le ton que j'emploie. J'opte pour la seule option qui me vient : fuir vers l'arrière-boutique. *Si Max le voit, je suis foutue !*

— Célia.

Merde, merde, merde ! Roman ne semble pas vouloir abandonner la partie. J'aurais dû m'en douter.

— Célia, s'il te plaît, il envoie plus fort de l'autre côté du comptoir

Je pousse l'une des portes battantes, mais l'autre s'ouvre au même moment, et je croise le regard de Max. D'abord souriant, il fronce ensuite les sourcils en me dévisageant.

— Bébé, qu'est-ce qui se pa...

— Célia !

Je ferme les yeux en tentant de maîtriser ce qui m'assaille brutalement.

— Qu'est-ce qu'il fout là ? Max grogne tout bas en découvrant Roman.

— J'en sais rien, OK ? j'envoie, au bord des larmes.

Pourquoi je réagis comme ça ? J'ai les mains qui tremblent. Et *j'ai besoin d'air !*

Je passe les portes battantes mais je ne vais pas beaucoup plus loin parce que je suis prise d'un violent vertige.

— Célia ? Merde, assieds-toi, je te tiens.

Max m'aide à rejoindre le sol. Ça tourne trop pour que je rouvre les yeux.

Mes mains sont glaciales quand je les pose sur mon visage.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait ? Max envoie, inquiet.

Je ne réponds pas. Roman n'a rien fait d'autre que d'être là. Ce malaise n'a rien à voir.

— Célia ? Tu m'entends ? relance Max.

— Oui... C'est rien. J'ai pas eu le temps de manger aujourd'hui, je murmure.

Max soupire et me caresse les cheveux.

— OK, je vais te chercher un sucre et un peu d'eau, bouge pas !

J'ouvre les yeux quand il passe la porte de la cuisine. Il revient l'instant suivant en pressant le pas et s'accroupit devant moi avant de me forcer à boire le contenu du verre qu'il a ramené. Ça m'écœure, mais je me dis que ça va me faire du bien.

— Euh... Célia ? Il... il ne veut plus partir, envoie soudain Gen qui passe la tête par la porte battante.

Max me fusille du regard et passe les portes en coup de vent.

Si j'en avais eu la force, je l'aurais suivi pour m'assurer qu'ils ne terminent pas torse nu à se battre sur le trottoir. Ou pour profiter du spectacle. Mais je dois me contenter de rester assise contre le mur.

*
* *

— Il faut qu'on parle, fulmine Max en revenant.

Je croise le regard furieux que mon petit ami me lance. *Et si Roman avait balancé pour notre partie de jambes en l'air à la soirée du prix de Mona ?*

Je me relève doucement. J'ai les jambes qui flageolent, mais il est temps d'affronter ma connerie et d'expliquer à Max que je me fous de Roman, malgré ce qui s'est passé entre nous.

— Dans la salle de pause, Célia.

Max le boss irascible est de retour. Je ne me sens pas bien. J'ai juste besoin de ses bras, là, pas d'un regard glacial.

Il m'accompagne jusqu'à la salle de pause et referme la porte derrière nous. Je prends la première chaise qui passe et j'attends sans le regarder qu'il se mette à hurler parce que je lui ai menti.

Il fait plusieurs pas en silence puis, enfin, des mots sortent d'entre ses lèvres :

— Je ne comprends pas comment t'en es arrivée là, Célia !

Comment j'en suis arrivée à baiser sur un banc avec Roman Weiss ?

C'est très simple, deux bonnes bouteilles et une conscience inexistante.

— Je suis désolée, je murmure.

— Et pourquoi tu ne m'en as pas parlé tout de suite ? il enchaîne.

— Euh, j'ai pas osé et...

— J'aurais pu participer ! il me coupe.

Quoi ? Une image me percute : lui, Roman, et moi prise en sandwich en pleine jouissance... Oh mon Dieu !

— Mais de quoi tu parles, bon sang ? j'envoie en le fusillant du regard.

Il me fixe, et le silence revient une seconde.

— Tu...

— J'ai...

Merde, voilà qu'on parle en même temps.

Je lui fais signe d'enchaîner.

— Il m'a dit que tu lui devais plus de mille dollars !

Je ferme les yeux. Par soulagement, d'une part, mais aussi parce que je percute : Roman me court après juste pour sa thune ? *Quel enfoiré !* En même temps, à quoi je m'attendais ?

— Ah oui, c'est vrai ! J'avais oublié, je soupire.

— Oublié ? Mais comment tu peux oublier un truc pareil ? Mille quatre cents dollars ! Après, on s'étonne qu'il tape une crise au milieu du café !

Je ne réponds pas et, comme une gamine qui se fait embrouiller par son père, j'évite de le regarder.

— Et comment t'as pu accepter qu'il te prête autant d'argent ?

Pourquoi ça le met hors de lui ? Aucune idée. Mais je préfère cent fois qu'il me hurle dessus pour ça que pour une histoire de banc et de vin.

— Et tu vas rester silencieuse maintenant ? il rage en s'arrêtant devant moi.

Mon regard remonte lentement vers son visage.

— Tu as fini ? je demande.

Il hausse les sourcils, et ses mains vont rejoindre ses hanches.

— Ouais. Il m'a mis les nerfs, ce connard.

— Je vais lui rendre son argent ! J'en ai déjà remboursé la moitié d'ailleurs.

— Comment ça « déjà la moitié » ? On parle de combien au total exactement ? coupe Max.

— Deux mille six cents dollars... Je crois.

Il soupire et ferme les yeux.

— Panique pas, je vais le rembourser. Je vais pouvoir mettre de côté maintenant et...

— C'est hors de question, il me coupe de nouveau. Je ne veux pas que tu approches ce type, OK ? Je vais lui filer sa thune, et tu *me* rembourseras !

— N'importe quoi, c'est beaucoup d'argent, Max. Je vais me débrouiller, il peut attendre. Crois-moi, ça ne lui manque pas. Et arrête de me cou...

— Je refuse que tu l'approches ! Je m'en occupe, point barre. Tu ne marchandas pas cette fois, bébé !

— Max, tu...

— Je ne veux plus rien entendre.

Je serre les dents pour retenir des paroles induites par la colère qu'il soit si autoritaire. *Laisse tomber, Célia...*

Il tourne les talons en regardant sa montre.

— Tu as l'air d'aller mieux. Ta pause est finie, il ajoute sèchement avant de disparaître.

OK...

Un instant plus tard, je suis de retour derrière ma caisse. Roman n'est plus là, mais le plateau que je lui ai apporté est toujours sur la table, il n'y a pas touché. Est-ce que Max l'a foutu dehors ? Est-ce qu'ils se sont embrouillés devant tous les clients ?

Gen me regarde du coin de l'œil mais ne dit rien. J'espère qu'elle n'a pas

entendu Max me hurler dessus.

Je reprends le travail, mais j'ai du mal à me remettre dedans sérieusement. Max vient plusieurs fois vérifier si tout va bien, mais sans décrocher un mot. Et heureusement, car je n'arrive pas à faire retomber ce qu'il a fait naître en moi tout à l'heure en me prenant pour une demeurée farcie de dettes.

À dix-huit heures trente, je ferme ma caisse, en compte le contenu, place les billets dans une pochette et les rouleaux de pièces dans une autre. Je vais remettre le fond de caisse pour Charlie qui ne va plus tarder pour assurer l'ouverture en soirée, puis je vais déposer les pochettes dans le bureau de Max.

Il est au téléphone quand j'entre et me fait signe d'attendre.

— OK. C'est bon, je l'ai reçu. Je m'en occupe avant ce soir... Oui, c'est ça, il dit à son interlocuteur avant de raccrocher. Ta caisse est bonne ? il me demande ensuite.

— Oui... Est-ce que ça va ?

— OK. Demain, tu commences à huit heures.

Je laisse un silence.

— Est-ce que je peux savoir pourquoi tu fais la tronche ?

Il relève le nez vers moi.

— Je viens de passer un petit moment à parler avec... le soi-disant « petit-fils » de ta voisine d'en face. Qui s'appelle en réalité Roman Weiss...

Oups. J'avais complètement oublié ce petit mensonge !

— Max... Je suis désolée de t'avoir menti, mais...

— On verra ça ce soir. Je suis trop énervé pour l'instant. Je passe chez toi quand j'aurai fermé le café.

Et il me coupe encore la parole !

Énervée, j'acquiesce d'un signe de tête et je tourne les talons en claquant la porte.

Je rejoins rapidement ma voiture, tête baissée. *Et dire que ce matin, j'étais heureuse.*

Je grimpe dans un habitacle où les degrés atteignent des records, ouvre la fenêtre et claque la portière d'un coup sec. *Quelle journée de merde... J'ai plus stressé aujourd'hui que pendant l'année qui vient de passer. Une bonne douche, une heure ou deux avec Mona, et tout ira mieux.*

J'enfonce la clé dans le contact, ma voiture tousse, me laisse un petit suspense puis démarre. Heureusement, sinon, je crois que j'aurais fondu en larmes... Je suis tellement fatiguée que j'en deviens émotive, c'est n'importe quoi.

Je ne trouve pas de place près de chez moi et suis obligée de me garer au bout de la rue. Ça termine de brûler mes dernières forces. Je mets du temps à rejoindre mon immeuble et, quand j'arrive devant, je m'arrête pour fixer une grosse berline noire aux vitres teintées stationnée en face.

— Mais qu'est-ce que tu fous là encore ? j'envoie à pleins poumons.

Je ne sais pas pourquoi je hurle en pleine rue, les fenêtres du véhicule sont fermées.

Je finis par soupirer et traverser pour aller taper au carreau. La vitre s'ouvre et, sans surprise, Roman et son regard vert acier apparaissent derrière.

— Ton boss m'a remboursé l'argent que tu me devais.

— Je sais. Tu n'aurais pas pu la fermer ? J'ai passé une très mauvaise journée à cause de toi, encore une fois.

Il soupire et se frotte le visage.

— Figure-toi que c'est tout ce que j'ai trouvé à lui dire quand il s'est pointé avec les poings serrés. Je n'étais pas venu pour ça. Je n'en ai rien à foutre de cette thune.

— Très bien, alors pourquoi tu étais là ?

— Pour te...

Une voiture aussi pourrie que la mienne passe à toute vitesse dans la rue et m'oblige à m'approcher au plus près de la carrosserie impeccable de la

berline. Quand elle a filé, Roman quitte la sienne. Il porte la même tenue que tout à l'heure, il me semble. Je ne peux m'empêcher de le détailler rapidement. Costume impeccable... chaussures classes, mais la coupe de cheveux est désorganisée : il y a une gravure de mode dans mon quartier. Il fait le tour de la berline en silence.

— Tu... tu sors vraiment avec ce type ? Le Français ? il me demande en s'appuyant contre la carrosserie.

— Ouais... je murmure, comme si j'avais un peu honte. Mais tu n'es pas venu pour me demander ça, si ?

Il ne me répond pas et passe une main sur une de mes joues. J'essaie de garder le cap, je suis en colère contre lui, bon sang ! Je ne dois pas aimer ce genre de chose. Mais mon cœur ne semble pas prêt à se laisser faire. J'ai déjà une boule dans la gorge et, pour éviter de laisser couler une larme que je ne m'explique pas sous le nez de Roman, je tourne les talons.

— Attends...

Il me coupe la route alors que je grimpe sur le trottoir d'en face, et ses doigts viennent relever mon menton pour que je le regarde. J'évite son regard, le fixe et je recommence, impossible d'être à l'aise. Il est brusquement si près. Sans un mot, il se penche et dépose délicatement ses lèvres sur mon front. Je n'ai pas la force de reculer. Être contre lui me donne l'impression d'être entière. Enfin. Il n'existe plus de doute quand il me touche, juste cette sensation de bien-être inexplicable. Ça crée en moi une véritable guerre des sentiments. Je n'arrive pas à le repousser, comme je n'arrive pas à l'avoir juste là.

— Je suis désolé... J'aurais aimé que ça se passe autrement. J'avais besoin de te le dire. Je n'ai fait que penser à toi depuis cette nuit-là... Je ne comprends pas pourquoi, mais tu m'obsèdes. Mais laisse tomber, c'est certainement juste parce que tu es la seule à me résister... Tu seras bien mieux avec ton Français.

Entendre ça finit de m'anéantir. *Bien mieux avec ton Français...* C'est ce que je suis censée ressentir. Je parviens à placer mes mains sur son torse et à repousser son étreinte. J'inspire. *Trouve la force, Célia !* Le demi-tour que j'effectue est difficile, mais j'arrive à fuir lâchement, loin de lui.

Sans risquer un dernier coup d'œil qui me ferait craquer à coup sûr, j'atteins le hall de l'immeuble. Je ne sais pas où je trouve la force de ne pas m'arrêter pour m'effondrer. Je ne l'entends pas, il ne m'a pas suivie.

Les trois étages n'ont jamais été aussi difficiles à gravir. Sur le palier, je retrouve Mona, le regard attristé qui, sans un mot, m'envoie sur son canapé. Je me laisse tomber dedans, et elle rejoint son fauteuil.

— Il... elle commence.

—... est bien trop con pour que je laisse Max pour lui, je coupe.

— Possible... Mais il est amoureux...

— D'un moment, pas de moi.

— Arrête donc de finir mes phrases !

Un silence s'installe, puis elle finit par rire.

— « Le cœur a ses raisons que la raison ignore. » Tu connais ce truc ?

— Oui, pourquoi ?

— Alors sers-t'en, bécasse !

Un petit rire m'échappe. C'est n'importe quoi, mon cœur veut Max. C'est mon point G qui veut Roman. Ou l'inverse... En fait, je ne sais plus rien. Je ne suis plus certaine de rien depuis le moment où ses lèvres ont touché ma peau.

— Continue de te mentir à toi-même, ma petite Célia... Ton cœur aura le dessus tôt ou tard, elle marmonne encore.

— Range ta boule de cristal, vieille femme. J'ai pas les moyens pour une séance.

On se regarde un moment avant d'exploser de rire.

— Merci, Mona. Il n'y a que toi pour me faire rire quand j'arrive à me briser le cœur toute seule...

— Ne pleure pas, le destin fait toujours bien les choses. Laisse-toi vivre en attendant.

Je lui fais un sourire qu'elle me rend. *Heureusement que je l'ai.*

— Mona ? je demande plus tard.

— Hmm ?

— Tu sais qui il est ?

Elle ne répond pas, et ça m'oblige à tourner la tête vers elle. Elle sourit.

— Ce garçon n'a pas changé... Toujours aussi beau, elle lâche. Et toujours aussi insolent, bon sang !

Je souris avec une boule dans la gorge. *Alors cette vieille bourrique l'avait reconnu dès le départ.*

— Ah... Mon inconnu de 11 h 05... je soupire.

Mona sursaute et se tourne brusquement vers moi. Je vois les connexions se faire à une vitesse folle dans son regard.

— Non... elle souffle, stupéfaite.

— Eh si... Le même mec depuis le début ! Foutu hasard ! j'envoie

— Sacré destin, ouais ! la petite vieille s'exclame.

20

Célia

— Célia...

J'ouvre les yeux. Max est penché au-dessus de moi. *Merde, mais qu'est-ce qu'il fait ici ?* je me redresse. Mona n'est pas dans son fauteuil.

— Elle a laissé un mot sur ta porte pour que je te récupère... Elle est allée se coucher, je pense, me chuchote Max en suivant mon regard.

Je me suis endormie sur le canapé de ma voisine sans m'en rendre compte.

— Il est tard ?

— Pas loin de vingt-trois heures... J'ai un peu traîné au boulot, ça m'a calmé.

Je lui fais un petit sourire gêné et je me lève. J'attrape mon sac, et on rejoint mon appartement en silence.

— Tu as mangé ? il me demande.

Je fais non de la tête. Avec Roman, j'ai même oublié ça.

— Je te rappelle que tu as fait un malaise aujourd'hui ! Tu ne peux pas oublier de manger !

— C'était un petit vertige, arrête de me mater.

Je me dirige tout de même vers la cuisine et ouvre le frigo, qui ne contient plus qu'une bouteille de ketchup périmée depuis longtemps.

— Je ne te materne pas, Célia. Je m'inquiète pour toi. Tu dors beaucoup, tu as souvent mauvaise mine, et ton « malaise » aujourd'hui était vraiment une alerte !

Je reviens de la cuisine avec un minable verre d'eau.

— J'ai eu mes règles ce week-end, c'est pour ça que je suis fatiguée. Tu t'inquiètes pour rien, boss.

Il me rejoint et me prend mon verre d'eau de la main.

— En parlant de ça, on a du retard à rattraper, bébé. J'ai mal à la queue tellement j'ai envie de toi. Mais je ne veux pas te tuer. Tu dois manger et te reposer, OK ?

— Ouais...

Ça m'arrange qu'il remette ses envies à plus tard, j'ai encore l'esprit coincé quelque part entre mon cœur et ma raison à cause de Roman. Et ce n'est pas du sexe qui va m'aider. J'ai besoin d'autre chose. Max me prend dans ses bras. Doucement, son nez part se cacher dans mon cou.

— Je te propose un plan simple : tu vas prendre une douche pendant que je vais nous chercher à manger !

— Ton plan me paraît parfait !

Max s'éclipse, et je fonce oublier ma journée sous le jet – chaud pour une fois – de ma douche. Je ferme les yeux et repense à Roman, à ses lèvres contre moi et son corps si proche. Il n'a pas le droit de débarquer dans ma vie de nouveau pour me dire... qu'il regrette son comportement ? Et encore moins de reprendre ça en me disant que je suis mieux avec Max. Mais il a raison, je suis bien mieux avec Max. Il est stable et prend soin de moi comme personne ne l'a jamais fait. Alors pourquoi une larme roule-t-elle sur mes joues comme si je venais de vivre la rupture la plus douloureuse de ma vie ?

*

* *

Max me réveille avec tant de douceur que j'en ai le sourire malgré moi. Nous nous sommes endormis aussitôt couchés hier soir. Il est déjà prêt, et je sens une bonne odeur de pancake qui passe doucement la porte de ma chambre. J'en ai l'eau à la bouche. Je m'habille en vitesse et vais le rejoindre, mais je ne trouve personne. J'entends sa voix sur le palier. *Merde, j'espère que Roman n'est pas revenu !*

— Avec plaisir, madame. À plus tard, j'entends.

Je me dirige vers l'entrée quand je vois Max sortir de chez Mona avec une tête de premier de la classe.

Il relève les yeux vers moi.

— Elle m'a traité de benêt... Je ne sais pas si c'est bon signe ou pas. Mais elle aime mes pancakes.

Un grand sourire fend mon visage. Il est adorable.

— Très bon signe ! Elle passe son temps à me traiter de bécasse. Merci beaucoup. Tu sais que tu es adorable ?

Il rit, et nous entrons chez moi.

Trois pancakes plus tard, je ne peux plus rien avaler. Je me prépare pour partir bosser et j'embrasse mon boss.

— Si tu ne te sens pas bien, tu te sers au boulot. Mais tu n'oublies pas de noter ce que tu prends, OK, bébé ?

— OK. Tu arriveras à quelle heure ?

— Comme hier, je pense, ou un peu avant. J'ai de la paperasse à régler.

— Ça marche. Fais comme chez toi. Les clés sont sur la porte, je lui dis avant de l'embrasser de nouveau.

Je descends et je rejoins ma voiture. Pas de grosse berline aux vitres teintées en vue. *Mais pourquoi est-ce que je vérifie ?*

J'arrive presque à l'heure au boulot. Gen est déjà là, et je me dis que c'est bien dommage qu'elle m'adresse à nouveau la parole, parce que je n'ai pas envie de parler du passage de mon client de 11 h 05 hier.

Je la salue et ouvre la porte pour qu'on entre.

— Il est amoureux, j’entends dans mon dos.

Je me tourne vers elle en ouvrant mon vestiaire. Elle me fixe, les bras croisés sur sa poitrine.

— Et tu lui as fait beaucoup de mal, elle ajoute.

Cette fois, je hausse les sourcils.

— Est-ce que je peux savoir de qui tu parles ? je demande en retirant mon manteau.

— Il est beau et célibataire, elle enchaîne.

Je fronce les sourcils. *OK... Roman est à l’ordre du jour.*

— Tu te fatigues pour rien, Gen. Il ne m’intéresse pas, j’envoie en attrapant mon tablier.

— Alors ça, ça m’étonnerait ! Je t’ai vu rougir devant lui pendant une année entière, guetter son arrivée avec la boule au ventre, et d’un coup, il ne t’intéresse plus ?

— C’est ça.

Elle soupire avec force et ouvre son vestiaire. Moi, j’enfile mon tablier.

— Alors tu préfères Max ? elle insiste.

— Ouais, tu comprends vite.

— J’en crois pas un mot, elle crache.

Je plante mon regard dans le sien.

— C’est quoi ton problème, à la fin ? Oui, je préfère Max, et oui, je vais rester avec lui, si c’est ce qui te tracasse. Alors lâche-moi la grappe.

Elle ne répond pas et se contente de serrer les dents.

Je claque la porte métallique de mon casier et me dirige vers elle pour quitter la pièce.

— Tu restes avec Max juste parce qu’il a de la thune ! C’est dingue comme ta vie semble aller mieux depuis qu’il s’occupe de toi, hein !

Je m’arrête net avant de passer le pas de la porte et je me tourne vers elle.

— Et qu’est-ce que tu en sais ? Que dalle. C’est pour ça que tu as les nerfs ? Oui, Max s’occupe de moi, et je m’occupe de lui. C’est ce que font les

gens en couple. Mais pense ce que tu veux, je n'en ai rien à foutre, après tout !

Elle ne dit rien mais me fixe méchamment. Je tourne les talons pour revenir sur mes pas dans la seconde.

— Ah et le client de 11 h 05, il s'appelle Roman Weiss. Comme dans Weiss Corp. Mais tu vois, c'est avec Max que je sors. Je crois que côté thune, j'ai fait le mauvais choix !

Elle ouvre la bouche, et je me casse avant qu'elle réponde. Je sais que le nom de Weiss est assez connu en ville pour qu'elle se fasse une idée de la taille de son compte en banque.

Le début de journée passe au ralenti. Gen a relancé la machine de mes doutes. Je sais que j'ai des sentiments pour Max. Ou peut-être que je confonds sentiments et affection... Je secoue la tête pour chasser cette idée. J'ai de vrais sentiments pour Roman. Non, pour Max, bon sang ! Et puis, lui et moi passons de merveilleux moments ensemble. Il me soutient, je n'aime pas quand il n'est pas là... Et contrairement à ce que pense Gen, je me fiche pas mal de son argent. J'ai toujours vécu sans depuis que je suis indépendante, et peu importent les galères par lesquelles je suis passée, il ne m'a jamais contrôlée. La théorie bancaire de Roman tombe à l'eau encore une fois !

Alors pourquoi je ne ressens pas pour Max cette attirance incontrôlable qui s'empare de moi quand Roman Weiss se montre ? Pourquoi mon cœur bat-il plus vite pour un connard qui me prend pour sa pute que pour celui avec qui je sors ? Des options apparaissent dans mon esprit. Un type parfait, l'autre toxique : mon cœur, visiblement, décide de se tourner vers le mauvais.

21

Célia

— Ah, ma petite chérie ! Comment tu vas ? me demande Mona à peine suis-je entrée chez elle.

— Je suis épuisée. L'amour, c'est plus fatigant que je croyais, j'envoie en me laissant tomber sur son canapé.

J'adore ce truc. J'ai l'impression qu'il connaît mon corps par cœur à force.

— C'est faire l'amour qui fatigue, ma grande, elle me dit l'air malicieux. L'amour, lui, est censé te nourrir, pas te vider de ton énergie...

— Monary Loolis philosophe, bonsoir, j'envoie.

Elle ricane et tousse un peu.

— Je suis certaine que tu serais moins fatiguée avec...

— N'y pense même pas, je coupe avant d'entendre le prénom qu'elle s'apprête à prononcer. Et on en a déjà discuté, Mona, aide-moi et n'en parle pas.

Elle souffle, et un « bécasse » fuse dans l'air.

— Pour une fois que tout roule à peu près bien dans ma vie, je refuse de tout gâcher pour un pseudo-doute, OK ? Roman est... Il est lui. Et je suis très bien avec Max. Il me suffit, et je suis heureuse comme ça.

— Très bien. Mais tu ne te demandes pas pourquoi il y a un doute, justement ? Est-ce qu'il n'est pas censé ne pas y en avoir du tout si Max est le bon ? Si tu es si sûre de toi, Célia, pourquoi le mot « doute » déboule dans chacune de tes phrases dès que j'évoque Roman ?

Je tourne la tête pour éviter son regard perçant. Mona vient de marquer un point, mais je ne lui avouerai jamais, parce que j'ai une fierté.

— C'est bien ce que je dis ! Tu veux mon avis ? Tu es une froussarde ! Et ce que tu ressens pour Roman te fout les jetons... Je n'ai jamais vu une gamine aussi flippée d'aimer... Cendrillon, va !

— N'importe quoi ! Je ne t'écoute plus parce que tu délirés, grand-mère, j'envoie.

C'est tout ce que je trouve à dire.

— Et comment va Béni ? je demande pour changer de sujet.

— Tu crois pouvoir t'en tirer avec une parade aussi ridicule ? Je vois clair en toi, ma chérie !

Je me mets à rire.

— OK... Qui ne craquerait pas pour Roman Weiss ? Tu l'as vu ? Mais j'ai la chance de pouvoir choisir, et c'est Max que je garde. Accepte-le, Mona.

— Jamais ! elle réplique, avec son regard qui semble connaître l'avenir.

Mon changement de sujet finit par fonctionner, et elle me parle un moment de Béni, qu'elle soupçonne de perdre exprès au Scrabble pour pouvoir revenir chaque samedi prendre sa revanche. Je me paye une bonne crise de rire à cette idée. C'est trop mignon de les voir se chamailler tout le temps.

Après avoir fait à manger et dîné avec Mona, je rentre chez moi avant de me faire happer de nouveau par son canapé. Ce truc-là est hanté. Quand je pose mes fesses dedans, je n'arrive plus à en sortir.

J'ai du ménage à faire. Mon appartement ressemblera bientôt à un squat si je n'interviens pas.

Je pousse la porte, et un constat s'impose à mes rétines : du linge est étendu, et plus rien ne traîne. *Est-ce que je me suis trompée d'appartement ?* Non, en fait, j'ai juste un mec en or que je ne mérite vraiment pas. Je me rends compte qu'il a été jusqu'à faire la vaisselle et laver par terre.

Lorsqu'il passe me chercher avant d'aller chez lui, je lui saute au cou pour le remercier. Mona se trompe, Max est parfait, Roman Weiss ne lui arrive pas à la cheville. Je vais arracher ce dernier de mon esprit, de gré ou de force.

*
* *

Une envie de faire pipi du tonnerre me force à ouvrir les yeux sur le plafond de la chambre de Max. Je file rapidement à la salle de bain. À vrai dire, je cours, parce que mon corps me fout une méga pression. *Est-ce que la vessie rétrécit avec les années ?*

J'y reste un moment avant de retourner me pelotonner dans la chaleur du lit.

— Malade ? me demande Max en ouvrant un œil.

— Je suis certaine que tu ne veux pas vraiment les détails, je réponds.

Il rit et fait non de la tête en grimaçant.

— Le réveil sonne dans trois minutes, j'ai largement le temps de te faire jouir, non ? il lance.

La seconde suivante, il s'est glissé entre mes jambes avec un petit sourire.

— Tu te débrouilleras avec mon patron si je suis en retard, je réplique.

Il glisse une main entre nous, pousse ma culotte sur le côté et entre en moi aussitôt sans perdre son temps en préliminaires. Je le sens s'enfoncer jusqu'à la garde. Je ne peux retenir un cri, pas de plaisir, cette fois. Il m'a fait mal et il le sent tout de suite parce qu'il ne bouge plus.

— Ça va ? Pardon, je me suis un peu emballé...

Je lâche un petit rire.

— Non, c'était parfait, mais... Tu as pris quelque chose ou quoi ? Elle a l'air plus grosse que d'habitude...

Il bouge à peine sans me quitter des yeux avec un sourire satisfait. *Quel con, il a pris ça comme un compliment ?*

— Non... C'est toi qui es très serrée ce matin, et putain... ça m'excite, bébé.

Il ressort et revient plus doucement. J'en frissonne tant c'est puissant. Très vite, son nez est dans mon cou, mes ongles dans son dos, et nos gémissements emplissent la pièce en suivant le rythme de nos mouvements.

J'entends le réveil se mettre en route. Nous atteignons l'orgasme quand il sonne pour la troisième fois.

22

Célia

Nous avons fêté nos quatre mois de relation hier soir avec Max, sans baiser mais en retournant manger sur le ponton de la marina, face au coucher de soleil. Il faisait bien plus froid, mais j'ai adoré me souvenir à quel point il m'a étonnée lors de nos premiers rendez-vous. Mais on n'a pas dormi sous le même toit. J'avais promis à Mona de passer la voir en rentrant.

On arrive en même temps au boulot. Gen est en vacances, et c'est Max qui la remplace. Il n'arrête pas, entre la gérance des différents cafés en ville et les relations avec le personnel et les fournisseurs. Je mets les bouchées doubles pour qu'il ait le temps de se reposer, mais il n'est jamais fatigué.

Je m'occupe seule de la mise en place des viennoiseries et autres gourmandises dans les vitrines. J'en ai la gerbe de voir ces trucs-là tous les jours. Ça m'écœure, à force.

J'ouvre avec du retard, mais on s'active avec Max avant le rush de midi, qui sera pire que celui du matin. Je ne suis pas en forme aujourd'hui. J'ai mal au ventre et je n'arrive pas à me concentrer sur ce que je fais.

Onze heures. Je regarde la porte par réflexe et je renverse mon deuxième gobelet de la matinée en manquant d'ébouillanter l'entrejambe de Max. Du cappuccino part s'étaler partout devant la machine à café.

— Merde, Célia, réveille-toi... Secoue-toi un peu, il m'envoie en préparant rapidement un café latte.

— Désolé... je marmonne.

Le désavantage d'avoir son mec comme patron, c'est que, lorsqu'il change de casquette, ça fait drôlement mal.

Je sais qu'il ressent toujours la même chose et que rien n'a changé entre lui et moi depuis hier, mais je n'arrive pas à passer au-delà. Je lui envoie un regard en biais. Il fronce les sourcils et m'observe rapidement nettoyer mes conneries à la hâte pendant que, dans notre dos, les clients patientent.

— Tes mains tremblent. Tu as mangé ? il me demande.

— Ah non, j'ai oublié, je marmonne sans le regarder.

— Oublié... il soupire en regardant l'heure. Va manger maintenant, je vais m'en sortir. Charlie arrive dans dix minutes.

— OK, je finis ça et...

— C'est bon, je vais le faire. Encaisse ton client, ferme ta session et va-t'en avant de tomber.

J'acquiesce et pars me réfugier dans la cuisine avec un sandwich et une canette de soda. Je souffle, plusieurs fois même, et je prends de grandes bouffées d'air, mais je n'arrive pas à retenir de petites larmes. Trop de fatigue et un Max changeant, ça ne me réussit pas du tout.

J'ouvre à Charlie à peine cinq minutes plus tard, la porte de service faisant encore des siennes.

— Oh, ça va, toi ? elle me demande. Tu as une petite mine.

— Ouais, ce n'est rien, je réponds en lui faisant la bise.

Elle ne traîne pas et file aider Max. Je grignote mon sandwich sans conviction.

Trente minutes défilent, et mes mains s'arrêtent peu à peu de trembler.

Max passe en vitesse devant la porte en me jetant un regard. Au retour, il s'arrête.

— Bébé, trouve-moi les jus d'orange, s'il te plaît. Ne prends qu'un paquet, j'irai chercher le reste, c'est lourd pour toi, il me demande avant de disparaître de nouveau.

— OK, j'arrive, je lui réponds assez fort pour qu'il m'entende.

Je vais en cuisine et je fouille les frigos. Merde, personne n'a fait le réassort ? Le stock est à la cave, et j'ai horreur d'y aller. Mais comme j'en ai marre d'être un boulet, je ne vais pas faire un scandale pour y échapper, cette fois.

J'ouvre la trappe au fond de la cuisine. Elle est extrêmement lourde. Je la bloque avec la cale prévue à cet effet et je descends. J'y vais doucement parce que la lumière n'est qu'en bas. Je ne comprends pas pourquoi Max ne fait pas refaire ce truc, c'est vraiment...

J'entends un craquement lourd et, une seconde trop tard, je comprends que la trappe se referme sur moi. Je crois que je lève un bras pour protéger ma tête et éviter le choc, mais en vain, et j'entends un autre craquement associé à une douleur atroce. Le choc est si violent que je dévale le reste des marches jusqu'en bas dans le noir total.

Je sens mon corps en contact avec le sol glacial de la cave et l'odeur de renfermé qui règne toujours ici, mais je n'arrive pas à comprendre comment je dois faire pour me redresser.

J'attends quelques longues secondes qui me font paniquer. J'ai mal à la tête et, quand, enfin, j'essaie de bouger, des douleurs m'agressent de tous les côtés.

Je ne sais pas combien de temps se passe avant que j'arrive à m'asseoir à même le sol. Je m'appuie contre le mur en gémissant. Il fait noir, et j'ai la tête qui tourne si fort que je suis prise de nausées. *Max, tu es où ? Je dois sortir d'ici, je suis enfermée !*

J'essaie de me relever, mais je n'y arrive pas. Je ne sais plus où sont les

escaliers.

Quand, enfin, j'entends des pas loin au-dessus de ma tête, je fonds en larmes sans rien pouvoir faire d'autre.

— Célia ?

— Max ! je crie en pleurant.

J'entends des pas précipités et, brusquement, un grand rayon de lumière m'oblige à fermer les yeux.

— Célia !

Encore du bruit.

— Merde, Charlie ! Dans la cuisine !

*

* *

Quand je rouvre les yeux, je n'arrive toujours pas à me situer. Je suis loin des marches, je crois.

— Bébé, t'as mal où ? Célia, regarde-moi, Max me lance complètement paniqué.

— La trappe s'est refermée, je dis en pleurant. Je suis désolée...

Ses mains doivent être sur mes joues, c'est chaud.

— Je... J'ai vu. Ce n'est rien, bébé. On va appeler les secours, OK ? Mais tu ne dois pas bouger.

Il pousse mes cheveux. Ses doigts sont en sang, et ma panique redouble.

— Max ? Max ! Qu'est-ce que... Charlie envoie soudain.

— Appelle les secours ! crie Max.

J'essaie de tourner la tête vers le haut pour la voir mais Max m'en empêche.

— Ne bouge pas. Regarde-moi. Tu as mal où ?

— Je ne sais pas...

— C'est pas grave. Ne pleure pas, je suis là, Célia ! Regarde-moi, ne ferme pas les yeux.

— Oui...

*
* *

— Célia ! Ouvrez les yeux !

Je les ouvre si difficilement que c'est douloureux. Deux paumes prennent mon visage en coupe. Je crois que c'est Max qui maintient ma tête droite.

— Madame ? Vous m'entendez ? Répondez si vous m'entendez.

Je distingue plusieurs secouristes autour de moi. Je suis toujours dans la cave, je n'ai pas bougé. J'ai dû m'assoupir un moment sans même m'en rendre compte.

— Bébé ? Réponds. Tu m'entends ? Max me demande, l'air inquiet.

Je fixe mon regard sur lui. Il est là, mais ce n'est pas lui qui me touche.

— Max...

— Panique pas, mon amour, je suis là. Les secours vont te faire sortir d'ici, mais tu vas peut-être avoir un peu mal, tu dois nous le dire, OK ?

Je bouge la tête un peu pour répondre.

— Ne fermez pas les yeux, madame, regardez-moi.

*
* *

Je fronce les sourcils. La lumière me gêne. Je vois des hommes penchés au-dessus de moi et Max parmi eux.

— Célia, il faut que tu restes éveillée. Les secouristes vont te conduire aux urgences rapidement.

Le brancard avance, et Max disparaît de nouveau. Je l'entends mais je ne le vois pas. On a placé quelque chose autour de mon cou et de mes épaules. Je ne peux plus bouger que mes yeux.

— Le genou est déboîté, l'avant-bras sûrement cassé, et elle a un trauma crânien. On la transfère directement à l'hôpital principal, c'est le plus proche, j'entends quelqu'un dire.

Je ferme de nouveau les yeux.

*
* *

— Les constantes sont bonnes.

— Célia, vous m'entendez ?

— Hmm...

— Ne paniquez pas, je vous ai administré un antidouleur pour le trajet. Votre vision peut être perturbée, et si vous avez la nausée, c'est normal.

Je bouge la tête pour lui répondre. Je suis fatiguée... très fatiguée.

— Relance la morphine...

— Non, il y a un problème... La tension est en chute.

— Quoi ? Célia, vous m'entendez ?

— Madame, ouvrez les yeux ! Ne vous endormez pas !

*
* *

J'entends des sons, comme si, d'un coup, mes oreilles se remettaient en route et qu'elles forçaient mon esprit à revenir de je ne sais où. Mais elles sont les seules à le faire. J'ai l'impression que mon corps est paralysé. J'entends toutes sortes de choses que je n'arrive pas à analyser tout de suite. Puis, après un moment, mes yeux s'ouvrent.

Il fait nuit, je crois, et je suis seule dans une chambre d'hôpital.

La chute, la cave, la trappe, tout me revient d'un coup, et je jure sentir mon cœur bondir en moi.

Max n'est pas là. J'essaie de bouger et je parviens tout juste à me redresser. J'ai une jambe et un bras immobilisé.

— Je préfère la garder en observation encore quelques jours, juste pour m'assurer que tout va bien, j'entends soudain.

— D'accord. Je préfère aussi.

Je reconnais la voix de Max.

Quelques mots sont échangés, puis la porte s'ouvre et je le vois enfin. Il lève les yeux vers moi et me sourit. Il est avec une femme, pas très grande, asiatique, avec des cheveux noirs et bien raides.

Elle s'avance vers moi d'un côté du lit, et Max l'imité de l'autre côté.

— Bonsoir, mademoiselle Fowell, elle dit tout bas. Je suis le docteur N'Guyen. C'est moi qui me suis occupée de vous quand vous êtes arrivée. Comment vous vous sentez ?

— Ça va, je crois... je réponds.

Ma voix est cassée, et c'est douloureux d'articuler ces quelques mots. Elle me sourit avant de reprendre :

— Nous avons suturé votre front. Cinq beaux points. Mais ne vous en faites pas, c'est à la racine des cheveux, vous n'aurez pas de cicatrice trop visible. Vous êtes arrivée ici avec un traumatisme crânien qu'il faudra surveiller, mais il est minime, cela devrait aller. C'est votre bras qui nous a donné le plus de souci. Il était cassé à trois endroits. J'ai dû vous opérer pour remettre tout en place. Vous avez une broche dans le bras, mais passé la convalescence, vous n'aurez aucune séquelle. Est-ce que vous avez des questions ?

Le silence revient, et je ne dis rien. C'est beaucoup d'informations d'un coup.

— Je vais bien ? je finis par demander.

Elle émet un petit rire.

— Oui, bien que votre chute semble avoir été impressionnante, vous allez bien, très bien même. Vous en avez pour quelques semaines de guérison, tout de même, et nous avons également eu quelques... disons « problèmes » avec l'anesthésie. J'ai dû faire des examens supplémentaires. J'aurai les résultats demain matin au plus tôt. Je reviendrai donc vous voir, elle termine, le sourire aux lèvres. Mais rien de grave, nous en sommes certains.

— D'accord, merci, lui dit Max.

— Reposez-vous. À demain. Bonne nuit.

— Merci, je réponds avant qu'elle disparaisse.

Je tourne la tête vers Max, qui porte doucement son regard sur moi.

— Euh... Tu veux quelque chose ? il me demande doucement.

Je fais non de la tête.

Il me sourit, mais son regard ne suit pas. Il est inquiet. Il se penche un peu pour m'embrasser. Mes lèvres sont si sèches que je ne sens rien de sa douceur habituelle.

— Un peu d'eau, tu dois avoir soif.

J'acquiesce. Je pourrais boire une citerne tellement j'ai soif. Max disparaît et revient aussi vite avec une carafe et un verre.

— Tiens, tu n'as le droit qu'à trois gorgées. Tu pourras manger d'ici peu apparemment.

Il m'aide à boire et, une fois chose faite, j'essaie de me redresser, mais j'ai mal absolument partout.

J'arrive à regarder mon bras. Il est plâtré à partir du milieu de ma main jusqu'au-dessus de mon coude.

Le silence revient. Max ne me regarde pas. Il fixe ses mains, et je panique. *Est-ce qu'il m'en veut ?* J'ai un gros instant de doute, alors, je sors le premier truc qui me vient.

— Je suis désolée...

Max fronce les sourcils et plonge rapidement les yeux dans les miens.

— Ne t'excuse pas. Ce n'est pas ta faute, c'est plutôt la mienne, j'aurais dû faire changer cette trappe depuis longtemps, il me répond.

Je tends ma main encore valide vers son visage et lui caresse la joue. Il s'appuie dessus en fermant les yeux.

— Putain, j'ai eu peur, Célia, tu n'imagines pas, il chuchote.

— Je vais bien...

— On aurait pu éviter tout ça... Mais, bref, je ne vais plus te lâcher maintenant. Je me suis rendu compte que j'aurais pu te perdre et... Nom de

Dieu, si ça devait arriver, je ne pourrais pas m'en remettre.

Mon souffle s'est arrêté une courte seconde. Peut-être que je ne suis pas bien réveillée et que j'ai reçu un vrai gros coup sur la tête, mais ça ressemble vraiment à une déclaration. Et je ne sais pas quoi répondre.

Un silence s'installe, mon pouce caresse doucement sa peau, pour compenser mon silence, sans doute.

L'instant suivant, Max est allongé, plus ou moins avec moi, dans le lit. Je me cale contre lui. Une de ses mains caresse mes cheveux. Il ne m'en faut pas plus pour commencer à somnoler.

— J'ai hâte qu'on rentre à la maison... chuchote Max.

Mes yeux se ferment tout seul, mais mon esprit est bien là. Un baiser atterrit sur mon front.

— Je t'aime, Célia.

Mon cœur, qui devrait faire des sauts périlleux de joie, ne réagit pas plus que si Max m'avait avoué vouloir faire des courses. Mes yeux restent fermés et mon corps immobile.

23

Célia

Lorsque je rouvre les yeux, je vois encore une fois ce plafond blanc déprimant. Mais très vite, d'autres détails s'imposent à moi : la respiration de Max à côté de mon oreille, les bruits lointains de la circulation, et cette envie de faire pipi qui, je le pressens, si je perds plus de temps dans ce lit, va se transformer en incident honteux.

J'essaie de me redresser, je vise la porte à l'autre bout de la pièce à peine éclairée. La douleur me fait gémir, et Max ouvre les yeux dans la seconde.

— Célia ? Qu'es...

— Il faut que j'aille aux toilettes, Max. Bouge !

Il s'affole, non sans me lancer un regard en biais. Je ne sais pas ce qui me prend de lui adresser la parole comme ça, mais on verra ça après, quand j'aurai vidé ma vessie !

— Bouge pas, je vais chercher quelqu'un, tu n'as pas le droit de te lever toute seule encore.

— Oh non... Max, ça urge, là.

— Serre les fesses, bébé ! il lance en passant la porte en coup de vent.

Serre les fesses, serre les fesses... Je serre les fesses et c'est pire !

— Bonjour, vous êtes bien matinale, mademoiselle ! s'exclame soudain une bonne femme.

Je sursaute, et le sourire poli que je réserve pour ces cas-là fuit mon visage pour la regarder avancer dans la pièce en prenant son temps. *Qu'elle active ! Je vais me faire dessus !*

J'entends Max me dire qu'il va se chercher un café pour se réveiller. Je ne lui réponds pas, trop concentrée sur les toilettes.

— Je vais vous aider à vous asseoir d'abord, et ensuite, on se lèvera, récite la femme en se pointant devant moi.

On fait tout ce qu'elle a dit mais en beaucoup trop de temps pour moi. Je pleure presque de soulagement quand je peux enfin me laisser aller, au-dessus des toilettes.

— Ah la vache, j'en pouvais plus ! je m'exclame.

L'infirmière, qui m'attend dehors, se met à rire.

Quand j'ai fini, elle m'aide à me rallonger dans le lit et disparaît.

Max revient avec un café chaud et fumant. Je ne lui dis rien, mais l'odeur de ce truc est infecte. Il ne devrait pas le boire, les instantanés de machines à café sont toujours douteux.

Il a à peine le temps de le gober que le docteur N'Guyen entre dans la pièce en frappant doucement. Elle tient ce que je devine être mon dossier médical en main.

— Bonjour, elle nous lance aimablement.

— Bonjour, on envoie en cœur.

On échange un petit regard amusé, et il me lance un clin d'œil qui me fait sourire.

— Vous avez meilleure mine, la nuit s'est bien passée ? elle demande.

— Oui, j'ai mal partout... je grince.

— Ah ! On vous donnera quelque chose pour ça. J'ai eu vos résultats, elle annonce avec un sourire.

J'avoue ne pas y avoir pensé depuis hier soir quand j'ai rouvert les yeux,

et ça me rassure de la voir avec un sourire pareil, ça veut dire que je vais bien.

J'échange un regard avec Max juste à côté de moi, puis on la regarde dans l'attente de la suite. Elle baisse les yeux sur les papiers qu'elle a en main et me regarde en fronçant les sourcils.

— Je... elle commence avant de s'interrompre.

Elle s'éclaircit la gorge. Eh merde, ce sourire n'était peut-être pas si rassurant que ça. Je lance un regard sur Max, qui fronce les sourcils comme moi.

— Tout va bien ? il demande.

— Oui, oui, elle répond en tournant la tête vers moi. Vous êtes enceinte. Et votre chute, visiblement, n'a pas affecté votre bébé, elle lâche d'un bloc.

Je cligne des yeux. Plusieurs fois.

— Quoi ? j'envoie en premier.

— Enceinte ? dit Max, les yeux écarquillés.

— Oui, oui, enceinte. Vous attendez un bébé, elle ajoute, souriante.

Un silence s'installe. Nous sommes incapables de réagir. Tout ce que je capte, à cet instant, c'est mon cœur qui bat contre mes oreilles beaucoup trop fort.

— Je dois vous refaire une prise de sang rapidement afin de voir de combien de mois, mais vu votre ventre, ça doit être tout récent, elle ajoute.

— D'accord... je souffle.

Je n'ose pas croiser le regard de Max. Il est debout, à côté du lit, les mains enfoncées dans ses poches, et je n'ai qu'une envie : savoir ce qu'on va faire. Parce que moi, je suis larguée.

Le docteur N'Guyen part et revient avec un petit plateau. Je ne regarde pas lorsqu'elle plante l'aiguille dans le creux de mon bras, mais mon cœur subit tout de même un dérapage.

— Parfait. Je pense avoir les résultats d'ici une heure ou deux, elle annonce quand elle reballe.

— OK, et euh... Je ne comprends pas. Les résultats de quoi, si on sait déjà qu'elle est enceinte ? demande Max.

— Le sang, pendant la grossesse, contient ce qu'on appelle du bêta-hCG, une hormone dont le taux augmente régulièrement au début de la grossesse. Je vais ainsi pouvoir vous dire quand la grossesse a débuté, et donc, quand vous allez avoir ce bébé, elle explique. Je repasse vous voir dès que j'ai les résultats. En attendant, mademoiselle Fowell, reposez-vous deux fois plus !

La porte de la chambre se referme doucement, et je me retrouve seule avec Max. Je baisse les yeux sur mon ventre. Il est plat, comme d'habitude. J'ai du mal à croire que je suis vraiment enceinte. Je ne me sens pas différente, en fait.

— C'est dingue... souffle Max.

Il est planté devant la fenêtre et me tourne le dos.

— Ouais...

Le silence revient. J'ai envie de pleurer, et maintenant, je sais pourquoi je suis aussi sensible et fatiguée ces derniers temps.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? je murmure.

Le souci, avec Max, c'est que je ne sais jamais comment le prendre. Et là, c'est pire que tout, il est totalement inaccessible. J'attends en silence qu'il réagisse, mais il ne bouge pas.

— Max ? Tu vas devoir me parler, là, parce que je panique sérieusement, j'envoie plus sèchement.

Il se retourne enfin pour me faire face.

— Bon... Ce n'était clairement pas prévu...

— Oui, je sais...

— Et je ne crois pas qu'on soit prêts pour ça, il ajoute.

Ses mains quittent ses poches pour aller se perdre dans ses cheveux.

— C'est clair, on n'est pas prêts du tout, même.

— Et... Mais... Je...

Je hausse les sourcils. C'est la première fois que je vois Max aussi perdu.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? je demande.

Il plante son regard dans le mien, et un petit sourire passe.

— Je... Et si on le gardait ?

J'essaie d'avaler la boule qui se forme dans ma gorge, mais rien à faire, les larmes coulent à vitesse grand V. Max s'approche rapidement.

— Merde, désolé, ce n'est pas ce que tu voulais ? Pourquoi tu pleures ?

— J'en sais rien ! Je chiale pour un rien, on dirait, j'envoie.

Il se met à rire et vient s'asseoir sur le bord du matelas pour me serrer contre lui.

Je lâche un sanglot. C'est pathétique, mais je n'arrive pas à me contrôler.

— Alors, qu'est-ce que tu veux faire, Célia ?

— Je ne sais pas... Je n'ai pas d'argent de côté et je ne suis pas certaine de garder mon job, mon patron est un horrible macho et...

Il éclate de rire pour me couper la parole.

— J'ai ce qu'il faut, moi. J'ai de quoi nous faire vivre, tous les trois.

Je ne dis plus rien. J'ai l'impression d'avoir gagné au loto sans même avoir joué, mais une part de moi reste plus que terrorisée. C'est si brusque... Mais j'imagine que c'est comme ça pour tout le monde.

— On va devoir se préparer, je crois, je souffle.

Max me serre plus contre lui.

— Bordel, si on m'avait dit ça hier, je ne l'aurais pas cru. Célia, on va avoir un bébé !

Il tient mon visage en coupe en ignorant mes larmes et m'embrasse goulûment. Je le repousse en grimaçant.

— Ah tu pues le café, c'est à vomir !

Il se met encore à rire, et je l'imites.

On passe l'heure suivante à parler, à regarder mon ventre. J'avoue ne pas trop oser en approcher les mains, j'ai encore des milliers de doutes. Est-ce qu'on fait le bon choix ? Est-ce une bonne chose d'avoir ce bébé ? Est-ce que ce n'est pas trop tôt ? Est-ce que je peux être maman ?

Je secoue la tête pour arrêter le flot de questions qui ne semble pas avoir de fin. J'ai Max, et c'est le plus important à mes yeux. Il continue de me surprendre. J'ai cru qu'il allait partir en courant, mais non, il est encore plus proche de moi.

— Je crois que je t'aime, Célia, il me dit.

Son regard se plante dans le mien avant de le fuir, par gêne. Je ne peux pas faire semblant de dormir cette fois. Ce ne sont que quelques mots, après tout... Je ne peux pas lui mettre un vent dans un moment pareil.

J'ouvre la bouche.

— Je...

— C'est encore moi, j'ai les résultats !

Je sursaute et referme aussitôt les lèvres. Le docteur vient d'entrer dans la chambre. *Ouf ! Sauvée par le gong, comme on dit.* Max reste debout à côté de moi et vient entrelacer ses doigts aux miens. Il me fait même un petit sourire et ne semble pas se rendre compte de ce qu'il vient de se passer en moi.

Le médecin s'avance jusqu'à être au bout du lit et baisse les yeux sur les feuilles qu'elle tient.

— Est-ce qu'on peut savoir ce que c'est ? demande Max.

Sa question me surprend, on ne sait même pas de combien de mois je suis enceinte. La femme se met à rire.

— Non, pas encore, je vais devoir faire une écho pour ça. Pour le moment, tout ce que je peux vous dire, c'est que Célia semble faire... un déni de grossesse, elle annonce.

— Comment ? demande Max.

— Je me doutais que vous n'étiez pas au courant, reprend le médecin. Parce que vu l'avancée de la grossesse et le ventre toujours plat, je pense que vous faites un déni de grossesse, Célia.

J'ai un coup de pression hallucinant, au point que mon souffle se met à faire n'importe quoi. *Putain, mais de quoi elle parle ?*

Je me redresse en grimaçant. Max serre mes doigts.

— Un déni ? je répète.

— En effet, un déni de grossesse. Une femme peut être enceinte et ne s'en rendre compte que le jour de l'accouchement. Son ventre reste plat, elle n'a aucun symptôme et elle peut même avoir toujours son cycle menstruel, elle explique. Et vu les résultats de la prise de sang, vous êtes enceinte, il n'y a aucun doute là-dessus. Ne vous inquiétez pas, vous n'allez pas accoucher demain, vous avez encore environ quatre mois de grossesse devant vous. Ça arrive beaucoup plus souvent qu'on ne le pense, surtout dans le cadre d'une première grossesse...

Je l'écoute à moitié, c'est comme un coup de massue en plein visage. Mes oreilles sonnent, et mon regard se fige dans le vide. *Je suis enceinte depuis plusieurs mois et je n'ai rien vu ?*

Max lâche ma main si brusquement que j'en tourne la tête vers lui. C'est comme si ma paume l'avait brûlé.

— Quatre mois ? il demande froidement.

Mes yeux dévient sur le médecin qui reprend la parole :

— Oui, votre amie est enceinte de vingt-cinq semaines. Je vous le confirme avec une échographie, si vous voulez. Cela fait un peu plus de cinq mois.

Un silence s'abat sur nous. Un seul truc tourne en boucle dans mon esprit : cinq mois. *Cinq mois. Cinq mois. Cinq mois !*

C'est comme une bombe qui explose, et ça m'assomme avec violence. *Cinq mois ?*

— Célia, tonne Max.

J'entends sa voix, mais impossible de le regarder. Il doit s'attendre à ce que je réponde à sa question muette : comment je peux être enceinte de cinq mois alors qu'on est ensemble depuis quatre ?

Je remonte le temps à une vitesse fulgurante quand il s'écarte d'un bond pour s'éloigner de moi. Je percute enfin ce que tout ça veut dire, et il doit avoir eu la même déduction. J'étouffe un sanglot, une main tremblante de

peur devant la bouche, et je fonds en larmes. *Mais quel cauchemar ! C'est impossible ! Ils doivent se tromper !*

— Qu'est-ce que... ? commence le docteur. Je sais que c'est surprenant comme nouvelle, mais vous ferez de très bons parents, j'en suis sûre, elle continue en espérant nous rassurer.

J'arrive à peine à voir que Max tourne les talons et envoie la porte dans le mur en partant.

— Max ! j'appelle en essayant de me lever.

— Mademoiselle, vous devez rester allongée ! Ne bougez pas, je vais le chercher. Surtout, restez allongée ! m'ordonne le médecin en m'empêchant de bouger.

Elle tourne elle aussi les talons et s'en va.

Je n'arrive pas à m'arrêter de pleurer et, dans mon crâne, ça fuse dans tous les sens.

J'essaie de reprendre mon souffle lorsque le docteur revient.

— Je n'ai pas pu le rattraper, je suis désolée...

Je baisse la tête. L'humiliation est telle que plus un mot ne sort de ma bouche. Je fixe mon ventre plat. Il y a un bébé qui vit là-dedans depuis cinq mois ? C'est impossible !

Je relève la tête vers le médecin.

— Vous avez dû faire une erreur ! Au maximum, je dois être enceinte de trois mois ! Pas de cinq !

— Non, il n'y a aucun doute. Cela fait bien cinq mois. Ce sont des choses qui arrivent, ça ne veut pas dire que vous serez de mauvais parents. Et vous semblez tellement amoureux, vous ferez face ensemble, j'en suis certaine.

Des larmes silencieuses coulent sur ma blouse et y laissent des auréoles. *Cinq mois...* Je n'ai pas besoin de calculer pour savoir qu'il y a cinq mois, j'étais sur ce banc, dans la propriété Weiss, avec Roman. Mais c'est impossible, je lui ai mis moi-même le préservatif !

— C'est impossible, je vous dis ! Alors faites d'autres examens, je ne

peux pas être enceinte de cinq mois.

— Nous devons vous faire une écho. On pourra mesurer le bébé pour confirmer les résultats de la prise de sang... On peut attendre que votre compagnon revienne, si vous le souhaitez. Je sais que c'est souvent plus compliqué pour les futurs papas...

Je ne réponds pas, je n'y arrive pas.

— Laissez-lui un peu de temps. Vous semblez être un couple soudé, il va revenir, elle ajoute.

— Laissez-moi, s'il vous plaît.

— D'accord, je repasse un peu plus tard... elle chuchote en regagnant la porte de la chambre.

Je ne la vois même pas quitter la pièce. Je reste sans bouger, écrasée par cette nouvelle. Je prie silencieusement pour que Max réapparaisse pour me hurler dessus, me balancer qu'il me hait de lui avoir menti, qu'il ne veut pas de ce bébé. N'importe quoi pourvu qu'il revienne et que j'arrive à lui expliquer que ça doit être une putain d'erreur de la prise de sang. Je me suis protégée avec Roman, j'en suis certaine.

La journée passe lentement, entrecoupée par les passages répétés des infirmières. J'entends ce qu'elles me disent mais je n'écoute pas. Le choc est trop violent à encaisser toute seule. Et Max ne revient pas.

La nuit tombe sans que je m'en rende compte. La télé, que quelqu'un a dû allumer sans que je m'en aperçoive, finit par s'éteindre toute seule. Je reste longtemps éveillée dans le noir avant de m'endormir, les joues trempées des larmes qui y coulent sans discontinuer.

Je me réveille plusieurs fois dans la nuit en sursaut. J'ai peur que Max revienne et de le louper.

Quand une infirmière arrive à sept heures, je suis encore en train de sécher mes larmes à coups de revers de manche.

— Bonjour, mademoiselle, elle me salue gentiment.

Je lui fais un signe de tête en retour. Elle me dépose un plateau de nourriture sur un chariot roulant et s'en va. Je n'y touche même pas.

— Bonjour, vous ne mangez pas ? me demande une autre infirmière un peu plus tard. Tenez, elle me dit en posant quelque chose sur le lit.

Je relève la tête et je vois mon sac à main, qui était resté dans mon casier au boulot.

— Qui l'a ramené ? je lui demande.

Ma voix est comme endormie, en suspens dans une autre réalité, loin de ce cauchemar.

— Je ne sais pas, il a été déposé à l'accueil.

Je me redresse doucement. Les douleurs ont fait leur chemin depuis hier. La plupart ont disparu pour ne laisser qu'un gros tiraillement dans le bas de mon ventre. Comme si j'allais avoir mes règles. Ça me laisse un horrible espoir que le docteur se soit planté et que ma vie reprenne son cours après une bonne tranche de rire avec Max.

J'attrape mon sac et je fouille dedans pour trouver mon téléphone. Si je l'appelle, peut-être qu'on pourra parler et que je pourrai essayer de rattraper toute cette merde.

Quand je mets enfin la main dessus, il est éteint et je n'ai pas de chargeur. Je me laisse retomber sur les oreillers en soupirant. Je crois que tout ce cauchemar m'a vidée du peu de forces que j'avais.

Quand je relève la tête, l'infirmière a déjà filé.

*
* *

J'ouvre les yeux. Trois jours que je suis ici, et j'ai dormi un peu plus longtemps cette nuit. J'essuie mes joues qui n'ont pas le temps de sécher. Le docteur N'Guyen vient me parler plusieurs fois par jour et me demande si Max m'a donné des nouvelles. Elle a essayé de l'appeler, mais sans succès.

Le matin du quatrième jour, j'ose enfin regarder mon ventre dans le miroir de la petite salle de bain. Les larmes me montent aux yeux. Il commence à s'arrondir légèrement. Ou peut-être que je me fais des idées. J'approche ma paume de cette rondeur qui m'est complètement inconnue, mais ma main reste tremblante à plusieurs centimètres. Je n'y arrive pas. Je refuse de croire que tout ça est vrai.

Une infirmière me ramène les vêtements que j'avais quand je suis arrivée.

Un peu plus tard, une autre femme vient vérifier mon genou. Elle enlève la grosse attelle et en place une plus petite, qui maintient fermement mais discrètement ma jambe.

Je me retrouve à nouveau seule dans la chambre, assise sur le lit, les yeux dans le vide. *Quatre jours, et il n'est pas revenu.*

Je quitte la chambre quelques minutes plus tard pour rejoindre les téléphones publics au rez-de-chaussée. J'introduis ma monnaie et je tape le numéro de Mona. La sonnerie résonne, mais personne ne répond. Je m'obstine, elle était peut-être loin du combiné et il lui faut du temps pour se déplacer.

— Allô ? je finis par entendre après trois tentatives infructueuses.

— Mona...

Je n'ai pas le temps d'enchaîner, je pleure déjà à chaudes larmes.

— Célia, mais qu'est-ce qu'il se passe ? Quatre jours que je m'inquiète ! Arrête donc de chialer, explique-toi, tu me fous les jetons !

— Je... je suis à l'hôpital et...

— Quoi ? Oh mon Dieu ! C'est ta maudite voiture, c'est ça ? Tu as eu un accident !

— Non, non... Mona, écoute-moi, s'il te plaît, je... J'ai fait une chute au boulot, je me suis retrouvée ici.

— Oh ma petite chérie. Respire, et n'essaie pas de me ménager, ça m'inquiète encore plus.

— Oui, pardon... J'ai un bras cassé et quelques points de suture, alors...

Je ne dis plus rien. Mona soupire.

— Ils t'ont trouvé un cancer ou quoi ? Célia, pourquoi ils t'ont gardée aussi longtemps ?

— Non, ils ont trouvé un bébé, je réplique en pleurant.

Silence. J'en profite pour essayer encore mes joues pendant que, dans mon dos, la vie continue comme pour mieux me montrer que la mienne est en train de s'arrêter.

— Qu... quoi ? Comment ça un bébé ? lance Mona.

— Oui, un bébé. Et Max a foutu le camp en courant quand on nous l'a dit.

— Quelle espèce de sale petit enf...

J'écarte le téléphone de mon oreille pour la laisser déblatérer ses habituelles insultes. Quand elle a enfin terminé, je reprends l'appareil.

— Et pourquoi tu ne l'as pas retenu pour lui envoyer ton poing en plein visage ?

— Parce que... Parce que je suis enceinte de cinq mois, d'après ce qu'ils disent... et que je suis avec Max depuis quatre mois, Mona.

Silence.

— Oh... Nom de Dieu de bor...

J'écarte encore l'appareil un instant.

— Alors, on ne panique pas, elle dit lorsque je reprends la conversation. Je suis là pour toi et je vais t'aider. Et puis, tu n'as pas besoin de ce trou du cul de Français ! Mais du coup, de qui est ce bébé ? Si tu ne l'as pas fait avec ce Franç... Oh ! D'accord.

Je ferme les yeux. Elle a deviné toute seule.

— Promets-moi de ne pas lui en parler. Chaque chose en son temps... Je...

— Espèce de bécasse, il faut le lui dire au plus vite, qu'il prenne ses responsabilités.

— Non ! Parce qu'ils ont sans doute fait une énorme erreur sur les dates. Alors ça n'a rien à voir avec Roman, c'est impossible. Je sais ce que je dis, à la fin ! J'attendais que Max revienne pour faire une échographie, mais il a disparu dans la nature... Alors je vais avancer sans lui pour l'instant. Faire cette écho de merde et lui prouver que c'était une erreur !

— Et si ce n'est pas une erreur, ma grande ? Si Roman est le papa de ton bébé, tu dois le lui dire !

— Oui... Mais ça n'arrivera pas ! Pour le moment, j'ai juste besoin de... de ton canapé et de réussir à sécher mes putains de joues !

— Hmm... Je comprends. Après tout ce temps, tu peux bien encore attendre quelques jours pour le lui annoncer. Je suis certaine que vous serez des parents parfaits... Depuis le départ, le destin a décidé de vous réunir, Roman et toi.

— Je te laisse, Mona. Je n'ai plus de monnaie... je mens honteusement pour ne pas en entendre plus.

— Quand est-ce que tu sors ?

— Je ne sais pas. Demain, je crois. Je t'appelle quand ils me libèrent.

— D'accord ! Sèche tes larmes, ma petite chérie, tu es plus forte que tu le penses.

— Merci d'être là, Mona.

En début d'après-midi, le docteur N'Guyen repasse par ma chambre.

— Bonjour, Célia, comment vous sentez-vous ?

— Ça va... je réponds.

C'est ce genre de « ça va » qu'on envoie quand tout est à deux doigts d'exploser en nous. Je n'ose même pas ouvrir ne serait-ce qu'un peu les vannes pour balancer ce qui me stresse, de peur de ne plus pouvoir me contenir. Comme un barrage sur le point de céder, je sais que les larmes peuvent déborder à tout moment. J'ai juste hâte qu'on en finisse et qu'on passe de cinq à trois mois. C'est dingue de se dire que ma vie future ne tient qu'à une analyse de sang foireuse.

— Est-ce qu’il... commence le docteur.

— Non.

— OK, toujours pas de douleur au bas du ventre ? Ça devrait vous donner la sensation d’un petit tiraillement, en principe, elle enchaîne.

— Oui, un peu.

C’est faux, j’ai vraiment mal depuis plusieurs jours, au point que je ne peux pas oublier la douleur, mais je ne veux pas qu’on me donne de quoi lutter contre cette souffrance.

— C’est normal, votre corps va rattraper son retard maintenant. Vous allez vous arrondir très vite. Est-ce que vous êtes prête pour l’échographie ? Si vous et le bébé allez bien, vous pourrez rentrer chez vous !

— Oui, OK...

Elle sort de la pièce et revient avec une nana habillée en rose qui pousse un chariot.

— Bonjour, je suis Ana, je suis gynécologue. On va regarder si bébé se porte bien, et surtout, où il est caché, elle envoie, enjouée. Allongez-vous et relevez votre haut, puis descendez un peu votre pantalon.

Je respire un coup en les regardant s’installer près du lit. Je m’allonge doucement et je fais ce qu’elle m’a dit.

— Vous avez déjà passé une écho ? elle me demande en allumant l’appareil.

— Non... C’est la première fois.

— OK, vous allez voir, rien de bien sorcier. On y va ?

— Ouais...

— Je vais d’abord faire ce qu’on appelle une palpation, juste pour situer le bébé. Comme, apparemment, il n’est pas du tout au bon endroit, il doit bien être quelque part.

— OK...

Je flippe. Chacun de ses mots rend le truc encore plus vrai.

Très vite, elle pose ses mains sur le bas de mon ventre puis remonte, redescend, appuie si fort par endroits que je grimace.

— Votre corps semble vite prendre le pli. Votre bébé est en train de trouver sa place. J’ai senti la tête à côté de vos côtes.

Elle a senti la tête !

Je ferme les yeux et reprends mon souffle pour contenir ma panique.

— C’est parti pour l’écho, elle poursuit.

Je prends une grande bouffée d’air et je hoche tête. Elle me fait un sourire et se concentre sur mon ventre. Je détourne la tête comme si ce qui se trouvait là était horrible à regarder. Elle attrape une bouteille blanche qu’elle secoue vivement avant d’en étaler le contenu à même ma peau. C’est glacial, et je me crispe sans le vouloir.

— Désolée, c’est toujours un peu froid, elle marmonne.

Le silence revient. Quelque chose vient toucher ma peau. Je lance un rapide coup d’œil : elle appuie un truc blanc en plastique qui est relié à un fil sur mon ventre.

— Alors, où te caches-tu, bébé ? elle demande, comme si la chose en moi pouvait lui répondre.

Derrière elle, le docteur N’Guyen me fait un petit sourire avant de regarder l’écran comme sa collègue qui bouge l’espèce de poire en plastique et remonte plus haut jusqu’à mon nombril.

— Ah te voilà, elle lâche soudain en me faisant sursauter.

Je tourne brusquement la tête pour regarder l’écran. Je ne sais pas ce qui me pousse à vouloir voir ce qui se passe en moi. La peur ou la curiosité ? Je scrute l’écran mais je ne vois rien d’autre que des taches noires et blanches jusqu’à ce que mon cœur s’emballe. Je viens de deviner une toute petite main, avec de minuscules doigts qui ont l’air de gigoter. Ou c’est mon esprit qui déraile ? Comment cette chose peut déjà avoir des doigts ?

— Il suce son pouce, ajoute le docteur.

Quoi ?

Je fronce les sourcils, et elle tourne l'écran un peu plus vers moi avec un petit sourire hésitant.

— Ici, regardez, vous avez son nez... On dirait qu'il est de vous. Et, juste en dessous, sa main.

Elle lève un doigt, et c'est comme si ma vision s'adaptait. Je vois son petit visage de profil et son petit poing collé sur sa bouche. Le docteur et la gynécologue me sourient, mais je reste bloquée sur ce que je vois. Elle bouge la poire en plastique sur mon ventre et, bientôt, elle me montre les pieds, les jambes et le cordon ombilical. Quand elle me fait écouter le cœur du bébé, je fonds en larmes sans retenue.

Le docteur m'explique ce qui va se passer dans mon corps dans les semaines qui vont arriver. Plus elle m'en parle, moins j'en ai envie. Tout ça va trop vite. Tout ce que j'arrive à faire, c'est hocher la tête en contenant mes larmes.

— Vous voulez savoir le sexe ? elle me demande soudain.

— Euh... Oui, je dis, hésitante.

Elle se replonge dans son écran et tourne la poire dans tous les sens, jusqu'à s'immobiliser.

— Hmm... C'est une fille ! Il faudra certainement refaire une autre écho, mais je suis certaine que c'est du rose que vous allez acheter.

Je ferme les yeux. *Une fille, c'est une fille...*

Le docteur me sourit et se concentre plusieurs minutes sur l'écran. Elle trace des traits sur ce qu'elle voit. Je n'ai aucune idée de ce qu'elle fait et je m'en fous. Tout ce qui me passe par l'esprit, c'est que je suis enceinte d'une fille.

— J'ai fait toutes les mesures, le diamètre du crâne, la longueur de la colonne et même les fémurs, vous êtes enceinte de... disons cinq mois et quelques jours.

Je ferme les yeux. Je n'arrive plus à retenir la panique qui m'envahit.

— Célia ? Respirez bien...

— Je ne peux pas être enceinte de cinq mois... je pleure.

— Je suis formelle, c'est cinq mois, place la gynécologue en essuyant le gel sur mon ventre.

— Vous vous souvenez de la conception ? Ou peut-être que quelqu'un... commence le docteur.

Oh mon Dieu ! c'est horrible !

— Oui, je m'en souviens. Et on s'est protégés, je m'en souviens très bien aussi !

— Les préservatifs ne sont sûrs qu'à 99 %, Célia. Ce sont des choses qui arrivent.

Non... non ! Pourquoi moi ?

— Je... je ne veux pas le garder. Comment ça se passe pour l'avortement ?

Les deux médecins tournent la tête vers moi d'un même mouvement. Un silence s'installe, et la gynécologue pose tout pour se tourner vers moi avec un air sérieux.

— Vous ne pouvez plus pratiquer d'avortement, la grossesse est trop avancée... Vous n'avez plus le choix maintenant, ce bébé va naître.

J'arrête de respirer. Mon cœur explose dans ma poitrine, et j'ai un haut-le-cœur violent. Pas comme une envie de vomir, non, j'ai vraiment l'impression que mon cœur remonte en moi pour se coincer dans ma gorge.

— Vous êtes déjà enceinte de plus de cinq mois. Le bébé est viable, l'État ne vous autorise plus à avorter à ce stade.

— Je ne veux pas avoir ce bébé ! je m'exclame en les faisant sursauter.

— Je sais que c'est compliqué pour vous, reprend N'Guyen. Mais c'est trop tard. Votre bébé est bien là, et bientôt, elle aura besoin de vous. Je suis désolée de vous brusquer ainsi, mais vous n'avez pas le choix, elle réplique. Vous pouvez le faire, vous m'entendez ? Je ne doute pas une seconde de vos capacités !

Je pleure de plus belle. Ma bouée de secours vient de se dégonfler en pleine mer. Je vais me faire engloutir par les flots sans réussir à m'en sortir.

— Je ne peux pas... Je suis seule et je galère déjà à m'en sortir...

— Avez-vous essayé de contacter le père du bébé ? Peut-être qu'il...

— Non. Ce n'est même pas la peine d'y penser, je coupe.

La vérité, c'est que ça me fait trop peur. Roman est sorti de ma vie, et je ne suis pas certaine qu'il veuille entendre parler de moi de nouveau.

Un autre silence s'installe entre nous. J'essuie mes larmes, mais d'autres viennent aussitôt.

— Vous avez d'autres solutions après la naissance du bébé. Vous aurez des aides pour payer les frais. Peut-être que votre famille pourra vous soutenir aussi.

J'avale ma salive en songeant à ma mère, la seule famille qu'il me reste avec mon frère. Elle va quitter son New York natal juste pour me tuer de ses mains. Et je sais d'avance que je ne pourrai pas compter sur son aide. Elle n'approuve déjà pas mes choix, alors là...

— Comme tout va bien pour vous deux, je vais préparer la paperasse et vous pourrez y aller. Par contre, vous avez absolument besoin de repos, vous n'êtes plus seule maintenant, me dit N'Guyen tandis que la gynécologue range l'appareil qui vient de faire virer de bord mon avenir.

— Oui, du repos...

Je crois que ça va être réglé, parce que retourner travailler avec Max est clairement infaisable.

Elles s'éclipsent toutes les deux après m'avoir saluée. Je m'assois sur le bord du lit, perdue dans mes pensées. J'ai un mal de crâne atroce.

Je baisse les yeux sur mon ventre. Il est déjà plus arrondi ou je rêve ? Je le regarde un certain temps. C'est un fardeau que je ne peux pas enlever. J'y pose ma main et la retire aussitôt comme si ça me brûlait. J'espère me réveiller bientôt de ce cauchemar sans nom. *Cinq mois, plus de Max, plus de travail...*

J'essaie de faire le vide dans mon esprit pour pouvoir reprendre mon souffle et je m'attelle à réunir mes affaires. Je trouve mes clés de voiture dans mon sac en bandoulière. Elle est restée à côté du boulot, je dois avoir six cents dollars de prunes collés dessus !

Quand le docteur revient, elle me donne tout un tas de papiers. Elle m'explique correctement à quoi sert quel document, mais je ne l'écoute pas, angoissée par ce qui m'attend une fois sortie. À part de la peur panique, je ne ressens plus grand-chose d'autre.

— Je... je voulais m'excuser, j'aurais dû prendre plus de précaution pour vous l'annoncer. Vous auriez peut-être pu trouver une solution avec votre compagnon...

— Hmm... Ne vous excusez pas, ce n'est pas de votre faute si ma vie est tordue. Max ne reviendra pas parce que ce bébé n'est pas le sien...

— Laissez-lui du temps... Votre cas n'est pas le premier. Il pourrait élever cette petite fille comme la sienne, après tout.

Oui... Mais il faudrait déjà que j'arrive à le contacter pour ça. Et là, je n'ai plus la force de l'affronter. Et puis, je me dis que, même si j'avais pris Max entre quatre yeux pour lui dire, en lui passant de la pommade, sa réaction n'aurait pas été moins violente. Que doit-il penser de moi ? Pourquoi, cette fois, il ne fait pas ce qu'il fait toujours : hurler, ordonner et me couper la parole ?

Avant de quitter l'hôpital, je passe par les cabines téléphoniques pour informer Mona que je rentre enfin à la maison. Elle me dit simplement que tout est prêt.

24

Célia

Une heure plus tard, je suis à l'arrêt de bus. Le saut dans la réalité est moins violent que je le pensais. J'imaginai que les gens allaient se retourner sur moi, entre mon bras dans le plâtre, mon genou en vrac et mon petit bidon bien caché sous mes vêtements... Mais non, personne ne fait attention à moi, et ça me va très bien. Plus vite je serai rentrée, plus vite j'irai me réfugier chez Mona, pour ne plus jamais ressortir.

*
* *

Après avoir cru défaillir dans le bus dans lequel je suis montée vers l'hôpital, je grimpe avec difficulté dans un second bus qui me dépose à quelques rues de chez moi.

Je marche lentement et j'arrive en bas de mon immeuble, exténuée. Je monte les escaliers en deux fois pour reposer ma jambe et mon ventre.

Je passe chez moi prendre mon chargeur, avant d'aller frapper chez Mona, les mains tremblantes.

Elle ouvre plutôt rapidement la porte. Je n'arrive pas à décrocher un mot. Quand j'entre chez elle, je constate qu'elle a préparé le canapé avec un

oreiller et ce plaid que j'adore.

— Va t'installer, ma petite chérie.

Je m'assois doucement, et les larmes coulent sur mes joues. Mona prend place dans son fauteuil sans un mot. Elle a compris que ce n'est pas possible de parler pour l'instant. On regarde la télé toute la soirée.

J'ai jeté mon téléphone et le chargeur sur la table basse. Je n'ai même pas envie de l'allumer. J'espère avoir des nouvelles de Max, mais je sais pertinemment, parce que je le connais, qu'il n'en a pas données. Alors pourquoi me faire encore plus de mal ? Autant rester dans le déni.

Un peu plus tard, Mona va dans la cuisine et me ramène de l'eau. Je me redresse pour m'asseoir et je bois le contenu du verre qu'elle me tend, le regard sévère.

— Va brancher ça et appelle-le, elle me dit en désignant mon téléphone.

— Oui...

Je ne sais pas si elle parle de Roman ou de Max.

Une fois branché, je reçois plusieurs messages de Charlie, qui s'inquiète.

— La petite grosse est venue frapper à ta porte, me dit Mona.

— Gen ?

— Oui, c'est ça, la petite grosse, elle répète.

Alors là, c'est la meilleure, tiens. Une vraie hyène, celle-là.

J'attends, le nez sur mon portable.

— Bon, alors ? s'impatiente Mona.

Je lève la tête vers elle.

— Mais appelle-le, bon sang !

— Non. J'essayerai demain plutôt. Ça me fout les jetons, je dis à voix basse. Et de qui tu parles, à la fin ?

— De Roman, bien sûr. De qui d'autre veux-tu que je parle ? Tu recules pour mieux sauter, ma petite chérie.

— Je n'appellerai pas Roman. C'est avec Max que je suis.

— Alors de qui est ce bébé qui arrondit ton ventre ?

— De... de... Peu importe, OK ? Si je ne peux pas choisir avec qui j'ai fait cette chose, je peux au moins choisir avec qui je l'aurai !

— Je m'étais trompée, assomme la vieille. Max est un trou du cul, et toi, tu me déçois. Ce n'est pas de ta faute, ce qui t'arrive. Mais ne sois pas aussi bornée, Célia, et pense au papa de cet enfant !

— Arrête de le défendre ! C'est un connard, et il fera comme Max. S'il l'apprend, il fuira !

— Laisse-lui sa chance, au moins. Si le Français vient de massacrer la sienne alors qu'il avait l'air parfait, peut-être que Roman pourrait te surprendre !

— Non, je réponds.

— Mais quelle bécasse ! J'ai dit ce que j'avais à dire et je sais que tu finiras par le comprendre. Ce qui compte, pour l'instant, c'est de prendre soin de toi, et j'ai ce qu'il te faut pour ça !

Elle me montre un sachet posé à côté de la table. Je l'attrape et regarde dedans. J'en sors deux boîtes de nougat.

— La vache ! Tu sors ça d'où ?

— J'ai envoyé Béni faire le tour de la ville pour les trouver parce que, quand j'attendais ma fille, j'en mangeais une boîte par jour !

Je lui en tends une et je prends l'autre avant de retrouver ma place dans le canapé. J'attaque sérieusement la mienne.

Mona zappe sur un programme sans intérêt.

Plus tard, elle va se coucher. Les rôles se sont inversés. Après avoir pris soin d'elle pendant des mois, c'est elle qui veille sur moi ce soir.

— Tu peux dormir là si tu veux, mais tu as interdiction de faire quoi que ce soit. Entre ton bras, ta jambe et le reste, tu dois te reposer.

— D'accord, Mamie Monary. Je suis K.-O., de toute façon.

— Béni passe demain matin avec des courses, normalement, elle ajoute.

— Bonne nuit. Et merci.

— Dors bien, ma petite chérie. À demain.

Je baisse le son de la télé pour ne pas déranger Mona, même si sa chambre est loin du salon. Je regarde sans regarder vraiment, plusieurs programmes défilent sans que j'arrive à fermer l'œil. C'est comme si mon esprit avait été vidé. Plus aucune question ne fuse. J'ai juste un gros stress pesant qui m'écrase le cœur.

— Célia ! j'entends soudain.

Je me redresse quand j'entends de nouveau cette voix.

— Célia !

Je me lève en coupant le son de la télé. Je rejoins l'entrée et je me baisse pour regarder par le judas. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine et doit réveiller le petit locataire clandestin sous mon nombril parce que je me plie en deux, surprise par une douleur fulgurante.

Roman est devant ma porte. Il frappe et m'appelle encore plusieurs fois. Il attend un long moment et finit par s'asseoir par terre en appuyant son dos contre le battant. Il sort son téléphone de sa poche et se plonge dedans. J'ai des gargouillis dans le ventre, je crois que je vais vomir. De peur, probablement. *Qu'est-ce qu'il fout là justement ce soir ?* C'est pas le moment ! En fait, si, ce serait le moment ou jamais pour sortir et lui annoncer que je vais accoucher de sa fille. Je dois ouvrir cette porte, mais je n'y arrive pas. Au lieu de ça, je le regarde encore un moment, puis la fatigue me rappelle à l'ordre. Il est toujours assis contre ma porte quand je rejoins le canapé où je n'arrive évidemment pas à fermer l'œil.

Je suis perdue dans mes pensées quand mon téléphone vibre sur l'accoudoir. Je sursaute et je sens le sang me monter au visage. Je me redresse et je suis rassurée quand je vois que c'est juste un SMS de Charlie. Je l'ouvre en vitesse.

**** Salut, vraiment désolée de te harceler, ma belle. J'espère que tu vas bien... Max est resté muet, tu sais, quand il n'est pas de bonne humeur, ce n'est pas la peine d'essayer. PS : Ton ami est passé au taf pour avoir de tes news, je lui ai rien dit pour ton accident, mais j'ai pris**

son numéro. Un grand type aux yeux verts. Il m'a dit que tu saurais qui il est. Regarde dans les autres messages pour son num. Bisous. Repose-toi **

Merde. C'est pour ça qu'il est là ? Je remonte dans les messages et je trouve le numéro en question. Mon pouce reste en suspens au-dessus. Si je n'arrive pas à l'affronter, peut-être que je peux l'appeler.

Je retourne regarder par le judas, Roman est toujours contre ma porte. Je prends une grande inspiration et j'active le masquage de mon numéro avant d'appuyer sur « Appeler » et de porter mon portable à mon oreille. Ça sonne une fois, puis deux et il décroche.

— Weiss, il dit froidement.

— Roman, je chuchote en regardant par l'œil de la porte.

Il a regardé son téléphone en fronçant les sourcils avant de décrocher, et maintenant, il se lève d'un bond.

— Célia ? Tu es où ?

Sa voix est paniquée, mais je discerne aussi un peu de soulagement, c'est très bizarre. Les larmes me montent aux yeux.

— Célia... Mona m'a appelé pour me dire que tu étais à l'hôpital... Je suis allé te chercher là-bas, mais tu étais déjà partie. Je veux m'assurer que tu vas bien. Qu'est-ce qu'il se passe ? Tu n'es pas retournée bosser depuis des jours. Est-ce que c'est grave ?

Foutue Mona !

C'est putain de grave, Roman, mais je ne vais jamais réussir à te le dire !

À la place, je mens et je me déteste encore plus.

— Je vais bien...

Mais ma voix trahit mon émotion. Il passe sa main libre sur son visage. Il a l'air aussi mal que moi.

— Tu ne sais pas mentir...

Un silence s'impose, et je l'entends soupirer.

— Qu'est-ce qu'il se passe, Célia ? Laisse-moi t'aider !

J'avale ma salive et j'appuie ma tête contre la porte.

— Célia... S'il te plaît, il murmure.

Je devrais lui dire, mais les mots ne viennent pas. J'entends mon cœur s'affoler et je ne parle même pas de mon souffle irrégulier.

— Célia ?

— Excuse-moi... je murmure. C'est rien de grave... Juste un contretemps. Je dois te laisser.

— Célia, attends, ne raccroche pas !

Je l'entends en stéréo derrière la porte.

— Célia !

Je raccroche, et mes yeux expriment leur mécontentement en lâchant les eaux fluviales sur mes joues.

— Putain ! Fait chier ! s'énerve Roman sur le palier.

Il fait quelques pas en rond et frappe encore à ma porte. Il attend un moment avant de redescendre. Je me laisse glisser contre la porte de Mona. Ça paraît simple de dire « Je suis enceinte », mais c'est absolument insurmontable. Comment lui dire qu'il va être papa alors que l'on n'a couché ensemble qu'une seule fois. J'ai 22 ans, je suis trop jeune pour être maman toute seule.

Je finis par me relever pour rejoindre le canapé. Je suis exténuée, mais je n'arrive pas à apaiser mon esprit. Impossible de fermer l'œil. Je pense à Max, à Roman et à Mona. Cette vieille peau n'a pas hésité à joindre Roman ! J'imagine qu'elle ne lui a rien dit de mon problème de passager clandestin, vu qu'il est là. Mais ce n'est pas de lui dont j'ai besoin, c'est de Max... C'est avec lui que j'ai passé ces derniers mois, et c'est dans ses bras que j'ai besoin d'être, là tout de suite !

Je prends mon courage à deux mains et je compose son numéro. Ça sonne, mon pouls fait un bond à chaque sonnerie, et soudain, le répondeur prend le relais en me faisant sursauter. Je raccroche aussitôt. *Merde, pourquoi j'ai fait ça ?* Je respire un coup et je rappelle, je n'étais pas prête. Cette fois,

ça sonne une fois puis ça coupe net, et je tombe sur le répondeur. *L'enfoiré me filtre ou je rêve ?* Je raccroche, comme au premier coup. *Putain ! Allez, Célia, il ne t'aide pas mais laisse un message.* Je ne sais pas où je trouve le courage, mais je recommence. Cette fois, ça ne sonne même pas, je tombe directement sur le répondeur. Je bloque mon air et je me lance.

— Max... C'est Célia. Je suis sortie de l'hôpital tout à l'heure. Je...

Je retiens de justesse un sanglot. *Reste forte, Célia.*

— Je suis désolée pour... pour tout ça. Il faut qu'on se parle, alors s'il te plaît, rappelle-moi... Je... Je... C'est horrible sans toi. Laisse-moi une chance de t'expliquer...

Je raccroche précipitamment avant de me ridiculiser davantage. Laisser un message larmoyant à un homme qui me fuit parce que je suis enceinte d'un autre. C'est digne d'un très mauvais scénario et c'est malheureusement ma vie.

Je me recroqueville sur moi-même. Heureusement, ce canapé m'enveloppe peu importe la position que je prends. Un instant passe et, finalement, je pleure en silence avec l'infime espoir qu'il rappelle tout de suite. Mais il ne rappelle pas.

Je finis par m'endormir d'épuisement avec les larmes aux yeux.

*
* *

Lorsque je me réveille, j'ai mal partout. Apparemment, pleurer une bonne partie de la nuit fait fonctionner toutes sortes de muscles dont j'ignorais l'existence. Mais je n'ai pas le temps de m'attarder sur ce que je ressens car ma vessie crie au secours. Je rejoins rapidement les toilettes à peine les yeux ouverts.

Il est six heures trente, et j'ai envie de manger. J'ai faim. Non, pire que ça, je suis affamée, et il me faut des chips. Pas n'importe lesquelles. Je tuerais pour ces chips goût barbecue qu'ils vendent à l'épicerie au bout de la rue. Merde, j'en salive presque rien qu'en y pensant.

Sans faire de bruit pour ne pas réveiller Mona, je prends mon téléphone et je sors discrètement de chez elle. Je vais chez moi prendre de la monnaie. Avant de sortir, et alors que je saisis mon manteau, je passe devant le miroir de l'entrée. Mon passager clandestin doit avoir fait des travaux pendant que je dormais parce que mon ventre se voit encore plus qu'hier, c'est dingue. Ça ne fait qu'une semaine que je suis... officiellement enceinte. J'ai comme qui dirait un petit décalage horaire de quelques mois. Je sais que je suis du genre à être toujours en retard, mais là, j'ai fait fort.

Mes yeux glissent vers mes nichons. Je les prends dans mes mains et les presse en fronçant les sourcils. *La vache, ils n'ont jamais été aussi beaux !*

Je secoue la tête pour me reconnecter à la réalité. La faim me pousse à filer, et ce malgré mon bras dans le plâtre et mon pas clopinant.

Je descends au ralenti, toujours vêtue du jean et du tee-shirt de l'hôpital. J'enfile rapidement mon manteau, que je laisse ouvert parce que j'ai trop chaud, même si l'hiver approche.

Je marche sur le trottoir. Non, je ne marche pas, je traîne mon corps comme une carcasse trop lourde. Je suis un déséquilibre vivant, entre ma jambe que je peine à plier, mon bras et son plâtre qui pèse six cents kilos, et mon centre de gravité qui bascule lentement vers l'avant, emporté par ce ventre que je n'ai jamais vu aussi gros... Même Gollum a meilleure allure.

Je crois que les escaliers sont encore plus difficiles à descendre qu'ils ne l'ont été à monter. Et j'ai de nouveau envie de pisser. *C'est dingue, ça !*

Je songe en chemin à remercier le type de l'épicerie d'ouvrir tous les jours à six heures. C'est bien la première fois qu'il me verra aussi tôt.

Un long instant plus tard, j'entre dans la petite boutique, et le type me regarde avec de gros yeux. Il bloque son regard quelques secondes sur mon ventre. *Merde, il va falloir que j'arrête de mettre des vêtements moulants !*

Je vais vite au fond de la minuscule boutique et je prends les deux paquets de chips goût barbecue qu'il reste. J'en ai l'eau à la bouche tant ils me font envie. Je ne fais même pas attention à ma sortie de l'endroit, je sais

juste que je me retrouve sur le trottoir à ranger ma monnaie dans ma poche rapidement pour vite ouvrir le premier paquet. *Oh mon Dieu ! Ils n'ont jamais été aussi bons.*

Des semaines que je ne sais pas quoi manger et que rien ne me fait envie, pourquoi je n'ai pas pensé à ces trucs-là avant ?

Ma main avance vers ma bouche trois fois de suite alors que je n'ai fait qu'un pas de plus vers mon immeuble. Je vide le paquet avant même d'avoir atteint mon perron. *C'est officiel, ces chips, c'est la base de tout à partir d'aujourd'hui.*

Quelques minutes plus tard, je passe devant mon hall et je vais jeter l'emballage vide dans la poubelle plus loin sur le trottoir. Je tourne les talons en ouvrant le deuxième paquet. Je ne suis pas rassasiée, c'est dingue ! Je me demande si je ne vais pas aller en racheter deux autres, juste pour être sûre. *Non, Célia, sois raisonnable, tu n'es enceinte que depuis une foutue semaine, tu ne vas pas déjà prendre trente kilos !*

Je fixe le paquet restant en marchant. Je dois résister, au moins avant de monter. *Oui, ça, c'est bien, je monte et je l'attaque.*

Je secoue la tête en relevant les yeux devant moi et je sursaute si fort que je fais tomber le paquet qui s'étale par terre.

— Merde ! je m'exclame.

Il est debout devant moi, habillé comme hier soir. Il regarde le paquet de chips au sol, et ses yeux remontent doucement et s'arrêtent inévitablement sur mon ventre que j'essaie de rentrer, par réflexe. C'est stupide, je me fais mal, mais le ventre arrondi ne bouge pas d'un iota.

Il ferme brièvement les yeux et s'approche pour ramasser le paquet de chips à mes pieds. Il me le donne, et je le prends sans un mot. Mes gestes sont ralentis, le seul truc qui bouge avec force, c'est mon cœur. Il me laboure les poumons.

— Tu... Putain, tu es enceinte... il murmure, la voix nouée.

Je fronce les sourcils sans oser le regarder. *Bouge-toi, Célia ! Dis-lui !*

Je plisse les paupières et, Dieu merci, les larmes qu'il provoque par sa simple présence restent en suspens juste avant la grande chute.

Un silence s'installe, lourd et plus étouffant qu'une épaisse fumée.

Tu dois lui dire, là, tout de suite.

— C'est le seul moyen qu'il a trouvé pour te garder ? il ajoute brusquement.

Mon cœur fait un bond encore plus violent que les autres. Si fort que j'en ai une nausée au goût de barbecue. *Mais quel con, ce type ! Au vu de mon ventre, ça ne lui vient pas à l'esprit que ce bébé n'est pas de Max...*

— Non ! Je... je commence en relevant les yeux sur lui.

Il me fixe avec une incompréhension dans le regard qui me laisse sans voix. J'essaie d'ignorer son jugement muet, mais c'est trop blessant, je referme la bouche. *Pourquoi ça me fait aussi mal ?*

— C'est ce que tu veux ? il me demande.

Je baisse la tête en fermant les yeux, mais ses doigts viennent pousser vers le haut mon menton.

— C'est ce que tu veux ? il insiste.

Je détourne la tête pour me libérer.

— Je n'ai pas le choix, je dis, la voix tremblante.

Bravo, Célia ! Six mots pour ne pas dire ce qu'il faut !

— On a toujours le choix, Célia. Ne fais pas quelque chose que tu vas regretter toute ta vie ! il s'exclame.

Il se fout de moi ?

Je me mets à rire nerveusement. Venant de lui, c'est hallucinant d'entendre ça. Monsieur Je-Baise-Sur-Un-Banc-Complètement-Bourré. Je sais que je ne vauds pas mieux, mais je ne donne de leçon à personne, moi.

— Max n'a rien besoin de faire pour me garder avec lui. Et, non, on n'a pas toujours le choix. Ça, c'est dans ton monde, pas dans le mien, je lui lance en le fixant droit dans les yeux.

Il fronce les sourcils, et son expression change encore. J'évite ce regard vert tranchant et je le repousse pour m'en aller.

— Célia, de quoi tu parles ? il demande en me suivant. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Laisse-moi.

— Pourquoi tu m'as appelé ? il reprend plus doucement.

— C'est Mona qui t'a appelé, je réplique.

— Elle s'inquiétait pour toi. Et moi aussi.

Je laisse un silence avant de balancer :

— Pour rien, laisse tomber.

— Putain... il soupire. Ça fait des mois que j'en chie parce que j'essaie de t'oublier, et tu ne m'aides pas, là !

Je l'ignore sans m'arrêter d'avancer. J'ignore aussi mon cœur qui me maltraite et qui semble hurler à l'injustice.

— Maintenant que je suis là, parle ! il s'exclame en me stoppant. Qu'est-ce qu'il se passe ?

Mon ventre se remet à me faire mal. Impossible de retenir un gémissement de douleur, même en serrant les dents.

— Merde, qu'est-c...

Il me touche pour me soutenir mais, même dans cet état, je ne le laisse pas faire.

— Lâche-moi ! je lance en dégageant ses mains.

Je commence à monter les escaliers, mais entre ma jambe, mon bras et mon ventre, je m'immobilise au milieu des marches, accrochée à la rambarde. Je ne peux même plus fuir décemment. Comme si le passager clandestin ne voulait pas quitter... son papa. C'est la pensée de trop, les larmes dévalent de nouveau mes joues.

— Laisse-moi t'aider, me dit Roman en venant me prendre par la taille pour m'aider à monter.

On grimpe les dernières marches du premier étage avant d'attaquer celles

du deuxième.

— Il est où ton mec ? Ce connard n'est même pas capable de prendre soin de toi, il souffle.

— La ferme !

— OK, OK ! Excuse-moi. Ça ne passe pas très bien entre lui et moi, mais tu n'y es pour rien. Je fais n'importe quoi.

Je ne réponds pas. C'est exactement ça, je n'y suis pour rien et j'ai franchement autre chose à gérer depuis cinq jours. J'essuie mes joues, et on passe la porte de mon hall dans un silence de mort.

— Comment tu t'es retrouvée dans cet état ?

— Je suis tombée au boulot, c'est rien.

— Rien ? Nous n'avons pas la même notion du « rien ».

— On n'a pas les mêmes notions de tout, toi et moi, Roman, je réplique.

Il ricane un peu, et je m'arrête. J'ai besoin d'une pause avant d'attaquer la montée des marches restantes.

— Ouais, on dirait, et euh... ton... bébé va bien ?

Ton bébé...

Je croise son regard. Il s'inquiète ? Pour le bébé ?

— Ouais... RAS.

Il me fait un petit sourire.

— Ça te va bien ce petit ventre...

J'avale ma salive et je ne réponds pas.

Je commence à grimper les escaliers, avec lenteur. Je dois aller retrouver mon lit, ou mon canapé, ou celui de Mona, mais il faut que mon reste de chips et moi nous allongions au plus vite.

— Célia, je peux passer un moment avec toi ? j'entends dans mon dos.

— Non.

J'ai répondu avec la voix tremblante, mais il n'insiste pas. Heureusement, parce que je n'aurais pas pu lui résister plus.

De retour au troisième, je délaisse le canapé de Mona pour aller retrouver

le mien avec une seule pensée en tête : « Tu n'as rien dit, Célia. Il t'a tendu des perches longues comme des ponts et tu n'as rien dit. »

25

Célia

Les jours suivants, j'ai l'impression qu'il y a écrit « Work in Progress » sur mon front. Mon genou ne me fait presque plus mal, mais je résiste à l'idée de retirer l'attelle qui m'encombre plus qu'autre chose. Quant à mon ventre... il s'arrondit un peu plus chaque jour. Chaque matin, je me réveille en sursaut avant de me rendre compte que non, ce n'est pas un cauchemar, il est toujours là et prend de plus en plus de place. Et ce matin ne déroge pas à la règle. J'ouvre les yeux et j'essaie de me redresser, mais mon gros bide m'en empêche, et je retombe en arrière pour m'enfoncer dans mon oreiller en faisant voler mes cheveux. Je reprends mon souffle en regardant le plafond, et les questions habituelles déboulent en moi. *Dans quelle direction ma vie est-elle en train de me pousser à coups de pied aux fesses ?* Mon cœur tressaute violemment. *Est-ce que c'est normal que mon ventre soit aussi rond ?* Mon cœur rate un battement. Pourquoi je n'ai toujours pas de nouvelles de Max ? Mon cœur s'arrête net, étouffé par la douleur. Et comme tous les matins, cette sensation laisse place à une autre, plus destructrice : la colère. *Pourquoi Max ne donne plus de nouvelles ?* J'essaie de l'appeler tous les jours, mais c'est toujours le répondeur qui m'accueille. Son attitude est

doucement mais sûrement en train de faire naître en moi une colère sur laquelle j'ai de moins en moins de contrôle.

Un gros pincement au bas du ventre m'oblige à arrêter de cogiter. J'ai besoin d'aller pisser, et vite ! C'est comme un challenge permanent dont le but premier est de ne pas me faire dessus avant d'atteindre les cabinets.

Je roule sur le côté, puis je me redresse et je cours en tenant mes seins qui sont plus douloureux que jamais. Une fois les fesses posées sur la lunette des toilettes, je souffle de soulagement. *Bordel, c'était moins une encore une fois.* Est-ce que c'est comme ça pour toutes les nanas enceintes ?

Quand je ressors, je vais attraper mon portable et pose la question à notre ami Google. Très vite, je me retrouve sur un forum où les abonnés disent tous la même chose : le pipi enceinte est un enfer quotidien. *Super, comme si tomber enceinte de cinq mois du jour ou lendemain n'était pas déjà un enfer...*

Je me force à me doucher avant d'entamer mon activité principale des derniers jours : squatter un canapé avec un paquet de chips à portée de main.

Je sors de la douche en évitant soigneusement le miroir qui m'agresse dès que mon regard se pose sur ce corps qui, en si peu de temps, n'est plus le mien. Je me sèche et je m'habille rapidement. Enfin, j'essaie de le faire vite, mais plus rien n'est simple maintenant.

Je suis en train d'enfiler un tee-shirt – trop court – quand une sensation étrange m'oblige à m'arrêter. Des bulles. Je crois qu'il y a des bulles dans mon bide, et ça ne s'arrête pas.

Je ne sais pas pourquoi, je me mets à paniquer. *Qu'est-ce que c'est ?*

J'attrape mon gilet et je file hors de mon appartement pour foncer vers celui de Mona.

— Monary ? j'appelle.

Pas de réponse, et, sous mon nombril, ça ne s'arrête plus. C'est de pire en pire.

— Mona, tu es là ?

J'entends du bruit derrière sa porte, et, la seconde suivante, elle déboule de son pas clopinant.

— Célia ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Mona, y a un truc dans mon ventre qui...

— Non, sans rire, elle envoie. Tu es enceinte, bécasse. Il serait temps que tu percutes !

— Je sais, mais regarde !

Je soulève mon tee-shirt. Son regard se pose sur mon énorme bide qui, et je le remarque maintenant, bouge carrément au rythme des petites bulles qui semblent éclater sous ma peau. Un silence s'impose, et Mona s'approche doucement sans quitter des yeux mon nombril.

— Hmm... Eh bien...

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il se passe ? j'envoie précipitamment.

— Je crois que... Tu es enceinte, Célia.

— Mais je sais, bon sang, Mona ! Dis-moi ce qu'il se passe, là, maintenant ! Pourquoi ça bouge ?

Elle explose de rire et tourne les talons vers la cuisine.

— C'est ton bébé qui bouge, andouille ! Profites-en pour poser ta main sur ton ventre, il saura que c'est toi. Ça va l'apaiser, tu verras, elle dit.

Je ne réponds pas et je baisse les yeux sur cette grosseur que je n'ai aucune envie de toucher. Je vois une petite bosse passer puis disparaître comme elle est venue.

— Allume la télé, tu veux ? Je prépare le petit-déjeuner ce matin. Y en a marre de tes chips, c'est pas bon pour le bébé, ces saloperies.

Je reste chez elle et, comme d'habitude, elle ne mâche pas ses mots. Même si je lui en veux souvent d'être si brutale, je sais qu'elle fait ça pour mon bien. Et bizarrement, ça fait du bien d'entendre les choses sans filtre. Parce que la réalité est sans filtre.

26

Célia

J'ai reçu une lettre il y a deux jours pour m'annoncer que je dois reprendre le travail. C'est à la fois une bonne nouvelle comme la pire que j'ai jamais reçue. Avoir encore mon travail, c'est le mieux qui puisse m'arriver en ce moment. Je vais en effet avoir besoin d'argent – de beaucoup d'argent, même – pour payer les frais d'hôpital. D'ailleurs, j'attends tous les jours que la facture arrive dans ma boîte comme une météorite tombée du ciel. Je sais d'avance que je n'aurai pas les moyens de la régler et que ça me fera une nouvelle dette. La première que je ne devrai qu'à moi. Mais, comme les autres, elle va courir pendant des mois, voire des années.

Je dois retourner à l'hôpital avant de reprendre mes fonctions. Rien que d'y penser m'angoisse. Impossible de conduire avec mon bras et ma jambe, et ma voiture est toujours garée devant le boulot, alors je prends le métro aérien, qui est plus rapide que le bus.

Je l'attends plus de dix minutes et, quand enfin il arrive, il est blindé. Mon passager clandestin et moi déboulons là-dedans sous les regards des curieux. J'en croise qui s'attardent sur mon ventre. Même avec mon manteau, il semble que ce bébé ait décidé de se faire remarquer.

Je ne trouve pas de place, alors j'avance entre les gens pour aller m'accrocher à une barre au milieu de la rame.

— Euh, madame ? j'entends, juste à côté de moi.

Je tourne la tête pour voir un mec me sourire. Son regard passe de mon ventre à mon visage, comme si, d'un coup, je n'étais plus juste Célia Fowell, mais Célia Fowell et Autre. Ce constat me noue la gorge, et c'est comme si je prenais seulement conscience que, depuis presque six mois maintenant, je suis deux.

— Tenez, je vous laisse ma place, me dit le mec.

Il me vouvoie alors qu'on ne doit pas avoir plus de cinq ans d'écart. Je fronce les sourcils pendant qu'il se lève. Je crois que je viens de passer un cap, de changer de catégorie ou de classe sociale, peut-être, et c'est un autre choc. Je me retrouve assise à éviter le regard de ce mec que j'ai brusquement envie d'insulter. Mais il n'y est pour rien. Si j'en suis là, c'est uniquement de ma faute. Et si mon corps accepte bien le truc, moi, j'ai encore du mal à réaliser ce que cette grossesse impromptue va engendrer dans le futur...

Je chasse vite ces pensées et me concentre sur le paysage qui défile. J'analyse chaque façade d'immeuble avec attention pour ne pas replonger.

Lorsque j'arrive à l'hôpital, je m'efforce de le traverser avec mon gros ventre qui m'empêche de voir où je mets les pieds. Je ne sais pas vraiment où aller. Ils doivent enlever le plâtre de mon bras. Je n'en peux plus de ce truc qui me gratte H24. J'ai failli l'attaquer moi-même avec le couteau à pain de Mona, mais elle m'a embrouillée.

— Mademoiselle Fowell ? j'entends soudain.

Je relève les yeux devant moi en freinant au centre d'un couloir, et, sortant d'une pièce, le docteur N'Guyen s'avance vers moi avec un grand sourire.

— Vous êtes radieuse ! elle s'exclame en me détaillant de la tête aux pieds.

— Radieuse ? Je n'irais pas jusque-là... je marmonne.

Elle rit et pose une main sur mon ventre. Mes muscles se contractent par réflexe. Elle vient de faire quelque chose que je n'ai jamais fait, et pour elle, ça semble si naturel... Pour moi, c'est un cap que je ne me sens pas de franchir aussi simplement.

— Bébé est enfin à la bonne place ! Vous avez pris rapidement, elle me dit avec empathie. Et ça vous va très bien !

Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à dire ça ? Je suis convexe et je ne trouve plus mon centre de gravité ! Alors, non, ça ne me va pas d'avoir une pastèque qui me bloque la vue sur mes pieds à la place du nombril !

— Le bébé fait des travaux toutes les nuits et m'empêche de dormir. Je l'imagine avec un casque de chantier et un mètre autobloquant... je réponds malgré ce que je peux penser.

Elle rit de bon cœur, et moi, je me dégoûte de camoufler ce qui m'empêche de dormir par de l'humour pourri.

— Je suis rassurée, vous avez l'air bien. Et votre compagnon, comment ça va ?

Aïe, la question à dix mille dollars canadiens !

J'évite son regard et ne trouve pas quoi dire. Aucune blague ne me vient.

— Ah... Il n'est pas revenu, elle devine.

— C'est ça...

— Vous allez très bien vous en sortir, j'en suis certaine. Et puis, c'est bien connu, les femmes sont tout à fait capables d'avoir des enfants toutes seules, elle envoie.

Je sens bien qu'elle est en train de rattraper le coup et qu'elle a sorti la première connerie qui lui venait, mais, même si je sais qu'aucune femme n'arrive à avoir un bébé seule, ça me rassure quand même.

— Oui, et puis, je ne serai pas la première ! je réponds.

Cette discussion est bourrée de non-dits et de faux sourires. Elle sait aussi bien que moi que je suis dans la merde !

Elle semble se jeter sur la prochaine pensée qui lui passe pour combler le blanc.

— Au fait, vous avez trouvé un prénom pour cette petite fille ?

— Un prénom ? je m'exclame en ouvrant de grands yeux.

Elle explose de rire, et je me sens sombrer un peu plus dans ce trou qui me happe depuis plusieurs semaines. *Je vais devoir donner un prénom à ce ventre. Ce ventre va avoir un prénom.*

— Oui, parce que l'appeler « le bébé », ça ne fonctionnera pas longtemps ! elle réplique en riant.

— Je n'y ai pas pensé une seule seconde... je marmonne.

— Vous avez encore du temps !

Trois minuscules mois !

— Bon, j'espère bien vous voir quand vous aurez accouché.

Accouché. Accouché ! Encore quelque chose auquel je n'avais pas pensé.

— Je passerai, promis, je lui dis.

La sonnerie d'un téléphone nous interrompt. Elle sort l'appareil de sa poche

— Pour votre plâtre, c'est au second, elle me chuchote avant de filer.

*

* *

Deux heures, quatre pipis, une violente nausée à cause d'un type qui sentait la transpiration à douze mètres et un soda pas frais plus tard, je suis débarrassée de cette corvée. J'ai l'impression d'avoir subi une mise à jour qui booste toutes mes capacités. Retrouver l'usage normal de mon bras, c'est le paradis, et je me sens déjà nettement mieux.

Je me dirige vers la sortie de l'hôpital avec un petit sourire aux lèvres. Plus d'attelle au genou, plus de points sur le front et plus de plâtre trop lourd. Je pourrais presque m'envoler jusque sur le quai du métro. Sauf que mon gros ventre n'est pas rempli d'hélium mais d'un passager clandestin qui est en train de s'entraîner sur ma vessie comme sur un sac de boxe !

Je bifurque juste avant la sortie pour aller aux toilettes avant de repartir, sinon je ne tiendrai jamais.

Lorsque je ressorts, mon regard tombe en chute libre sur le bureau d'accueil. Je bloque une seconde et je ne sais pas ce qui me prend, mais je me dirige de mon propre chef vers la première femme disponible. En temps normal, j'aurais fui au plus vite.

— Bonjour, j'ai été hospitalisée ici il y a quelque temps et je n'ai toujours pas reçu la facture, je dis à la nana qui me fait face.

Je suis dingue. Pourquoi je fais ça ?

— Votre nom, c'est quoi ? m'envoie la bonne femme.

— Fowell, Célia. Et euh, je peux payer en plusieurs fois ?

Elle ne me répond pas, le regard déjà vissé sur l'écran devant elle. Elle mâchouille un chewing-gum, et, même au travers de la vitre, j'entends le bruit de la mastication. Je vais lui vomir dessus.

— Célia Fowell, arrivée avec les secours... Opération, prise de sang, anesthésie, plusieurs jours d'hospitalisation, suture et... échographie ?

— Oui... C'est ça.

Je ferme les yeux. Allez, qu'elle annonce la douloureuse, histoire que je sache sur combien de siècles je vais m'endetter.

— Quatre mille trois cent soixante-treize dollars et neuf centimes.

Oh ! Putain de merde !

Je m'accroche au bord du comptoir. Mon cœur s'est arrêté. Va-t-il redémarrer sans aide médicale ? Parce que je n'ai plus les moyens de mourir. Je vais pouvoir payer les neuf centimes tout de suite, pour le reste... on va devoir s'arranger.

— OK, et euh... pour les modalités de paiement ? Comment je dois faire ?

— Vous vous sentez bien ? Vous êtes toute pâle, elle me demande soudain.

— Oui, oui, je vais... mal... euh bien, pardon. Ça va.

— Pas de modalités de paiement.

Je ferme les yeux. OK, je vais devoir faire un crédit. Ou plutôt, une demande de crédit, qui ne sera jamais acceptée parce que je suis enceinte et seule et que je n'ai absolument rien de côté. *Respire, Célia. Ça, c'est encore gratuit !*

— C'est déjà payé ! termine la bonne femme.

— Quoi ? Déjà payé ?

Oh mon Dieu, je suis sauvée !

— Oui, quelqu'un a payé vos frais médicaux en totalité, elle annonce.

— Mais c'est génial ! je m'exclame en la faisant sursauter. Et pourquoi vous ne l'avez pas dit tout de suite ? J'ai cru que j'allais y rester !

Elle fronce les sourcils et s'apprête à répliquer, mais je tourne les talons avec un grand sourire.

Je rejoins l'arrêt de métro, et soudain, la joie laisse place à une question : qui a payé mes frais médicaux ? Je pense immédiatement à Max. Mais pourquoi ne plus me donner de nouvelles si c'est pour payer plus de quatre mille dollars pour moi ? Peut-être pour éviter un accident de travail à son entreprise ? Est-ce qu'il a peur que je me retourne contre lui à cause de cette trappe non sécurisée ?

Poussée par un élan venu de je ne sais où, je décide de ne pas rentrer chez moi directement mais d'aller récupérer ma fiante mobile qui, depuis le temps qu'elle est garée à la même place, risque de ne jamais démarrer. Si c'est le cas, j'appellerai le gros type de la casse pour qu'il vienne la prendre et en fasse ce qu'il veut.

Quand j'arrive sur le boulevard où se trouve le café, je suis beaucoup moins souriante. J'ai la boule au ventre, les mains moites et le souffle raccourci par le stress de croiser Max, ou Gen, ou n'importe qui d'ailleurs.

Premier bon point, ma voiture est toujours là et les pneus ne sont pas dégonflés. *Est-ce que j'ai vraiment de la chance aujourd'hui ?* La tonne de prunes pour absence de ticket de parcmètre me détrompe rapidement. *Eh*

merde... J'enfonce les contraventions dans mon sac et déverrouille la portière.

Quand je m'installe, je dois reculer le siège pour ne pas étouffer entre le volant et le dossier. *On a toujours le droit de conduire à six mois de grossesse ?*

J'enfonce la clé dans le contact, la tourne, et après quelques toussotements effrayants, elle démarre. En crachant un gros nuage de fumée noire derrière elle, mais elle démarre ! C'est officiel, c'est une journée où j'ai de la chance, peu importent les amendes !

En arrivant chez moi, je passe raconter mes aventures à Mona avant de la laisser pour sa sieste de fin d'après-midi. C'est ça, les vieux, ils instaurent des siestes quand ils veulent, et je trouve ça génial.

Dans mon appartement, je devrais faire tout ce ménage que mon bras et ma jambe m'ont empêché de faire, mais je suis trop fatiguée, alors je me laisse couler dans le canapé.

À peine trois minutes plus tard, mon portable vibre. Je me jette dessus, en priant pour que ça soit Max. Mais quand mes yeux touchent l'écran, je déchantre : c'est ma mère. *Merde !*

Je savais que ce moment arriverait et j'espère vraiment pouvoir trouver en elle un soutien. Je vais tout lui expliquer de A à Z, mais je vais évidemment omettre le B comme Banc et le V comme Vin et aussi le R comme Roman et le W comme Weiss.

Je décroche et porte l'appareil à mon oreille.

— Allô, maman ?

— Célia ! Heureusement que j'appelle, sinon, tu ne me donnerais pas de nouvelle !

— J'allais te passer un coup de fil, justement... Je pensais à toi mais j'ai eu... disons, quelques semaines difficiles.

— Tu as perdu ton job dans ce bar, c'est ça ?

— Non, et c'est un café, maman. Mais c'est pas...

— Non, parce que je ne vais pas t'aider pour les loyers. Je vis à New York, je te rappelle, c'est plus cher qu'à Chicago ! Et puis...

Mais qu'est-ce qu'elle raconte ? Je déconnecte complètement de son délire pour prendre une grande bouffée d'air. Allez, Célia, au pire, tu balances ton truc et tu raccroches. Elle est trop loin pour venir frapper à ta porte.

— Et ton frère m'en parle très souvent. C'est terrible, il en souffre profondément. J'y ai réfléchi pendant des jours, mais je ne vois pas comment ils pourraient faire...

Je n'ai absolument aucune idée de ce dont elle parle, mais j'envoie brusquement :

— Maman, je suis enceinte. De six mois. Et c'est une fille.

Silence radio. C'est étouffant.

— Et je suis terrifiée, j'ajoute dans un murmure.

J'ai la gorge nouée et les yeux brûlants. Je ne pensais pas que de le dire de vive voix serait aussi intense et douloureux.

— Maman ? je demande, la voix tremblante, sans réussir à ajouter le « Tu es là ? » qui voudrait sortir.

Je décolle le portable de mon oreille, l'appel est toujours en cours. C'est juste que, pour une fois, elle ne dit rien.

— Je... je ne sais pas quoi faire... Peut-être que tu...

— Est-ce que tu as perdu la tête, Célia Fowell ? elle hurle brusquement.

— Je...

— Tu as 20 ans ! Comment peux-tu déjà avoir un gosse en route ?

J'en ai 22, mais comme elle ne m'a pas souhaité mon anniversaire, elle a peut-être oublié.

— Et le père est où ? Je suis certaine qu'il n'y en a pas. Je te le dis, Célia, il est hors de question que tu me fasses honte avec un bâtard devant toute ma paroisse ! Comment tu peux me faire une chose pareille ? Mais qu'est-ce que je t'ai fait pour mériter tout ça ? Tu veux gâcher ta vie ? Très bien. Mais

alors, ne me considère plus comme ta mère. Je ne veux pas participer à ça ! Pourquoi tu n'as pas avorté ? Tu ne seras jamais capable d'être une bonne mère. Comme toujours, tu fais n'importe quoi. Je ne serai pas la grand-mère de ce bâtard, tu entends !

J'arrête ici les frais en écartant le téléphone de mon oreille avec rage. Je raccroche avant de laisser libre cours à la crise de nerfs qui ne demande qu'à éclater.

Les paroles de ma mère tournent en boucle dans ma tête et y resteront gravées pendant longtemps. C'est le genre de mots qu'on n'oublie pas. Et dire que j'ai espéré une seconde qu'elle me dise de rentrer à la maison et qu'elle m'aiderait à devenir une bonne mère – ou au moins, une mère.

Au lieu de ça, elle me repousse, m'insulte et insulte mon bébé. Je ne pensais pas que c'est ce dernier point qui me ferait exploser, mais c'est le cas. Elle ne veut pas être la grand-mère de ce bébé ? Elle n'est déjà pas une mère avec moi, alors pourquoi serait-elle grand-mère ? Mona et Béni seront ravis, eux. Et ils feront de très bons grands-parents.

27

Célia

Lundi matin, il est six heures, et je suis déjà sur les cabinets. Je dois reprendre le boulot aujourd'hui. Mais deux problèmes s'imposent à moi : l'envie – je n'ai pas du tout envie – et mon ventre. Il est énorme, et plus personne ne peut le louper. Pourtant, mes seins y mettent du leur pour tenter de prendre le dessus...

Je ne me sens pas du tout prête à affronter le monde, les gens, Gen... et encore moins Max, que je n'ai pas revu depuis l'hôpital. Est-ce qu'il va me parler ? Ou me hurler dessus ce qu'il intériorise depuis l'annonce de ma grossesse ? Tout est envisageable. Le seul truc qui ne l'est pas, c'est que notre histoire se termine de cette façon. Cela dit, ce serait la rupture la moins bruyante de toute l'histoire des ruptures.

C'est au ralenti, mais avec un palpitant effréné, que je me prépare. Je fouille mon armoire à la recherche des fringues les plus grandes que j'aie. Une fois habillée, j'ai la dégaine de la nana qui n'a pas vu un magasin depuis les années 2000, mais je limite la casse : mon ventre n'attire plus l'œil comme un gyrophare.

Je quitte mon appartement, bien emmitouflée dans mon manteau sous lequel dépasse un gros gilet gris, vieux et moche, mais dont les pans à rallonge camouflent parfaitement mon passager clandestin.

Une fois dans ma voiture, les mains sur le volant glacial et les genoux tremblants, je souffle un coup. *Allez, Célia, bosse tête baissée et rentre chez toi.* Et ce jusqu'à ce que tu sois trop grosse pour le faire. Pour avoir de l'argent. Tu en as vitalemt besoin. Alors, pour une fois, fais taire ton caractère qui te pousserait à maudire ce satané café et son patron.

*
* *

Je me gare en face de la ruelle qui mène à la porte de service quinze grosses minutes avant l'heure. Évidemment, Gen n'est pas encore là.

Je coupe le moteur et j'attends. J'essaie de ne pas stresser, mais j'angoisse de savoir comment ça va se passer. Au bout de quelques minutes, j'ai beaucoup trop chaud, alors je quitte ma voiture pour aller attendre devant la porte.

Après dix minutes d'attente supplémentaires, j'essaie d'ouvrir la porte moi-même, mais la serrure et la poignée ont été changées. Et, comme si ce début de journée n'était pas déjà assez compliqué à gérer, voilà que ma vessie hurle en silence qu'elle est au maximum de sa capacité. J'attends donc devant la porte en trépignant d'impatience.

Plusieurs longues minutes de calvaire urinaire plus tard, j'entends une voiture se garer dans la rue principale. Gen aurait-elle enfin eu son permis ?

Je tourne sur moi-même, prête à affronter son regard, mais ce n'est pas Gen qui déboule dans la ruelle sombre. C'est Max. Et, vu sa démarche, il n'a pas l'air de se dire que je lui ai manqué.

Mon cœur fait un salto, et je jure avoir un vertige tant je baisse la tête rapidement pour éviter de capter son regard. Un sentiment infini de honte me submerge. Il s'avance, tête baissée, vers la porte, et je m'écarte sans un mot.

Il ne me regarde pas et ouvre pour s'engouffrer à l'intérieur plus vite que son ombre.

Quand j'entre, Max est déjà loin. Je laisse la porte claquer tout en retenant l'envie de pleurer qui me prend aux tripes. *Il t'ignore ? Très bien, c'est mieux que de te hurler dessus, non ?*

Je jette mon sac sur la table plus loin avant de trotter jusqu'aux toilettes aussi vite que mon corps me le permet.

— Ah... La vache ! je lâche de soulagement, assise sur les cabinets.

Je ressors un court instant plus tard. Pas de Max en vue dans le couloir.

Je vais dans les vestiaires après avoir repris mon sac. Je décide de garder mon vieux gilet par-dessus mon tablier, au moins pour la mise en place. Ensuite, je pense que j'aurai trop chaud.

— Oh ! Enfin de retour ! j'entends brusquement.

Je sursaute et me tourne vers Gen, qui arrive sur moi presque en courant, avec un sourire.

J'ai une seconde de bug. Elle est bien la dernière que je pensais contente de me voir.

— J'ai cru que tu ne reviendrais jamais ! elle ajoute. Comment ça va ? Charlie m'a raconté pour ta chute. Du coup, Max a fait changer la trappe. C'est un super monte-charge, maintenant ! Il faudra que tu testes. Enfin, non, t'as peut-être peur de la cave, maintenant ! En même temps, cet endroit est flippant, hein ?

Putain. Elle a pris quelque chose ou quoi ?

— Et qu'est-ce que tu fous avec ton gros gilet ? Il est vraiment à chier. T'as froid ou quoi ?

— Euh... Oui, j'ai pas chaud. Bon, je vais commencer la mise en place.

Elle me fait un sourire en se dirigeant vers son casier.

J'entends encore sa voix balancer je ne sais quoi quand je passe la porte.

Bordel, elle, j'aurais vraiment préféré qu'elle m'ignore.

Je passe par les cuisines et j'attrape un plateau de muffins pour aller les déposer en vitrine. Rapidement, je me rends compte que mon ventre me gêne pour bouger avec aisance. Je dois réapprendre à me déplacer, me pencher, tourner, porter. Être enceinte, c'est loin d'être simple. Le moindre truc exige une organisation cérébrale que j'ai du mal à trouver.

Et que fout Gen ? Il lui faut vingt minutes pour enfiler son tablier ? Je mets en place deux autres plateaux lorsque, enfin, elle réapparaît. Son visage est fermé, et elle n'a pas besoin de dire quoi que ce soit pour que je comprenne. Ses yeux sont fixés sur mon ventre qui dépasse malgré moi du gilet.

— Je viens d'avoir un entretien avec Max, elle me lance, la voix désincarnée. T'es en cloque ? elle balance avec dégoût.

Je cligne les paupières puis fronce les sourcils.

— Oui, Gen, il y a un bébé dans mon ventre. Ça te pose un putain de problème ? je demande.

Elle me toise tout en semblant retenir un haut-le-cœur. *Salope !*

— Tu as interdiction de porter quoi que ce soit. C'est pour ma pomme, du coup, elle ajoute en me dépassant, non sans me donner un coup d'épaule au passage.

Je prends une grande inspiration. *Putain, pourquoi Max lui a dit ça ?* Et qu'est-ce qu'il a été lui raconter précisément pour qu'elle me regarde comme si j'étais la dernière des putes ?

Eh merde ! Ça y est, je craque. Je pensais tenir plus mais je sens mes nerfs lâcher. Je tourne les talons pour aller dans le bureau de Max, mais avant que j'aie le temps d'engager mon corps dans le couloir, je le vois qui passe la porte de service pour partir.

— Max ! j'appelle.

Il ne s'arrête pas. Au contraire, il fuit et claque la porte, ce connard. En temps normal, je lui aurais couru après, j'aurais sauté par-dessus les tables

façon Tomb Raider ou Kill Bill et fait un bain de sang oratoire, mais mes conditions physiques ne sont pas au rendez-vous.

Gen ne m'adresse plus un mot du reste de la journée. *Et c'est reparti !*

J'enchaîne les clients avec la tête dans le guidon.

Après dix heures, j'arrive à passer outre les regards qui fixent mon ventre ou me dévisagent longuement en silence. Chaque fois que je croise Gen de trop près, elle a un mouvement de recul, comme si mon ventre allait la brûler. *Pauvre conne, il peut t'assommer.* Je me vois d'ailleurs en train de la courser avec pour lui refaire le portrait.

*
* *

Je relève le nez de ma commande pour regarder l'heure. Onze heures et cinq minutes ! J'ai un petit sourire furtif bourré de nostalgie. Ma vie était si simple à cette époque pas si lointaine. Et puis, Roman et Max ont déboulé, et me voilà au fond du trou, à gratter les bords pour essayer de remonter seule. J'ai beau avoir une bouée sur la taille, si mon trou se remplit, je ne garderai pas la tête hors de l'eau.

Au moment de ma pause, je mange des chips. Pour changer. Et j'en profite surtout pour m'asseoir, d'abord sur les chiottes, puis sur une chaise, à l'air libre, dans la ruelle. Est-ce que c'est la grossesse ou je suis juste contrariée aujourd'hui ? Le mal de dos, les jambes lourdes, les larmes au bord des yeux et de sérieuses envies de meurtre sur chaque personne qui me lance un regard trop insistant. Peut-être que Mona a raison : les hormones font de nous d'autres femmes. Et moi, c'est en tueuse en série que je suis en train de me transformer.

Le bébé, qui n'arrête pas de faire des saltos ou qui joue avec son cordon comme avec une liane, me retourne l'estomac. Cette chose joue avec mes organes vitaux. Tout bien pensé, c'est peut-être elle, la tueuse en série.

Je tire avec force sur la poignée de la porte pour rentrer mais je suis stoppée par un coup vif sur le côté du ventre. J'en lâche un petit cri. *C'était quoi, ça ? Une explosion interne ?*

Je baisse les yeux et laisse la porte claquer. Je remarque que, sans faire attention, j'ai posé une main là où ça a frappé. Je sens un autre coup sous ma main et, comme une conne, je sursaute. Ne me dites pas que c'est le bébé qui fait ça ? *Est-ce qu'ils naissent avec des battes de baseball ?*

Je me surprends à sourire. *Et si ce bébé avait déjà mon caractère ?* J'en sentirais, des coups contre mes paumes, dans ce cas, d'ici à ce qu'il sorte. Ou peut-être qu'il a celui de Roman et qu'il titube dans mon abdomen.

La porte de service s'ouvre d'un coup, et je me retrouve face à Gen. Elle me dévisage une seconde, puis ses yeux descendent vers mon ventre où ma main est toujours posée. Son petit haussement de sourcils hautain m'achève. Elle s'en va dans la rue en allumant une clope dont je me prends toute la fumée au visage.

— N'importe quoi... elle marmonne.

— Je t'emmerde, Gen ! je réplique en retenant la porte.

— Non, Célia, c'est toi qui nous emmerdes avec ton chiard ! Même Max t'a quittée à cause de lui ! elle réplique avant de disparaître au coin de la rue.

Je serre les dents, mais un pathétique sanglot m'échappe avant que je fonde en larmes. OK... Le message est passé, je suis définitivement seule. Seule avec ce bébé. *Et mon chiard et moi, on emmerde cette conne puissance deux.*

Je reprends mon poste avec plus de dix minutes de retard, et le calvaire continue. Mais chaque coup de pression que je subis est atténué par mes mains simplement posées sur mon ventre. C'est bizarre comme les choses se mettent à virer de bord quand tout dérape. *C'est à cause de ce bébé si tout le monde me fuit, pourtant, j'ai l'impression qu'il est le seul sur qui je puisse compter.*

Quand mon service est fini, j'arrache mon tablier avec hargne et compte ma caisse avec la rage au cœur. Il me manque un dollar. Je le prends dans le peu de pourboires que j'ai eus aujourd'hui et j'emmène le tout dans le bureau du boss. Vivement que je retrouve le canapé de Mona, je suis épuisée, tant moralement que physiquement.

J'entre sans frapper dans la pièce et je sursaute en trouvant Max debout, dos à moi et face à la fenêtre. *Merde, je le croyais parti...*

Il se retourne et me fixe, comme pour me provoquer. Je pose les pochettes sur le bureau en évitant soigneusement son regard.

— Il y a un dollar en moins, j'ai complété avec mes pourboires, je souffle d'une petite voix.

Il ne répond pas. Je tente de relever le nez et je tombe sur le même regard dégoûté qu'affichait Roman la dernière fois que je l'ai vu.

Je prends une grande inspiration et je tourne les talons, les mains posées sur le bas de mon ventre. Je passe le pas de la porte mais m'arrête pour faire demi-tour.

— Tu as eu mes messages ?

Ses yeux oscillent entre mon visage et mon ventre proéminent.

— Oui, il répond, glacial.

C'est tout ? Il ne va rien dire d'autre ?

J'attends trois longues secondes qu'il réagisse. En vain.

— D'accord... je murmure, sentant les larmes revenir au triple galop.

Je m'éclipse rapidement. Je me déteste quand je suis aussi sensible ! *À quoi bon continuer de m'humilier ?*

*
* *

Les jours suivants sont tout aussi difficiles. Max se comporte comme le pire des connards. Il m'éviterait même dans une pièce de deux mètres carrés sans porte ni fenêtre. En revanche, il discute beaucoup avec Gen, qui s'efforce toujours de faire comme si je n'existais pas. Leur rejet ne m'aide

pas à me sentir mieux. Je dois battre des records de tension en ce moment et, aussi étrange que cela puisse paraître, j'espère que ce n'est pas mauvais pour le bébé.

Mona est aux petits soins quand je rentre. Je n'ai pas foutu les pieds chez moi, si ce n'est pour prendre des fringues ou une douche rapide. Je ne supporte pas la solitude. Je passe mon temps à pleurer, alors je passe ma vie chez Mona. Je crois que je ne la remercierai jamais assez de tout ce qu'elle fait et de tout ce qu'elle est pour moi. Ma petite Mamie Monary.

*
* *

Le vendredi matin, j'arrive au boulot déjà épuisée. Mon ventre me tire, j'ai l'impression qu'il pèse de plus en plus.

Je trouve un mot dans mon vestiaire pour m'annoncer que je ne travaille pas demain. Ah, d'accord... *Il ne veut même plus m'adresser la parole ? Il laisse des notes dans mon casier, maintenant !*

En milieu d'après-midi, je croise Max en allant aux toilettes. Je le surprends à mater mon ventre et, quand il s'aperçoit que je le regarde aussi, il fuit. Je retourne rapidement derrière ma caisse et j'enchaîne les clients pendant que Gen papote avec un mec. Mon ventre prend tellement d'ampleur que plus personne ne peut le rater, maintenant. Dans peu de temps, je ne pourrai même plus fermer mon tablier.

Gen me lance des regards furtifs. J'essaie de l'ignorer et, sans relever les yeux de ma caisse, j'accueille le prochain client.

— Bonjour, qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? je demande mécaniquement.

— Des nouvelles, j'entends en réponse.

Je relève les yeux brusquement. Roman est en face de moi, habillé dans son costume noir hyper classe. J'ai un furtif sentiment de soulagement, mais il s'évanouit plus vite qu'un pet dans le vent.

— Je n'ai pas ça en magasin, désolée. Que puis-je vous servir ?

— Pourquoi tu travailles encore ? Tu ne devrais pas te reposer ? il souffle en regardant brièvement mon ventre que je peux presque poser sur le comptoir.

— Si tu ne prends rien, tu t'en vas.

— Célia... s'il te plaît.

— Célia, j'ai deux mots à te dire ! j'entends beugler à l'autre bout du comptoir.

Max aboie littéralement mon prénom, et ça me hérissé les poils. Il tient une des portes battantes et nous dévisage avec un regard noir. Je serre les dents. Roman fronce les sourcils et il échange un regard avec Max.

— Casse-toi, je lui glisse avant de tourner les talons.

— Dans mon bureau, me dit sèchement Max alors que je le rejoins.

Je passe devant lui et j'entre dans son bureau au bout du couloir. Il me suit de près et claque la porte si fort que j'en sursaute.

— Qu'est-ce qu'il fait ici ? il crache, hors de lui.

Je tourne doucement sur moi-même pour le regarder. *C'est sa première vraie phrase en une semaine et c'est pour me parler de Roman...*

— Je ne sais pas, je réponds après un silence.

Il soupire.

— C'est lui ?

— Quoi ?

— Le père de ton gosse, Célia ! C'est lui ?

Il m'a hurlé dessus toute la rage qu'il a emmagasinée depuis le début de ce cauchemar. C'est bien trop violent pour mes faibles nerfs, qui craquent dans la seconde. Je baisse la tête et me mets à chialer comme la gamine que je suis. J'essuie mes larmes de ma manche, et Max se décharge sur moi.

— Putain, tu te fous de moi ! il s'énerve.

Je relève les yeux vers lui et je résiste à chaque mauvaise pensée qui me passe par l'esprit : lui dire que j'ai baisé avec Roman des tonnes de fois juste

pour lui faire du mal, par exemple.

— Réponds-moi, bordel de merde !

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? j'envoie.

— Tu m'as menti depuis le départ, en fait. J'aurais dû me méfier. Est-ce que tu baisais encore avec lui quand on s'est mis ensemble ?

— C'est trop tard pour que je me justifie, non ? Quoi que je te dise, tu entendas ce que tu veux, et je n'ai pas la force de me battre contre toi en ce moment, je lâche en montrant mon ventre qui me tire douloureusement.

Est-ce que le bébé entend tout ça ?

— Tu me dégoûtes... il finit par lâcher.

Est-ce que mon bébé a entendu ça ?

— Pardon ? je murmure, choquée par ce ton criant de vérité.

Ma voix n'est plus qu'un souffle noyé au milieu de la rage qui monte en moi comme des fourmis sur un tronc d'arbre. Il vient de briser ce qui restait de notre relation.

J'étouffe un sanglot et le pousse pour quitter ce bureau. Je ne peux en supporter plus.

— Célia ! Je n'ai pas terminé ! il lance en me rattrapant.

Il me saisit par les épaules et me stoppe devant les portes battantes.

— Ne me touche pas !

— Soyons clairs, si tu ne retournes pas travailler immédiatement, ce ne sera pas la peine de revenir ! Je fais déjà mon maximum pour ne pas te laisser dans la merde dans laquelle tu t'es mise toute seule, il s'écrie.

— C'est une blague ? Tu m'as laissée à la seconde où tu as compris ! Je n'ai pas besoin de toi, ni de personne, d'ailleurs !

Je lève un doigt d'honneur dans sa direction et je vais vers le vestiaire d'un pas décidé. Je prends mon sac et je trace vers la porte de service.

— Célia, ne fais pas ça ! j'entends derrière moi.

Va te faire foutre !

Je l'entends me suivre, hors de lui. J'ouvre la porte à la volée et je quitte cet endroit maudit. *Je jure que c'est la dernière fois qu'il me traite de cette façon.*

— Célia ! Putain, écoute-moi, tu fais n'importe quoi !

Je m'arrête net à l'intersection de la rue principale au bout de la ruelle. Max arrive derrière moi en courant. Je me tourne pour lui faire face. Les larmes coulent à flots, mon ventre est douloureux, mais ce n'est rien en comparaison de ce que subit mon cœur. Nous y sommes, à ce moment si douloureux de la rupture.

Il détourne le regard comme s'il se rendait enfin compte de l'état dans lequel il vient de me mettre.

— Tu m'as laissée à l'hôpital... toute seule pour encaisser ça, je lâche, entrecoupée de sanglots. J'ai dû rentrer en bus alors que je pouvais à peine marcher... avec ce... ce ventre qui me fout les jetons plus que ma propre mort. Tu m'as ignorée alors que je t'ai appelé, tous les jours, Max ! j'ajoute, la voix tremblante. Je pensais que toi et moi, on pourrait résister à n'importe quelle tempête, mais je me suis trompée... Oui, je t'ai menti, j'avais honte de moi, je voulais juste oublier cette merde et être avec toi.

— Je suis désolé que tu aies dû rentrer seule. Mais ça a été un choc pour moi, et...

Il prend un air d'immense regret, mais au lieu de m'apaiser, ça m'enflamme. Il est bien trop tard.

— Pour moi aussi, ça a été un choc ! Et je n'ai pas pu faire comme toi et fuir. Tu étais censé me soutenir ! Et arrête de me regarder comme ça, c'est insupportable ! Je n'ai pas une maladie contagieuse, j'attends juste un bébé, bordel ! j'enchaîne.

Il reste silencieux et baisse les yeux. Je vois sa mâchoire se crispier.

Un silence s'installe, lourd et aussi étouffant que l'air de ma voiture restée en plein soleil toute la journée. Il ne dit rien de ce que j'ai besoin

d'entendre... Il est impossible de sauver notre histoire. Rien ne sera plus comme avant.

Mes larmes redoublent, et je cache ma douleur derrière de la colère.

— C'est fini, Max... je pleure. Je ne veux pas d'une pseudo-aide comme celle-là. Je te dégoûte ? Très bien.

— Mes paroles ont dépassé mes pensées...

— Je le savais avant que tu le dises, OK ? Une semaine que je me sens comme une sous-merde dans ton regard alors que j'étais la femme parfaite le mois dernier... Laisse tomber, Max. Tu n'y arriveras pas, et moi, je ne peux pas oublier ça.

Je recule doucement, je m'en vais sans un mot de plus. À la douleur de cette rupture s'ajoute le fait que je viens de perdre ma seule chance de m'en sortir : mon travail.

28

Célia

J'ai du mal à respirer, j'ai besoin d'air, et même le froid piquant ne m'aide pas. Je repasse devant la boutique en activant le pas autant que mon ventre me le permet. Si je pouvais courir, je serais déjà loin.

J'enchaîne les pas sans regarder derrière moi et, quand je relève le nez, j'ai remonté tout le boulevard dans la mauvaise direction : ma voiture est de l'autre côté. Mon corps me rappelle à l'ordre, et je dois m'arrêter. Je rejoins le premier banc qui se présente et je m'installe sur une publicité colorée. Mon dos percute le dossier, et mes mains trouvent le bas de mon ventre qui me tiraille.

J'essuie mes joues et renifle comme une gamine. *Est-ce que je vais m'arrêter de pleurer un jour ? Ce n'est pas possible d'être aussi molle !*

Je regarde les gens passer et j'ignore ceux qui me lancent des coups d'œil insistants. *Ils n'ont jamais vu une nana en cloque tout perdre ou quoi ?*

Je finis par contempler mes baskets quand une paire de chaussures de ville en cuir noir vient se planter devant moi.

— Je ne pensais pas qu'une nana enceinte pouvait marcher aussi vite...

Je relève le nez pour voir Roman qui me sourit gentiment. *Mais qu'est-ce qu'il fout encore là ?*

— Je ne pensais pas qu'un connard de bourgeois puisse être en plus un espion détraqué, je réplique.

Il lâche un petit rire.

— Connard, oui, bourgeois, certainement pas. Ce n'est pas parce que j'ai de l'argent que j'en suis un, il rétorque en s'installant à côté de moi. Quant à « détraqué », il faudrait que je voie un professionnel, d'après toi ?

Je ne réponds pas tandis qu'il s'installe à côté de moi. Même son humour merdique n'arrive pas à percer le brouillard de solitude qui m'entoure. J'ai tenu une semaine, une foutue semaine, et tout vient d'exploser à cause du type qui vient de passer son bras sur le dossier du banc derrière moi tout naturellement.

Le silence revient et, comme si toute l'avenue était soudainement silencieuse, je ne perçois plus que mes stupides sanglots et le petit bruit que fait Roman en tripotant son trousseau de clefs.

— Tu es en pause ?

— Ouais... en pause, je murmure.

Je tourne à peine la tête vers lui. Il me lance un petit regard malicieux.

— On sèche, si tu veux. Tu as mauvaise mine...

— Merci. Tu n'as rien d'autre de sympa à m'apprendre ?

— Ah si, tu es enceinte ! il envoie en riant. Et d'un connard, en plus.

J'évite aussitôt son regard. *Bon sang, il ne se doute pas une seconde que ce bébé n'est pas de Max...*

— Tu n'imagines pas à quel point...

Le silence revient et, avec lui, une vague de panique et de stress que je tente de ravalier discrètement. C'est maintenant. Je dois lui dire maintenant. *Mais comment ?*

— Est-ce que tu crois qu'il reste une place pour moi sur le ring de combat pour faire partie de ta vie face au responsable de ce bébé ? Même s'il a une

longueur d'avance sur moi...

Ma réplique fuse :

— Tu ne peux pas être en compétition avec toi-même, Roman...

J'ai tourné la tête pour le regarder. Il a planté son regard dans le mien. D'abord amusé, il se voile peu à peu. Je vois sa bonne humeur s'effriter pour laisser place à des sourcils froncés, une tonne de questions, mais surtout, de la peur.

Il ouvre à peine la bouche et semble se mordre la langue.

— Qu... quoi ?

Ce bébé est le tien... Voilà ce que je devrais lui répondre. Mais impossible de le sortir. J'évite son regard trop perçant pour essuyer une autre vague de larmes.

— Célia, regarde-moi.

— Non.

Il se fout de ce que je lui dis et m'attrape par les épaules pour qu'on se fasse face.

— Répète, il ordonne.

J'avale ma salive et je ne répète pas. Non, j'innove, et je le fais si doucement qu'il concentre son regard sur ma bouche uniquement.

— Max... n'est pas le père de ce bébé.

Ses mains quittent mes épaules, et il se tourne à nouveau vers la route.

— OK... Combien de mecs tu te tapes exactement ? il demande froidement.

La pulsion de lui envoyer ma main dans le visage m'électrise la colonne vertébrale.

— Juste lui et toi.

Silence. Il regarde droit devant lui et ne bouge plus d'un cil. *Merde, est-ce que ma réplique l'a mis K.-O. ?*

Je pense qu'il a compris, alors je ne dis plus rien. J'essuie juste mes joues et je ravale ma panique. Je pensais être soulagée de lui avouer enfin la vérité,

mais c'est pire maintenant que je me retrouve face à ce roc muet.

Soudain, Roman semble reprendre vie et se met à ricaner. Je tourne mon regard larmoyant vers lui. *Est-ce qu'il est en train de se foutre de moi ?* Une nausée douloureuse remonte en moi.

— Tu... C'est impossible ! On n'a baisé qu'une fois, et j'ai mis une capote. Ça n'arrive pas, ce genre de choses.

— La preuve que si. Je suis là et je suis énorme, Roman ! Il a dû y avoir un problème avec cette capote parce que ça bouge dans mon ventre !

Il se lève brusquement et fait quelques pas devant moi en se frottant le visage.

— On doit calculer. La cérémonie, c'était quand exactement ? Avril... Non, mai. Et nous sommes en novembre... Ça fait six mois, il déduit à voix haute. T'es enceinte de combien ? Trois, quatre mois, grand max ?

— J'en suis à six mois, je réponds sans le regarder.

Il ne veut pas se le mettre dans la tête, ce bébé est de lui !

Il tourne et vire en se frottant le visage. Des passants nous regardent bizarrement.

— Tu veux bien te rasseoir ? Des gens te regardent.

Il ne prend même pas la peine de répondre et ne s'arrête pas pour autant.

— Est-ce que tu fais ça pour de l'argent ? Je te pensais pourtant loin de tout ça. C'est même ce que j'apprécie chez toi... Est-ce que tu avais tout prémédité depuis le départ ? Je te pensais différente, mais tu es peut-être pire que toutes les autres, en fait !

Je serre les dents à défaut de laisser tomber ma mâchoire sur le trottoir. À quoi vient-il de me réduire en quelques mots ? Sa réaction fait plus que me blesser, elle me déçoit et me déchire de l'intérieur. *OK... Laisse tomber, Célia.*

Je me lève doucement, une main posée sous mon ventre alourdi. Pourquoi me laisser insulter de cette façon ? Je m'éloigne en le sentant me regarder. C'était sa seule chance. Je n'ai pas la force de lui en laisser une autre.

Je redescends l'avenue afin d'aller récupérer ma voiture restée non loin du café.

*
* *

Mes larmes, qui s'étaient enfin tariées dans les embouteillages, reviennent dès que je sonne à la porte de Mona. Je n'ai aucune envie d'aller flipper seule chez moi, alors son canapé me semble être la meilleure option pour le moment.

Elle m'accueille en passant une de ses mains fripées sur ma joue avec douceur. *Je dois vraiment être au bout du rouleau pour que Mona m'épargne ses sarcasmes !*

— Mauvaise journée ? elle me demande.

— Hmm... La pire de toutes.

— Tu vas tout me raconter, mais d'abord, mets-toi à l'aise. Ton ventre semble peser une tonne. Allonge-toi donc sur ce canapé !

J'obtempère et j'ai soudain l'impression d'être chez le psy. Sauf que ce psy-là va m'insulter quand je lui aurai raconté mon aventure du jour.

— Ton boulot t'épuise, tu aurais dû reprendre avec un autre rythme. Quand on est enceinte, tout devient très fatigant trop vite...

— Ça, c'est réglé, je vais être tranquille maintenant.

— Tu n'as plus de boulot ? elle comprend immédiatement.

Je l'entends s'installer dans son fauteuil derrière moi.

— C'est ça !

— Ah. Mais qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Je lui explique tout. De Roman qui arrive à la boutique au moment où je me suis retrouvée sur ce banc avec ce con de millionnaire.

Mona ne dit plus rien. Le silence est tel que je finis par me redresser pour la regarder.

— Et tu es partie ? Comme ça, sans un mot ?

— Oui, et il n'a pas insisté non plus...

— Hmm... OK, elle dit simplement.

Je lui lance un petit regard, et elle me montre d'un coup de menton le sac en papier posé sur la table basse. Quand je l'ouvre, j'y trouve deux boîtes de nougats.

— Merci, Mona, tu es mon ange gardien.

— Arrête donc tes conneries, je n'ai pas encore cassé ma canne, bécasse !

Je laisse courir un petit rire, mais la seule idée de la voir me quitter me noue l'estomac.

— Tu n'es pas seule, ma petite chérie, n'oublie pas ça...

Super Mamie Mona est en action. Elle arrive à me redonner le sourire et à me faire oublier que tout part en vrille autour de moi.

Un peu plus tard, je prépare quelques bricoles à manger et je m'assoupis devant la télé, laissant Mona devant un nouvel épisode de *New York Section Criminelle*.

*
* *

J'ouvre les yeux, il fait complètement noir. La télé est éteinte et Mona semble être allée se coucher. C'est mon ventre qui vient de me sortir de force du sommeil. Je ne sais pas ce que fabrique ce bébé, mais ça remue dans tous les sens. Je roule sur le dos et je soulève mon tee-shirt. Je vois une bosse, c'est comme si ça roulait sous ma peau. Je pose une paume dessus. C'est incroyable comme c'est apaisant, en fait. J'ai encore du mal à croire que c'est le bébé qui bouge autant, mais je pense que c'est juste parce que je n'ai pas eu le temps de me préparer à tout ça. Les cinq mois de cette grossesse que j'ai loupés doivent avoir ça pour but : voir venir et anticiper l'ampleur que prend le processus.

J'attrape mon sac et mon manteau et je quitte l'appartement en silence. Je referme la porte de Mona et file tout droit vers la mienne, mais je m'arrête juste devant pour regarder dans les escaliers. Un costume, des chaussures de

ville et un regard vert, planté sur mon énorme passager clandestin, y attendent. Roman se lève de la marche où il était assis.

— Pourquoi tu n’as rien dit avant ? il me demande en me rejoignant.

J’évite son regard et fronce les sourcils. Pas de « Excuse-moi pour tout à l’heure » ou de « OK, ce bébé est de moi, parlons-en » ? Je me détourne de lui en fouillant mon sac à la recherche de mes clés.

Quand j’ouvre la porte et que j’entre, Roman me suit. Le court repos chez Mona m’aura au moins permis de me sentir assez forte pour mettre un point final à « l’affaire Roman » ce soir.

Il referme la porte derrière lui, et on se retrouve face à face, chacun à un bout de ma petite entrée.

— Je... je l’ai appris il y a un mois, je réponds finalement.

Il fronce les sourcils.

— Comment c’est possible ?

— Ils disent que j’ai fait comme un déni...

Je vais trouver le canapé. Cette journée est bien trop longue pour mes pieds et mon ventre. Roman, les mains dans les poches de son costume, s’avance doucement et vient s’installer juste en face de moi, sur la table basse, ses genoux de chaque côté des miens, ses paumes chaudes dessus.

— OK... Si tu dis que je suis responsable de cette grossesse, je te crois.

Je m’attendais à tout sauf à ça. Il est calme, et ses pouces bougent de façon symétrique sur mes genoux.

— Tu te souviens aussi du préservatif qu’on a mis cette nuit-là ?

— Oui ! Je l’ai mis moi-même, Roman... Mais ce n’est fiable qu’à 99 %, je place.

— Ouais... J’ai donc l’honneur de t’annoncer que ce bébé fait partie de l’élite. Il n’y a qu’1 % de la population qui soit aussi combatif que lui, il lance avec un petit sourire.

Je laisse un sourire planer sur mon visage, même si mes larmes menacent de couler encore et toujours.

Roman me sourit et croise mon regard humide.

— Hey, ne pleure pas, il souffle en venant s’asseoir à côté de moi sur le canapé.

Ses mains se posent sur mes joues, et ses pouces ramassent les gouttes qui leur arrivent dessus.

— On va assurer, OK ? Après tout, nous ne sommes pas les premiers à qui ça doit arriver.

Je fais oui de la tête par réflexe. Mon esprit est trop occupé à boire ses paroles. Pour la première fois depuis un mois, je ne me sens pas perdue au milieu de nulle part.

Il me sourit, essuie encore mes joues et enchaîne :

— Je vais te donner ce qu’il faut, il lâche tout aussi calmement. Et on pourra passer à autre chose.

Je cligne des paupières, plusieurs fois. *Est-ce que j’ai bien entendu ?*

Je recule assez pour que ses mains me quittent. *Passer à autre chose ?*

— Me donner quoi ?

— Un peu d’argent pour que... tout ça reste sous silence, il répond en montrant mon ventre.

— « Sous silence... », je répète, les sourcils froncés.

L’ambiance passe d’un extrême à l’autre. Je me braque aussitôt, et il fait de même.

— Tu comptes avoir ce bébé ? il s’étonne.

C’était trop beau pour être vrai ! Qu’est-ce que j’ai cru ? Qu’il allait me demander ma main ? Me dire qu’il voulait élever ce bébé avec moi ? Ou même juste me soutenir ? *N’importe quoi, Célia. Il faut que tu arrêtes d’être aussi naïve !*

— Parce que, d’après toi, j’ai d’autres choix ? Regarde-moi, ça semble plutôt lancé sur une seule et unique voie !

— Ne dis pas n’importe quoi. On a toujours le choix, tu te souviens ? Alors je vais résoudre ce... problème pour nous, OK ?

— Et comment tu comptes faire ? Tu vas acheter une machine à remonter le temps pour faire en sorte que je ne croise jamais ta route ? Ça m'arrangerait, crois-moi, je lance, énervée.

Il secoue la tête avant de reprendre.

— En payant suffisamment, je suis sûr qu'une clinique acceptera de régler le problème. C'est le meilleur choix qu'on puisse faire, OK ?

Régler le problème ?

Je m'écarte de lui aussi vite que mon corps me le permet.

— Mais t'as perdu la tête, Roman ? Encore ton putain d'argent ! j'envoie tandis qu'il se lève aussi. Tu me parles de « régler un problème », moi, je te parle d'un bébé ! je crie en le repoussant quand il tente de se rapprocher. Ce bébé bouge ! Elle réagit, elle est vivante !

Il ne dit plus rien, cligne des yeux à plusieurs reprises, et le silence revient. On se toise comme si chacun essayait de sonder l'esprit de l'autre. On parle bien la même langue, pourtant, il est évident qu'on ne se comprend pas.

— Je... je ne peux rien faire d'autre pour nous... il commence.

— Ton argent ne fait pas tout, Roman. La preuve, ce bébé est bien là. Maintenant, sors d'ici. Je ne te demande rien. Enfin, si, une chose : oublie-moi.

Il me fixe une longue seconde. J'arrive à peine à déchiffrer son air. Mon instinct me souffle que c'est un mélange de colère et d'impuissance. Exactement comme moi...

Il reste silencieux et finit par tourner les talons.

La seconde suivante, ma porte d'entrée claque si fort que je sursaute. Il n'a rien dit, mais sa fuite parle pour lui. Il ne veut pas assumer avec moi. Me revoilà au point de départ, seule, et pleurant sans interruption.

*

* *

Une odeur absolument divine vient chatouiller mes narines. Elle provient de chez Mona. J'émerge de mon canapé où je suis restée dormir après mon altercation avec Roman. J'étais trop épuisée pour penser à rejoindre mon lit. Je me suis simplement laissée tomber entre les coussins pour pleurer jusqu'à ce que mon corps, épuisé, rende les armes.

Lorsque je pousse la porte de ma voisine, je la trouve penchée au-dessus de sa cuisinière avec Béni. Je m'éclaircis la gorge, et tous deux se tournent vers moi avec un sourire.

— Tu vois, je t'avais dit que l'odeur de ton ragoût allait la faire venir, Béni, envoie Mona.

— Pas du tout, je...

— Je le savais. Ce ragoût, personne ne peut y résister, lui répond son ami.

OK, ils ont décidé de m'ignorer ? J'avance vers eux et vais humer la bonne odeur qui monte d'une grosse marmite.

— C'est prêt quand ? je demande.

Mona me donne une tape sur le dos de la main.

— Quand ce sera prêt, impatiente. Va donc t'installer dans le canapé, tu as une mine affreuse, elle envoie.

Je lâche un grognement mais je fais quand même ce qu'elle me dit. Je sais que tout ce qu'elle veut, c'est prendre soin de moi. À sa façon, certes.

Lorsqu'ils viennent s'installer au salon avec moi, amenant la fameuse marmite fumante, j'en ai l'eau à la bouche. Ils refusent que j'aide à servir, et, pour mon plus grand bonheur, je me retrouve vite devant une assiette bien remplie.

Je mastique une première bouchée quand Mona lance :

— Est-ce que Roman a dormi chez toi ?

J'en avale de travers et manque de tout recracher. *Comment diable sait-elle qu'il est venu ?*

— Tu es une sorcière ou un démon ?

— Une sorcière, assurément, intervient Béni en portant sa fourchette

tremblante à sa bouche édentée.

— Je le savais, j’envoie. Au fait, Béni, c’est délicieux. Je veux en manger tous les jours.

— Merci, ma petite !

— Je vous ai entendu parler, coupe Mona en me lançant un petit regard en biais.

J’enfourne une autre bonne fourchette de ragoût dans ma bouche. De quoi m’empêcher de parler pendant un instant. Est-ce que je raconte à Mona le fiasco d’hier soir ou est-ce que je garde sous silence tout ça pour le moment ?

— T’as des oreilles bioniques ou quoi ? je lance, une fois ma bouche libérée.

Elle rit de son rire de vieille et finit comme souvent en toussant.

— Tu as pris tes cachets ? je demande.

— Oui ! Arrête donc de me mater. Garde ça pour ton bébé, elle réplique. Et ne change pas de sujet comme ça, réponds à la dame.

— Tu es trop curieuse, sorcière ! Et puis, tu n’as qu’à lire dans tes jetons de Scrabble.

Elle et Béni explosent de rire, et ma voisine me fait un petit clin d’œil. Elle semble penser que Roman a dormi ici et que tout s’est arrangé. J’aurais aimé que ce soit le cas, mais je ne vais pas partager avec elle ma peine due à la tournure qu’ont prise les choses. Je vais lui laisser croire ce qu’elle veut pour ne pas l’inquiéter, parce qu’elle aussi est de plus en plus fatiguée et que je dois prendre soin de mon amie.

29

Célia

Une semaine que Roman et l'ouragan de sentiments douloureux qu'il représente sont passés chez moi. Aussi incroyable que ça puisse paraître, je ne me sens pas si mal que ça. Une part de moi est soulagée. Roman est au courant de sa paternité. Pour le reste, je ne peux pas contrôler ses réactions.

Les larmes ont enfin arrêté de couler, mais je me méfie, parce que je les sens prêtes à revenir à tout moment. Alors je me ménage et ne m'impose pas grand-chose. En fait, j'écoute mon ventre : quand le passager clandestin bouge trop, j'arrête tout et retrouve le canapé de Mona. C'est d'ailleurs ce que j'ai fait toute la matinée et ce que je comptais faire jusqu'à ce soir, mais Mona et son fidèle « bécasse » en ont décidé autrement.

— Tu as le droit à des indemnités de chômage, va les chercher ! elle m'envoie en coupant la télé.

Elle a raison. J'y pense tous les jours mais j'avais besoin d'un coup de pied au cul pour me bouger.

Après un trajet en voiture interrompu par une pause obligatoire dans un salon de thé pour occuper leurs cabinets en urgence, j'arrive enfin au bureau social. Je dois me détendre. Conduire s'est avéré bien plus compliqué

qu'avant. Les gens sont dingues, et je me suis sentie oppressée par leur haine au travers de ma carrosserie.

Je pousse la porte en soufflant un bon coup. *Oh ! non...* La file d'attente est à deux doigts d'atteindre la rue. J'espère que ma vessie va tenir !

Trente minutes et quinze prières « anti-pipi » plus tard, je me pointe enfin devant le comptoir d'accueil.

— Bonjour, envoie la bonne femme qui apparaît.

Je lui explique en vitesse mon cas. Elle me donne un formulaire à remplir, puis un autre, et me donne un numéro.

*
* *

Deux heures... Ils ont mis deux heures à prendre, avec un bonjour peu aimable, les deux formulaires que j'ai mis trois minutes à remplir.

Quand je suis enfin dehors après être passée par leurs toilettes, mon ventre me tire, mais je suis soulagée, j'ai quelques mois d'indemnités devant moi. Ce n'est pas grand-chose, tout juste de quoi payer mon loyer et quelques factures, mais c'est mieux que rien.

Le chemin du retour m'achève. Je me fais klaxonner, insulter et coller au cul. C'est la dernière fois que je conduis.

Je rentre directement chez moi pour dormir. Avant de fermer l'œil, je me retrouve de nouveau devant mon portable, le contact de Roman sous le nez. J'ai beau être soulagée qu'il soit au courant, il reste en moi un espoir qu'il revienne et qu'on attende ce bébé ensemble. Mais j'ai peur qu'il me repousse encore, qu'il me dise de nouveau que je dois le « débarrasser de ce problème... ». Je ne sais pas si je m'en relèverais. Donc une nouvelle fois, je fais machine arrière avant même d'essayer de le contacter.

Comme les jours précédents, je repose mon téléphone et m'endors d'un sommeil agité.

*
* *

— Mais écoute donc, bécasse du siècle, au lieu de ronchonner, envoie Mona, excédée.

Les yeux rivés sur mes doigts qui tiennent des aiguilles à tricoter, je n'ose plus bouger. J'ai déjà oublié. *Je passe le fil de laine et je passe la maille au-dessous ?*

— Mona, ça me soûle !

— Empotée, va ! Une maille dessus, une maille dessous. C'est simple, ce que je dis, non ?

— Mais c'est ce que j'ai fait, et regarde-moi cette horreur ! je râle en lui montrant l'espèce de moufle informe que j'essaie de tricoter depuis une heure.

De son côté, elle a terminé un bonnet minuscule, rose avec un petit pompon blanc.

— Ton bébé n'aura jamais de moufles pour sortir de la maternité ! Donne-moi ça, je vais m'en occuper, sinon, ce petit bout sera à poil.

Désolée, petit passager clandestin, je ne suis définitivement pas douée pour ça. Mais Super Mamie Mona est là !

— Heureusement que tu es là, Monary... Sans toi, je passerais mes journées à pleurer.

— Au lieu de ça, tu préfères te faire embrouiller par une vieille sorcière ! envoie soudain la voix de Béni.

Le petit vieux afro-américain referme la porte derrière lui et se tourne vers nous avec son habituel sourire édenté.

— Exactement ! je réplique depuis le canapé.

— Oh mais regardez qui est heureuse de voir son papi Béni, il dit à mon ventre en arrivant à côté de moi.

— Arrête donc de faire ça, tu vas lui foutre les jetons, à ce pauvre bébé, râle Mona.

— Il faut parler aux bébés avant leur naissance, ça les rend plus intelligents, il rétorque. Hein, bébé ? Tout à l’heure, on écouterait un autre morceau de musique classique. C’est bon pour ton cerveau.

Je souris à Béni et tire la langue à Mona, qui estime qu’un bon bonnet bien chaud vaut six cents morceaux de musique classique pour protéger le cerveau. Moi, j’aime bien écouter de la musique classique. Ça me détend, et je crois que ça fait du bien au bébé. Il bouge beaucoup et se calme toujours après quelques notes de piano.

— Mona, j’ai choisi du Beethoven, cette fois, il lance en sortant un vieux CD de la poche de son trench-coat.

— Je m’en fous, mon ami ! Dis-moi, es-tu prêt pour prendre ta raclée au Scrabble ?

— Oh que oui !

Je jette un œil à mon portable pendant qu’ils s’envoient des gentilles à la tête. Il est quatorze heures, et j’ai de nouveau faim. Je vais laisser les petits vieux s’entre-tuer sur le plateau du Scrabble pour aller jusqu’à cette pizzeria qui sert à longueur de journée cette pizza à la viande hachée qui me fait baver depuis ce matin quand elle est apparue dans mon esprit au réveil.

Je dépose sur la table basse mon massacre au tricot et je vais chercher le plateau de jeu.

— Je vous laisse, j’ai une course à faire.

— Ah ! c’est bien que tu prennes un peu l’air, ma petite. C’est bon pour ton bébé de marcher un peu, mais pas trop non plus, d’accord ?

— Oui, ne t’inquiète pas. Je vais poser mes fesses dans un train puis traverser une rue pour aller me goinfrer de pizza sur une terrasse chauffée, j’explique.

Elle se met à rire.

— Tu vois, ce bébé contrôle déjà ta vie avant même d’arriver !

— Alors on va bien s’entendre, elle et moi, j’envoie.

Mona me fait un clin d’œil, Béni en fait un à mon ventre, et je quitte

l'appartement accompagnée par leurs rires. J'adore ces deux petits vieux. Ils sont la seule famille que j'ai, mais ils assurent pour dix.

Le métro aérien me laisse le temps de cogiter sur mon avenir. J'avais complètement oublié la lettre reçue il y a quelques jours. Mon proprio me réclame le loyer que je n'ai pas payé. Je ne sais même pas si j'ai les moyens, je ne suis pas allée voir ce qui se passe sur mon compte depuis des semaines. Je crois que fabriquer ce bébé est déjà une activité qui dépasse de loin mes capacités habituelles. Mais comment font les autres ? Comment font les nanas parfaites pour toujours être pomponnées, de bonne humeur et à jour sur tout ?

Une fois ma petite et déprimante introspection achevée, je rejoins tranquillement la pizzeria dont je visite en premier les cabinets. Personne ne me dit rien, à croire qu'une nana avec un énorme bide peut faire ce qu'elle veut. Je ne fais pas la queue non plus. La nana à la caisse me fait passer devant tout le monde, c'est le paradis. Une fois ma pizza sous le nez, je file m'installer à une table. Elle ne va pas faire un pli !

*
* *

Je retourne attendre le métro sur le quai venteux avec, à la main, une boîte contenant la moitié de ma pizza. Pourquoi ? Parce que ce n'est pas moi qui décide, c'est mon bébé clandestin ! Et après trois parts, j'ai arrêté de lutter, je ne pouvais plus rien avaler sans vomir.

Dans le train, l'odeur me donne même un peu la gerbe. Mais je ne vais pas gâcher cette merveille de pizza parce que je porte un bébé culinaro-bipolaire. Mona et Béni seront contents de pouvoir y goûter.

Quand j'arrive en haut de ma rue, je vois au loin deux camions de secours garés en face de mon immeuble. Des curieux se sont aglutinés sur les trottoirs

pour regarder ce qu'il se passe.

Je rejoins mon immeuble sans m'arrêter, mais je jette quand même un coup d'œil. Où sont-ils ? Dans l'immeuble de Béni ?

La curiosité est un vilain défaut, mais c'est un défaut bien curieux ! me dit souvent Mona.

Je grimpe les escaliers à mon rythme d'escargot. Arrivée au deuxième, j'entends du mouvement au troisième. Et une fois en haut, Béni se jette sur moi

— Célia ! Je... J'ai... j'ai appelé. Elle... il commence, les larmes aux yeux.

Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Quoi ?

J'avance vers l'appartement de Monary dont la porte est grande ouverte. Il y a des secouristes partout dans le salon, et Mona est allongée sur un brancard. Deux personnes s'affairent autour d'elle.

La boîte de la pizza m'échappe des mains. Les larmes me montent aussitôt aux yeux, poussées par mon cœur qui explose de peur dans ma poitrine. *Non ! Qu'est-ce qu'il se passe ?*

Tout semble se passer au ralenti. Mon cerveau imagine le pire avant même que la boîte en carton ait touché le sol.

— Mademoiselle ? Vous êtes de la famille ? me demande soudain l'un des secouristes.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? j'arrive à articuler.

— C'est sa petite-fille... dit Béni derrière moi, en larmes.

— Venez avec moi, il dit en m'attrapant par le bras.

Il referme la porte de l'appartement, m'obligeant à arrêter de regarder ce qui s'y déroule.

Mon regard ne dévie pas de la porte fermée, mais il m'emmène m'asseoir dans les escaliers qui montent à l'étage supérieur.

— Votre grand-mère a fait un arrêt cardiaque. Nous faisons notre possible pour la faire revenir.

— Quoi ? Mais... elle allait très bien tout à l'heure ! je pleure en le regardant.

C'est impossible ! Il va me dire qu'elle va revenir.

J'essuie mes joues avec des mains déjà tremblantes pendant que le secouriste me fixe avec attention. Béni s'approche et me tend un mouchoir.

— Je n'ai rien pu faire, ma petite Célia... Je... il commence, avant de fondre en larmes.

Tout devient irréel. Je le serre dans mes bras, et le secouriste me propose de l'eau. Je me vois attraper le gobelet d'une main tremblante. J'en bois une gorgée qui me donne la nausée.

Plusieurs minutes plus tard, les autres secouristes rouvrent la porte de l'appartement, et l'un d'eux fait un signe négatif de la tête à celui qui est devant moi. Je les regarde à tour de rôle.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il se passe ? je demande, la voix tremblant d'émotion.

— Je suis désolé...

Béni étouffe un sanglot. Je me lève doucement et je suis prise d'un vertige. *Ce n'est pas possible, elle ne peut pas me laisser déjà !*

Je sens qu'on me retient. Je suis en plein cauchemar, bordel !

— Asseyez-vous, s'il vous plaît !

Mes jambes ne me portent plus. Je me rassois sur les marches.

Quand la porte de Mona s'ouvre un instant plus tard, c'est pour laisser sortir le brancard. Une bâche bleue qui laisse deviner les courbes du corps inerte le recouvre. Mes mains tremblent de plus en plus. Les secouristes font descendre le brancard par les escaliers, et Béni les suit. *Comment fait-il pour marcher ?* Je n'arrive plus à bouger. J'ai même envie de vomir, et l'air se fait plus rare.

— Mademoiselle, vous m’entendez ? me demande le secouriste.

Je relève les yeux vers lui.

— Vous avez quelqu’un à appeler ?

Non... Je n’avais qu’elle !

Je ne lui réponds pas, j’arrive à peine à le regarder.

— Je préfère ne pas vous laisser seule dans votre état. Il serait plus prudent que vous passiez à l’hôpital.

J’acquiesce d’un signe de tête. Il m’aide à me relever et me demande où sont les clés de Mona pour fermer la porte de son appartement. J’entre et je vais dans le salon. Je sais que Mona les pose toujours sur sa tablette à côté de son fauteuil. Le secouriste me suit de près. La tablette est renversée, et toutes les pièces du Scrabble s’étalent sur le tapis. Comme si elle avait voulu se relever et qu’elle était tombée en emportant tout avec elle. Tout près, le bonnet rose qu’elle vient de finir gît lui aussi au sol. Je me vois l’attraper, je ne sais pas pourquoi. Je cherche les clés.

— Je... Elles doivent être là, je murmure.

— Je les vois. Laissez, je m’en occupe.

Il me pousse avec douceur et attrape les clés.

— C’est bon. Venez, je vous accompagne, il ajoute.

On quitte l’appartement sans me laisser le temps d’assimiler ce qui se passe. Il verrouille la porte et me donne les clés. On redescend les marches, et je dois certainement tituber parce qu’il me tient par la taille. Ce sont les seuls détails que j’arrive à retenir.

En bas, je retrouve Béni. Il me serre dans ses bras, et le secouriste m’aide à monter dans un des deux camions. Je m’assois sur un strapontin, et on tend une ceinture autour de mon ventre arrondi.

Je tremble de la tête aux pieds. *Tout ça ne peut pas être réel...*

Je lance des regards autour de moi, croise les yeux désolés du secouriste assis à ma droite. Il me donne un mouchoir. C’est seulement là que je me

rends compte que mes yeux laissent passer la douleur silencieusement. J'essuie mon visage et me laisse porter.

Plusieurs minutes plus tard, il m'accompagne avec précaution aux urgences.

— Ça va aller ? On va vous faire quelques examens, et ensuite, ils vous laisseront repartir, je pense. Vous en êtes à combien de mois ?

— Presque sept...

— Raison de plus pour vérifier si tout va bien, OK ?

J'acquiesce d'un signe de tête, et il disparaît. Puis on m'amène dans une chambre. Quelqu'un vient prendre ma tension et me donne un cachet. On pose ensuite un monitoring sur mon ventre, et je vois sur une bande de papier les battements du cœur de mon bébé clandestin. Je les écoute comme si c'était de la musique.

Après un moment, je me rends compte que je suis plus calme. Ça doit être le cachet...

Une femme vient me dire que je peux appeler quelqu'un pour venir me chercher. Ils n'ont pas de lit à me proposer pour la nuit, mon cas n'est plus une urgence vitale.

Je prends mon téléphone dans mon sac et j'appelle la seule personne à qui je pense.

— Oui ? j'entends après plusieurs sonneries.

— Je... je suis à l'hôpital... Viens me chercher, je dis, la voix affaiblie par l'émotion.

— Quel hôpital ? il s'exclame aussitôt en reconnaissant ma voix.

— Le principal. Aux urgences...

— J'arrive.

À peine quinze minutes plus tard, la porte de la chambre s'ouvre. Je suis assise sur le lit avec mes affaires, une main sur mon ventre arrondi, l'autre

tenant toujours le minuscule bonnet rose, et les larmes au bord des paupières. Roman s'avance et vient me prendre dans ses bras. Je m'y laisse aller sans réfléchir et me nourris de son odeur pour supporter la douleur qui s'est installée jusque dans le moindre de mes muscles. Il me serre contre lui sans un mot. Mon ventre arrondi collé au sien me rappelle que c'est le seul endroit où je ne devrais pas être, pourtant, c'est lui que j'ai appelé.

— Viens, il me chuchote.

Il m'aide à marcher avec autant de précautions que le secouriste quelques heures plus tôt. Il ne me pose pas de question, ni pourquoi je suis à l'hôpital, ni pourquoi je l'ai appelé lui... Et tant mieux, parce que je suis incapable d'aligner deux mots sans fondre de nouveau en larmes.

Sa grosse berline noire aux vitres teintées est garée sur une zone de stationnement interdit, juste devant la porte. Je m'y recroqueville sur le siège passager.

Roman conduit doucement et me lance des regards inquiets.

— Ils m'ont dit pour... Mona, il murmure après un moment.

Je baisse la tête et arrête de respirer en espérant que ça empêche les larmes de couler. En vain. Roman pose un paquet de mouchoirs sur mes genoux. J'en prends un.

— Tu veux rentrer chez toi ?

Je fais non de la tête.

— OK.

Il fait demi-tour au carrefour suivant et se dirige vers les beaux quartiers au nord de la ville.

Je ne fais pas attention au paysage. J'ai les yeux fermés une bonne partie du trajet.

Je relève la tête seulement quand il se gare dans le garage d'une maison. Il fait le tour de la voiture et vient m'aider à en sortir, même si je le sens hésiter à trop me toucher.

— Tu as faim ? il me demande.

— Non, je réponds alors qu'on avance dans un couloir. On est où ?

— Chez moi.

Je reste silencieuse.

On quitte le garage par un large couloir aux murs blancs et on finit par déboucher dans un salon immense qui donne sur une cuisine tout aussi immense.

Un homme s'avance soudain sur notre droite.

— Papa, mais qu'est-ce que tu fais là ? lui demande Roman, surpris.

— Tu es parti précipitamment et tu as oublié tous les dossiers pour demain...

Ses yeux se posent sur moi. Il a l'air de chercher où il m'a déjà vue.

— Oh ! Mademoiselle Fowell ! Quelle surprise, il ajoute, quand ça lui revient.

Son regard s'arrête sur mon ventre, et il détourne le regard sur Roman.

— Papa... Mona est décédée cet après-midi, lui dit Roman.

Il me serre contre lui, son bras dans mon dos, comme si c'était naturel.

— Oh mon Dieu, c'est terrible... Mes condoléances, mademoiselle, me dit son père.

Je fais un signe de tête avec un sourire trop douloureux pour rester sur mes lèvres.

— Viens, Célia. Tu veux t'allonger ? me demande Roman en se penchant vers moi un peu plus.

— Oui, je...

Il me dirige vers un escalier qui donne sur une petite mezzanine sur la droite du salon. On avance, et il pousse une porte coulissante qui donne sur une chambre. La pièce est immense, un grand dressing couvert de miroirs s'étend sur un des pans de mur. Un grand lit est adossé à une baie vitrée qui parcourt toute la pièce. Je m'y rends sans réfléchir et je m'allonge en grimaçant. Mon ventre me tire horriblement. Je me mets sur le côté et me recroqueville autant que je le peux.

— Je suis dans le salon, d'accord ? me souffle Roman.

Les larmes coulent sur mes joues, je n'arrive plus à parler.

Roman s'accroupit pour être à ma hauteur. Ses doigts repoussent mes cheveux de mon front, et son regard me sonde. D'autres larmes viennent, et il serre les dents.

— Je reviens, ma belle... Ferme les yeux.

Il dépose un baiser sur mon front et s'en va.

La pièce est plongée dans le noir. J'attrape un des coussins pour le mettre sous mon ventre. Le silence règne autour de moi. Je ferme les yeux, épuisée.

30

Célia

Je suis réveillée par des voix. Je mets quelques secondes à me souvenir où je suis et pourquoi avant qu'un éclat de voix plus violent que ceux qui m'ont réveillée se fasse entendre.

— C'est pas possible, tu m'auras tout fait !

— C'est déjà assez compliqué comme ça, alors n'en rajoute pas, papa. Je n'ai pas besoin d'un sermon à la con, réplique Roman sur un ton énervé.

— Est-ce que tu te rends compte qu'elle va avoir un enfant ? *Ton* enfant ! Tu ne pouvais pas faire ce qu'il fallait ? Pourquoi c'en est arrivé là ? s'exclame son père.

Mon cœur fait un bond qui me provoque un haut-le-cœur. Je m'assois doucement sur le lit et je me lève pour aller écouter à la porte.

— C'était trop tard quand elle l'a appris, lance Roman.

— Et alors ? Tu as les moyens de payer une bonne clinique !

— Elle n'a pas voulu, et je ne peux pas la forcer ! Elle va avoir ce bébé, avec ou sans moi !

— Et tu comptes faire quoi ? Être père ? Laisse-moi rire !

— Arrête avec tes sarcasmes ! J'attendais un peu plus de soutien de ta part, lance Roman. Toi aussi, tu as été un père minable, je te rappelle.

— Ne critique pas ce que tu ne connais pas, Roman ! Tu n’as pas été le plus sage des enfants. Il est hors de question que je soutienne une connerie pareille, tu m’entends ? Je te préviens, je ne veux pas avoir à m’en occuper ! C’est terminé, je ne te sors plus de tes galères. Depuis que ta mère est partie, tu m’en fais voir de toutes les couleurs, et là, tu vas trop loin. Je te laisse te débrouiller seul. Mettre une gamine fauchée enceinte, bravo ! Tu veux te faire pomper tout l’argent que je te fais gagner ? Tu veux un conseil : débarrasse-toi de ce problème avant d’avoir à payer une pension pour un enfant qui n’est peut-être même pas de toi.

Je serre les dents, les poings et tout ce que je peux. *Comment Roman pourrait-il vouloir de moi et de ce bébé quand il reçoit ce genre de conseils ?*

J’entends des pas s’éloigner et une porte claquer. Le silence revient pour ne laisser place qu’à mon cœur qui se débat pour partir loin d’ici au plus vite.

Je finis par sortir de la chambre. Roman est dans le salon, assis sur le grand canapé d’angle en cuir blanc, les coudes sur les genoux. Il se tient le visage dans les mains. Son dos est courbé, et je l’entends respirer jusque-là. *Est-ce qu’il pleure ?*

La pièce est partiellement dans le noir. Seule une petite lampe éclaire faiblement autour d’elle.

Je descends les marches. Il se redresse et me regarde.

— Je... je vais rentrer, je murmure.

— Je te ramène, il me dit en se levant rapidement.

— Non... C’est bon, j’articule, gênée.

— Ne dis pas n’importe quoi, je vais te ramener, il murmure en passant sa main dans mon dos.

On grimpe à bord de la voiture de luxe quelques secondes plus tard dans un silence pesant. J’ouvre la fenêtre, la fraîcheur me fait du bien. J’ai encore le ventre qui tire et je n’ai qu’une hâte, me réfugier dans mon lit et laisser ma peine sortir. Je regarde le paysage nocturne défiler devant mes yeux, et la

seule chose qui hante mon esprit, même après les paroles de Roman avec son père, est que Mona est partie. Elle emporte avec elle une bonne partie de moi.

Je ne contrôlais déjà plus rien, alors sans elle... D'autres larmes viennent couler sur mon visage.

Roman se gare en bas de mon immeuble. Je descends sans réussir à le regarder. Je monte doucement les marches de mon hall, et il me rejoint. Il m'accompagne jusqu'en haut sans un mot, mais sa main est toujours dans le bas de mon dos.

J'entre chez moi, et il reste sur le palier tandis que je laisse la porte se fermer sans un mot. *Je ne peux pas... Je n'y arrive pas.* Je n'ai plus la force d'affronter la honte que je lis dans ses yeux quand il regarde mon ventre.

Je passe par ma chambre avant de rejoindre la salle de bain. Je me déshabille et je prends une douche. J'y reste si longtemps que l'eau finit par devenir froide, et ça ne me perturbe pas autant qu'habituellement. Mes muscles sont endoloris d'avoir trop pleuré, et j'ai peur d'affronter les prochains jours, qui vont certainement être pires encore.

J'enfile un short et un débardeur trop petit d'où sort mon nombril comme un étendard où serait inscrit « Je suis là ! ».

Roman ne voudra jamais de moi, ni du bébé. Je ne dois pas compter sur lui !

— Je ne suis pas prêt, j'entends soudain.

Je sursaute et relève la tête sur Roman qui me tourne le dos, assis au pied du lit.

Je laisse un silence passer.

Et moi, j'ai l'air prête ? Sans Mona, je le suis encore moins...

— Moi non plus, je finis par répondre dans un chuchotement à peine audible.

Roman ne bouge pas. Ses épaules sont affaissées, et il a la tête baissée devant lui. À le voir comme ça, on croirait qu'il vient seulement de prendre

conscience de la merde dans laquelle notre coup d'un soir nous a mis...

Je passe rapidement la main sous mes yeux, et mon ventre douloureux m'oblige à m'allonger doucement sur le lit. Je glisse lentement sur le côté, un bras replié pour y appuyer ma tête, et je coince un oreiller en dessous.

— Célia... On ne peut pas... il commence à voix basse. J'ai p...

— C'est trop tard, je coupe. C'est trop tard pour tout... On n'a... Je n'ai plus le choix, j'ajoute.

Le silence revient.

Je sens le lit bouger quand Roman se lève. Un sanglot m'échappe. *Qu'il parte, ce ne sera que la deuxième fois...*

Je sens le lit bouger de nouveau. J'ouvre les yeux pour le voir s'allonger doucement à côté de moi. Il me dévisage sans un mot, et moi, j'essuie encore mes joues en évitant son regard. Il repousse une de mes mèches de cheveux avant de faire glisser ses doigts sur ma joue, puis mon cou. Il s'attarde une seconde sur mon épaule pendant qu'un léger frisson me parcourt. Il continue sa descente le long de mon bras, et ses doigts arrivent doucement sur mon ventre. Il a suivi sa main du regard mais il s'arrête. Il hésite. Doucement, je glisse mes doigts dans les siens et je pose ma main à plat sous mon nombril. Ses doigts sont crispés les premières secondes, puis il se détend sans quitter nos mains des yeux. Il se passe un instant jusqu'à ce qu'il tende les doigts doucement pour que sa main soit posée à plat sur la mienne. Nous avons fait ce bébé, et aucun de nous n'est capable de l'assumer. Roman a l'air aussi terrifié que moi. Il laisse lentement glisser sa main à côté de la mienne. Je sens la chaleur de sa paume sur ma peau. Je ferme les yeux pour mieux apprécier sa douceur.

— Baby Random... il murmure.

J'ouvre les yeux.

— Baby Random ? je répète.

— Hmm... Il est comme la chanson qu'on n'attend pas dans une *playlist*... Imprévue.

L'imprévu... Ce bébé est un imprévu dans nos vies, et, quand j'y pense, Roman est un imprévu dans la mienne. Et inversement. Je ne sais pas encore si le fait que ce soit lui et pas Max est une chance ou pas...

Je murmure :

— Daddy Random...

Un autre silence s'installe. Il bouge sa main et la glisse sur ma peau directement. Je sens un infime tremblement agiter ses doigts.

— Tu as raison... Je ne suis pas capable d'assumer mes actes, il soupire.

Je déglutis et je referme les yeux en espérant que ça m'aide à encaisser ce que je sais déjà.

— Mais je ne veux pas te laisser... Je ne comprends toujours pas ce qui se passe entre nous, mais tu me manques tellement, il reprend. Rien n'aurait dû se passer comme ça entre nous.

Je garde le silence. Si je parle, je vais fondre en larmes. *Pourquoi me balancer une bombe pareille ?* Roman veut bien de moi, mais pas avec le bébé.

Au moment où je me dis ça, elle bouge sous la main de Roman, comme si elle aussi ne supportait pas l'idée qu'il la rejette. Il sursaute et enlève sa main, mais la replace aussitôt.

— Il... il bouge souvent ?

Je déglutis avant de répondre.

— Tout le temps. Elle me réveille la nuit parfois, je réponds, la voix tremblante.

— C'est une fille... il murmure.

Sa main quitte mon ventre et vient caresser ma joue.

— Je suis désolé... Pour tout. Pour le fait qu'elle te réveille la nuit. Pour le fait qu'elle ne devrait pas être là et... pour le fait que je n'ai cessé de te décevoir depuis le début... Tu ne mérites pas tout ça... Et je ne mérite pas que tu... veuilles encore de moi un jour, Célia.

Je plante mon regard dans le sien. Il a autant les larmes aux yeux que moi. Ça transperce ce qui reste de mon cœur. Il s'approche et, avant que j'aie le temps de chasser mes larmes, il dépose un baiser sur mes lèvres.

— Pardon... il souffle de manière quasi inaudible.

Il presse encore ses lèvres contre les miennes. Et encore. Et encore. En me demandant pardon chaque fois.

Après je ne sais combien de pardons, il se redresse et me passe au-dessus avant de venir se caler dans mon dos. Son nez est dans ma nuque, et son bras passe doucement autour de ma taille arrondie pour venir trouver mon ventre où le Baby Random donne des coups. Ses doigts viennent s'entrelacer aux miens, et il me serre contre lui.

— Mummy Random, il chuchote dans ma nuque.

Je reprends mon souffle et tente de ravalier la boule qui s'est formée dans ma gorge pour pouvoir articuler trois mots.

— Il faut qu'on essaie, je chuchote. Nous trois...

Il ne répond pas. Il me serre un peu plus contre lui en prenant de l'air tout contre ma peau, mais il ne répond pas... Je ferme les yeux. Ses lèvres se posent sur ma nuque, et ses doigts emprisonnent les miens, mais il ne répond pas.

Le silence revient. Je le sens respirer fort. Son cœur semble, tout comme le mien, vouloir fuir cet instant hors du temps. Mes paupières ne se relèvent pas, elles sont lourdes à porter. Je sens le sommeil m'emporter. Plus de douleur, plus de courbature ni de cauchemar, juste Roman contre moi, qui ne laisse pas un millimètre nous séparer. J'ai l'impression d'exister enfin pour quelqu'un. C'est bouleversant et rassurant à la fois. Il me parle encore, mais je suis trop loin pour assimiler ce qu'il dit.

— Je sais que tu seras une maman parfaite, Célia...

Célia

Ça doit bien faire une demi-heure que je suis là, dans mon lit, sur le dos, à regarder le plafond. Quand j'ai ouvert les yeux, j'étais seule. Même si je n'ai pas été vraiment surprise, j'ai eu un infime espoir que Roman soit encore là, à parler de nous et de ce bébé que personne ne veut. Mon cœur subit une décharge. Je ne suis pas insensible, ce bébé n'y est pour rien ; elle est là, c'est tout, et je m'en veux de ne pas réussir à me réjouir de sa venue qui approche, mais je n'y arrive pas, elle est en train de gâcher ma vie.

Je me redresse d'un bond. *Mais qu'est-ce que tu racontes, Célia ? On croirait entendre ta mère !*

Je pose mes mains sur mon ventre et baisse les yeux dessus.

— Je suis désolée... je chuchote. Baby Random, tu n'y es pour rien.

Ça ne fait pas disparaître mes remords, mais c'est déjà mieux que de faire comme ma mère quand j'étais petite : nous rendre, mon frère et moi, responsables de tout ce qui lui arrivait. Nous ne l'avons jamais forcée à aller voir ailleurs et encore moins à ouvrir deux bouteilles de whisky par jour après la mort de mon père. Et il en est de même pour ce Baby Random : il ne m'a forcée à rien, je suis responsable de mes actes.

Je me lève et file aux toilettes. Mon téléphone fixe se met à sonner. *Tiens, j'ai payé la facture de ce truc ?* Le répondeur se met en route avant que j'aie le temps de quitter la salle de bain, et c'est la voix triste de Béni qui résonne dans mon appartement :

— Célia, j'espère que tu vas bien. Je m'inquiète, ton portable ne répond pas... Je... Je voudrais savoir si tu peux m'aider pour... Tu sais... organiser la suite, pour Mona... Bon euh... Rappelle-moi, d'accord ?

J'avale ma salive et la vague de larmes qui menace de couler à nouveau. *Respire, Célia... Tu vas surmonter ça aussi...* Mais je ne me persuade même pas moi-même.

Le pauvre vieux, je l'ai laissé seul hier après tout ça. Je suis vraiment une mauvaise amie.

En me lavant les mains, j'ai le malheur de croiser mon regard dans le miroir. *Mon Dieu...* Pas étonnant que Roman ait fui avant que j'ouvre un œil. Je fais peur à voir. Il me faut une bonne douche bien froide pour faire partir cette peine de mon visage.

Mais ma priorité est de rappeler Béni.

— Allô ? envoie la voix tremblante du petit vieux.

— Béni, c'est Célia.

— Oh ! Je me suis fait un sang d'encre pour vous, mes petites !

— Ne t'inquiète pas, je m'en sors. Le bébé va bien. Elle gigote dans tous les sens... Et toi ?

Silence. Il pleure, le pauvre.

— C'est dur... Je m'en veux beaucoup de n'avoir rien pu faire, Célia... Je me dis que j'ai peut-être mis trop de temps à réagir, mais tout a été si vite... Je ne suis pas prêt à déjà la laisser nous quitter...

— Oui... Mais encore une fois, elle ne nous a pas demandé notre avis, hein ?

— Eh oui ! Comme toujours, cette vieille peau n'en fait qu'à sa tête ! il râle.

J'essuie mes joues.

— Tu sais qu'elle nous aurait insultés pour ça.

— Oui, oui... Et ça va me manquer terriblement... D'ailleurs, elle va aussi m'insulter pour les funérailles, parce qu'elle ne voulait pas de cérémonie, mais...

— Ah oui ? Tu as raison, je pense qu'on doit la remercier, même si elle ne le voulait pas... je souffle.

On organise les premières démarches à faire ensemble, puis je raccroche.

Je ne tiens que quelques courtes secondes avant de m'écrouler en pleurs au pied de mon canapé. *Mona est partie.*

Je me réfugie sous la douche un instant plus tard. Je me sens faible, déprimée et impuissante. Je crois que ça y est, je viens de toucher le fond du trou.

Quand l'eau froide me chasse, je m'habille avec ce qui me va encore. Je n'ai pas les moyens de faire du shopping. J'ai déjà un loyer de retard, je dois attendre mes indemnités. *Ça va être long !*

Il est près de midi quand je reviens dans le salon. Mes yeux ne sèchent pas, et mes mains n'arrêtent pas vraiment de trembler. Le départ trop brusque de Mona est un choc plus violent que je pensais.

Je réunis mes pensées en rangeant la cuisine machinalement. Je sais qu'elle ne voulait personne à son enterrement et je l'entends d'ici me lancer un « J'veux pas que des abrutis viennent chialer pour ma mort ». Ça me fait sourire entre mes larmes.

Ma petite cuisine n'a jamais été aussi propre, mais je ne suis pas mieux, alors je vais m'attaquer au salon. Je sors de mon délire en découvrant un sac de l'épicerie du bout de la rue posé dans l'entrée. *D'où ça sort, ça ?* Je vais l'attraper. Il est plein de courses, dont une grande partie de paquets de chips goût barbecue. Je fronce les sourcils. *Ce n'est quand même pas Roman ?* Je vais apporter tout ça à la cuisine mais je m'arrête devant la table du salon. Une feuille de papier, pliée, est posée là avec mon prénom écrit dessus. Je

pose le sac et je l'attrape. Un paquet de billets glisse et s'étale partout sur la table et par terre. Je déplie la feuille :

« Prends soin de vous... R. »

Je reste bloquée un instant sur ces mots. Il n'a rien mis d'autre à part tout cet argent.

Je reprends mon souffle et je repose le papier sur la table pour ramasser les billets. Il y a deux mille dollars. Je les repose sur la table comme s'ils me brûlaient les doigts. *Putain, pourquoi ça m'énerve comme ça ? Est-ce qu'il pense m'aider comme ça ? Si c'est le cas, il se fourre le bras dans l'œil. Ce n'est pas de son argent dont j'ai besoin, mais de lui !*

Je laisse le sac de courses de côté. Je n'ai pas faim.

Mon téléphone fixe sonne de nouveau. Je vais répondre, et c'est de nouveau Béni, qui me demande s'il peut passer en vitesse. J'accepte et me détourne de mon nouveau coup de pression pour aller attendre le petit vieux sur le palier.

Je n'arrive pas à ne serait-ce que regarder la porte de Mona. Et je constate, lorsqu'il déboule des escaliers un court instant plus tard, que c'est pareil pour mon pauvre Béni.

Très vite, on se réfugie chez moi. Je viens prendre place à côté de lui dans le canapé, et il me tend une lettre.

— Qu'est-ce que c'est ? Pas encore un huissier ? je demande aussitôt en la prenant.

— Non, non, c'est Mona qui m'avait donné ça il y a quelques semaines... Je l'ai cherchée partout, et Dieu merci, je l'ai retrouvée.

Je fronce les sourcils. *Merde, je ne m'attendais pas à ça.*

Je regarde la lettre sans l'ouvrir.

— Je pense qu'elle... savait qu'elle allait partir... Enfin, je ne sais pas, je n'ai pas réussi à l'ouvrir encore, il ajoute.

Je prends une grande inspiration. *Allez, tu peux le faire.*

J'échange un regard avec Béni et je décachette l'enveloppe blanche. Une lettre, écrite sur du papier beige, apparaît. Je tire doucement dessus et la déplie sous les yeux humides de Béni.

— Tu peux la lire dans ta tête, si tu veux, il me dit en voulant me préserver.

— Non, c'est bon... Je vais la lire pour nous deux, je lui réponds avec l'ombre d'un petit sourire.

Il me le rend tristement, et je baisse les yeux sur l'écriture tremblotante de Mona.

— Mon très cher Béni, tu avais pour ordre de ne lire cette sornette que lorsque j'aurais quitté ce monde pour aller retrouver mon mari et ma fille et de ne la faire lire sous aucun prétexte par Célia. J'espère pour toi que je suis bien morte, sinon, tu vas m'entendre !

Je m'interromps pour m'essuyer les yeux tandis que Béni retient un petit rire. Il n'y a que Mona Maggie Loolis pour être capable de nous faire rire le lendemain de sa mort.

— J'espère avoir eu une mort assez spectaculaire pour que tout le quartier s'en souvienne longtemps. C'est vrai, je n'ai jamais aimé me faire remarquer, mais après tout, on ne meurt qu'une fois, bon sang de Dieu ! Oh ! Excuse-moi, j'ai encore juré, je sais que tu n'aimes pas ça... Eh merde, je suis morte, alors...

J'arrête ma lecture. On échange un regard avec Béni. Il est dans le même état que moi, on pleure en riant, mais on ne pleure pas de rire.

Je m'éclaircis la gorge et je reprends :

— Avant tout, je voudrais te remercier. J'ai passé les derniers samedis après-midi de mon existence exactement comme je l'ai rêvé. C'est-à-dire avec un véritable ami qui ne m'a jamais emmerdée pour des brouilles. Quoiqu'il soit vrai que ta fâcheuse habitude à me laisser gagner au Scrabble m'a toujours mise hors de moi. C'est oublié aujourd'hui. Je vole vers d'autres

aventures. Sur l'autre page, tu trouveras tout ce qu'il te faut pour organiser mes funérailles. Attention, pas de fanfreluches ni de petits-fours surgelés !

Un éclat de rire nous échappe

— Je ne veux rien d'autre que d'être enterrée près de ma famille. Je ne veux personne d'autre que le repris de justice qui creuse les tombes au cimetière de Graceland, et surtout, je ne veux pas que vous soyez tristes, Célia et toi. Vous étiez tout ce dont pouvait rêver une vieille associable comme moi pour finir sa vie. Tiens, en parlant de cette petite bécasse, prends soin d'elle. Ce qui l'attend n'est pas facile, mais je suis sûre qu'elle sera une maman parfaite, même si elle ne le sait pas encore. Cette andouille passe son temps à se dévaloriser !

Mon éclat de rire d'il y a quelques lignes est chassé par un sanglot. Béni me caresse gentiment le dos en s'essuyant le visage. Je reprends une bouffée d'air et je termine ma lecture.

— Ma petite Célia... Comme je connais très bien mon ami, je sais que tu lis ces lignes. Prends grand soin de ce bébé. Cette petite n'est pas là pour rien, et je suis sûre que son papa et toi arriverez à vous retrouver... C'est le destin, ma chérie !

Je ferme les yeux.

— Elle était incroyable... dit Béni à voix basse.

Je souris en rouvrant les yeux.

— Oui... Même morte, elle me remet à ma place, je marmonne.

On rit, et Béni reprend la lettre et trouve sur la deuxième page tout ce dont nous avons besoin pour organiser l'enterrement.

Deux heures et quinze coups de fil plus tard, on apprend que Mona a déjà tout payé. On ira aux pompes funèbres demain pour régler toute l'organisation des obsèques qui auront lieu dans cinq jours.

*

* *

Il est à peine onze heures, et le proprio m'a déjà appelée cinq fois. Je ne réponds pas et je n'ai pas l'intention de le faire dans les prochaines semaines. Cet après-midi, j'irai lui déposer dans sa boîte aux lettres une bonne partie de l'argent que Roman m'a laissé, ça le calmera. Et normalement, je devrais recevoir des indemnités chômage ensuite.

*
* *

Je tiens fermement le volant de ma vieille bouse-mobile. J'ai bien été obligée de la conduire de nouveau. Je ne me sentais pas la force d'affronter les transports en commun aujourd'hui.

Ça ne fait pas moins de dix minutes qu'on est garés là, à cinquante mètres du cimetière de Graceland avec Béni, mais je n'arrive pas à descendre.

— Allez, Célia... me murmure Béni en ouvrant sa portière dans un inquiétant grincement.

Je décolle mes doigts du plastique vieilli et je me décide à sortir à mon tour. Je rejoins Béni, qui me tend son bras. Il a passé son beau costume du dimanche, et moi, j'ai trouvé une robe noire assez longue pour couvrir mon ventre qui a encore pris du volume. Ça me fait une tunique, j'ai donc ajouté un legging dont l'élastique a rencontré une paire de ciseaux ce matin, sinon je ne serais pas rentrée dedans. J'ai enfilé mes baskets grises qui détonnent avec le reste, mais je suis sûre que Mona aurait adoré.

Lorsqu'on entre dans le cimetière, je remarque tout de suite qu'un petit groupe de personnes est réuni dans l'une des allées. Nous échangeons un regard avec Béni. Nous n'avons pourtant prévenu personne, mais il semblerait que certains aient su. Les nouvelles vont vite dans ce genre de quartier.

J'avance tête baissée et, lorsqu'on arrive près de la tombe fraîchement creusée, Béni me laisse pour aller discuter avec l'homme des pompes funèbres. Je n'ose pas relever les yeux sur les gens présents. Je sens leurs

regards curieux s'attarder sur moi. Ils doivent sûrement se demander qui je suis. Tout comme je le fais avec eux. Qui d'autre connaissait assez bien Mona pour venir ? Elle ne voyait jamais personne.

Après un instant, Béni revient vers moi et m'annonce que le cercueil arrive. Je dois reprendre plusieurs fois de l'air pour ne pas tomber tant mes jambes flageolent. Béni me prend le bras, et j'entends le corbillard faire crisser lentement les graviers de l'allée pour venir nous rejoindre. Il se gare un peu plus loin.

J'arrive à relever la tête. Je vois quatre hommes sortir le cercueil et venir le déposer près de la fosse. Je crois que mon cœur s'est arrêté. Béni prononce quelques mots entre ses larmes de vieil homme. Ça me fend le cœur de le voir comme ça. Je lis sur son visage qu'il a perdu une grande partie de lui-même avec Mona.

Lorsqu'il a terminé, les quatre hommes du service des pompes funèbres font descendre le cercueil en terre. Même là, j'ai encore du mal à croire que tout ça est réel. Je suis en train d'enterrer Mamie Monary, mais c'est comme si j'étais à des kilomètres de ce cimetière. Je n'ai de contrôle sur rien et je vois disparaître le cercueil sous la première poignée de terre sans rien pouvoir faire. Les quelques personnes présentes jettent chacune de la terre dans la fosse. Béni se penche pour moi, et nous jetons ensemble un peu de terre.

Une heure plus tard, Béni m'attend dans la voiture. Je suis assise sur la dalle de la tombe du mari de Mona. Mon ventre m'empêche de me mettre en boule, mais si j'avais pu, je serais recroquevillée sur moi-même. Je fixe la tombe fraîchement refermée. Sa pierre tombale sera posée la semaine prochaine. J'espère que Mona ne m'en voudra pas d'avoir fait ajouter dessus « À ma grand-mère ». Elle me traitera sûrement de bécasse de là-haut mais tant pis pour elle !

— Hmm, hmm, j'entends soudain.

Je sursaute et relève les yeux sur un homme en costume classe. *Merde, mais qu'est-ce qu'il fait ici ?* Je me relève aussi vite que mon corps affaibli me le permet et je recule de quelques pas en essuyant mes larmes.

— Je suis désolé d'avoir manqué la cérémonie, il me dit en me toisant de haut en bas.

— Il... n'y en a pas vraiment eu... je balbutie.

Un silence gêné s'installe. Il dépose un gros bouquet de roses blanches à même la terre retournée, puis ses yeux se posent sur mon ventre.

— J'ai appris que mon fils est le père de votre enfant... il commence.

Je fronce les sourcils. Ce n'est pas vraiment le moment pour parler de ça. Mais apparemment, ça lui déchire la bouche, alors autant qu'il aille au bout.

— Ah... Moi aussi, je lui dis.

Il a un petit sourire coincé. Je n'en reviens pas d'avoir dit ça.

— Je... Je ne suis pas favorable à cette naissance. J'aimerais que vous preniez le temps de réfléchir vraiment à ce que vous comptez faire...

— Ce que je compte faire ?

— Oui, vous ne pouvez décemment pas avoir cet enfant, mademoiselle... Vous êtes seule et...

Il montre la tombe de Mona.

— Et personne ne peut plus vous venir en aide maintenant.

Je sens une vague de douleur monter en moi comme une nuée de cafards incontrôlables. Je serre les dents parce que ma fierté m'impose de ne pas fondre en larmes devant lui.

— Alors, que comptez-vous faire ?

— Ce que je vais faire...

Je fixe le sol en marmonnant ces mots. Je respire un bon coup puis je relève la tête vers lui, et c'est certainement la folie qui me gagne parce que je lâche un rire franc en faisant non de la tête pour lui balancer :

— Je vais avoir ce bébé, que vous y soyez favorable ou pas. Et dans deux mois, elle sera là !

Je vois ses mâchoires se crispier. Je baisse les yeux de nouveau. *Merde, la grossesse me donne des couilles, apparemment, mais elles sont éphémères.*

— Bien... Mais ne comptez pas sur moi pour vous aider en quoi que ce soit.

— Je n'en avais pas l'intention, je réplique aussitôt.

Il tourne les talons. *Ouf...*

J'en ai les mains qui tremblent. Je reprends mon souffle, de soulagement, mais le père de Roman revient sur ses pas pour se planter à nouveau devant moi. Il me pointe un doigt accusateur entre les deux yeux.

— Et ne comptez pas non plus sur Roman ! Il a beaucoup mieux à faire que gâcher son temps avec vous et votre progéniture, mademoiselle Fowell. Oubliez-le... Et j'espère ne pas avoir à venir vous le rappeler, sinon vous aurez des soucis, il me menace.

Je déglutis en restant silencieuse. *OK... Le message est bien passé.* Et les larmes aux coins de mes yeux ne lui ont pas échappé non plus.

Il se redresse, remet la veste de son costume en place en me toisant et s'en va comme il est venu.

J'ai cru qu'il allait m'en coller une...

Après une petite pause nécessaire pour reprendre mes esprits, je rejoins Béni qui m'attend dans la voiture. Je m'arrête à l'entrée du cimetière pour essuyer mes joues en serrant mon manteau autour de mon ventre. Un gros 4x4 noir aux vitres teintées s'en va rapidement et ralentit à ma hauteur. *Putain, ce type est aussi flippant qu'un mafieux.*

Je rejoins vite ma voiture.

— Qui c'était ? Il venait voir Mona ? me demande Béni.

— Non, je réponds. Je ne sais pas qui c'est...

Célia

Ça frappe à la porte. Béni est hyper ponctuel. Je roule lourdement pour aller ouvrir et je tombe sur un petit vieux dans un costume marron qui doit avoir son âge, et trop grand. Ça me donne aussitôt le sourire. Il est trop mignon. Il me tend un petit bouquet de fleurs qu'il a dû faire lui-même. C'est attaché avec un lacet.

— Joyeux Noël, Célia !

— Oh ! Béni, où as-tu volé ces fleurs ? je lance en les serrant contre moi.

Il explose de rire en entrant.

— À deux pâtés de maisons d'ici. J'ai risqué gros pour les avoir ! il s'exclame de sa voix de vieux.

J'explose de rire en l'imaginant pourchassé par des flics, ou pire, un jardinier avec un râteau. Il s'arrête dans le salon et se tourne vers moi.

— Oh mon Dieu, mais tu as fait des folies, ma petite Célia ! il lance en regardant la table que j'ai dressée.

— Ouais... Mais on l'a bien mérité, ce bon repas, Béni, je réponds.

Je comptais passer ce Noël seule, à me morfondre, mais Béni m'a menacée d'en causer à Mona quand il sera lui aussi passé de l'autre côté. Alors, j'ai décidé de me bouger et de faire les choses bien. Je suis allée faire

des courses et j'ai affronté les regards sur mon ventre la tête haute. Ou presque.

Béni me fait un grand sourire, sans se soucier des dents qui manquent dans sa bouche. Sa joie camoufle à peine le grand creux qu'a laissé Mona dans nos cœurs.

On attaque par le champagne pour enfants. C'est trop sucré et vraiment pas bon, mais visuellement, il y a des bulles et c'est jaune. J'ai acheté une dinde – la plus petite que j'ai trouvée –, fait de la purée maison et complètement loupé la sauce.

On mange ensuite en discutant. Il me raconte un peu sa vie. Lui aussi en a vu passer, et pourtant, il est toujours souriant et cherche toujours à rendre service. Béni a travaillé pendant près de vingt ans pour un type qui le prenait pour son esclave. Quand il a réussi à partir, il a bossé jusqu'à la retraite de petits boulots de bricolage. Il n'a jamais eu de femme ni d'enfant. J'admire son courage.

Avant le dessert, on porte un toast à Mona, et pour fêter ça, je vais encore vider ma vessie.

On est en cours de dégustation d'une bûche à trente-sept dollars quand Béni me demande :

— Au fait, tu as trouvé un prénom ?

Je fronce les sourcils. Panique à bord, je n'ai aucune idée.

— Ah... Non, toujours pas. Je n'y ai même pas pensé. Je vais vraiment être une maman catastrophique... je soupire.

Béni me frappe derrière la tête.

— Aaaow ! Mais enfin, on ne frappe pas une femme enceinte, je m'exclame en me frottant l'arrière du crâne.

— C'est pas moi, c'est Mona ! il s'écrie.

On échange un regard fâché et on explose de rire.

— Peut-être que tu pourrais l'appeler Mona, ce bébé ! il me suggère.

— Euh...

Connaissant Mona, elle n'aurait jamais accepté un truc pareil.

Sans que j'aie besoin de lui expliquer, Béni reprend :

— Oui, tu as raison. Mona aurait ronchonné des heures durant et elle t'aurait sommé de trouver autre chose sous peine de te faire insulter de bécasse royale !

Je lâche un petit ricanement.

— Hmm... Je propose donc, et ce pour la santé de Mona dans l'autre monde, que ce bébé ne prenne pas son prénom. Trinquons à cette grande décision ! je lance.

*
* *

Après le départ de Béni, je file sur les toilettes. Quand les autres nanas de mon âge terminent ici pour gerber parce qu'elles sont trop bourrées, moi, je soupèse mes nichons en me rendant compte que cette poitrine douloureuse est le seul cadeau de Noël que j'aurai.

Assise sur le trône, je regarde autour de moi, et les larmes viennent d'elles-mêmes. Ma vie est merdique, je suis seule, et ça me détruit. Il faut que j'arrête de fermer les yeux. Max me manque, Roman me manque, Mona me manque... Et tout ce que j'ai, c'est ce ventre qui fait des bulles quand le bébé bouge.

*
* *

Quelques jours après, le redouté 31 décembre pointe son nez. Quoi de plus déprimant que de se retrouver seule ce soir-là ? Rien. À part, peut-être, être enceinte de sept mois et demi et n'avoir pour seule compagnie qu'une envie de pisser constante et un ventre qui remue étrangement quand je me mets à trop penser au responsable de cette grossesse. Je ne peux même pas me prendre une cuite...

Avachie sur le canapé, mon nombril ondule de nouveau sous les mouvements de Baby Random. Je me demande si elle m'entend parler toute seule. En fait, je me pose des milliards de questions que je garde pour moi. Pour tout ce qui est technique, j'ai un bon ami Google qui trouve toujours de quoi me rassurer, mais pour tout le reste, c'est le vide intersidéral. Sans Mona, je me noie dans une mer d'interrogations. Putain, elle me manque vraiment ! Je me demande ce qu'elle peut bien foutre là-haut. Elle doit se faire chier. À moins qu'elle ait trouvé un tas de paumés comme moi pour les traiter de bécasse à tort et à travers.

Je secoue la tête et essuie mes larmes en souriant. Est-ce que je vais arrêter de chialer à un moment ? Peut-être que je vais finir par pleurer du liquide amniotique ! Je ne dois plus avoir d'eau en moi à force.

J'ai mal au dos comme si j'avais fait des heures de sport. Je regarde la télé sans trop faire attention. Mon portable sur la table basse me fait de l'œil. J'ai essayé d'appeler Roman aujourd'hui. Trois fois. Je n'ai pas entendu le son de sa voix. En même temps, j'ai jamais réussi à poser mon doigt sur le téléphone vert qui aurait déclenché l'appel. Je n'ai pas pu. Penser à lui, c'est comme être face à un mur que je percute sans cesse, sans réussir à faire demi-tour, ni à passer au-dessus, ni même à l'abîmer. J'ai peur. S'il ne répond pas et que je me retrouve face au répondeur, qu'est-ce que je ferai ? Ou pire, s'il répond, qu'est-ce que je pourrai bien lui dire ? À part que c'est la merde, que j'ai peur, que le bébé va bientôt arriver et que je suis seule... Que je n'ai plus de motivation pour me lever le matin et que, plus que jamais, je voudrais remonter le temps pour ne jamais le rencontrer. Qui a envie d'entendre ce genre de choses ? En plus, c'est faux. Si on m'en donnait la possibilité, je referais certainement les mêmes erreurs encore et encore. Parce qu'il a beau m'avoir mise dans la plus grosse galère de ma vie, mon cœur se serre encore pour Roman Weiss.

*
* *

Je vois minuit passer sur la cuvette des toilettes. Encore une envie pressante. La vibration de mon portable se fait entendre. Je tourne la tête pour le voir gigoter tout seul sur le bord du lavabo.

J'essaie de l'attraper du bout des doigts, mais il tombe dans le lavabo sans s'arrêter de vibrer. *Merde, mais qui m'appelle à cette heure-là ?*

Je me rhabille vite fait – enfin, aussi vite que mon bide me le permet – et je vais prendre mon portable. Je stoppe ma main dans le vide en découvrant ce qui s'affiche sur l'écran :

« Appel entrant de Daddy Random »

Mon cœur explose en milliers de petites paillettes. Je ne m'y attendais pas, et là, alors que mon téléphone vibre encore et clignote, je ne sais pas quoi faire. Je réponds ? Non, je ne réponds pas ? Peut-être qu'il appelle pour me souhaiter la bonne année !

Avant que j'arrive à résoudre ce combat intérieur, ma main tremblante attrape le téléphone et répond. Mon oreille percute l'appareil. Et tout retombe brusquement. J'ai mis trop de temps, il a raccroché. Est-ce que c'est un signe ?

Je chasse de mon esprit en secouant la tête l'espoir qui reprend vie en moi. *Il va revenir, attendre ce bébé avec moi...* Je me hais de ne pas réussir à oublier cette merde qui n'arrivera jamais !

Je rabaisse ma main et contemple l'écran quand ça vibre de nouveau. Mes doigts tremblants ne retiennent pas le portable, et il saute par terre. Je le ramasse précipitamment, décroche et le pose sur mon oreille comme au ralenti.

— Allô ? j'entends.

Oh putain ! Mon cœur fait un bond violent.

— Allô ? répète la voix.

— Oui... Allô, je lâche, hésitante.

Un silence s'installe. J'entends la respiration de la femme qui m'appelle avec le numéro de Roman.

— Qui êtes-vous ? elle me demande soudain sur un ton sec.

— Euh... Je...

— Qu'est-ce que tu fais avec mon téléphone ? j'entends derrière elle.

Cette fois, c'est Roman. Mon corps devient aussi mou que du chamallow. Je m'assois sur le bord des toilettes en me retenant au lavabo. Mes mains tremblent tellement que ça se propage à mes jambes.

— Chéri ? Euh... Rien, je... bafouille la femme.

Mes larmes redoublent d'intensité et me brûlent la peau sur leur passage. Je devrais raccrocher tout de suite mais je n'arrive plus à bouger.

— Donne-moi ça ! lance la voix énervée de Roman.

J'entends que le portable est manipulé avec force.

— C'est qui, Roman ? demande la femme, visiblement dans le même état que moi.

Un autre bruit de frottement résonne dans mon oreille.

— C'est personne, lâche-moi !

Ça coupe.

Je garde le téléphone sur l'oreille. *Est-ce qu'on peut mourir sans arrêter de respirer ? « Chéri » ? C'est ce qu'elle a dit, c'est ça ?*

Un sanglot m'échappe. L'envie de balancer mon portable contre le mur me ronge, mais la douleur me paralyse. J'ai envie de vomir. Je me penche en avant, mais mon ventre m'empêche de bouger. Je me laisse glisser jusqu'à terre.

Mon portable vibre encore. Il me rappelle.

Je ne sais pas pourquoi je décroche.

— Célia ?

Sa voix est paniquée. Un sanglot fuit encore ma gorge.

— Célia, tu m'entends ? Je suis...

— Va te faire foutre... Et oublie-moi... S'il te plaît, oublie-moi... Et laisse-moi t'oublier...

Ma voix n'est plus qu'un murmure teinté d'une haine que je ne pensais pas pouvoir développer un jour. Les derniers mots sont sortis tout seuls.

Mes mains tremblent. Je n'arrive plus à soutenir mon portable contre mon oreille. Il glisse doucement au sol, mais j'entends quand même Roman m'appeler en criant :

— Célia ! Célia, écoute-moi, tu fais erreur ! Célia !

Dans un dernier élan de rage, j'attrape le portable et l'envoie contre le mur. La batterie éclate, tout comme la coque qui vole, et tout ça s'étale au sol avec fracas. *Je te hais ! Toi et ce bébé que j'assume seule... Je te hais, Roman Weiss !*

33

Célia

C'est comme un trou noir. Ou une amnésie régressive. Ça faisait trop mal, alors j'ai verrouillé mon cœur pour pouvoir respirer de nouveau. Ce n'est pas vraiment efficace. Mais je préfère me dire que mon manque d'air est dû au Baby Random qui écrase mes poumons plutôt qu'au poids qui s'étend dans ma poitrine.

Quand j'ai eu la force de réassembler mon portable, j'ai eu du mal à le rallumer. J'avais peur que Roman appelle encore. Mais il n'en a rien fait. Rien du tout. Par contre, ma mère m'a laissé un message vocal. J'ai évité la notification pendant deux jours, mais je trouve enfin la force de l'écouter ce matin.

— Célia, je sais ce que tu fais ! Tu ne réponds pas parce que tu ne veux pas affronter la vérité. Je te préviens, je vais finir par me déplacer ! Réponds au téléphone. J'ai parlé avec le groupe de discussion de mon église, et ils m'ont dit qu'il existe des centres pour les gens comme toi. Ils peuvent te venir en aide et prendre ce bébé. Heureusement que ton père n'est plus de ce monde ! Il s'arracherait les cheveux ! Rappelle-moi, nom d'un chien !

J'essaie de trouver une solution pour que tu ne gâches pas ta vie comme j'ai gâché la mienne.

Je hausse les sourcils à la fin du message. Aucune larme ne me vient. Roman aura au moins fait ça pour moi : je ne ressens plus rien.

J'ignore le message de ma mère. *Elle a gâché sa vie ?* Elle ne changera donc jamais... C'est terminé, je n'ai plus de mère. Quand j'y pense, elle a disparu en même temps que mon père. Depuis son décès, ma mère n'a jamais quitté la maison sauf pour aller à l'église le dimanche matin. D'après les médecins, elle aurait fait un choc post-traumatique suite à la mort de son mari et déclenché une forme d'agoraphobie aiguë... Et d'après elle, seule l'Église peut l'aider à s'en sortir. Je n'ai rien contre les gens croyants, mais je pense qu'un bon psy serait plus efficace que son Dieu, sur ce coup. Et elle m'a tellement pris la tête avec la religion qu'aujourd'hui, je fuis tout ce qui s'en rapproche. S'il y avait un Dieu, mon père serait encore vivant. Quel Dieu pourrait laisser deux enfants seuls avec une femme comme ma mère ? Après le décès de mon père, elle a viré alcoolique et a dépensé tout l'argent qu'il avait mis de côté pour nos études, à mon frère et moi, en l'espace de quelques mois. Alors, elle peut toujours me courir après avec ses solutions, je ne la rappellerai pas. Elle finira par arrêter d'appeler et elle trouvera une autre occupation.

*
* *

Les jours défilent, et bientôt une semaine. Deux peut-être. J'ai arrêté de compter. Mes hormones me dictent des envies plus exubérantes les unes que les autres, et c'est ainsi que je me retrouve plusieurs fois à siroter un smoothie à la framboise qui est vendu à un seul endroit en ville : la marina à plus d'une heure de chez moi en transports. Et comme rien n'est jamais simple, ça me prend souvent à six heures du matin, heure du premier pipi de la journée.

*
* *

Comme tous les jours, je perquisitionne mon canapé. Ils rediffusent la saison une de *Ugly Betty*. Ça me permet de ne pas trop penser à tout ce qui m'attend. Un épisode passe pendant qu'une odeur nauséabonde vient régulièrement me chatouiller les narines. Ça me gêne tellement que je finis par me lever pour trouver d'où ça vient. Je localise l'odeur parasite avec mon flair de femme enceinte qui pisterait n'importe quoi du moment que ça pue et je tombe sur la poubelle dans la cuisine. En retenant mon souffle, j'attrape le sac et le tire de la poubelle. Je le ferme, bien serré, et je le descends tout de suite pour éloigner le plus vite possible cette infection de mes narines.

Les containers sont deux immeubles plus loin. J'avance en tenant le sac à bout de bras. *Merde, ça caille au point que de la vapeur blanche s'échappe de ma bouche à chacun de mes souffles, et je n'ai pas mis de manteau.*

Très vite, je me débarrasse du sac, puis je fais volte-face le nez bouché. Je remonte le trottoir aussi vite que je peux, puis les marches que je devine glissantes, alors j'y vais plus doucement. Mon ventre, qui a pris une proportion impressionnante, m'empêche de voir mes pieds.

— Célia !

Mon cœur fait un bond, et mon corps sursaute si brusquement que je dois me rattraper à la rambarde. Je tourne la tête vers la voix qui m'appelle et j'ouvre de grands yeux. *Merde...*

— Sam ?

— Comment tu vas, petite sœur ? il me demande, l'air de rien.

Putain, mais qu'est-ce qu'il fait là ?

Il s'approche de moi, et ma joie retombe. C'est maman qui l'envoie, j'en suis sûre.

— Bah... ça va, je dis.

Il monte les deux marches qui nous séparent et me prend dans ses bras en laissant tomber son sac de voyage.

— Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

Il recule pour me détailler.

— Maman m'a appelé en panique, il répond en souriant.

J'en étais sûre ! Elle pense que Sam va faire disparaître ce bébé ? Je sens une vague de colère monter en moi. J'essaie de la contenir au maximum en reprenant mon souffle brusquement.

— Ah d'accord. Et toi, tu accours comme un bon petit soldat ? Tu sais quoi, laisse tomber. Je n'irai pas rejoindre les barges de son église, je coupe aussitôt en montant le reste des marches.

— Non ! Je ne suis pas là pour ça, t'inquiète, Lili ! Elle ne sait même pas que je suis ici. Attends-moi, il enchaîne en me rattrapant.

Je m'arrête devant la porte de mon hall. Je bouillonne tellement que je n'ai plus froid. Sam est mon frère. On a toujours été proches, mais il a aussi été du côté de maman plus souvent que moi. Et je n'oublie pas qu'il m'a complètement zappée le jour où j'ai quitté New York.

— Alors, pourquoi tu es là ? Pas une nouvelle depuis, quoi, deux ans ? Et je n'ai même pas été invitée à ton mariage avec... Comment s'appelle ta femme, d'ailleurs ? J'en sais rien puisque je ne l'ai jamais rencontrée.

— Antonia... Oui, je sais, excuse-moi. On a fait un truc en petit comité, et je n'ai pas géré. Tu me connais, je me laisse vite déborder, et Antonia et sa mère sont... prenantes...

Je soupire. Quelle excuse de merde !

Je pousse la porte de mon hall, prête à le laisser sur place, mais il me suit.
Aussi relou que Roman, quand il s'y met !

— Lili, je te jure que je suis désolé. Je n'ai pas arrêté d'y penser et je m'en suis voulu... On fait comme quand on était gosses ? Tu m'en colles une et tu me pardonnes ?

Il me regarde avec un air de chien battu. Je finis par lever les mains en

l'air, et il plisse les yeux.

— Je ne vais jamais réussir à te faire mal dans mon état, je réponds.

Il sourit et baisse les yeux sur mon ventre.

— Maman en fait tout un pataquès, mais tu as l'air d'aller bien !

— Je vais bien et je me débrouille très bien toute seule.

Il me regarde en souriant. Je ne devrais pas le laisser faire ça, me sourire comme quand on était enfants. Il a toujours réussi à faire passer mes colères en étant drôle et sympathique.

— Tu ne vas pas me laisser dormir dehors par ce temps, quand même ?

Je soupire et regarde ailleurs pour éviter son sourire.

— Promets-moi de ne plus me parler de maman... j'ajoute en me dirigeant vers les escaliers.

— Promis, petite sœur ! Ça me fera des vacances, elle nous appelle tous les jours... Antonia n'en peut plus et...

— Ça commence maintenant ! je le coupe.

— OK, OK, ne t'énerve pas, Lili.

Les escaliers auront ma mort !

Je grimpe si lentement que Sam est obligé de m'attendre à chaque palier.

— Merde, tu vis au combien ? il demande en regardant vers le haut.

— C'est au troisième, on y est presque, je marmonne en reprenant mon souffle.

— Tu as toujours autant de mal à monter ?

— Ouais, mais je ne sors pas beaucoup.

On arrive au troisième. Je lance un coup d'œil à la porte de Mona et je vais ouvrir la mienne. Sam observe autour de lui comme un agent immobilier. Et s'il venait pour servir d'espion à maman ? *Eh bien, il ne va pas être déçu.* Je vis dans un trou à rat qui me coûte la peau des fesses.

— Bienvenue chez moi, je lui dis alors qu'il entre derrière moi.

Je vais retrouver mon canapé. Sam analyse là aussi le décor.

— C'est... il commence.

— Pas rangé. Désolée, je n’attendais personne.

— Oui, ce n’est pas rangé, mais c’est plutôt cool. Maman m’a dit que... il commence de nouveau.

Je lui lance un regard assassin.

— On ne parle pas de maman, c’est vrai ! Excuse-moi, il ajoute en pinçant les lèvres.

— Tu es là pour combien de temps ? Tu pourras dormir sur le canapé, je pense que tu seras bien.

— Je ne sais pas, j’ai quelques jours devant moi. J’avoue que ce n’était pas prévu, mais ça va me faire du bien d’être loin du resto et de mam... Enfin, bref ! Je suis content de te voir. Je me suis inquiété pour toi. On m’a fait un tel tableau de la situation...

— Hmm... Ça va, je suis pas à la rue non plus. Et j’ai l’électricité du voisin un jour sur deux.

Il s’assoit dans le fauteuil en riant. Il n’est pas dupe. Je me fous de lui.

Il s’apprête à me répondre quand on frappe à la porte.

— Je croyais que tu n’attendais personne, me dit Sam.

— Ça ne peut être que Béni, le voisin d’en face, ou le propr... je commence avant qu’on entende gueuler de l’autre côté de la porte.

— Fowell ! hurle une voix grasse.

Tous mes muscles se crispent. *Eh merde, c’est l’autre cinglé de proprio !* J’amorce la manœuvre pour me lever, mais Sam m’arrête.

— Bouge pas, j’y vais.

Il se dirige vers la porte et l’ouvre avec force.

— Oh ! Après qui tu gueules, toi ? il s’exclame aussitôt.

— Où est Fowell ? Elle vit toujours ici au moins ? il lance.

— C’est à moi que tu as affaire, maintenant. Qu’est-ce que tu veux ?

— Mon loyer et la taxe des ordures. Et ce n’est pas parce qu’elle a trouvé le moyen de se faire engrosser que je vais l’épargner ! Il faut payer ou c’est dehors !

— Viens là, toi, lâche Sam en le poussant pour sortir de l'appartement.
Il ferme la porte, et je reste là, assise sur mon canapé.

Je connais Sam, il a toujours aimé se battre, ce con. Maman l'avait inscrit à la boxe quand on était gosses, il a fini par se faire virer parce qu'il était trop violent. À mon avis, le proprio n'a pas choisi le bon jour...

Je me lève doucement et je vais écouter derrière la porte. Je n'entends rien. Soit l'affaire est déjà réglée, soit Sam a perdu la main. Je regarde par le judas et je le vois arriver. J'ai tout juste le temps de me pousser de la porte qu'il entre, énervé.

— Mais quel connard ! S'en prendre à une femme... Et enceinte, en plus. Y en a, ils ont vraiment pas de couilles ! il s'exclame.

— Il est où ? Qu'est-ce que t'as fait ? je m'inquiète aussitôt.

S'il l'a mis K.-O., je suis bonne pour partir dans la journée.

— Rien, il a flippé tout de suite, ce con. Mais tu lui dois pas mal d'argent apparemment.

— Je sais, je réponds en rejoignant le canapé. Je ne peux pas être partout.

— Il m'a parlé d'un type plein aux as qui lui aurait déjà payé des loyers de retard en cash et qu'il n'arrive pas à retrouver. C'est qui ?

Oh putain...

— Ah... Oui, c'est vrai. Ça m'a valu pas mal d'emmerdes, d'ailleurs.

— C'est qui ?

— Personne, je coupe froidement.

Un bref silence se fait.

— Je suis trop juste en ce moment, mais dès que je rentre, je t'envoie un chèque.

— Non, c'est bon. Je vais me débrouiller, Sam.

— OK... soupire mon frère. Tu ne changeras pas.

— Non, et je suis pire depuis que je suis enceinte. Si tu n'es toujours pas capable de t'y faire, tu sais où est la porte, je rétorque.

Il s'assoit dans le fauteuil. Le silence revient, et il décide de changer de sujet. Il veut vraiment rester à Chicago. Il me parle d'Antonia, sa femme, de leur resto à New York. Leur vie semble absolument parfaite. Je fais semblant de rire à ses anecdotes rigolotes. J'ai enfilé un masque pour faire face. La vraie Célia est en larmes, bien cachée au fond de moi.

*
* *

— Hmm... C'est super bon ! Je n'ai rien mangé d'aussi bon depuis... très longtemps !

— Régale-toi, petite sœur.

Il n'a pas volé le succès de son restaurant. C'est vraiment un très bon chef. Je ne pensais pas avoir aussi faim, ni pouvoir manger autant.

— Tu as mangé quand pour la dernière fois ? il me demande avec un petit rire.

— Je ne sais plus. Deux mois, si ça se trouve. En fait, j'ai principalement mangé des chips et des pizzas depuis que je suis enceinte.

Ça bouche s'ouvre, et son regard passe de mon ventre à mon visage. *Est-ce qu'il vient de se rendre compte que je suis énorme ?*

— Tu es enceinte de deux mois ? il finit par demander, estomaqué.

— Quoi ? Deux mois... Mais non ! J'en suis à plus de sept mois ! Regarde-moi, on dirait Moby Dick, bon sang !

Un silence se fait, et il éclate de rire.

— Putain, désolé ! Mais pourquoi tu me dis que t'es enceinte depuis deux mois, aussi ?

— Ah... Je l'ai appris il y a peu... Tu penses bien que j'en serais pas là sinon.

Il évite mon regard.

— Ah ! OK. Bon... Je vais te parler de maman... Désolé, mais elle m'a pas du tout dit ça. D'après elle, tu aurais fait exprès pour qu'elle se sente

obligée de t'aider... Bref, je crois que, même si elle a arrêté de boire, elle délire autant qu'avant.

Sérieusement ! Qu'est-ce que j'ai fait pour avoir une mère pareille ?

— Tu sais quoi ? J'en ai rien à foutre de ce qu'elle pense ! Tu lui diras qu'elle peut me virer de son testament, car je ne nous considère plus comme de la même famille. Elle m'a insultée, elle a gâché mon adolescence avec ses problèmes, et maintenant, je veux lui forcer la main ? Je l'emmerde et j'aurai mon bébé sans qu'elle vienne tout flinguer !

Une de mes mains va se poser sur mon ventre parce que Baby Random gigote. Je relève le nez sur Sam, qui semble surpris de ma réaction.

— Désolée, je contrôle plus bien les trucs qui m'énervent, avec les hormones, j'ajoute.

— Pas de souci... Je comprends. Et je suis fier de toi, parce que moi, je n'arrive pas à la repousser comme ça. Elle m'envahit, et parfois, j'aimerais vraiment être loin aussi...

— Tu lui lèves ton foutu majeur sous le nez et on en parle plus. Elle a tellement massacré l'image qu'est censée avoir une mère que je ne veux pas de ce bébé, juste pour ça.

Sam fronce les sourcils, moi aussi. Mes paroles sont allées plus vite que mes pensées. Mes derniers mots éclatent en moi comme un verre touché par la balle d'un tireur d'élite.

— Ne dis pas ça... souffle Sam. Le bébé n'y est pour rien.

Je sais et je me le suis déjà dit, mais rien n'est aussi simple dans mon esprit.

Je ne réponds pas. Sam semble attendre une ou deux secondes puis il mange en silence.

— On ne parle plus de maman, je lâche froidement.

— Promis. Et désolé, je ne pensais pas que ça t'atteindrait autant.

Célia

— Lili ? Tu m’entends ? Réveille-toi.

Je fronce les sourcils. *Merde, je dormais si bien !*

Soudain, je reprends conscience de mon corps, de mon dos douloureux, de mes jambes lourdes et de mon ventre énorme. J’ouvre les yeux. Sam est au bout du canapé, il me sourit. Mes pieds sont sur ses genoux.

— Tu as aimé le film ? il me demande.

Je lâche un ricanement.

— Le générique du début était super cool, je marmonne en me redressant difficilement.

Sam se met à rire en se penchant pour attraper la bouteille d’eau.

— Le bébé, il a bougé quand tu dormais !

— Vraiment ? C’est un alien, cette petite.

— C’est une fille ? demande Sam.

Son visage s’illumine d’une joie inattendue. *Bah qu’est-ce qui lui prend ?*

— Ouais, mais ça ne l’empêche pas de faire des travaux comme un mec de chantier là-dedans.

— Ça me fait bizarre de voir ma petite sœur enceinte...

— Et moi de ne plus voir mes pieds, je lance.

Il rit. Mais son sourire s'en va rapidement.

— Célia, tu ne bosses pas, d'après ce que j'ai compris. Et apparemment, il n'y a pas de papa... Alors comment tu comptes t'en sortir quand elle sera là ?

Je baisse les yeux sur mon ventre. Je vois une petite bosse se former dessus. Baby Random réagit à la question avec un de ses pieds. Ou peut-être qu'elle lève son majeur. Sam vient de poser une question que j'évite d'aborder depuis des semaines.

— Je vais... improviser. J'ai des allocations chômage et ensuite des aides, tu sais. C'est sûr que je ne vais pas rouler sur l'or, mais je ne serai pas sans rien non plus et...

Il me lance un regard bizarre. Le petit « V » qui se forme entre ses sourcils m'indique qu'il flippe autant que moi. Je prends le plus d'air possible pour chasser les larmes qui menacent. Oui, je panique en silence depuis des semaines. J'essaie de ne pas penser à l'accouchement, de ne pas me demander comment on s'occupe d'un bébé, ni comment je vais nous faire vivre. C'est comme si, en fermant les yeux, tout ça n'allait jamais arriver.

— Tu comptes garder le bébé ? envoie soudain Sam.

Garder le bébé ? Il semble évident que je n'ai plus le choix maintenant.

— « Garder » ? C'est-à-dire ? Après ?

— Ouais, quand elle sera là, tu comptes la garder ?

Je n'y ai absolument pas pensé. *Il me parle de la faire adopter ?* Mon cœur se serre en l'envisageant.

— Avec Antonia, on essaie d'en avoir un depuis trois ans... envoie soudain Sam.

J'interromps le cours de mes pensées pour le regarder, mais il évite mon regard.

— Et on vient d'apprendre que je ne peux pas en avoir, il termine.

J'avale ma salive. *Merde. Et moi, je suis là, avec mon gros bide et mon « je ne veux pas de ce bébé ».* Mon frère semble gêné, mais je le suis plus que

lui. Il ne peut pas en faire, et moi, je tombe enceinte sans le faire exprès...

— Je suis désolée, Sam.

— Ne le sois pas, t'y es pour rien.

Un silence s'installe durant lequel il prend une grande inspiration, se frotte le visage pour enfin se tourner vers moi brusquement.

— Je ne sais pas comment aborder le truc alors autant que j'y aille comme j'ai toujours fait, en rentrant dans le vif du sujet, il balance d'une traite. Avec Antonia, on veut adopter ton bébé.

Ma bouche s'ouvre puis se referme d'un claquement sec.

— C'est pour ça que tu es ici ?

C'est tout ce qui sort d'entre mes lèvres après les quelques secondes de silence que j'ai laissé passer. *Moi qui pensais qu'il s'inquiétait pour moi...*

— Oui, je suis désolé, mais je pensais que ce serait mieux que... je me déplace plutôt que de te proposer ça au téléphone. J'allais quand même pas t'envoyer un texto... il bafouille.

Je le dévisage silencieusement. Il évite tout contact visuel. C'est la première fois qu'il n'ose pas m'affronter du regard, de toute notre vie.

— Lili... Je ne sais pas grand-chose sur ta vie depuis que tu as décidé de venir vivre ici, mais d'après ce que j'ai compris, tout ce qui t'arrive n'était pas prévu. Nous, on a les moyens d'élever un enfant et aussi l'envie...

Je regarde mon ventre tandis que mon cœur se serre avec force. Je n'avais jamais envisagé de la laisser, jusque-là. J'aimerais comprendre pourquoi ça me fait aussi peur. Pourquoi j'aurais l'impression de me trahir en faisant ça. D'un autre côté, je serais sûrement soulagée de ne pas devoir affronter ce qui m'attend.

Oui ? Non ? Non ? Oui ? Une guerre interne vient de se mettre en place en moi, et c'est douloureux.

— Tu te rends compte de ce que tu me demandes ? je lance à Sam, la voix déformée par des sanglots.

— Oui, et je... je pense que rien n'arrive par hasard dans la vie, Lili.

— T'es entré dans la secte de maman ou quoi ? je coupe. Honnêtement, je ne sais pas comment je dois prendre tout ça. Est-ce que tu te soucies une seconde de moi ?

— C'est une église, pas une secte. Et non, je n'ai pas rejoint maman. Ne dis pas n'importe quoi, je suis ici d'abord parce que je me suis inquiété pour toi, Célia. Mon but premier est de t'aider.

— Tu me compliques les choses, là, je réplique.

— OK. Bon... Je... je vais faire un tour, me fumer une clope en bas. Je reviens.

Il se lève, attrape son manteau et file.

*
* *

— Je suis vraiment désolé, j'ai été trop brusque et j'oublie que les hormones te font la vie dure...

— C'est rien...

J'ai séché mes larmes, mais, en moi, c'est toujours un merdier sans nom.

— Alors tu ne l'avais pas du tout envisagé ? il me demande.

Je suis en train de faire la vaisselle. Il est resté dehors une bonne heure. Il n'en fallait pas moins pour que j'arrive à faire un semblant de tri dans ma tête.

— Non... En fait, je n'ai rien envisagé du tout. Tout est arrivé très vite, et quand j'ai appris pour cette grossesse, j'ai tout perdu. Mon boulot... ma santé et... mon copain.

— Alors il est parti ? demande Sam.

— Oui.

— Mais quel enfoiré ! Il te met enceinte et il se barre ? En te laissant dans la merde ! Il habite où ? Je vais aller lui dire deux mots.

— T'affole pas, tu aurais fait pareil.

— N'importe quoi ! Moi, j'au...

— Le bébé n'est pas de lui, je coupe.

Silence. Sam ne dit rien et ne bouge plus.

— Ah... Mais tu... il bafouille.

— Quoi ?

— Tu l'as trompé ? Comment tu as pu faire un truc pareil ? Tu n'as jamais été ce genre de nana. Qu'est-ce qui t'a pris ?

— J'ai... Non, je ne l'ai pas trompé, j'étais très bien avec lui. J'ai juste... pas eu de chance. J'étais célibataire quand j'ai... vu le père du bébé. Et même si on a fait attention pour la seule et unique fois où c'est arrivé, les préservatifs ne sont pas infailibles...

— Ah ! OK. Alors tu as fait ta vie et retrouvé quelqu'un d'autre ?

— Oui, et il s'est passé plusieurs mois avant que tout explose.

La douleur est encore fraîche et, avec elle, des tonnes de souvenirs de ces trois derniers mois déboulent dans mon esprit.

— Mais... Et ce type, le papa, il est au courant ?

Oui... Mais il n'est pas là.

— Non, je l'ai jamais revu. Ce n'était pas sérieux avec lui.

Pourquoi je mens ? Pour m'éviter de revenir sur les dernières semaines.

— Ah... Encore un enfoiré. Le prochain, c'est moi qui le choisis, Lili, il lâche.

Je me mets à rire.

— OK, mais y aura pas de prochain ! J'ai arrêté en même temps que la clope.

Son rire résonne dans mon dos.

— Tu sais, je te laisse réfléchir... pour ce que je t'ai proposé tout à l'heure. Sache que tu pourras la voir quand tu veux. Ce n'est pas un truc à l'arrache. On s'est renseignés avec Antonia. Il s'agit de faire une adoption dans les règles, avec un contrat, et tu toucheras un dédommagement.

Le verre que je suis en train de laver me glisse des doigts et rebondit sans se briser dans l'évier.

— Un dédommagement ? Mais pour quoi faire ? Et calme-toi, j'ai pas pris de décision encore.

— Oui, oui, bien sûr. Je t'explique juste. C'est comme ça que se passe ce genre d'adoption... Et ce serait normal, après tout ce que tu endures...

Je reste silencieuse. Est-ce que je pourrais laisser mon Baby Random pour de l'argent ? Non, je m'en fous de la thune. Et Roman, qu'est-ce qu'il en penserait ? Sûrement qu'il n'en a rien à foutre. Monsieur a refait sa vie... ou a continué de faire la sienne.

— Prends ton temps pour réfléchir. On ne te force pas la main... ajoute Sam. C'est juste une proposition. Tu en fais ce que tu veux, OK ?

Je ramasse le verre, le rince et le pose avec le reste déjà lavé, puis je me tourne vers lui en m'essuyant les mains.

— Oui... On en reparle demain ? Je suis fatiguée.

— Pas de souci, va te reposer. Il est déjà tard.

Je fais oui de la tête, et il dépose un baiser sur mon front. Je prends mon portable sur la table basse dans le salon et je file dans ma chambre où je m'allonge sous la couette. Mon téléphone, posé sur l'autre oreiller à côté de moi, me fait de l'œil. Après un moment à le regarder en me refaisant la proposition de Sam dans tous les sens, j'attrape l'appareil. Je suis hantée par une question : qu'en penserait Roman ?

Je retrouve dans mon répertoire le numéro enregistré au nom de Daddy Random et j'hésite longuement. J'aimerais qu'il me vienne en aide. Je ne contrôle plus rien dans ma vie depuis qu'il y est entré, et là, Sam me propose une aide miraculeuse. Laisser le bébé quand il sera né lui assurerait une vie meilleure. Ce serait égoïste de le garder, sachant très bien ce que je peux lui offrir, soit pas grand-chose. Et puis, j'ai tellement peur de tout ce qui m'attend. J'ai peur de ne pas savoir m'en occuper, de ne pas avoir les moyens, d'être une mauvaise mère, de ne pas l'aimer...

Je prends une grande inspiration, mais ça ne chasse pas ce poids sur mon cœur. Je me tourne sur le côté et cale mon ventre sur un coussin. Je continue

de fixer mon écran de téléphone. La lumière qu'il dégage finit par me faire mal aux yeux. Enfin, c'est la seule explication que je trouve pour expliquer mes larmes.

Après plusieurs tentatives, j'arrive à trouver le courage de l'appeler. Mon doigt effleure le téléphone vert sous « Daddy Random », et je pose doucement sur mon oreille le portable.

Ça ne sonne pas et, aussitôt, un message m'informe :

— Votre correspondant n'est pas joignable. Veuillez réessayer plus tard.

Je fronce les sourcils en regardant mon portable. Je réessaie, mais c'est encore un échec. J'essaie encore, et encore, toujours la même voix, mais pas celle de Roman. *Il a changé de numéro ?*

Je laisse ma main tomber sur le matelas. Roman m'a abandonnée... définitivement. Il a fait ce que je lui ai demandé, et ça me déchire le cœur.

Les larmes coulent sur mes joues. Je me redresse dans le lit pour essayer tout ça.

Un peu plus tard, je fais une nouvelle tentative d'appel. Sans succès. Et encore une fois plus tard.

Ça fait deux heures que j'essaie de lui envoyer des messages et de l'appeler en espérant qu'il ait juste été à court de batterie. Mais je dois me rendre à l'évidence, je n'ai même pas accès à son répondeur. Il m'a bloquée.

Je fonds en larmes. Impossible de trouver la voie à prendre. Alors, la décision s'impose d'elle-même dans ma tête. Il faut mettre fin à tout ça maintenant, sinon, je vais me noyer.

Je vais faire ce qui me semble être le mieux pour moi. Pour elle. Pour nous.

Je sors de ma chambre. Sam est sur le canapé, il regarde encore la télé. Il me voit tout à coup par-dessus le dossier.

— Lili ? Qu... Pourquoi tu pleures ?

Il se lève rapidement et me prend par les épaules pour me regarder.

— Lili... Est-ce que ça va ? Tu ne te sens pas bien ?

— C'est d'accord, je dis, la voix tremblante en lui coupant la parole.
Il s'arrête net pour ne plus quitter mon regard.

— Tu vas mieux t'en occuper que moi, Sam, tu me le promets ? je demande, la voix entrecoupée de sanglots.

Je pleure à chaudes larmes. Je ne contrôle plus rien
Il me dévisage une seconde et me prend dans ses bras.

— Oui, ma Lili... il murmure. Je te le promets...

Je me sens soulagée de ce poids qui m'étouffait jusque-là et je repousse loin ce picotement de regrets.

35

Célia

Le lendemain matin, aux alentours de six heures, Baby Random me réveille. Je me demande quel organe de mon anatomie elle arrive à atteindre maintenant. Quand je vois la taille de mon ventre, j'ai franchement peur de donner naissance à un bébé géant. Ou peut-être qu'il y en a un ou deux autres cachés dans l'ombre ?

J'ai une irrésistible envie de smoothie à la framboise. Aussitôt, tout mon corps se met en route avec pour seul objectif de traîner ma carcasse jusqu'à la marina. *Toilettes, douche, trouver des vêtements qui me vont encore.*

Je passe une fois de plus aux toilettes et je fuis Sam, qui dort toujours sur le canapé, en lui laissant un mot. Je sors discrètement de chez moi. J'arrive sur le quai du métro avec le poids de mon ventre à porter, auquel se rajoute le poids de ma culpabilité. J'attends quelques minutes, et les wagons déboulent. Je roule presque pour monter à bord.

*

* *

J'arrive à la marina quelques minutes avant l'ouverture de mon stand préféré. Je vois arriver le serveur, qui ouvre la guiloune en me souriant. Heureusement pour moi, il est le seul à proposer des boissons fraîches en plein mois de janvier. Mais les jours sont doux, et l'après-midi, il fait son beurre, apparemment.

— Comme d'habitude, ma petite dame ? me demande l'homme d'une quarantaine d'années.

— C'est ça.

— Un ou deux ?

— Un, pour commencer. Merci !

— C'est parti, un smoothie framboise pour la dame !

Il met la machine en route et me sort une chaise. Il porte des dreadlocks et un jean large. Il est cool et chaque fois aux petits soins pour moi. Mais sans aucune ambiguïté bizarre ou jugement apparent sur mon état de baleine.

— Merci.

— Yoni. Je m'appelle Yoni, il me dit.

— Merci, Yoni. Moi, c'est Célia.

— C'est pour quand ? il me demande.

— Un peu moins de deux mois.

— Ma femme vient d'accoucher de notre troisième marmot, je sais ce que c'est.

— Ah oui ? Et ça se passe comment ? je lance sans avoir vraiment réfléchi avant.

— De quoi, l'accouchement ? Difficile à dire... Le plus simple, c'est que je te donne son numéro, tu l'appelles, et vous vous débrouillerez entre nanas, il lance en remontant dans la cabane pour servir mon smoothie.

Il revient avec un grand verre en plastique et un morceau de papier.

— Tiens. Mais attends un peu pour l'appeler. Elle dormait encore quand je suis parti. T'es la seule qui est déjà debout à cette heure-là ! il s'exclame en riant.

Je ris aussi.

— Avec toi, je réplique.

— M'en parle pas... il grommelle.

Il sort un paquet de cigarettes de sa poche et s'en allume une. Je lui tends la monnaie pour le smoothie.

— Non ! C'est bon, c'est cadeau, il me dit avec un clin d'œil.

Dieu existe et il porte des locks. Les smoothies framboise, c'est la vie.

— Merci beaucoup, je réponds en levant mon gobelet.

Je lui fais un signe de tête et je vais rejoindre le parc plus en hauteur.

Je prends place sur mon banc habituel, face à l'eau et son immensité, et je sirote tranquillement mon smoothie tant désiré.

Il y a des joggeurs partout. J'aimerais bien pouvoir courir moi aussi maintenant. Mais avec ma grosse bedaine qui cache mes pieds, ce serait du suicide.

Je suis perdue dans mes pensées à regarder le timide reflet du soleil qui commence à faire fondre la neige qui s'est accumulée en petits tas par-ci par-là. Je vois Yoni en bas dans sa guitoune. Il me fait un signe de la main. Je lui rends en souriant quand quelqu'un vient s'asseoir à côté de moi, à l'autre bout du banc. Je l'ignore et je me plonge dans mon portable en buvant ma boisson. Mon ventre est tellement gros que je peux poser le verre dessus et le tenir seulement avec la paille dans ma bouche. Il y a au moins un avantage à être la sœur cachée de Hagrid.

— Célia, j'entends soudain.

Je sursaute et renverse le smoothie sur mon pantalon. Je me lève d'un bond, agressée par la froideur.

— Ah putain ! je m'exclame.

— Oh ! Excuse-moi, je t'ai fait peur ! j'entends de nouveau.

Je regarde la personne qui me parle. C'est le joggeur qui s'était assis à côté de moi il y a quelques minutes.

— Max ?

J'essuie mes cuisses – que j'ai du mal à voir avec mon ventre – avec la malheureuse serviette que m'a donnée Yoni tout à l'heure.

— Je suis désolé, je pensais que tu m'avais vu, s'excuse Max en sortant un paquet de mouchoirs de la poche de son sweat à capuche.

— Merci, je lui dis en lui prenant de la main.

J'essuie ce que je peux, mais j'ai une tache sur mon jean, et ce n'est pas froid, c'est pire ! J'essaie ensuite de me pencher pour ramasser le verre à présent vide qui a roulé au sol, mais c'est tout un truc, et il semble que je doive d'abord envisager de me faire enlever trois côtes avant de pouvoir ramasser quoi que ce soit par terre. Max s'en saisit en me voyant effectuer une vrille sur le côté, figure inventée en 1912 lors des premiers Jeux olympiques pour femmes enceintes...

— T'as plus qu'à aller m'en chercher un autre, maintenant ! je lance, énervée, en lui prenant de la main pour aller le jeter.

— Euh, OK. C'est le stand là-bas ? il me demande, tout timide, en montrant le stand de Yoni.

— Bah oui, où d'autre ? J'ai fait une heure de route pour boire ce truc, et il termine par terre !

— OK, OK, respire, je vais t'en chercher un autre.

Il s'en va en courant, et je me rassois. Je vais au soleil, cette fois, pour faire sécher mes jambes. C'est parfaitement inefficace d'ailleurs.

Max revient rapidement, et moi, je suis toujours aussi énervée. J'ai failli me pisser dessus à sursauter comme ça.

— Le type m'a embrouillé... il me dit en me tendant un verre tout neuf.

Je regarde Yoni qui nous observe. Max revient s'asseoir à côté de moi. Je récupère mon portable que j'avais laissé sur le banc. Il ne manquait plus que le retour de mon ex-petit ami et boss dans ma vie.

— Comment tu vas ?

— Bien, je réponds, lapidaire.

— Ça a l'air...

Un silence s'installe.

— Tu as retrouvé du travail ?

C'est la dernière question que j'attendais. Il est sérieux, là ?

— Non.

— Comment tu comptes faire une fois que tu auras accouché ?

C'est ce qui s'appelle entrer dans le vif du sujet.

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? je lance, glaciale.

— Je m'inquiète pour toi... Je n'en dors plus la nuit...

Pfff... C'est pas un peu tard pour ça ?

Je laisse volontairement un silence pour boire. Qu'est-ce que j'aurais aimé qu'il me dise ça à l'hôpital quand on a appris l'existence de ce bébé !

— Ce n'est pas la peine, je m'en sors très bien toute seule, je finis par lâcher.

— Sans travail ? Ni personne ? il insiste.

— La faute à qui si je n'ai plus de travail ? Et pour te répondre, je vais faire adopter le bébé. Ma vie va donc ensuite reprendre son cours...

C'est moi qui viens de dire ça ? Le dire le rend réel, et le sortir aussi facilement ne fait qu'augmenter la haine que je me porte. C'est bien plus douloureux que j'aurais pu l'imaginer.

— Quoi ? s'exclame Max en se tournant franchement vers moi.

Il me dévisage, il a l'air sous le choc. Ce n'est pas son bébé, pourquoi il réagit aussi violemment ?

— Tu ne peux pas faire ça, Célia, il reprend.

— Et qu'est-ce que tu ferais à ma place ? Tu viens de le dire, je suis seule et sans job !

— Tu ne peux pas abandonner ton enfant ! Mets-toi à sa place, plus tard, quand il comprendra que tu n'as pas voulu de lui dans ta vie !

Cette phrase me fait l'effet d'une gifle magistrale. Aussitôt, mes yeux se mettent à me piquer. *Quand elle comprendra que je n'en ai pas voulu dans ma vie...* C'est bien plus compliqué que ça. *Je ne peux pas m'en occuper*

comme il faut, je n'ai pas ce qu'il faut... Une boule se forme dans ma gorge. Je commence à bien la connaître, celle-là. Je vais pleurer, encore. *Tu fais chier, Max !*

— Je n'ai pas d'autre option... Et mon frère et sa femme feront de très bons parents. Bien meilleur que Roman et moi, en tout cas... je finis par dire.

Ma voix est pincée. J'ai chuchoté, tellement j'ai honte de moi.

— C'est ton frère qui va adopter ton bébé ? Il t'appellera tata au lieu de t'appeler maman ? il lance.

C'est la phrase de trop. Je laisse échapper une larme et un sanglot, et je finis par fondre en larmes. Je n'avais pas songé à ça. Une évidence s'impose, je ne pourrai pas revoir ce bébé une fois qu'elle sera adoptée... Pour son équilibre et pour le mien... Pour ne pas mourir sous le poids de la culpabilité, des regrets et toutes sortes de choses qui m'attendent. Est-ce que je supporterai seulement de l'entendre m'appeler tata ?

— Célia... tente Max à voix basse.

Il s'approche pour je ne sais quelle raison. Me consoler, peut-être. Ça ne sert à rien, je suis inconsolable. Parce que je ne suis pas triste. Je souffre. Ça n'a rien à voir.

— Ne me touche pas, je lâche, menaçante.

Il se ravise et soupire.

— C'est trop tard, j'ai déjà dit oui à mon frère, je finis par dire.

— Non, ce n'est pas trop tard. Tu as encore du temps devant toi. Mais une fois que ce sera fait, tu ne pourras plus faire machine arrière. Alors, réfléchis bien, Célia. S'il te plaît, ne fais pas ça...

Le doute s'installe en moi à la façon dont une vague, poussée par le vent, vient s'écraser sur les rochers. Je ne sais plus quoi faire.

— Je ne peux pas faire ça à mon frère. Ça fait trois ans qu'ils essaient avec sa femme... Et moi, je tombe enceinte sans le faire exprès. Alors c'est mieux comme ça...

— Et tu peux faire ça à ton enfant ? réplique aussitôt Max.

— Tu m'emmerdes ! Fous-moi la paix, tu n'es pas à ma place ! Je ne veux pas de tes conseils, Max, je rétorque. J'aurais voulu l'avoir avec toi, ce bébé, alors reste à la place que tu as choisie, s'il te plaît.

Je sais qu'il n'y est pour rien, mais là, tout de suite, c'est lui qui me dit ce que je ne veux pas entendre. Alors c'est sur lui que se déversent ma peine et ma colère.

— Je ne peux pas te laisser faire ça, Célia. Tu ne te rends pas compte mais tu le regretteras toute ta vie.

— Je n'ai pas le choix ! je m'exclame. Et si tu voulais m'aider, tu aurais dû rester avec moi ! Maintenant que tu m'as brisé le cœur, c'est trop tard !

Il baisse la tête en serrant les dents. *Voilà, c'est dit.* Je ne pensais même pas que c'était encore si fort en moi. Il a l'air d'accuser le coup sérieusement. Peu importe, j'ai autre chose à gérer que ses remords, ou je ne sais ce qui le pousse à agir de cette façon.

36

Célia

Je me lève et m'apprête à partir quand Max m'attrape le bras.

— Célia, je te jure que si je pouvais remonter le temps et ne pas réagir comme le connard que je suis, je le ferais. Je ne te laisserais pas toute seule ! Mais ça a été trop d'un coup pour moi... Tu ne te rends pas compte. Bref, si je peux t'aider maintenant, je ferai tout ce que je peux pour que tu ne fasses pas de mauvais... choix. Et je peux te garantir que faire adopter ton bébé, c'est un mauvais choix. Je suis sûr que tu as d'autres options mais que tu es trop paniquée pour les voir...

Je dégage mon bras de sa prise. Tout ce qu'il vient de dire me percute de plein fouet. Ça fait trop mal pour que je reste là une seconde de plus.

— S'il te plaît, n'oublie pas que si tu as besoin, même si nous deux... c'est fini, je répondrai présent.

— Tout va bien, Célia ? lance soudain Yoni.

Je relève la tête vers lui brusquement, et Max se redresse, mal à l'aise.

— Non.

Je me lève aussi vite que je peux et je m'en vais avec Yoni en laissant Max sur le banc.

— Eh bien ! Ce n'est pas bon pour ton rejeton de t'énerver comme ça, il me dit alors qu'on descend vers la marina afin de rejoindre son stand qu'il a laissé en plan pour venir me voir.

— Merci d'être venu à mon secours... je marmonne.

— Pas de quoi, ma grande.

Je souris difficilement. Tout se bouscule dans mon esprit. *Est-ce que Max a raison ? Est-ce que je le regretterai toute ma vie ?*

— Je vais rentrer, je crois. Je n'ai pas envie de croiser quelqu'un d'autre.

— C'était le papa du bébé ? Yoni me demande.

— Non, ce n'est pas lui...

— Tu as l'air dans une sacrée galère.

— Oh... si peu, je réponds en montrant mon ventre.

— Du repos et de la méditation. Et passe un coup de fil à ma femme, à l'occase !

— Merci, je vais l'appeler. À bientôt, je lance en reprenant ma route.

Je retourne chez moi complètement perdue dans mes pensées. Je ne vois pas le long trajet passer, j'ai toutes les peines du monde à retenir d'autres larmes. La culpabilité, qui me pesait déjà, devient insupportable.

Presque une heure plus tard, je pousse la porte de mon appartement. Sam est sous la douche. Je me jette donc au ralenti sur le canapé et me plonge dans un autre épisode d'*Ugly Betty*. Peut-être que ça va m'aider à faire le vide !

— Déjà de retour, petite sœur ? me lance Sam en revenant dans le salon.

— Hmm... Ça m'a fatiguée, cet aller-retour, je marmonne.

— Repose-toi, je vais faire un peu de ménage.

— Du quoi ? je lance.

Il explose de rire. J'ai du mal à le regarder en face et je ne sais pas trop pourquoi.

— Oui, j'ai bien compris que t'avais fait une croix dessus depuis un moment !

Je me force à rire, et les toilettes m'appellent tandis que Baby Random

remue avec douceur.

Je repense à tout ce que m'a dit Max, et ça tourne en boucle dans mon esprit. Je serai sa tante au lieu d'être sa mère. Ça me fend le cœur, mais est-ce que j'ai vraiment le choix ? J'essaie de me persuader que c'est la meilleure solution, mais quelque chose en moi me hurle de ne pas faire ça.

J'ai les larmes aux yeux quand je ressorts des toilettes. Je rejoins le canapé pendant que mon frère nettoie la cuisine, et je m'endors.

*
* *

Sam enfile sa veste, et on échange un sourire. Il se prépare à partir. *C'était rapide, comme visite...* Il faut croire qu'après que j'ai accepté l'adoption, il n'avait plus rien à faire ici. Je devrais lui dire tout de suite que j'ai un doute et que je préférerais qu'on oublie ma décision pour l'instant, mais je n'y arrive pas. Je crois que j'ai peur qu'il me laisse tomber, lui aussi, si je lui refuse mon bébé.

Sam est devant la porte, et moi, je n'attends qu'une chose, pouvoir fondre en larmes en paix.

— Viens, on prend une photo souvenir, il me dit en posant son sac.

Je le rejoins. Il vient poser son bras autour de mes épaules et lève son portable pour faire un selfie. J'arrive à sourire. Sam me serre contre lui et prend plusieurs clichés de nos têtes.

— Je te l'enverrai, il me dit avec un sourire. Et promis, je ne les montre même pas à maman.

J'ai un petit ricanement jaune.

— Merci, Lili. Tu n'imagines pas à quel point tu nous rends heureux, Antonia et moi...

Je souris sans réussir à trouver quoi répondre. Mon cœur, que je croyais déjà mort, explose dans ma poitrine. *Dis-lui, Célia ! Dis-lui maintenant que tu n'es plus sûre de toi et que tu hésites !*

— Surtout, prends soin de toi et de cette petite crevette. On se revoit quand elle pointe le bout de son nez, Sam me dit.

— Oui... Rentre bien et appelle quand tu es arrivé, je lui dis à voix basse. Je me hais d'être aussi faible.

— OK, ma Lili.

Je lui souris, et il passe la porte avec son sac. Je la referme quand il a disparu dans les escaliers.

Je prends une grande inspiration, mais les larmes viennent quand même. Je reste contre la porte en cherchant mon souffle.

37

Célia

Une semaine après le passage de Sam, je cherche à la lampe torche mon moral et je me mets plusieurs fois à pleurer pour rien. En fait, non. On peut plutôt dire que j'arrête plusieurs fois de pleurer sans raison, au stade où j'en suis.

Il y a deux jours, j'ai eu le bonheur de recevoir la visite imprévue de mon proprio. L'ambiance était aussi tendue que la peau de mon ventre. Apparemment, il lui reste un minimum de conscience, parce qu'il était si énervé que je ne puisse pas lui payer mes loyers en retard qu'il a failli me mettre dehors, mais il a regardé mon ventre, puis le palier, puis mon ventre, et finalement, il m'a insultée avant de se casser.

Je pensais l'affaire réglée pour quelques jours, mais là, je suis devant ma boîte aux lettres grande ouverte et, sous mes yeux fatigués, trône une jolie lettre provenant de ma banque. J'imagine que ce n'est pas pour me proposer une nouvelle carte de crédit...

J'hésite un moment puis je la saisis. Elle rejoindra les autres dans mon appartement.

Une fois remontée, j'arrive par je ne sais quel miracle à me motiver suffisamment pour tenter de ranger, et surtout, pour faire quelques machines. J'ai cru une seconde en me levant ce matin que j'avais soudainement de la moquette au sol, mais non, ce n'était que le linge qui jonchait ma chambre.

En fouillant les poches d'un jean taché de smoothie à la framboise, résultat de ma dernière rencontre avec Max à la marina, je retrouve le petit bout de papier où Yoni a inscrit le numéro de sa femme.

Après avoir tergiversé, je finis par lui envoyer un SMS. Si ça se trouve, elle ne me répondra pas.

**** Salut, Yoni m'a donné ton numéro. Je suis une de ses clientes à la marina, enceinte jusqu'au cou. Célia. ****

Je ne savais pas trop comment l'aborder. J'ai l'impression de ne plus savoir comment me comporter avec les gens tellement ça fait de temps que je suis enfermée chez moi. Je deviens associable et renfermée. Je sens même probablement le renfermé, à force.

Je file aux toilettes rapidement et je prends une douche dans la foulée. Pour des raisons d'économie d'énergie physique, je réduis au maximum les trajets du quotidien.

Quand je reviens dans le salon, mon portable clignote. J'ai reçu un SMS.

**** Salut ! Il m'a parlé de toi, et j'attendais avec impatience ton msg. Si tu es dispo, tu peux passer aujourd'hui à la maison ! ****

C'est la femme de Yoni. J'hésite, je ne suis pas préparée mentalement à affronter l'agitation de la vie. Je reste devant le message. Que faire ? Pendant que je cogite, j'en reçois un autre.

**** Allez, on se motive ! Même si je sais que c'est dur. ****

Un large sourire étire mon visage. Elle doit savoir ce que c'est que de flipper pour le moindre déplacement. D'ailleurs, j'y pense, mon Baby Random pourrait arriver n'importe quand, maintenant. J'en suis à huit mois, c'est officiel.

Je reporte mon attention sur mon portable et réponds à la femme de

Yoni :

**** Plus dispo que jamais... À quelle heure ? ****

**** Tout de suite ! Lol. Non, je déconne, je suis encore en pyjama, et les enfants courent partout... Pour quatorze heures ? Tu bois du thé ? ****

Si je bois du thé, ce truc qui fait aller aux toilettes ? Mais c'est un suicide urinaire, ma parole !

**** Du thé ? Tu veux ma mort ? ****

J'envoie et je regrette aussitôt. Merde, peut-être qu'elle n'a pas mon humour et qu'elle va me prendre pour une folle.

**** LOL ! Désolée, j'avais oublié que tu es une usine à pipi ambulante pour quelques semaines encore ;) On se rejoint à la station Northtown vers quatorze heures, ça te va ?****

Ouf... Elle est aussi perchée que moi.

**** À pipi et à gaz, occasionnellement... OK, Northtown à quatorze heures ****

Je me prépare tranquillement. Elle me répond par un gros « lol » pendant que j'enfile un jean large dont je ne ferme pas le bouton et un tee-shirt presque pas trop petit. Si je ne lève pas les bras, personne ne verra mon nombril arrondi. Je trouve un gilet qui n'est pas foutu de fermer, et enfin, je passe mon manteau, mon écharpe et mon bonnet.

Il est un peu plus de quatorze heures quand je rejoins la station de Northtown. Je quitte le métro aérien par les escaliers métalliques. Là encore, sans voir ses pieds, c'est tout un truc. Je crois que mon corps a développé un radar anticollision.

— Célia ?

Je sursaute et reviens à la réalité dans la seconde. Je ne sors tellement plus de chez moi que j'en oublie la vraie vie autour. Une huître enceinte, voilà ce que je suis, tant je me referme sur moi-même.

Une jolie femme d'une petite quarantaine me regarde avec un grand sourire. Elle tient une poussette devant elle.

— Ou... Ouais ? je bafouille.

— Je suis Léo, la femme de Yoni ! elle me dit avec bonne humeur.

— Bonjour, merci de m'avoir répondu...

Elle se met à rire et laisse sa poussette pour venir me faire la bise.

— Heureusement, tu es exactement comme me l'a décrit Yoni. Je me serais foutu la honte à accoster toutes les femmes enceintes du coin !

Je ris et manque de me pisser dessus en lui rendant sa bise. Elle baisse les yeux sur mon excroissance natale.

— Wow ! Tu en es à combien ? Douze mois ?

— Huit mois et quelques jours... je réponds en regardant mon ventre.

Merde, je suis si grosse que ça ? Elle ne me rassure pas du tout, là. Si ça se trouve, ils sont deux.

— Tu es magnifique ! Et je te taquine, j'étais pareille. Les trois derniers mois sont les plus durs. Bon, il fait beau, le bébé dort, et mes deux grands sont à l'école. Donc une seule question me vient, de quoi t'as envie ?

— De toilettes et... de toilettes. Pour commencer, on va y aller doucement, je réponds.

— Très bien comme programme ! Viens, on vit à un pâté de maisons d'ici, et nous avons des toilettes ! elle me dit.

Quelques minutes plus tard, et en marchant au ralenti à cause de moi, on arrive chez eux. Ils ont un appartement modeste avec une terrasse, mais c'est à eux, et ils n'ont pas de proprio sur le dos. Yoni n'est pas là, il est à la marina. Elle me laisse la poussette le temps de trouver ses clés et d'ouvrir la porte.

Les quelques marches qui nous séparent de la porte viennent à bout de mon envie de pisser, et je fonce vers la porte qu'elle m'indique sans même prendre le temps de regarder autour de moi.

Lorsque je ressors, elle est en train de prendre son bébé dans les bras. Ça me met mal à l'aise sans que je sache pourquoi. Il est si... petit. Quand je

pense que j'aurai bientôt la même chose, mais en fille... Enfin, non, je n'aurai rien du tout. C'est Sam et Antonia qui vont l'avoir...

J'essaie de chasser la boule qui se forme aussitôt dans ma gorge. *Ne pas penser*. C'est ma nouvelle devise. Je vais profiter de ce moment avec Léo, ma nouvelle amie. Je sens que je vais bien m'entendre avec elle. Elle a l'air aussi détendue que son mari, et c'est de personnes comme ça dont j'ai besoin en ce moment.

38

Célia

Léo a l'air d'avoir ça dans le sang. Ça m'angoisse de la voir manipuler ce si petit être vivant. Je la regarde lui enlever sa combinaison bleu ciel et son bonnet. Elle le tient d'une main contre sa poitrine, et de l'autre, elle plie et range plus loin des vêtements du bébé. On croirait qu'elle a fait ça toute sa vie. Bon, en même temps, d'après ce que j'ai compris, c'est son troisième enfant. Alors, elle a eu le temps de se faire la main. Ses gestes sont doux et posés, on sent qu'elle prend plaisir à s'occuper de son fils. Elle sait ce qu'elle fait, et j'aimerais avoir sa décontraction, mais les questions se bousculent en moi. En combien de temps devient-on une maman aussi sereine ? Combien fait-on d'erreurs avant de devenir une maman opérationnelle ?

Léo dépose le bébé dans un couffin qui est posé sur leur canapé. Il est allongé bien à plat et regarde autour de lui. Je m'approche lentement. J'ai peur. De quoi, je n'en sais rien, mais j'ai peur au point d'en avoir les mains qui tremblent dans mon dos.

Léo me fait un sourire pendant que le bébé commence à émettre un adorable petit cri.

— Il a quel âge ? je demande timidement.

— Il vient d'avoir un mois. Ça passe à une vitesse ! elle lance.

— Il est... si petit, je murmure.

Léo me fait un sourire rassurant.

— Tu veux le prendre ? Ça va t'entraîner.

Elle termine sa phrase avec un clin d'œil. *M'entraîner ? Pour quoi faire ? C'est mon frère qui devrait être là pour s'entraîner...*

— Euh... non, non, je lâche aussitôt, comme si on me proposait de porter le truc le plus précieux du monde.

— Il ne mord pas, vas-y ! Enfin, pas encore... elle me dit avec un petit rire.

Je n'ai pas le temps de répliquer un autre « non » qu'elle se penche sur le berceau et attrape son bébé pour me le poser dans les bras. Il est tellement léger que j'ai l'impression de ne rien porter du tout. Je l'ai réceptionné maladroitement, mais ça n'a l'air de déranger ni le bébé ni sa maman, qui nous regarde avec la tête penchée sur le côté. Je lui fais un sourire gêné et je reviens sur son enfant. Ses deux grandes billes marron me fixent comme si j'étais la plus belle chose qu'il ait jamais vue. Je me sens sourire, et mon regard quitte ses yeux pour ses petites mains. Il agrippe une mèche de mes cheveux bruns et tire dessus sans s'en rendre compte. Il est si petit que je ne sais pas comment m'y prendre pour le tenir. J'ai peur de lui faire mal alors je lance un regard d'appel au secours à Léo, mais elle n'a pas l'air de paniquer. C'est que je ne dois pas trop mal m'y prendre.

— Il a faim, je vais préparer le biberon. J'arrive tout de suite, elle me dit en s'échappant.

Je la vois disparaître dans ce qui semble être la cuisine. *Merde...*

Je reste pétrifiée avec ce minuscule être humain qui tire sur mes cheveux. J'arrive à le caler sur mon ventre, mais mon Baby Random n'a pas l'air d'apprécier la concurrence et m'envoie un coup qui me coupe presque le souffle. *Ah ! la bourrique. Elle est jalouse ! Elle doit tenir ça de moi.*

Cette pensée fait monter une vague de tristesse en moi. Est-ce qu'elle me ressemblera ou est-ce qu'elle prendra les traits de son père ? Est-ce qu'elle

sera aussi chiant que moi quand elle sera mal réveillée ? Est-ce que, comme moi, elle détestera les artichauts ? Est-ce que Roman aime les artichauts.

Je secoue la tête rapidement pour sortir de ce déballage de questions inutiles. Roman ne verra jamais mon Baby Random... et moi non plus. *Ne pas penser.*

Je reporte mon attention sur le fils de Léo. Il me regarde fixement, comme s'il apprenait les traits de mon visage par cœur.

— Salut, toi... je chuchote doucement.

Il cligne des yeux et continue de me regarder sans bouger. À quoi peut bien penser un aussi petit être humain ?

Léo revient avec un biberon qu'elle secoue et se plante devant nous avec un grand sourire.

— Il est amoureux, je crois, elle me souffle.

Je ris avant de regarder de nouveau le bébé.

— Tu veux lui donner ? T'es bien partie ! elle me demande.

— Quoi ? Euh non... Je n'ai jamais fait ça de ma vie et je ne sais pas comment...

— Je vais te montrer, pas de panique. Tiens, tu le penches un peu, et surtout, tu vises bien la bouche, parce qu'il a tendance à essayer de manger avec ses yeux depuis peu...

Elle me donne le biberon, et je suis ses instructions à la lettre. Un instant plus tard, le bébé ferme les yeux en tétant, tranquillement lové au creux de mon bras. Léo me dit que je m'en sors très bien, mais je suis loin d'être à l'aise. Le petit biberon est rapidement vidé. Je crois que le bébé s'est endormi en route.

Léo finit par le reprendre doucement. Je suis soulagée d'avoir les mains libres. J'avais peur de lui faire mal, et Léo s'en sort tellement mieux que moi.

— Tu t'en sors très bien, il n'a même pas fait de renvoi, me dit Léo.

— C'est... flippant, je lui réponds.

— Tu paniques pour rien, ma belle. Tout ce dont tu auras besoin pour t’occuper de ton bébé est en toi. C’est instinctif, tu verras. Regarde, moi, ça ne fait qu’un mois que je suis vraiment maman, elle m’explique.

— Ah bon ? Mais tu n’as pas deux grands ?

— Ce sont les fils de Yoni. Le plus jeune avait déjà quatre ans quand j’ai déboulé dans leurs vies.

— Ah ! Je ne savais pas... Alors Yoni a une ex-femme ? je demande.

— Elle est décédée d’un cancer, la pauvre... Son petit dernier n’avait que quelques mois. Yoni s’est bien occupé d’eux, et ensuite, je suis arrivée.

Je lui fais un sourire. *Et moi qui me plains de ma vie...* Je suis tellement restée enfermée que j’en ai oublié que les gens et le monde continuent de tourner.

— Et les deux autres garçons s’entendent bien avec toi ? je lui demande.

— Oui, très bien. Ils sont adorables, ces gamins. Et même si je ne serai jamais leur mère, ils me considèrent comme telle... Enfin, parlons de toi, plutôt !

— Moi ? Y a pas grand-chose à dire... Enfin, si, je ne rentre plus dans mes fringues et je pisse deux cents litres par jour... j’envoie.

Léo explose de rire et repose son bébé dans le berceau.

— J’ai ce qu’il te faut ! Pour les fringues, bien sûr, parce que je ne peux rien faire pour ta pauvre vessie ! Ah, si ! Je suis bête. Tu peux aller aux cours d’accouchement gratos du centre des familles. Attends, je dois encore avoir leur plaquette dans un coin.

Un instant plus tard, elle vide une bonne partie de sa garde-robe pour tout mettre dans un grand sac. Elle me donne plein de vêtements pour mon Baby Random et d’autres pour moi. Je pourrai enfin fermer un pantalon. Je ne sais pas comment la remercier.

Je passe le reste de l’après-midi avec elle, à discuter. Je n’ose pas lui dire que je vais faire adopter Baby Random... Certainement parce que je n’assume pas ma propre décision. J’espère que j’aurai la force de la laisser au

moment venu, pour qu'elle ait une meilleure vie que celle que je m'apprête à lui offrir.

*
* *

— T'es sûre que ça va aller ? Tu peux attendre Yoni, il t'aidera à ramener tout ça chez toi, Léo me dit alors que je suis sur le pas de la porte.

Je tiens contre moi le gros sac de fringues qu'elle a tenu à m'offrir. Cette nana est un ange, et je crois que je viens de passer la meilleure après-midi que j'ai pu vivre depuis plusieurs mois.

— Non, tu as déjà fait beaucoup. Je n'ai qu'à me jeter dans le métro, ne t'inquiète pas.

— Tu m'envoies un SMS quand tu es arrivée, OK ?

— Oui, maman ! je rétorque.

Elle rit, et je tourne les talons.

— Et prends soin de toi et de ta fille. Je veux un SMS quand t'accouches. Et n'oublie pas les cours d'accouchement, c'est gratuit !

J'arrive chez moi en début de soirée. Je suis épuisée, mais pour une fois, c'est de la vraie fatigue et pas simplement de l'épuisement psychologique. Même si mes jambes réclament une baignoire remplie d'eau chaude et que mon ventre est encore plus tendu qu'un chapiteau de cirque, je suis contente de m'être bougée. Léo est quelqu'un d'adorable, et j'espère la revoir très vite.

J'ai passé une bonne partie de la journée à parler de mon futur accouchement et donc, j'ai pensé toute la journée à Roman. Où est-il en ce moment ? Il a eu l'occasion de rester avec moi à la mort de Mona, mais il a disparu. Est-ce qu'il se pose autant de questions que moi ? Est-ce qu'il pense à moi ?

Je dois me faire à l'idée et arrêter d'espérer son retour. Roman s'en branle de nous, et nous devrions, mon Baby Random et moi, en faire autant.

39

Célia

Il neige quand je quitte mon immeuble pour mon premier cours d'accouchement, et ce temps n'est pas pour me déplaire parce que je crève de chaud. Mon manteau est grand ouvert sur le monde et attire le regard de tous ceux que je croise, directement sur mon ventre. Baby Random n'a pas l'air d'aimer que je me déplace si loin du canapé. Elle n'arrête pas de bouger, et ça provoque des douleurs qui se répercutent partout autour de mon bassin. Quand je serai assise dans le train, ça ira mieux.

*
* *

Lorsque je descends du wagon, les douleurs se sont estompées. La neige tombe toujours doucement sur les rues de Chicago. Je marche sans me presser en direction de la maison des familles. Un genre de centre social pour les gens fauchés comme moi. Léo m'a dit qu'après la naissance de Baby Random, je pourrai voir un pédiatre ici.

Sans m'arrêter de marcher, je tique. Il n'y aura pas de « après la naissance » pour moi. J'enfonce les mains dans mes poches et j'avance tête baissée à défaut de pouvoir me mettre en boule dans mon lit.

Quand je relève les yeux, je suis arrivée à bon port. La maison des familles est exactement comme me l'a décrite Léo. Mais le premier truc qui me percute, ce sont ces couples qui discutent entre eux. Il n'y a *que* des couples. Je n'ai plus du tout envie d'y aller, d'un coup. Ces cours d'accouchement doivent être prévus pour la maman et le papa. Comment je vais faire ? Je les sens déjà me juger.

Mon corps s'est arrêté de lui-même à plusieurs dizaines de mètres. Un banc m'offre assistance. Un banc. On en revient toujours au point de départ. Foutu banc de la honte. Si Roman n'avait pas été si borné, on serait venus ensemble, même sans être un vrai couple, et... Une discussion me revient brusquement en tête. *Max m'a promis d'être là si j'en avais besoin.*

Je baisse les yeux sur l'écran de mon portable. *Est-ce que je vais oser le recontacter ?*

*
* *

Les couples sont entrés dans le bâtiment lorsque deux nanas leur ont ouvert la porte, il y a plusieurs minutes. Je me lève doucement et avance à mon tour dans la même direction alors que j'étais prête à faire demi-tour. *Il va bien falloir que tu sortes de là, et je ne sais absolument pas à quoi m'attendre.*

Je reprends une grande bouffée d'air en serrant mon portable dans ma paume juste avant d'entrer. *Allez, Célia...*

*
* *

La pièce est grande, lumineuse, et des tapis de yoga sont installés au sol. Est-ce que cette odeur de plastique provient d'eux ? Sans doute.

— Bonjour à tous ! Je suis Rochelle, et c'est avec moi que vous allez passer cette heure de cours pour l'accouchement. Tout d'abord, nous allons...

J'arrête d'écouter. Rochelle a l'air très sympathique, mais les regards curieux des autres mamans dodues qui sont, elles, accompagnées, effacent toute la bonne humeur que peut envoyer l'animatrice. Quoi qu'elles se disent, elles ne le font pas discrètement. Cette heure va être très longue, et faire demi-tour maintenant est inenvisageable. Il reste une microscopique part de ma fierté que je ne veux pas perdre.

— Bien, maintenant que les présentations sont faites, mesdames, je vous laisse vous installer chacune sur un tapis. Messieurs, vous prendrez place derrière elles en tailleur.

Chaque nana s'installe. Je dépose mes affaires au pied du mur plus loin et je trouve un tapis violet que personne ne semble vouloir. Je me retrouve derrière tout le monde. C'est très bien.

— Parfait. Oui, n'hésitez pas à bien la soutenir quand elle se penche, pour soulager le dos...

Je déconnecte encore une fois de l'animatrice qui passe entre les gens, gênée de regarder tous ces mecs qui assument, qui sourient, qui caressent le ventre de leur nana avec amour. Je suis horriblement jalouse, d'autant plus que personne n'a répondu à mon SMS, envoyé alors que j'attendais sur mon banc.

— Ah ! Papa est en retard ? j'entends soudain.

Je relève le nez après avoir effectué une figure élaborée pour rejoindre le tapis. Rochelle est juste au-dessus de moi. Elle me sourit gentiment, et moi, je panique à fond. Je sens les regards se tourner vers moi. Je vais devoir lui dire qu'il n'y a pas de papa... Est-ce qu'elle va me foutre dehors ? *Ne dis pas n'importe quoi, Célia !*

— Il...

— Bonjour ! envoie soudain une voix familière. Ah ! Tu es là. Je suis désolé pour le retard, j'ai été bloqué dans la circulation.

Max vient de se matérialiser à côté de l'animatrice.

— Ah ! Ce n'est pas...

Grave. Il est venu !

— Parfait, tous les papas sont là ! Installez-vous avec votre femme, et donc, votre bébé, envoie joyeusement l'animatrice avant de s'éloigner.

Je regarde Max se déshabiller en vitesse. Ma bouche est ouverte tant je suis sidérée de le voir. C'est comme si c'était irréel. Je lui ai pourtant bien envoyé un SMS, mais il n'a pas répondu.

— Ça va ? il murmure en s'installant dans mon dos.

Je fais oui de la tête. Je suis gênée mais aussi soulagée qu'il ait répondu présent.

— Dans un premier temps, nous allons profiter du torse ô combien musclé de chaque papa pour s'adosser, et messieurs, vous allez doucement déposer vos mains sous le ventre de maman, envoie Rochelle.

— Tu leur as expliqué pour nous ? chuchote Max derrière mon oreille alors que je m'adosse doucement.

— Euh... Non, pas vraiment. Je suis désolée...

— Ça ne m'embête pas, Célia. Je t'ai dit que je serais là pour toi. Ça me fait plaisir de...

Il pose ses mains sous mon ventre, et ça lui coupe la parole.

Merde, est-ce qu'il vient de se rendre compte que c'est un cours d'accouchement ?

— Bon sang... Tu vas accoucher un jour ou non ? il envoie soudain.

Je ne peux retenir un petit sourire en soupirant. Ses mains se posent sur le tissu mais aussi sur ma peau. Dans cette position, mon haut remonte et laisse Baby Random un peu à l'air.

— Tu as bonne mine, il me souffle doucement tandis que Rochelle continue de passer entre les couples en parlant.

— Bonne mine ? Le dernier être humain que tu as croisé était mort ou quoi ? je réplique aussitôt.

Max se met à rire.

— Désolé, j'aurai essayé, au moins. T'as une tête affreuse et tu es... é-

nor-mé-ment enceinte ! il tente de se rattraper en comprenant la bourde qu'il allait dire.

Je pouffe de rire, puis vois les autres changer de position. On suit le mouvement pendant tout le cours. Je n'ose pas vraiment le regarder, mais je croise son air amusé quand il faut que je me relève et que mon corps n'assume pas du tout.

— Viens, je vais t'aider ! Tu n'aurais pas dû commencer par le cours de « j'apprends à me relever » ?

— Ah, ah. Très drôle, je râle sans un sourire.

L'heure passe relativement vite. Max est le faux papa le plus souriant du groupe. Peut-être parce qu'il n'a pas la même pression que les autres. Ou peut-être qu'il fait ça pour que je me détende et que ce moment ne soit pas aussi catastrophique qu'il aurait dû être. Parce que, sans papa, ce cours est inutile. Je suis soulagée qu'il ait répondu présent.

— Et nous voici à la fin de ce cours. N'oubliez pas, la semaine prochaine, ce sera Cali qui animera ! envoie Rochelle alors que tout le monde se rhabille.

Max est soigneux et m'aide même à remettre mon manteau, mais tous ses gestes me mettent mal à l'aise.

— Au revoir, nous envoie un couple qui quitte la pièce.

Nous répondons avec ce genre de sourire contrit que prennent les escrocs du Bronx.

— On donne bien le change, dit Max avec un clin d'œil.

— Arrête, ils savent tous que tu es mon homme de main.

Il lâche un petit rire, et nous partons aussi. Ce n'est qu'une fois dehors, et sous la neige, qu'il rouvre la bouche.

— Justement, niveau argent, tu t'en sors comment ?

Je fais rapidement le lien avec ma vanne pourrie, homme de main-riche-argent. *Célia, la prochaine fois, tais-toi !*

— Ça va.

— Cool. Euh... tu veux que je te dépose ?

Nos regards ne se croisent plus, et l'ambiance est soudain tendue. Les non-dits clignent au-dessus de nos têtes comme des enseignes de magasin en pleine nuit, mais Max ne relève pas.

— Tu dois avoir du boulot, je vais prendre le métro.

Il semble tiquer.

— Ça, c'est hors de question, je te dépose. C'est sur ma route, et il fait un froid de canard ! Allez, viens.

La fatigue aidant, j'accepte avec un petit sourire gêné. Dire que nous avons atteint une relation de confiance tous les deux, et qu'aujourd'hui, on est aussi mal à l'aise qu'à un premier rencard. J'essaie de ne pas m'en vouloir, ni d'en vouloir à Roman et encore moins au Baby Random, mais les choses seraient bien différentes sans eux.

Dans la voiture, Max me fait un ou deux sourires mais reste silencieux. Et, juste au moment où je me dis que c'est très bien comme ça, sa voix résonne dans l'habitacle.

— Tu as des nouvelles... du père du bébé ?

Qu'il me pique avec une fourchette aurait eu le même effet sur moi.

— Non.

Ma réponse est arrivée si vite que je lui ai presque coupé la parole. C'est un peu brusque, mais je n'ai aucune envie d'en causer avec lui.

— OK... C'était juste une question... Tu devrais peut-être reprendre contact, non ?

Cette fois-ci, je ne réponds pas. Je tourne la tête vers la fenêtre, et il n'insiste pas. Hors de question que je recontacte Roman. La dernière fois, ça m'a fait trop mal.

On arrive au pied de mon immeuble une bonne trentaine de minutes plus tard. Il coupe le moteur. *Merde, est-ce qu'il compte encore parler ? Je vais*

fuir cette voiture en courant. Enfin, en courant... Je me comprends. Je vais rouler, j'irai plus vite.

— Merci d'être venu, j'envoie, les doigts déjà sur la poignée de la portière. Et merci de m'avoir déposée, ça m'a évité de marcher...

Ça suffit, Célia. Abrège et fuis !

Je m'écoute et ouvre la portière.

— Attends ! Je sais que c'est un sujet sensible, alors... je ne vais pas y aller par quatre chemins.

Oh ! merde... Trop tard. J'hésite rapidement entre faire semblant de ne pas avoir entendu ou faire semblant d'accoucher, mais aucun des deux scénarios n'est réalisable, alors j'attends la sentence de Max.

— Tu as réfléchi pour ton histoire d'adoption ? il finit par lâcher.

La question arrive comme un boomerang que j'avais oublié avoir lancé de toutes mes forces. Impossible de le rattraper en souplesse. Si j'ai réfléchi ? Des heures, des jours et des nuits durant... mais la solution n'est toujours pas apparue et, pour l'instant, c'est toujours mon frère qui va s'occuper de faire grandir mon Baby Random.

— J'ai... réfléchi. Et... l'adoption est toujours d'actualité.

Il ne réplique pas. Néanmoins, il serre les dents. Ça le met hors de lui, mais il a la délicatesse de ne rien dire. J'apprécie presque. Son regard dévie plus loin dehors, et il hausse les sourcils avant que je détourne les yeux, le sentant prêt à tourner la tête vers moi de nouveau.

— Mais pourquoi tu n'as pas pris ta voiture ? il demande en matant mon tas de tôles garé là.

Ouf, enfin une question à laquelle je peux répondre sereinement.

— Ah ! Elle a un pneu crevé.

— Vraiment ? Allons voir ça.

*

* *

Max est planté devant ma voiture, il se gratte le menton. Je suis à côté de lui et je me gratte le bide. La douleur ne m'a plus quittée depuis qu'on est montés en voiture.

— Je t'avais prévenu, ma caisse a un problème, je soupire. D'où le métro.

— Il n'y a pas de problème, que des solutions ! Tu as une roue de secours ? me demande Max.

— Ouais, sous le coffre, je crois.

Il me sourit gentiment et, après s'être battu contre ma voiture récalcitrante, il revient avec la roue de secours.

— Je reviens, je vais aux toilettes, j'envoie alors qu'il s'accroupit près de la roue défaillante.

— OK, ça marche. Reste au chaud, au pire. Je monte te dire quand j'ai fini.

— Non, je suis certaine que tu vas avoir besoin de mon renfort musculaire.

Je l'entends rire quand je passe la porte du hall. *Ma vessie va exploser !*

Je monte les trois étages en un temps record et vais enfin me soulager.

Je prends le temps de boire de grandes gorgées d'eau avant de redescendre. Est-ce que je risque d'autres questions prises de tête ou il en a terminé avec moi ?

Allez savoir ce qui me pousse à le rejoindre, je dois être un peu maso. J'atteins la porte du hall un peu essoufflée. Mon ventre tire vers le bas, et une douleur persistante s'installe. Mais je peux encore marcher, tout va bien. Je m'arrête net avant de pousser sur le battant. J'entends Max parler. *Merde, il est avec quelqu'un ?*

Très vite, je comprends qu'il est au téléphone.

— Estime-toi heureux que je t'appelle, déjà, OK ? Tu t'es bien foutu de ma gueule, mec. Tu m'as dit que tu t'occupais qu'elle ne manque de rien, et je la retrouve avec une mine affreuse ! Quoi ?... Non !... La dernière fois que je l'ai croisée, c'était à la marina. Et tu le sais déjà, pauvre connard ! Appelle-

la et lâche un peu de ton oseille. Elle a l'air fauchée, putain. Comment tu peux la laisser comme ça après l'avoir mise enceinte ?

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Aucun doute, il parle de moi. Et c'est à Roman qu'il s'adresse.

— Ouais, c'est ça. Bouge-toi le cul, OK ? Toi, va te faire foutre.

Je l'entends soupirer et je devine que le cric est de nouveau en action.

— Ça va ? j'envoie dans son dos.

— Top, je sens plus mes doigts !

— Désolée... Laisse tomber, je vais appeler un dépanneur ou...

— Ne dis pas n'importe quoi, ça va te coûter un bras. J'ai presque terminé. Va t'installer dans ma voiture, tu vas tomber malade.

Il se redresse et me tend ses clés. Je les saisis en évitant son regard. Pourquoi je suis si mal à l'aise ? Il ne lit pas dans les pensées, aux dernières nouvelles. Je pose mes fesses sur le siège passager et je le regarde se prendre la tête avec ma roue. Il me lance quelques petits regards de temps à autre, souvent accompagnés d'un sourire.

Alors voilà à quoi aurait ressemblé ma vie si ce bébé avait été de lui ? Pas de problèmes, que des solutions... Je respire un bon coup pour faire partir la petite larme qui menace de rouler jusqu'à mon menton. Pas de regrets à avoir, ce qui est fait est fait, et aucun retour en arrière n'est possible.

Une douleur plus vive que les autres me rappelle à l'ordre. Je baisse les yeux sur mon ventre. *Aïe...* Et voilà que ça me reprend encore. Je me tasse sur le siège en espérant que ça aide. Bon, pas de changement, mais au moins, je ne suis pas sous la neige comme Max. Je n'aurais peut-être pas dû en faire autant aujourd'hui. Léo m'en a longuement parlé : en fin de grossesse, il faut écouter son corps et ne pas vouloir trop en faire.

Pour tenter d'oublier la douleur, je laisse mon regard courir dans l'habitacle de la voiture. Quelque chose attire mon attention dans le vide-poches sous l'autoradio. J'hésite, mais pas longtemps. Je tends la main pour

attraper ce qui semble être un élastique de femme encore entortillé sur lui-même avec quelques cheveux coincés dedans.

— Merde, ça s'est mis à tomber d'un coup, mais j'ai terminé !

Je sursaute si fort en remballant ma main que mes genoux percutent la boîte à gants, qui s'ouvre sous le choc et laisse apparaître une trousse à maquillage. Un mascara et quelques autres trucs glissent entre mes jambes.

— Ah ! Euh... Désolée, je... je balbutie bêtement.

Max claque sa portière sur la tempête de neige qui fait soudainement rage et baisse les yeux sur la boîte à gants et mes genoux en même temps que moi.

— Ce n'est rien... Excuse-moi, je vais... ramasser ça, il me dit, hésitant, en se penchant vers moi.

Par réflexe, j'essaie de me pousser sur le côté, mais avec mon ventre, c'est impossible. Max se rend compte que je galère et se penche un peu plus tandis que, sans vraiment le vouloir, j'écarte les jambes. Max s'emmêle les pinceaux et se retrouve presque la tête entre mes cuisses. Je ne sais pas comment il récupère les quelques trucs, mais il y parvient finalement et les rebalance dans la boîte à gants sans ménagement avant de claquer cette dernière avec force.

Il se redresse et chasse la neige qui stagne sur les épaules de son blouson bleu marine.

— Désolé... C'est... Enfin, c'est à...

— Que tu décides de te maquiller comme une femme ne me regarde pas, Max... je lance en espérant que ma petite vanne bidon détende le malaise.

Max ricane rapidement et se frotte le visage.

— Peu importe... Le mal est fait... Désolé. Tu vas bien ?

— Bien sûr, pourquoi ?

— T'es toute pâle...

Comment ça « pâle » ? Merde, mais je n'ai rien mangé aujourd'hui. Quelle heure il est ? Je sors mon portable de mon sac. Seize heures !

Il se penche vers l'arrière de la voiture et, la seconde suivante, un sac en papier que je connais bien apparaît sous mon nez.

— Tiens, tu devrais peut-être manger un bout. Muffin tout choco... les meilleurs.

— Je n'ai pas vraiment faim. Mon estomac est comprimé par mon bébé.

Il rit et s'interrompt comme s'il avait vu un fantôme passer dans mon regard.

— Max ?

Il secoue la tête et me sourit gentiment.

— Tu as dit « mon bébé ».

Je laisse un silence. *J'ai dit ça ?*

— Comme tu veux toujours la faire adopter, j'ai peur que tu souffres, il reprend.

J'ouvre la bouche pour l'envoyer chier, mais il m'arrête d'un geste de la main.

— Non, attends. Je ne veux pas qu'on s'engueule, OK ? Je veux juste t'aider... Je... Même si je n'ai pas d'enfant, je comprends que la situation dans laquelle tu te trouves est... plus que compliquée. Mais tu as d'autres options que l'adoption... Je te vois, tu as toujours une main sur ton ventre, tu parles à ton bébé quand tu crois que personne ne t'écoute... Célia, j'ai peur que tu ne prennes pas conscience que ce que tu veux faire et ce que tu peux faire sont deux choses complètement différentes...

Je déglutis. J'ai décidé d'arrêter de penser à ça, et Max m'oblige à me confronter à moi-même une nouvelle fois. Je bats des paupières à plusieurs reprises, je serre les dents, mais c'est trop tard, les larmes que je retiens depuis je ne sais combien de temps coulent et me brûlent les joues.

Max fronce les sourcils et regarde brusquement droit devant lui. Ça m'arrange, je fais de même. Le malaise ambiant a l'air de se propager à tout le reste du quartier et nous enferme dans une bulle de mal-être.

— Excuse-moi, Célia... Je ne veux pas te faire de mal ni remuer le couteau dans la plaie, je veux t'aider... Tu dois ouvrir les yeux. Tu aimes déjà ton bébé et...

— Arrête !

Je pense avoir crié, mais je ne fais que murmurer ce mot. Je suis en train de fondre sous l'impact de ce que me dit Max à voix basse. Il est en train de briser ma barrière protectrice, celle qui m'empêche de craquer et de me laisser mourir, celle qui fait que je trouve encore la force de croire que tout va s'arranger... Mais il a raison. Même si c'est trop douloureux pour être vivable, il a raison. J'aime déjà ce bébé, mon bébé. Mais honnêtement, de l'amour, ça change quoi à ma situation ? Absolument rien. L'amour ne nourrit pas un bébé. Il ne lui met pas un toit sur la tête, ne lui paye pas le médecin.

Max soupire et se frotte le visage.

— Je suis désolé, Célia. Je ne voulais pas... il commence doucement.

J'essuie pitoyablement mes joues en prenant soin d'éviter son regard. Les larmes ne s'arrêtent plus. C'est comme s'il avait ouvert une vanne qui menaçait de céder depuis trop longtemps.

— Tiens...

Max me tend des mouchoirs en papier. Je les prends sans le regarder. Le silence qui s'ensuit termine de m'achever. La lourdeur de ses paroles s'infiltré dans l'air et rend l'instant impitoyable. Max m'observe en silence. Je fixe mon ventre douloureux sans réussir à trouver quoi dire pour défendre ma position. En voulant bien faire, il vient de dégoupiller une bombe énorme. Je ne veux pas laisser mon bébé. C'est vrai, il a raison, mais je n'ai pas le choix, ma vie n'est pas prête à l'accueillir. Moi non plus. Mona me dirait que j'ai le cul entre deux chaises.

— Célia... Allez, ma belle, reprends-toi, Max me chuchote.

Je relève les yeux sur lui et j'essuie mes joues encore une fois. Il me sourit gentiment, ses yeux bleus se plissent et il se mord la lèvre. *Merde, c'est*

vrai qu'il est sexy, ce con ! L'image de la trousse à maquillage me percute de plein fouet. J'évite de nouveau son regard.

— Tu es la seule à pouvoir te sortir de là. Et... je suis sûr que tu feras le bon choix pour toi et pour ton bébé, Célia !

Faire le bon choix... Faire le bon choix. Si ça ne tenait qu'à moi, il n'y aurait pas de question à se poser, je garderais mon Baby Random. Mais je suis obligée de prendre plusieurs facteurs vitaux en compte : comment la faire vivre avec rien ? Comment veiller à son équilibre sans papa ? Et comment être une bonne mère quand on cumule les deux premiers points vitaux manquants ? Sans oublier Sam, mon frère, et sa femme, Antonia. Ils le désirent, ce bébé, et ils ont tout ce qu'il faut pour lui apporter ce dont il aura besoin.

— Ça ne dépend pas que de moi... je m'entends dire à voix basse.

Max fronce les sourcils et entrecroise ses doigts devant lui.

— Si. Bien sûr que si. On a déjà eu cette discussion, non ?

Je soupire. À quoi bon en rajouter une couche ?

— Ouais... je souffle en ouvrant la portière pour partir.

Cette fois, je vais fuir et ne plus revenir.

— Tu devrais l'appeler... Le père du bébé. Et lui demander ce qu'il en pense, non ? Après tout, vous l'avez fait à deux...

La portière que j'ai ouverte laisse le froid pénétrer dans la voiture. Je m'arrête une seconde. *Appeler Roman ? Plus jamais. Si c'est encore pour tomber sur celle qui l'appelle « chéri », autant m'ouvrir tout de suite les veines.*

— Non, je ne vais pas l'appeler. Je suis sûre qu'il n'en a rien à foutre.

Max soupire.

— Célia, s'il te plaît... Promets-moi au moins de l'appeler quand tu accoucheras.

Je fais non de la tête. *Mais merde, qu'est-ce qui lui prend ? Ils ne sont pas censés être ennemis ?*

— Je n'ai pas son numéro.

Espérons que mon mensonge passe.

— Ça, ça m'étonnerait ! Fais ce que tu veux, alors... il soupire encore.

Je lui balance un autre sourire de façade, le remercie et quitte tant bien que mal la voiture.

Je rejoins vite mon hall d'entrée, mais impossible d'aller plus loin. Je reste là. Les larmes traçant toujours de petites lignes douloureuses sur mes joues, je baisse les yeux sur mon ventre. Mon Baby Random a l'air d'essayer de tourner sur elle-même doucement. Je surprends ma main gauche posée sur le côté. *Mon Baby Random, si tu savais à quel point je suis désolée...*

40

Célia

— Mmh...

J'ouvre les yeux et les referme aussitôt. J'ai mal. Je n'arrive pas à savoir d'où vient la douleur exactement, mais j'ai mal partout dans le bas du ventre et du dos. Tout mon bassin reçoit des sortes de décharges violentes. Je me redresse avec difficulté et m'assois.

Mon salon est encore plongé dans le noir. La ville a l'air encore endormie. Je cherche mon gilet épais. De la sueur perle sur mon front, mais j'ai froid. C'est très perturbant. Mes mains trouvent d'elles-mêmes le bas de mon ventre. J'arrête une seconde de respirer sous le coup de la surprise. Il est dur et bien plus tendu que d'habitude. *Est-ce que le bébé va bien ?*

La douleur s'étend ou s'étire, je n'arrive pas à comprendre ce qui se passe en moi.

— Ah putain ! Je lâche en serrant les dents.

La douleur s'intensifie pendant quelques longues secondes. C'est une véritable torture. Puis soudain, elle s'en va. Je me redresse avec lenteur. *Est-ce que c'était une contraction ?* Ça fait atrocement mal ! Léo m'en a longuement parlé, mais j'ai déjà oublié la moitié des conseils qu'elle m'a donnés.

Je souffle pendant ce que je pense être une contraction et j'essaie de trouver la position la moins douloureuse possible.

Une fois que c'est passé, je me lève fébrilement. J'ai la nausée en allant à la cuisine me passer de l'eau sur le visage pour faire partir la sueur. J'arrive à m'allonger sur le canapé et je pose mes mains sur mon ventre. Mon Baby Random bouge, mais pas comme d'habitude. Soudain, j'ai peur pour elle. Et si quelque chose n'allait pas ? Je devrais peut-être aller à l'hôpital ! J'en suis à plus de huit mois de grossesse, mais c'est trop tôt pour accoucher.

Une autre douleur interrompt ma réflexion. Ça fait si mal que je suis obligée de me redresser. Cette fois, j'ai l'impression que ça dure plus longtemps. Je finis accroupie par terre. C'est la seule position qui soulage un peu le déchirement interne que subit mon corps. La sueur est déjà de retour, et, cette fois, même mes mains se mettent à trembler. Puis ça passe encore une fois sans prévenir. Je ne sais pas quoi faire, j'ai peur et je suis seule.

Je trouve mon portable sur la table. Il est presque deux heures du matin. Je vais attendre, et si ça ne passe pas, j'irai à l'hôpital en espérant qu'il ne neige pas trop dehors.

J'essaie de me relever, mais mes jambes tremblent trop. Je reste là, entre le canapé et la table basse, sans pouvoir me mouvoir correctement.

Une heure plus tard, je pleure à chaudes larmes. Les douleurs sont presque ininterrompues et de plus en plus intenses. J'ai beau essayer de suivre les conseils de Léo, rien n'y fait, je suis en train de craquer.

J'essaie de respirer, mais l'air se bloque dans mes poumons à chaque douleur, c'est presque impossible d'aller contre les réflexes humains. Pour combattre la douleur, Léo m'a dit de respirer et de ne pas me contracter. C'est exactement ce que je fais, sans réussir à maîtriser quoi que ce soit.

Je me concentre sur tout et n'importe quoi d'autre que cette lame qui me coupe la respiration.

Je me force à me lever. En me tenant d'une main à chaque meuble que je croise et en soutenant mon ventre alourdi de l'autre, je rejoins la chambre. Léo m'avait conseillé de préparer un sac avec quelques affaires pour le bébé, mais je n'ai rien commencé, en pensant que j'avais encore du temps.

Je suis prise d'une autre contraction fulgurante entre le salon et la chambre. Je m'arrête net et je souffle en m'appuyant sur le montant de la porte. J'ai la tête qui tourne alors que je reprends une respiration normale. J'attends que ça passe plus ou moins et je vais dans la chambre. Je trouve quelques affaires que je fourre rapidement dans un sac de sport avec celles pour le bébé que m'a données Léo. Je ne sais pas si je suis en train d'accoucher, je suis perdue. C'est trop brusque, trop imprévu. Comme ce bébé que je ne suis pas prête à accueillir... ou à laisser.

J'arrive à me retrouver dans le salon sans devoir m'arrêter pour souffrir. Je balance dans mon sac mon portable et mes clés de voiture et je sors en claquant la porte. Je dois lâcher le sac de sport à peine j'arrive en haut des escaliers. Je suis prise d'une autre contraction encore plus violente, je m'appuie à la rambarde. Les larmes coulent sans s'arrêter, m'empêchant de voir où je marche.

Je ne sais pas où j'en trouve la force, mais j'arrive à descendre jusqu'en bas.

Je dois m'arrêter au milieu des trois marches qui mènent au trottoir, prise d'une nouvelle crise. Je vois ma voiture à seulement quelques pas de là. J'ai l'impression que je n'y arriverai jamais.

Quand je jette les sacs côté passager en prenant place sur le siège conducteur, j'ai dû m'arrêter deux fois sur une quinzaine de mètres. Mes mains tremblent tellement qu'il m'est difficile de mettre le contact du premier coup.

La voiture ne démarre pas. Elle ne démarre pas, et moi, je suis de nouveau paralysée par la douleur. Je souffle avec force. J'attrape mon sac et

je fouille dedans sans regarder ce que je fais. J'y trouve mon portable. Je baisse les yeux dessus en soufflant. J'abandonne l'idée de me conduire moi-même à l'hôpital. Je ne peux plus bouger sans pleurer de douleur. J'appelle Max et je tombe directement sur son répondeur.

J'essaie encore plusieurs fois, mais sans succès. Je finis par laisser un message.

— Max... Je crois que le bébé arrive et... ma... Putain ! Ma voiture ne démarre pas... je réussis à dire.

En raccrochant, je retombe sur mon répertoire. Mon doigt glisse jusqu'au contact de Roman. J'arrive à avoir le temps d'hésiter, et la douleur reprend. Lorsqu'elle passe de nouveau, pas moins de deux minutes plus tard, j'appelle le Daddy Random, parce que Max ne rappelle pas. Ça ne sonne pas. Je tombe tout de suite sur un message automatique qui m'informe que mon interlocuteur n'est pas joignable. Je n'accède même pas au répondeur...

Je rappelle encore plusieurs fois, je ne sais pas combien, mais j'essaie encore et encore jusqu'à me rendre à l'évidence : je suis seule.

Je souffle pour tenter de contrôler la douleur qui tranche dans mon ventre et enrobe tout mon bassin jusqu'à bloquer les mouvements de mes jambes.

Je m'inquiète pour le bébé. J'ai peur que ça n'aille pas comme il faut, et personne ne répond !

Je laisse passer pas moins de trois contractions avant de décider d'appeler les secours. Secours que je n'aurai pas les moyens de payer, mais je préfère me retrouver endettée encore plus que de finir dans cette voiture.

Au moment où je déverrouille mon portable, je reçois enfin un appel. J'en ai les larmes aux yeux.

— Célia ! Tu es où ?

Je ne sais pas si je pleure de douleur ou de soulagement d'entendre sa voix.

— Devant chez moi... je pleure dans l'appareil.

— J'arrive tout de suite ! il s'exclame.

Il raccroche.

Les contractions s'enchaînent sans fin. Je serre le volant de toutes mes forces chaque fois que ça devient insupportable. Je respire mal, et la sueur me brûle les yeux.

Je ne sais pas combien de temps passe avant qu'une voiture sombre se gare en trombe juste à côté de moi.

— Célia !

41

Roman

Je devrais commencer à me préparer, mais je n'arrive pas à fermer l'œil. Je dois être à l'aéroport dans deux heures. Merde, qu'est-ce que ça passe vite quand on n'a pas envie de partir ! Espérons que je trouve le sommeil pendant le vol et que j'arrête enfin de penser à Célia et à tout ce bordel que j'ai engendré.

L'appel que j'ai reçu de l'autre connard de Français m'est resté en travers. Je ne peux vraiment pas le blairer, celui-là. Et encore moins lorsqu'il m'appelle pour me dire que Célia ne va pas bien et qu'il s'inquiète pour elle. *Il se fout de ma gueule ?*

Je lui ai demandé, je l'ai même presque supplié de la reprendre avec lui parce que c'est ce qu'elle a l'air de vouloir. Quitte à y laisser ma fierté et à ne plus en dormir de les savoir ensemble. Mais il n'a rien voulu entendre parce qu'elle porte mon enfant. Et là, il me passe un coup de téléphone pour me dire qu'il s'inquiète pour elle et le bébé. Ou c'est un saint, ou c'est un connard. D'instinct, j'opte pour la deuxième option, mais pourtant, je continue de penser qu'elle aurait été heureuse avec lui. Plus qu'avec moi...

J'aimerais tellement que tout ça ne soit qu'un mauvais rêve. J'ai même essayé de croire ce que mon père me rabâche, que le bébé n'est pas de moi et

que Célia cherche juste à se faire un paquet de pognon sur mon dos, mais une voix intérieure me hurle que Célia ne ferait jamais ça. L'argent ne la contrôle pas, elle ne fonctionne qu'aux sentiments, les vrais, ceux qui laissent des marques, précisément ceux que j'évite depuis que ma mère est morte.

Elle m'a demandé de l'oublier, mais je pense à elle tous les jours. Du réveil au coucher, elle ne quitte pas mes pensées. Moi qui croyais être sans cœur, comme mon père, Célia m'a prouvé le contraire. Mais à quoi bon ? Elle ne voudra jamais plus de moi maintenant. Pas après tout ça.

Je me lève et vais directement à la salle de bain. Cette villa est trop grande, trop silencieuse et trop vide, alors j'envoie de la musique depuis mon portable directement sur les enceintes Bluetooth pour combler le silence. Les Red Hot Chili Peppers résonnent partout autour de moi. J'enlève mon boxer et me glisse sous la douche. Peut-être qu'une autre douche froide me fera oublier Célia et le bébé, au moins pour quelques instants. Je tente.

Rien à faire, elles n'arrêtent pas de revenir dans mon esprit. Est-ce que je devrais faire ce que m'a suggéré l'autre connard de Français ? Je pourrais envoyer un chèque à Célia, ça soulagerait peut-être ce sentiment de culpabilité qui m'étouffe. Mais je suis quasiment sûr qu'elle refusera l'argent et quoi que ce soit de ma part. Je me souviens encore de la façon dont elle m'a rendu la liasse que je lui avais remise à la cérémonie. Elle a eu un cran du tonnerre et, même si ça m'avait mis hors de moi, je l'admire d'avoir osé. J'aurais mérité bien pire que ça. Même mon état d'ébriété n'excusait pas un tel comportement.

Je quitte la cabine de douche avec l'esprit toujours aussi embrumé. J'enroule une serviette autour de ma taille et je me plante devant le miroir au-dessus du lavabo. J'ai en face de moi le plus grand lâche que la terre ait jamais porté. Je pensais que mon père avait la palme d'or, mais j'ai dépassé le maître. Mettre une inconnue enceinte et fuir toute responsabilité en la laissant dans la merde... Si ce n'est pas être lâche, ça. Je ne mérite pas les yeux verts de ma mère. Elle aurait honte de moi.

Je détourne le regard. Je n'arrive même plus à me regarder en face.

Je vais dans ma chambre. Je n'ai pas encore préparé mon sac. *Je pars pour combien de temps, déjà ?* Je ferais mieux d'appeler Jess, mon assistante. Je n'ai rien écouté de ce qu'elle m'a raconté ce matin.

J'enfile un boxer et je retourne dans la salle de bain pour prendre mon portable. Son contact est le seul à figurer dans mon journal d'appels tant ma vie se résume à mon boulot. Porter le nom Weiss signifie oublier toute vie sociale.

Ça sonne deux fois, et elle répond.

— Monsieur Weiss, que puis-je pour vous ? elle me demande d'une voix avenante.

— Jess, quand est-ce que tu vas arrêter de me vouvoyer ? je soupire.

Elle me fatigue avec ses courbettes.

— Quand vous ne serez plus mon supérieur hiérarchique, monsieur Weiss, elle me répond.

— Alors, démissionne, c'est chiant, je lâche.

Elle rit et se reprend aussitôt.

— Veuillez m'excuser, monsieur Weiss, mais vous m'appelez à minuit passé pour me dire ça ? Ou vous avez besoin de quelqu'un pour vous border et vous raconter une histoire ?

Cette fois, c'est moi qui ris.

— Merci pour la proposition, mais le temps me manque. Je pars pour l'aéroport. Dis-moi combien de boxers je dois emmener dans ma valise.

Elle laisse passer un silence et soupire.

— Vous n'avez rien écouté de ce que je vous ai dit ce matin ?

— Non, désolé...

Elle soupire encore.

— Bon, Roman, est-ce que tu vas me dire une bonne fois pour toutes ce qui ne va pas ? Ça fait des mois que tu es complètement à l'ouest, des mois que tu n'as pas vraiment souri... Je finis par m'inquiéter, elle me lance.

Merde, quand elle se met à me tutoyer, j'en prends pour mon grade ! C'est bien Jess, ça.

— Je... Ne t'inquiète pas pour rien, Jess. Tout va bien. C'est rien, je te jure...

Merde, j'ai été trop hésitant, elle va me faire chier.

— Rien ? C'est une blague ? Y a pas rien, Roman, pour que tu oublies que tu pars dans deux heures pour plusieurs semaines à l'autre bout de la planète, elle lâche.

Plusieurs semaines ? Putain, comment j'ai pu négliger cette information ? Et Célia... et le bébé ? Elle va naître alors que je ne serai pas là. Mon cœur comprime mes poumons soudainement, et l'air se fait plus épais. L'idée de partir aussi longtemps loin de Célia ne me ravit pas du tout.

— Roman ? Tu veux que je passe ? Jess intervient au bout du fil.

— Non, c'est bon... Ça va. Mais plusieurs semaines, ça fait combien de boxers, ça ? je demande, mine de rien.

Espérons qu'elle oublie que je suis au trente-sixième dessous...

Elle rit. *Ouf...*

— Ça fait plein de boxers, ça, monsieur Weiss. Mais ne vous embêtez pas avec ça, je vais me charger dès demain de faire expédier vos costumes et vos sous-vêtements.

— OK... Merci, Jess.

— Mais je vous en prie, monsieur Weiss. Ce sera tout ? J'aimerais retourner me coucher.

— Oui, oui. Excuse-moi d'appeler à pas d'heure, et merci encore.

— Je vous en prie, faites bon vol... Oh ! Et monsieur Weiss...

— Oui ?

— N'hésite pas si tu as besoin de parler de... quoi que ce soit ou de qui que ce soit...

— Ouais, OK. Merci, Jess.

Je raccroche avant qu'il ne lui prenne l'envie de me tirer les vers du nez à propos de Célia. Jess finira bien par l'apprendre, mais le plus tard possible sera le mieux.

La musique reprend dans la maison quand je jette mon portable sur le lit. Je m'habille plutôt décontracté par rapport à d'habitude. Un polo et un jean. J'emmène juste un costume dans une housse pour mon premier rendez-vous et ma trousse de toilette.

La musique s'interrompt lorsque je vais déposer la housse dans l'entrée. Je serais capable de partir sans. Le temps que je retrouve mon portable dans la chambre, la musique a repris. J'ai une notification, un des numéros de ma liste noire a essayé de me joindre.

Mon souffle s'échappe brusquement de mes poumons. Il n'y a que deux numéros dans cette liste, et l'un d'eux est celui de Célia. Je n'ai pas eu d'autre choix que de la mettre là, d'une pour éviter de l'appeler quand je suis bourré, et de deux pour que l'incident du Nouvel An ne se reproduise jamais. L'autre numéro, c'est mon père, mais il aurait bien trouvé un autre moyen de me joindre, comme envoyer un type frapper à ma porte.

J'hésite une seconde et je vais vérifier dans l'application si c'est lui ou Célia. Je tape le code à quatre chiffres. 2105. L'anniversaire de ma mère.

Eh merde ! C'est Célia. J'en lâche presque le portable. Pourquoi est-ce qu'elle m'appelle ? Est-ce que ça a un rapport avec le Français ?

Pendant que je panique en silence, je reçois une autre notification. Elle essaie encore de me joindre. Mon portable vibre plusieurs fois de suite. Elle m'appelle encore. Et encore. Cinq fois en tout, et ça s'arrête. Je suis terrifié. Est-ce que je dois la rappeler ? Et si elle me demandait de l'aide ? Non, elle est trop fière pour ça. Elle veut sûrement m'insulter et elle aurait raison.

J'hésite un petit moment puis je finis par continuer de faire ce que je fais de mieux : être lâche. J'ignore ses appels et je fourre mon portable dans ma poche. J'en ai mal au cœur.

Je quitte la chambre et, quelques minutes plus tard, je suis au volant de ma voiture.

Je roule en direction de l'aéroport. Il n'y a personne sur la route à cette heure-là.

Pourquoi Célia m'a-t-elle appelé aussi tard ?

Une vingtaine de minutes plus tard, je gare ma voiture sur le tarmac, à quelques dizaines de mètres du jet privé de Weiss Corp. Mon père me prête le jet familial, il tient donc vraiment à ce que je m'éloigne de Chicago le plus vite possible.

— Monsieur Weiss, bonsoir, me dit Pullman, un homme de main de mon père, en ouvrant ma portière.

— Bonsoir, Pullman, je lui réponds poliment.

— Bonne route ? il me demande.

— Oui. Je suis en avance, j'espère que ça ne vous cause pas de soucis.

— Non, tout est déjà prêt. Vous pouvez vous installer, mais le plan de vol nous oblige à ne partir que dans un peu plus d'une heure.

— Très bien, j'ai quelques trucs à régler avant.

Je lui laisse ma voiture et je rejoins le jet.

L'hôtesse m'attend déjà de pied ferme. *Merde, je croyais que mon père l'avait virée, celle-là.*

— Monsieur Weiss, bonsoir... elle minaude en se tortillant.

— Bonsoir.

— Tout est prêt. Que désirez-vous boire ?

— Rien. Merci de ne pas me déranger jusqu'à ce que l'on décolle.

Elle paraît déçue mais me laisse tranquille.

J'avance dans le jet et m'installe dans un des grands fauteuils en cuir beige.

Après un instant à regarder l'obscurité extérieure par le hublot, je prends mon portable. Je vais rappeler Célia. Elle a peut-être un souci avec le bébé.

Ou peut-être qu'elle veut juste parler.

J'hésite tellement longtemps que je finis par balancer mon portable plus loin. Je n'y arrive pas. *Putain, quelle fiotte !*

Je me plonge dans la paperasse de ce qui m'attend à Londres, c'est moins terrifiant.

— Monsieur, nous allons décoller. Veuillez éteindre votre portable et attacher votre ceinture, me coupe plus tard l'hôtesse en penchant sous mon nez sa poitrine opulente.

Je ne réponds pas, et elle s'éclipse discrètement.

Je dois éteindre mon portable, mais je ne sais pas ce qui me retient.
Putain !

— Attendez, j'ai un coup de fil urgent à passer, je lance à l'hôtesse.

— Mais, monsieur Weiss, nous avons déjà...

Je ne l'écoute plus et je pose mon portable sur mon oreille.

42

Célia

J'entends ma portière s'ouvrir à la volée. Les bruits de pas précipités dans la gadoue grisâtre laissée par la neige tombée toute la journée me parviennent avant que je distingue celui qui me regarde. Il est là... Il est venu !

— Viens, il me dit en m'attrapant avec douceur.

Je pleure de douleur sur le court chemin entre les deux véhicules. Il récupère mes sacs et ferme ma voiture avant de sauter derrière le volant.

— Tu peux mettre la ceinture ? il me demande.

Je fais non de la tête en pleurant.

— OK, ce n'est pas grave.

Il démarre, et je sens une autre contraction arriver. Je souffle avec force et je serre la poignée de la portière si fort que mes doigts blanchissent aux extrémités. En fermant les yeux, j'essaie de me concentrer sur autre chose que sur la douleur, mais c'est impossible, c'est trop intense.

Les intempéries ne nous permettent pas de rouler trop vite. Le temps ne passe pas, et les contractions sont de plus en plus insupportables. Des gémissements sortent d'entre mes lèvres de façon incontrôlée.

— On y est presque, il me glisse en grillant un feu orange.

Après plusieurs autres contractions à rallonge, il se gare enfin devant les urgences maternité de l'hôpital. Il fait le tour de la voiture et m'aide à sortir. Il passe ses bras autour de ma taille avec délicatesse et me porte presque pour rejoindre le bâtiment.

Quand nous entrons, une femme vient aussitôt à notre rencontre.

— Euh... Je crois qu'elle accouche, mon chauffeur lui dit, hésitant.

— Depuis combien de temps avez-vous des contractions ? elle me demande.

— Ça a commencé il y a une heure. Non, presque deux, j'arrive à marmonner entre deux souffles.

Je me tiens au mur, mon chauffeur me soutient par la taille.

— OK, bébé a l'air pressé de sortir. Il me faut votre dossier, vous êtes suivie par quel médecin ?

Je ne peux pas lui répondre tout de suite. Je me plie encore de douleur en serrant les dents. Je me retrouve accroupie. La femme arrive en face de moi.

— Soufflez plus fort, madame. Soufflez encore jusqu'à ce que la contraction passe, et surtout, ne poussez pas, d'accord ?

Je fais oui de la tête, mais je fais surtout ce que je peux.

Elle se redresse et s'en va pour revenir un instant après avec un fauteuil roulant.

— C'est bizarre, elle ne devrait pas souffrir comme ça après seulement deux heures de travail... Monsieur, aidez-la à s'installer, elle ordonne.

Il m'aide à me relever et à m'installer dans le fauteuil. La femme pose ses mains sur mon ventre et appuie très légèrement dessus. C'est douloureux au point que je lâche un gémissement. Pourquoi ça me fait mal comme ça ? Léo ne m'avait pas parlé de ça. J'ai peur, c'est bizarre. J'ai l'impression que mon Baby Random prend encore plus de place que d'habitude, et tout arrive trop vite.

— Vous avez eu mal dans la journée ?

— Oui... Mais pas... comme ça, je lâche dans un sanglot.

— Vous avez perdu les eaux ?

Je fais non de la tête. Je ne sais pas trop à quoi ça correspond mais je n'ai rien perdu du tout.

— Il me faut absolument le dossier de votre médecin, parce que...

Elle n'a pas le temps de finir que je me plie en deux de douleur. Ma tête tourne si fort que je suis obligée de fermer les yeux.

— Madame ? Madame ! Vous m'entendez ?

Je n'arrive pas à lui répondre, la douleur me déchire. Elle se répand partout en moi. Tous mes muscles se contractent sans que j'arrive à me détendre. Comme si un poids d'une tonne m'écrasait le bassin alors qu'il était rempli d'oursins.

— Monsieur, aidez-moi. On doit l'allonger, j'entends.

— Merde, Célia !

Des mains se posent sur moi, et on me soulève rapidement. Je serre les dents et je ne peux plus retenir le cri de douleur qui menaçait de sortir.

— Parlez-lui, monsieur.

Les sons s'éloignent. Je suis sur quelque chose de dur et froid. La douleur m'emporte loin de la réalité, il n'y a plus qu'elle et moi.

— Célia. Ouvre les yeux, Célia. Tu m'entends ?

— Hmm...

Je n'arrive plus à revenir à moi. La douleur prend le dessus, et je ne peux plus résister. *Il faut que ça s'arrête...*

— Célia !

On touche mon visage et mon cou. La douleur me coupe le souffle, respirer devient impossible sans souffrir davantage.

— Mademoiselle Fowell ? Vous m'entendez ! s'exclame une voix que je connais.

La douleur m'assomme et m'enferme dans le noir. *Je n'en peux plus, je veux que ça s'arrête !*

— Célia ! Merde, elle saigne, docteur. Qu'est-ce qui se passe ?

Sa voix paniquée fait monter en moi une nouvelle vague de peur. *Mon bébé ! Qu'est-ce qui se passe pour mon bébé ?*

Je sens qu'on me porte. Le docteur me parle, mais je mets un temps interminable à saisir ce qu'elle me dit. *Est-ce que mon bébé va bien ?*

La douleur s'intensifie. On pose quelque chose sur mon nez et ma bouche, et enfin la douleur disparaît. Tout disparaît. Mon bébé aussi...

43

Roman

— Monsieur, votre ceinture, s'il vous plaît, me reprend encore une fois l'hôtesse.

— Un instant, je lui réponds.

Ça sonne. *Va-t-elle répondre ? Peut-être qu'elle dort maintenant.* Merde, le pilote arrive. Je m'attache rapidement en raccrochant.

— Monsieur Weiss.

— Gary, comment allez-vous ? je lui demande en posant mon portable sur la tablette devant moi.

— Très bien, monsieur. Et vous-même ?

Si je vais bien ? C'est une question que j'élude depuis plusieurs mois maintenant. Par politesse, ou par honte, peut-être, je réponds toujours la même chose. Autant ne pas entrer dans les détails.

— Bien.

— Nous avons beau temps pour le vol et nous arriverons à Londres aux alentours de huit heures trente.

— Parfait. Merci, Gary.

Il rit et baisse les yeux sur mon portable.

— Vous recevez un appel, monsieur. Je vous laisse celui-ci mais ensuite, éteignez-le, s'il vous plaît, il me dit avant de tourner les talons vers le cockpit.

Je baisse les yeux sur mon portable. « Le Français » s'affiche sur l'écran. *Putain, mais qu'est-ce qu'il veut encore ?* Je laisse mon portable vibrer dans ma paume. Le Français finit par tomber sur le répondeur mais il n'a pas l'air de laisser de message. Tant mieux.

À peine quelques secondes plus tard, Max appelle de nouveau. *Putain, mais qu'est-ce qu'il veut, ce connard ?*

— Monsieur, veuillez couper votre cellulaire, s'il vous plaît, me lance l'hôtesse.

— Oui, tout de suite.

Soudain, je percute. Célia m'appelle, Max aussi... *Merde, et si... Le bébé ! Putain !*

J'attrape mon portable rapidement et, au moment où je m'apprête à rappeler Max, je reçois un message vocal.

— Monsieur, s'il vous plaît, nous allons... commence l'hôtesse.

— Une seconde ! je coupe.

Je pose le portable sur mon oreille, et la voix du Français résonne.

— Elle est à l'hôpital... Il y a un problème avec le bébé... Elles vont très mal...

C'est comme si le temps ralentissait. Comme si le monde autour de moi s'arrêtait de tourner. La panique s'empare de mes veines comme une vague de fureur incontrôlable. *Qu'est-ce que j'ai fait ?* Je me vois détacher ma ceinture, j'entends de loin l'hôtesse me demander vivement de m'asseoir. Je l'ignore et traverse le jet pour débouler dans le cockpit et demander à Gary de ne pas lancer les moteurs. Je ne dois pas partir immédiatement. Je dois aller la retrouver.

Gary fait ce que je lui demande, et c'est comme si le temps rattrapait son retard. Tout va trop vite, le temps s'accélère, et j'ai l'impression de perdre

des minutes plus que précieuses pour Célia et le bébé.

J'appelle Pullman, qui répond aussitôt.

— Pullman.

— Revenez avec la voiture, tout de suite, je lance sans politesse.

Je raccroche, et mon portable sonne de nouveau. C'est le Français. Je réponds.

— Quel hôpital ? Je m'exclame avant même qu'il ait le temps de l'ouvrir.

— Euh... le...

— Quel hôpital, putain ?

— Le principal.

Je raccroche. Merde, ça ne me rassure pas du tout, il a une voix d'outre-tombe !

Gary ouvre enfin la porte du jet. À peine les escaliers dépliés, je me jette dedans.

Je cherche Pullman des yeux mais je ne vois rien dans le noir. *Plus vite, putain ! Plus vite !*

— Il arrive, monsieur, me lance Gary en se postant à côté de moi.

Je me frotte le visage. *Putain, c'est trop long ! Mais quel connard je suis ! C'est pour ça qu'elle a essayé de m'appeler !* Je fais tout de travers avec elle. Je suis vraiment trop con.

Je vois ma voiture arriver à l'autre bout du tarmac. Je vais à sa rencontre et monte immédiatement côté passager.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pullman me demande, inquiet.

— Conduis-moi à l'hôpital principal le plus vite possible.

J'ai chaud. Je crois que, de toute ma vie, je ne me suis jamais autant inquiété pour quelqu'un.

Pullman démarre en trombe et regarde sa montre. Moi, j'ouvre la fenêtre en espérant que l'air froid aide à m'éclaircir l'esprit.

— On y sera dans dix-sept minutes.

Je me frotte le visage. Pullman me lance des regards en biais.

On quitte le tarmac pendant qu'il passe des coups de fil. On échappe à tous les contrôles et même aux feux rouges de l'aéroport.

— Ça va aller, gamin, il me dit. Tiens.

Il me balance un paquet de clopes. J'en extirpe une d'une main tremblante. Le briquet ne fonctionne pas, je finis par le balancer par la fenêtre, accompagné d'une injure.

— Oh ! Il est temps de te comporter comme le père que tu t'apprêtes à être, gamin ! La fille et le bébé vont avoir besoin d'un homme, pas d'un môme pris entre peur et panique ! me lance Pullman.

Ça me calme dans la seconde. Pullman a toujours été différent des hommes de mon père. En fait, je crois qu'il se fout royalement de qui je peux être. Depuis que je suis gosse, il me parle comme s'il était bien plus qu'un simple employé de mon père. Et c'est aussi le seul que je n'ai jamais réussi à toucher quand j'étais dans la période « je cogne quand on m'empêche de sortir de chez moi », à l'adolescence. Mais ce qui me percute le plus, là, tout de suite, c'est qu'il est au courant pour Célia.

— Comment vous êtes au courant ? je demande.

Il me lance un autre briquet.

— Je sais tout. Tu devrais le savoir, depuis le temps... C'est le Français qui l'a emmenée à l'hôpital, il y a un peu plus d'une heure.

— Putain de merde... Pourquoi vous ne m'avez rien dit ? je m'exclame.

— Reste calme... Ce n'est pas mon boulot.

J'allume la clope à l'allume cigare de la voiture et tire une grande bouffée. À la fin de la deuxième, les panneaux qui indiquent notre destination défilent régulièrement, on y est presque. Pullman me sourit. Il me connaît depuis toujours. Lui et Mona étaient deux des principales personnes avec qui je passais mes journées quand je n'étais pas à l'école. Mon père me traînait avec lui au bureau. Pullman était le chauffeur de mon père. Il était bien plus jeune que Mona et il était toujours sur ma route quand je cherchais à faire une connerie. Mona aussi, en fait. C'est d'ailleurs elle qui l'avait embauché.

— On y sera dans une minute, Pullman me dit.

Je lève les yeux, et l'hôpital se dessine dans l'obscurité. La voiture avance lentement pour s'approcher des urgences maternité. Soudain, j'ai l'impression qu'on avance trop vite. Je crois que je n'ai jamais eu autant les jetons de ma vie. Comment Célia va m'accueillir ? Elle ne voudra sûrement pas me voir. Mais je dois être là, je ne peux pas partir en Europe sans... les revoir, elle et le bébé.

— Allez, gamin, descend !

La voiture s'est arrêtée devant l'entrée. Je prends une grande inspiration et j'ouvre la portière.

— Oui... OK...

Il m'envoie une grande tape dans le dos, et je sors.

Je pénètre dans le bâtiment. J'avance dans un couloir, et la voix du Français, avec son accent, me parvient. Je le retrouve un peu plus loin, dans ce qui semble être une salle d'attente. Il me tourne le dos. Il porte une chemise blanche dont les manches sont relevées. Il discute avec une femme médecin. Je la connais, c'est elle qui m'a conduit à Célia lorsque j'étais allé la chercher aux urgences quand Mona est décédée.

— Non, non, on ne pouvait pas prévoir que le bébé arriverait par le siège aussi tôt. Elle n'était pas suivie. Mais heureusement, vous l'avez amenée ici juste à temps, monsieur Blanchard. Ça aurait pu être bien plus grave, elle lui dit.

— Si elle avait été suivie, elle n'aurait pas souffert comme ça ?

— En effet, nous aurions pu prévenir l'hémorragie et la rupture du placenta... Mais il semble que le bébé ait changé de position il y a moins de vingt-quatre heures...

Max soupire, et le médecin se tourne vers moi.

— Monsieur, vous...

Elle n'a pas le temps de terminer sa phrase, Max s'est aussi retourné, et sa chemise est maculée de sang. Il s'avance vers moi. Il va me cogner, l'enfoiré, je le vois à sa tête, mais je ne suis pas capable de bouger. C'est le sang de Célia, tout ce sang ?

— C'est de ta faute, putain ! il s'écrie.

Ma faute ? Est-ce qu'elle va bien ?

Son poing percute ma joue un quart de seconde plus tard. Je suis sonné. La douleur s'étend rapidement. Je recule sous le choc.

— Monsieur Blanchard ! s'exclame le médecin quand le Français se prépare pour un autre coup.

Je recule encore pour l'éviter. Putain, il cogne dur, ce connard, mais pas assez pour moi. Je n'ai jamais eu autant envie d'éclater un type, mais ce n'est pas le moment. Je suis obligé de le pousser en arrière pour le calmer et, soudainement, Pullman se matérialise entre nous. Max ne fait pas le poids contre lui et il le comprend vite.

— Messieurs, calmez-vous ou j'appelle la police ! Ce n'est ni le lieu, ni le moment pour vous comporter ainsi ! le médecin s'exclame.

Je passe rapidement ma main sur ma lèvre inférieure. Je n'ai pas vraiment mal, mais ça pisse bien le sang. Ce ne sera pas la première fois.

— Lâchez-moi ! balance le Français à Pullman.

Ce dernier le pousse doucement sur le torse.

— Je vais vous demander de vous calmer, monsieur Blanchard, il lui souffle placidement.

Putain, comment sait-il qui il est ? Pullman me surprendra toujours.

— Mais vous êtes qui ?

— Je veille à la sécurité de monsieur Weiss.

— Qui êtes-vous ? me demande le médecin en entendant Pullman.

— C'est le père ! lance le Français avec dégoût.

— Ah ! le médecin dit en ouvrant de grands yeux. Suivez-moi alors !

Roman

Je laisse Pullman et le Français dans le couloir. Je suis le médecin plus loin, et nous passons une porte qui mène à ce qui semble être une salle d'attente. Une autre femme en blouse, équipée d'un chariot, est occupée à nettoyer le sol. Je suis obligé de fermer les yeux à la vue du sang qui, je suppose, est le même que sur la chemise de l'autre connard.

On avance rapidement. Je suis trop préoccupé pour faire attention au trajet que nous empruntons.

Lorsque je relève la tête, nous avons atterri dans un bureau dont le médecin me tient la porte.

— Entrez, monsieur, elle me dit plutôt sèchement.

J'entre. Pourquoi est-elle comme ça ? Qu'est-ce qu'elle sait à mon sujet ?

— Asseyez-vous, monsieur... ?

— Weiss.

Elle me sourit, et je reste debout. Je n'ai pas envie de m'asseoir, je veux voir Célia.

— Qu'est-ce qui se passe ? Mademoiselle Fowell va bien ? je demande plutôt.

— C'est compliqué.

Elle ouvre une armoire métallique et en sort une petite bouteille blanche et quelques compresses. Elle s'approche en déballant les compresses, s'appuie contre le bureau pour me faire face et verse un peu du contenu de la bouteille sur les compresses.

— Tenez, appuyez ceci sur votre lèvre, elle me dit en me les tendant.

Je fais ce qu'elle me dit. Ça pique un peu, mais j'ai vu pire.

— Vous allez avoir besoin d'un point de suture, je pense.

— Il y a plus urgent. Comment va Célia ? Et le bébé ? Qu'est-ce qui se passe ?

Elle laisse un silence et fronce les sourcils.

— La situation est critique. Mademoiselle Fowell est arrivée ici il y a plus d'une heure. Elle avait des contractions semblables à celles de l'accouchement, mais le travail ne semblait pas vouloir démarrer. La cause : le bébé était très mal positionné, il était en siège. C'est-à-dire qu'au lieu de se présenter par la tête, c'est le dos du bébé qui poussait pour sortir, et...

Je reste stoïque, mais mon rythme cardiaque me trahit. J'ai l'impression que mon cœur a triplé de volume, et plus elle parle, pire c'est.

— Alors, que s'est-il passé ? Vous ne répondez pas à ma question, je coupe.

C'est trop long, je veux voir Célia.

— Mademoiselle Fowell a fait une hémorragie. Elle est encore sur la table d'opération à l'heure où nous parlons. Le meilleur chirurgien du pays s'occupe d'elle. Elle a dû être transfusée car elle avait perdu beaucoup de sang, et comme elle n'a pas été suivie durant sa grossesse, nous avons perdu du temps à chercher son groupe sanguin et ses antécédents. D'ailleurs, comme vous êtes le papa du bébé, j'ai besoin de plusieurs informations vous concernant.

Pas suivie pendant sa grossesse ? Merde, c'est certainement qu'elle n'en avait pas les moyens. Pourquoi je n'y ai pas pensé ?

— J'ai besoin de connaître votre groupe sanguin, votre âge, vos antécédents personnels et familiaux afin de pouvoir prévenir tout problème pour le bébé.

— Le bébé va bien ? j'enchaîne aussitôt.

— Elle est en réanimation pour le moment... Les contractions ont été aussi violentes pour elle que pour la maman. Sa mauvaise position l'a mise en danger. Elle a fait un arrêt cardiaque juste avant qu'on la sorte. Pour l'instant, son pronostic vital est engagé, elle termine plus doucement.

Je m'assois. Non, je me laisse tomber sur la chaise.

J'avale ma salive, et c'est comme si j'avalais une brique. Si le bébé ne survivait pas, je ne m'en remettrais jamais. Et Célia... Putain, je ne veux pas y penser.

— Quand est-ce que je pourrai voir Célia ? je m'entends demander.

— Je ne...

La sonnerie d'un téléphone interrompt notre conversation. Elle sort un appareil sans fil de la poche de sa blouse et répond en me faisant signe de patienter.

Je retire les compresses de ma lèvre et baisse les yeux dessus. Est-ce que tout ça est de ma faute ? Est-ce que, si j'avais mieux assumé mon rôle auprès de Célia, les choses auraient été différentes ?

— D'accord. C'est très bien, merci.

Le médecin raccroche et relève les yeux vers moi.

— Ils ont terminé avec mademoiselle Fowell. Elle est transférée en salle de réveil, tout est en bonne voie, il semblerait.

J'ai l'impression de pouvoir mieux respirer. Célia va bien, elle va bien. Mais le bébé ? Pourquoi ne me dit-elle rien ?

— Et le bébé ?

— Son cœur s'est arrêté encore une fois...

Elle s'interrompt. *Non ! Tout mais pas ça ! Moi, s'il le faut, mais pas le bébé...*

— Mais son état semble enfin stabilisé, elle reprend. Néanmoins, elle est encore sous la surveillance du service de réanimation néonatal. On en saura plus d'ici une petite heure. Je vais vous conduire aux urgences pour votre suture, et ensuite, il vous faudra patienter... elle m'explique.

— D'accord... Euh... Est-ce que vous savez si... Célia veut me voir ?

Est-ce que je viens de poser cette question ? Le médecin fronce les sourcils et évite mon regard.

— Je ne sais pas, monsieur Weiss. Allons faire recoudre cette lèvre dans un premier temps.

Je secoue la tête brièvement. Bien sûr qu'elle n'en sait rien. Pourquoi je lui ai demandé ça ? Ce n'est pas le moment. La priorité, c'est Célia et le bébé. Mes craintes peuvent bien attendre. Et quand j'y pense, elle n'aura certainement plus jamais envie de m'adresser un regard après tout ça.

Après avoir parcouru plusieurs couloirs, je me retrouve assis dans une salle de soins aseptisée. Une jeune femme entre. Elle ne porte pas de blouse blanche mais un haut et un pantalon verts typiques des hôpitaux.

— Bonsoir. Alors, vous avez fait la tournée des bars, vous aussi ? elle me demande.

La tournée des bars ? La dernière fois que j'ai fait ça, Célia m'apprenait que j'étais le père de son bébé. Depuis, je me suis tenu à carreau, ou presque.

— Non, je réponds simplement.

Elle me sourit et vient s'asseoir près de moi en tirant un chariot sur lequel est posé du matériel.

— Alors, faites-moi voir ça...

Elle me fait pencher la tête en arrière pour regarder ma lèvre.

— Mmh... Deux petits points devraient suffire. Vous n'aurez pas de cicatrice voyante !

Je me fous d'avoir une cicatrice, qu'elle se magne !

— Je vais vous faire une petite injection d'anesthésique pour...

— Je n'ai pas le temps. Faites ce que vous avez à faire au plus simple, s'il

vous plaît, je coupe.

Elle fronce les sourcils et détourne le regard rapidement. Si Jess était là, elle m'aurait encore embrouillé parce que je ne parle pas correctement à la gent féminine.

— Comme vous voudrez, mais j'ai besoin que vous ne bougiez pas, et si vous souffrez, vous...

— J'ai l'habitude, je coupe encore.

Elle ne dit plus rien et attrape son matériel. Après une brève préparation, elle pique pour le premier point.

— Vous vous battez souvent ? elle me demande quand elle a noué le premier point.

— Qui vous a dit que je m'étais battu ? je réplique.

— Les nouvelles vont vite ici, monsieur...

Elle me dévisage bizarrement. Est-ce que tout le monde ici sait quel connard je suis ? Un connard de première qui laisse la nana qu'il a mise enceinte risquer sa vie à cause de lui...

— C'est quoi, votre job ? Me faire perdre mon temps ? Terminez votre tâche, qu'on en finisse, je lâche froidement.

— Oui... elle souffle avant de se pencher de nouveau sur moi.

Elle pique une nouvelle fois la peau, puis une deuxième fois de l'autre côté de la plaie, et enfin, elle noue la deuxième suture.

— Voilà...

Je lâche un bref sourire et je me lève.

— Attendez, j'ai... elle commence.

La porte s'ouvre soudainement.

— Monsieur Weiss, c'est bon, vous pouvez voir votre fille, me lance rapidement le médecin de tout à l'heure.

Mon cœur fait un bond. *Ma fille...* Tout prend doucement place dans mon esprit. *Ma fille ?* Je n'arrive pas à concevoir ce qui est en train de se passer.

Je n'étais pas prêt lorsque j'ai appris la grossesse de Célia et je le suis encore moins aujourd'hui.

45

Roman

Je n'ai rien vu des couloirs que nous avons empruntés pour rejoindre l'aile maternité de l'hôpital. Je suis comme une coquille vide. Maintenant, je sais ce que c'est que n'avoir aucun contrôle sur les événements. Je ne suis que spectateur de mon changement de statut et j'ai tellement peur que je dois me forcer à rester ici. Si je m'écoutais, je ferais demi-tour en courant et j'irais trouver du réconfort auprès d'une bonne bouteille.

— Monsieur Weiss ?

Je sursaute.

— Oui ? Quoi ?

— Il faut sortir de l'ascenseur maintenant, le docteur me dit avec un petit sourire.

Je relève les yeux autour de moi. Merde, je ne me suis même pas vu entrer dedans.

J'oblige mon corps à se mettre en route et je quitte l'appareil juste lorsque les portes se referment.

— Vous voulez un verre d'eau ? me demande le médecin après deux-trois autres couloirs.

— D'eau ? J'ai besoin d'une perfusion de quelque chose de beaucoup plus fort...

Mais pourquoi je lui dis ça ? Je n'ai définitivement plus aucun contrôle sur rien. Mais ça n'a pas l'air de la choquer puisqu'elle rit.

— D'abord votre fille, ensuite la cuite, si vous voulez bien, elle me dit avec un petit regard amusé.

J'essaie de sourire, mais ma peau est soudainement trop raide pour ça.

Nous marchons un instant sans que j'arrive vraiment à prendre connaissance du décor autour de moi. Une seule chose emplit mon esprit : le bébé... *Ma fille.*

— Nous y sommes, elle dit soudainement.

Mon cœur bondit en moi.

— Je vous propose de vous asseoir ici, je vais voir si tout est en place.

Je regarde les chaises alignées contre le mur qu'elle me montre. Elle me sourit et passe deux portes battantes rouges. Je m'assois et je reprends mon souffle. Est-ce que Célia a flippé autant que moi ? Mais qu'est-ce que je raconte ? Elle a dû être carrément terrifiée d'affronter ça seule...

Je me frotte le visage et je sens mon portable vibrer dans ma poche. Je le sors. Ma sœur ? Pourquoi m'appelle-t-elle ?

Je décroche.

— Quoi ?

— Roman.

Putain, c'est mon père ! Je ne retiens pas un soupir. Ce n'est vraiment pas le moment.

— Tu as bloqué mon numéro ? il me demande.

— Ah bon ?

— Ne commence pas avec tes sarcasmes ! Où es-tu ? Pourquoi tu n'es pas dans le jet pour Londres ? Roman, tu as un rendez-vous très important demain, ma...

— J'ai eu une autre priorité. Je serai à Londres après-demain ou plus tard,

on verra, je coupe.

— Quoi ? Qu'est-ce qui peut bien être plus important que ton travail ?
J'écarte le téléphone de mon oreille pour le laisser s'exclamer.

Par réflexe, je relève les yeux devant moi et j'en sursaute presque. Sur une autre rangée de sièges, face à moi, le Français attend lui aussi. Je ne l'avais même pas vu. Il me dévisage avec attention. *Putain, quand le sort s'acharne...* Pullman est assis à quelques chaises du Français.

— Roman, tu ne m'écoutes pas ! s'exclame mon père si fort que même le Français a l'air de l'entendre. Tu as trente minutes pour rejoindre l'aéroport ! Sais-tu combien d'argent tu me fais perdre ? Tu ne changeras donc jamais ! Si ta mère était enc...

— Je n'irai pas à l'aéroport, papa. Célia vient d'accoucher, ça s'est mal passé, alors ne compte pas sur moi. Je reste avec elle pour l'instant. Londres m'attendra, je coupe avant qu'il se lance sur le seul terrain qui me fait sortir de mes gonds.

Silence. Je hausse les sourcils et croise le regard du Français. Lui aussi a les sourcils en l'air. Mon père ne répond rien pendant plusieurs secondes.

— Roman, tu ne crois quand même pas vraiment que cet enfant est de toi ?

— Bien sûr que si ! Je dois te le dire comment ? Je dois y aller. Au revoir, je dis en raccrochant.

— Ton père ? me demande Pullman.

J'acquiesce rapidement, et les portes battantes s'ouvrent.

— Monsieur Weiss, me dit le médecin.

Je me lève et je glisse mon portable dans ma poche. Pullman se redresse à son tour.

— Prends une photo pour moi, gamin !

J'essaie de sourire et je suis le médecin derrière les portes battantes. Le couloir est large et me semble mesurer des kilomètres. Des chariots sont rangés contre les murs par-ci par-là. On croise quelques femmes en blouse

rose ou verte. Elles me lancent des regards en biais. Je crois lire un « connard » dans chacun de leurs regards. *Merci, mais ça, je le savais déjà.*

On entre dans une pièce. Les lumières ne sont pas allumées. Il fait chaud, et plusieurs bips retentissent de manière sonore. De minuscules lits pour bébé sont dispersés un peu partout. Ils sont presque tous vides.

— Venez.

— Oui...

J'ai chuchoté. *Depuis quand je n'avais pas chuchoté ?*

Elle me conduit dans le fond de la pièce. D'autres lits sont ici, plus petits et recouverts d'une espèce de cloche en plastique de forme rectangulaire.

— Voilà, c'est la couveuse numéro deux, monsieur Weiss.

J'avale ma salive en relevant les yeux sur la couveuse qu'elle désigne. Une faible lumière l'éclaire.

J'avance de quelques pas et je la vois. *Putain, je crois que j'ai arrêté de respirer de peur de la déranger...* C'est idiot, mais ce genre de choses ne se contrôle pas. En tout cas, à mon stade d'émotion, je ne contrôle plus rien.

— Vous pouvez encore avancer, monsieur, me dit doucement le médecin derrière moi.

J'hésite, puis finalement, j'avance encore de cinq ou six pas. Je serre les dents. *Mon Dieu, elle est si petite...* Le premier truc qui me choque, c'est ce petit tuyau scotché à sa minuscule bouche. Sa petite poitrine monte et descend au rythme de ses respirations. Est-ce que ce tuyau la fait respirer ? Elle ne porte rien d'autre qu'une couche qui a l'air bien trop grande pour elle et qui est pourtant ridiculement petite elle aussi. Ses yeux sont fermés. Elle a quelques cheveux aussi foncés que ceux de Célia que je vois dépasser du petit bonnet rose pâle qu'elle porte. Je laisse mon regard la parcourir en silence.

Je quitte son nez parfait pour ses doigts qui bougent soudain. Ils s'ouvrent comme une petite étoile et se referment aussitôt en un poing serré. *Est-ce qu'elle souffre ?*

Un petit bracelet rose lui prend presque tout l'avant-bras. Je vois la date

d'aujourd'hui dessus, et même l'heure de sa naissance. Mais la ligne où est censé être écrit son prénom est vide. *Comment va l'appeler Célia ?*

J'essuie ma joue, une larme y a coulé. *Depuis quand je n'ai pas versé de larmes ? Voir ce petit être si fragile comme ça... Me dire qu'elle est une partie de moi... Que Célia et moi sommes liés à vie par elle... Elle, si calme, si sage, si belle.*

Je me redresse et lui tourne le dos. C'est trop d'un coup.

— Ça va ? le médecin me chuchote.

— Ouais... Je...

— Tenez.

Elle me tend un mouchoir.

— Merci.

Elle me propose de m'asseoir. Je m'exécute, et elle prend place à côté de moi. On regarde la couveuse où dort le bébé. *Ma fille ! C'est terrifiant... Je ne serai jamais capable d'être un bon père.*

— Est-ce qu'elle souffre ? je demande.

— Non. C'est impressionnant comme ça, mais le tube qui l'aide à respirer sera retiré dans quelques heures. Elle est forte, comme sa maman...

Je baisse la tête. *Oui... Célia est forte. Bien plus que moi.* Parce qu'elle a assumé jusqu'au bout notre connerie, et ça a terminé dans la souffrance, pendant que moi, je me la coulais douce. Non pas que je n'y aie pas pensé... Elles étaient dans mon esprit du matin au soir depuis que je sais. Mais aujourd'hui, tout est plus concret. Et je ne suis pas prêt... J'ai besoin de savoir ce qu'il en est pour Célia.

— Je peux la voir ? je demande au docteur après un silence.

— Elle est encore en salle de réveil. Ce n'est pas...

— Faites une exception, s'il vous plaît, je coupe. Je dois partir pour Londres et... je m'en voudrais à vie de ne pas...

...m'être excusé pour tout le mal que je lui ai fait parce que je n'ai jamais été capable d'assumer quoi que ce soit.

Le médecin me dévisage une longue seconde. J'ai gardé pour moi la suite de ma phrase, mais c'est comme si elle avait lu en moi aussi facilement que sur une affiche.

— Je vais faire mon possible.

— Attendez...

Je me lève et me rapproche de la couveuse.

— Vous pouvez passer votre main, si vous le souhaitez, elle me précise à voix basse.

Je retiens mon souffle et je passe ma main par la petite trappe sur le côté. J'effleure ses minuscules doigts du bout de mon index. Aussitôt, ils s'ouvrent et se referment sur le mien avec une force insoupçonnée sans qu'elle se réveille. *Comme sa maman, elle cache sa force...*

Je sors mon portable et je prends une photo. Je me surprends à sourire. Je crois que c'est le moment le plus intense que j'ai jamais vécu... C'est... Je ne peux pas me l'expliquer autrement que par ces simples mots : un coup de foudre. J'ai un véritable coup de foudre pour ma fille et pour l'espoir qu'elle représente.

Je soupire sans réussir à quitter sa petite main et je me demande comment j'ai pu les laisser seules.

Roman

Les portes battantes s'ouvrent de nouveau. J'avance droit vers la sortie en laissant le docteur dans mon dos. Je manque d'air soudainement.

Je retrouve Pullman qui attend dehors, adossé à un mur.

— Ça va ? Tu es livide...

— Ouais... Je... J'ai besoin d'une clope.

Il m'en tend aussitôt une, que j'allume en vitesse avant de tirer une longue bouffée. *Reprends-toi, mec !*

— Alors ? demande mon garde du corps.

— Elle... si petite.

C'est tout ce que j'arrive à sortir dans l'immédiat.

Pullman m'envoie une tape dans le dos.

— Félicitations, mon grand ! Je ne m'inquiète pas pour toi, il ajoute avant de tourner les talons avec un sourire.

Moi, je m'inquiète. Ma priorité est de trouver du temps.

J'attrape mon portable. Ma main tremble. Je tire une autre bouffée de nicotine. Ce truc ne me calme pas. Je cherche le numéro de Jess et, l'instant suivant, je pose l'appareil sur mon oreille.

— Jess, excuse-moi de te réveiller encore une fois...

— Mmh... Je n'ai pas encore dit « Allô », patron.

— Dé... désolé. J'ai un imprévu, je ne suis pas dans le jet pour Londres.

— Quoi ?

J'ai l'impression qu'elle s'est redressée d'un coup dans son lit.

— Comment ça ? C'est grave ?

— Non. Enfin, oui... Mais non. J'ai besoin de quelques jours. Tu peux faire ça pour moi ? je demande.

Silence...

— Jess ?

— OK... Votre père sera hors de lui, monsieur.

— Peu importe. C'est le cadet de mes soucis ! Tu contactes au plus vite les Anglais et tu leur dis que j'aurai deux jours de retard au minimum. Explique-leur que j'ai un imprévu familial, s'ils demandent.

— OK... Et est-ce que cet imprévu familial est plus urgent qu'un contrat à sept millions ?

— Oui, bien plus urgent, Jess. Tu contactes Gary aussi et tu fais le nécessaire. Merci. Et encore désolé de t'avoir réveillée une fois de plus.

— Je m'en occupe, si vous me promettez de m'expliquer ce qui se passe. Je soupire.

— Promis.

Je raccroche et relève le nez directement sur le con de Français qui se tient là. Je tique une seconde et me reprends. J'avance vers lui, il me toise comme si j'allais le cogner. Ce n'est pas l'envie qui m'en manque, mais je me contiens. Sans lui, Célia et le bébé ne s'en seraient pas sortis.

Je lui tends une main une fois arrivé à sa hauteur.

— Merci, j'articule.

Une demi-seconde passe, et je comprends qu'il n'a pas l'intention de me rendre la pareille. Je fourre donc ma main dans ma poche.

— Tu n'étais pas obligé de m'appeler... Je pense même que Célia aurait

préféré que je ne sois pas là, j'ajoute.

Je ne sais pas pourquoi j'insiste, il est clairement borné.

— Je ne pensais pas que tu viendrais, il coupe.

Je fronce les sourcils et reste muet. Le silence revient. Je tire sur ma cigarette en regardant vers le parking. Voilà, on est comme des cons, accros à la même nana. Je vois très bien qu'il ressent quelque chose pour elle, et ça me ruine le moral. Parce que j'ai toujours eu l'impression que, malgré le fait qu'elle ne cesse de me repousser, Célia ne m'a jamais regardé comme elle le regarde lui. Alors pourquoi l'avoir choisi lui ? C'est puéril d'être jaloux de cette manière, mais je n'y peux rien. Elle me fait cet effet. Depuis le départ. Même si nous avons partagé peu de moments ensemble, j'ai la sensation de la connaître mieux que personne. Et inversement. Je ne regrette rien, à part peut-être de ne pas avoir réussi à rester avec elle.

Je balance ma clope par terre pour l'écraser, et les mots sortent d'entre mes lèvres alors que je devrais la fermer.

— Je ne pouvais pas ne pas venir...

Il se contente de me lancer un regard froid.

— Mec, tu n'as rien fait pour elle, à part la mettre enceinte !

C'est faux, j'ai essayé. N'importe comment, mais j'ai essayé.

— Tu ne sais pas tout, je réplique.

— Ah... Et qu'est-ce que je ne sais pas ? Dis-moi.

Il serre les dents.

— Laisse tomber. L'important, c'est qu'elle et le bébé aillent bien.

— *Le bébé ? Ton bébé, mec. Ta fille, putain !* il réplique aussitôt.

Je sens mes dernières forces m'abandonner, comme si l'entendre de sa bouche à lui rendait tout cela encore plus vrai. Par stress, et ne trouvant rien d'autre à quoi me raccrocher, je sors une autre clope.

— Je sais, je lâche en allumant.

— Je... Je vais payer pour les frais médicaux de Célia. Elle sera tranquille avec le bébé... j'enchaîne.

— Tu ne restes pas ? il me demande dans la seconde.

— Non. J'ai... trop merdé avec elle... Elle mérite mieux.

Il a l'air désarçonné par ma réponse. Moi aussi, à vrai dire. Jamais je ne me serais vu sortir ce genre de phrases un jour à l'entrée d'une maternité.

— Pour une fois, je suis d'accord avec toi, il articule enfin.

J'en lâche un rire. On est comme deux clebs qui se battent pour la même gamelle. C'est ridicule.

— Je... vais lui laisser de l'argent, c'est tout ce que je peux faire. Mais j'ai un service à te demander.

Il ouvre de grands yeux. Foutus Français, on ne sait jamais ce qu'ils pensent !

— Je te ferai des transferts d'argent, et tu lui donneras. Elle n'acceptera jamais le moindre centime de ma part, et je sais qu'elle en aura besoin. Un bébé, ça coûte cher, j'explique.

— Attends, attends... Ça ne sert à rien ! il réplique.

— Comment ça ? je m'entends demander.

— Elle opte pour l'adoption.

Je cligne des yeux plusieurs fois. *L'adoption ? Mais comment ça ?*

— Quoi ? je répète en me tournant franchement vers lui.

— C'est son frère qui va adopter ta fille, il assène.

— Tu te fous de ma gueule ?

— Ça fait des semaines que j'essaie de la faire changer d'avis, putain ! Si t'avais été là, tu serais au courant ! Elle s'apprête à faire la plus grosse connerie de sa vie, il crache.

Non, elle ne peut pas faire ça ! Le bébé doit rester avec elle. C'est comme ça que ça devait se passer... Je ne peux pas laisser faire ça.

Je tourne les talons brusquement pour trouver Pullman.

— Si tu ne fais rien, je ferai ce qu'il faut à ta place ! il lance dans mon dos.

Je m'arrête net. *Il est sérieux ?*

— Ce n'est pas ta fille, tu ne peux rien faire, j'envoie en me tournant vers lui.

— Ça, nous ne sommes que trois à être au courant. Si je la déclare comme ma fille, je...

Je ne lui laisse pas le temps de finir, c'est plus fort que moi. Je lui fonce dessus, et mon poing part percuter son visage avant même que j'aie le temps de me reprendre. Ce qu'il insinue me met hors de moi.

J'anticipe déjà le second coup, mais Pullman se matérialise dans mon champ de vision. Il articule je ne sais quoi en me poussant en arrière. Le Français tangué un peu. Même autant d'années après avoir arrêté la boxe, je n'ai pas perdu la main, il n'a pas eu le temps de réagir.

Heureusement que Pullman est là. Il m'empêche d'aller trop loin.

— Gamin, reprends-toi ! envoie mon garde du corps.

Les sons reviennent autour de moi. Ma bulle de rage explose pour me reconnecter à la réalité. Le Français se redresse en essuyant le sang qui coule déjà de son arcade.

— Fais bien attention, tête de nœud. Célia et le bébé restent une part de moi ! j'enrage.

— Une part de toi ? Arrête ! il réplique. Elle va faire adopter le bébé, et tu n'entendras plus jamais parler de Célia, ni du bébé... Mais pas moi.

Si je pouvais me le faire d'un simple regard, il serait dans le coma.

Pullman baisse sa garde une très courte seconde, et il ne m'en faut pas plus pour aller attraper le col de ce con de Français et le coller au mur. Je serre à peine les dents pour grogner quelques mots :

— Donne-moi une seule bonne raison de ne pas t'éclater ici et maintenant pour qu'elle ne te reconnaisse plus.

Le Français se débat, et je lâche prise, laissant Pullman se caler entre nous.

— Elle ne te le pardonnera pas, mais ça ne fera que s'ajouter à la liste de tes conneries, après tout, il envoie en remettant ses fringues en place.

Enfoiré ! Il a raison.

— Allez, gamin, viens là, me dit Pullman à voix basse.

Je pointe mon index sur l'autre con :

— Si je te recroise de trop près, si tu les approches, elle et ma fille, compte sur moi pour lui parler de Lydie. Je n'ai pas été le seul à merder avec Célia !

Il stoppe net. J'ai lâché la seule carte que j'ai contre lui, et ça fait son effet.

Il faut qu'il comprenne à quel point j'ai le bras long. Il est temps d'en faire usage pour de bonnes raisons.

47

Célia

J'entends du bruit. Je ne sais pas où je suis, et ça m'angoisse brusquement. Un peu de temps passe sans que je parvienne à organiser mes pensées, puis, c'est comme une gifle en plein visage. *Mon bébé !* Que s'est-il passé ? Impossible de me rappeler. J'ai l'impression de me débattre contre du vent jusqu'à m'épuiser à essayer de trouver des réponses qui ne viennent pas.

Mon esprit se laisse de nouveau submerger par le vide qui me happe.

*

* *

— Mademoiselle Fowell ? Vous m'entendez ?

J'entends d'autres mots, mais je ne les comprends pas. Mes yeux restent fermés malgré mes efforts pour les ouvrir. Des sons me parviennent. Ils se rapprochent de plus en plus, et soudain, tout devient clair, comme si une porte s'ouvrait sur le présent.

Je reconnais le bruit du monitoring et les bips caractéristiques des battements de mon cœur. J'ai le réflexe de poser les mains sur mon ventre avant même d'avoir ouvert les yeux. Il est beaucoup plus plat, mais pas totalement. Il n'est plus arrondi et plein de vie, mais mou et vide. C'est une

sensation presque indescriptible, un déchirement mêlé à une soudaine frustration incontrôlable qui entraîne, avant même que mes paupières ne bougent, des larmes chaudes et douloureuses sur mes joues. *Elle n'est plus là...*

— Prenez le temps de vous réveiller, mademoiselle Fowell. Je reviens tout à l'heure.

Je ne réponds pas. J'ai mal partout. Ce n'est pas la même douleur que celle qui me torturait quand j'ai fermé les yeux. Celle-ci est plus douce, mais c'est tout de même difficile de la supporter et de ne pas y penser.

Le silence revient. Je m'oblige à laisser mes mains loin de mon ventre. C'est trop dur de se sentir si vide soudainement.

Je ne sais pas combien de temps passe. Ce silence me fait peur, alors je me force à ouvrir les yeux. Je suis allongée dans un grand lit d'hôpital. J'ai une perfusion dans un bras, et l'un de mes index est recouvert d'une pince grise reliée à un câble qui part derrière moi. Ma gorge est plus douloureuse que si j'avais une angine carabinée. Des larmes silencieuses et inexplicables glissent sur mes tempes pour aller se perdre avec une lenteur extrême dans mes cheveux.

Je fixe le plafond quand les larmes m'en laissent l'occasion. Doucement, les événements se replacent dans mon esprit. Max... Tout ce sang... Est-ce que le bébé va bien ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Je ne comprends pas. Pourquoi elle n'est pas ici ?

Le bip derrière moi accélère au rythme des battements de mon cœur qui s'affole. Je respire un grand coup, mais impossible de me calmer tant que je n'ai pas les réponses à toutes ces questions qui tournent en boucle dans mon esprit.

Un moment plus tard, la porte de la chambre s'ouvre doucement, et je vois apparaître quelqu'un que je connais : le docteur N'Guyen, celle qui m'a annoncé que j'étais enceinte il n'y a pas si longtemps que ça.

— Bonjour... elle me salue à voix basse.

Je n'arrive pas à lui répondre, alors je me force à sourire, mais ça ne prend pas. Elle tire un tabouret haut sur roulettes et vient se placer près de moi. Elle actionne une petite télécommande, et le lit se redresse doucement. Je grimace sous la douleur qui se déploie au bas de mon ventre.

— Attendez, je vais vous ajouter un coussin, elle me dit.

Je n'ai pas le temps d'acquiescer qu'elle va dans un placard en prendre un et m'aide à me redresser pour le placer dans mon dos. Elle s'installe sur le tabouret et baisse les yeux sur les feuilles réunies sur une plaque métallique qu'elle prend plus loin sur la barrière du lit.

— Vos constantes sont bonnes... Vous m'avez fait une sacrée peur, mademoiselle Fowell, elle explique sans relever les yeux de son dossier.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? je demande, la voix affaiblie par l'émotion.

Ces quelques mots m'ont arraché une larme tant ma gorge est sèche et douloureuse.

— Vous avez fait une hémorragie interne au niveau du col. Mes collègues des urgences maternité ont dû vous faire une césarienne en urgence. Votre bébé s'est en effet présenté par le siège pour l'accouchement, c'est-à-dire qu'elle s'est présentée par le dos au lieu de la tête, comme habituellement, et légèrement sur le côté en plus. Ça a déclenché les contractions de travail alors que votre corps n'était pas encore prêt... Et sous la pression, le bébé s'est retrouvé en difficulté cardiaque. Le placenta s'est brisé, et...

— Est-ce qu'elle va bien ? je coupe.

Je n'ai rien compris de ce qu'elle me dit hormis que ça n'allait pas. Je veux juste savoir le principal. Tout de suite.

Le docteur N'Guyen fronce légèrement les sourcils et a soudainement du mal à soutenir mon regard. La panique gagne tout mon corps, mais le docteur reprend vite la parole et m'évite de laisser couler d'autres larmes.

— Nous avons eu du mal à la faire revenir... mais maintenant elle va bien. Nous ne pouvons pas encore vous la laisser. Elle se trouve à l'étage au-

dessus, en couveuse. Nous voulons nous assurer qu'elle va bien. Elle était encore sous assistance respiratoire il y a quelques heures, mais à présent tout est bon. Nous sommes rassurés sur son état. Elle va très vite se rétablir. Elle n'est pas prématurée de beaucoup, seulement deux semaines et quelques jours... Mais elle nécessite tout de même beaucoup d'attention.

Je ne réponds pas. Mon esprit visualise ce qu'elle vient de me raconter. Mon bébé a eu du mal à revenir ! D'autres larmes me montent aux yeux. Ça a failli très mal finir. À cette seule pensée, je comprends. Je ne pourrai jamais être une bonne mère...

— Vous avez une cicatrice importante au bas du ventre. Vous pouvez la toucher, si vous le souhaitez. Mais vous ne pourrez vous lever que dans l'après-midi. Vous avez été opérée il y a quelques heures seulement. Voulez-vous que j'aie prendre une photo de votre fille en attendant que vous puissiez aller la voir ?

Je déglutis. Si je la vois, ce sera encore plus dur.

Je fais non de la tête en baissant les yeux sur la couverture qui recouvre mon ventre vide. J'ai honte, tellement honte.

— Pourquoi ?

— Je... je ne veux pas la voir, j'arrive à articuler entre mes larmes.

Le docteur reste silencieux quelques secondes et pose gentiment sa main sur mon bras.

— Il va bien falloir, pourtant... elle me souffle d'une voix douce.

— Je... je vais la faire adopter... Si je la vois, je ne pourrai pas...

Ces mots me déchirent. Ma fille me manque déjà.

— L'adoption ? Vous avez déjà mis en place un contrat avec des parents ? elle me demande.

— C'est mon frère et sa femme... Je ne sais pas... On en a parlé, mais tout est arrivé si vite.

— Vous êtes sûre de vous ?

Sûre de moi ? Je ne suis plus sûre de rien depuis le jour où elle m'a appris que j'étais enceinte.

— Je n'ai pas le choix... je murmure. C'est mieux pour le bébé.

J'évite son regard. Je n'ai plus honte, c'est pire, je me déteste. Je n'assume pas du tout ce que je m'oblige à faire.

— Vous êtes très courageuse, mademoiselle Fowell, elle murmure pour me rassurer. On se voit un peu plus tard. Reposez-vous et n'hésitez pas à sonner si quelque chose ne va pas, d'accord ?

Je fais oui de la tête. Elle me sourit, se lève et quitte la chambre.

48

Célia

Fixer le plafond pendant je ne sais combien de temps n'aide pas à régler les problèmes. Aucune réponse à mes soucis n'est apparue comme par magie entre les lampes. Je n'ai jamais été si perdue, et ça aussi parce que, de toute mon existence, je n'ai eu à penser qu'à moi. Notre mère nous a éduqués comme ça, Sam et moi : chacun pour soi. Mon père était très différent. Il n'aurait jamais dit la moitié des horreurs que m'a déjà sorties ma mère.

Lorsque j'ai atteint 18 ans, elle m'a mise à la porte en m'annonçant qu'elle avait tenu son rôle puisque j'étais majeure et encore en vie, et qu'il fallait maintenant que je dégage de chez elle. Alors je suis partie. Je n'étais pas franchement ravie à l'idée d'être livrée à moi-même, mais Sam faisait ses études loin de la maison, et ma mère se foutait royalement de ce que je pouvais devenir... Alors, j'ai suivi la seule personne qui s'intéressait à moi : Nick.

Après notre emménagement à Chicago, il a changé. Ou plus exactement, son comportement a empiré, car il contenait déjà une certaine violence. À la première gifle, j'aurais dû partir, mais j'étais perdue et seule. J'ai bien essayé d'appeler ma mère pour lui expliquer, mais elle m'a répondu qu'elle n'était

pas mon assistante sociale et que je devais me sortir par moi-même de la merde dans laquelle je m'étais mise.

Celle qui m'a donné la force de dégager Nick fut Mona. Et même si elle n'est plus là aujourd'hui, je l'entends m'engueuler comme si elle l'était : « Mais, espèce de gourdasse bécassée, avec qui doit grandir *ton* enfant, à ton avis ? Mais qui m'a foutu une gamine aussi empotée ? » Elle ne trouverait de repos qu'une fois que j'aurais écarté l'adoption.

Deux coups sur la porte de la chambre me font sursauter. Mona est aussitôt chassée de mon esprit. J'aperçois rapidement l'heure sur l'horloge au fond de la pièce avant de voir le battant s'ouvrir doucement. Il est dix heures pile, et Max entre. Je remarque tout de suite que son visage est abîmé et sa main droite aussi.

— Hey... Je pensais que tu dormirais... il me dit à voix basse en refermant derrière lui avec douceur.

Je me force à sourire, mais j'ai franchement envie de chialer. Je crois que je suis gênée qu'il m'ait vue hier dans le pire des états possibles.

Il s'avance dans la pièce sans me regarder. L'ambiance est tendue.

— Tiens, je suis passé à la marina avant de venir, il souffle en posant un smoothie à la framboise sur la tablette à côté du lit.

— Ah merci, c'est gentil... je murmure.

Son œil droit est entouré d'un coquart, et son arcade est fraîchement recousue. *Mais qu'est-ce qu'il a fait ?*

Je l'observe sans un mot. Lui se force à sourire en tirant le tabouret sur roulettes vers moi pour s'installer dessus.

— C'est rien, ne me regarde pas comme ça, j'ai pris un montant de porte... il répond à ma question silencieuse en riant doucement.

— Ah... Méchant montant de porte, dis donc !

Il rit franchement et se ravise en grimaçant certainement à cause de la douleur.

— Un véritable connard, même... il marmonne sans me regarder.

Un silence s'installe. Je n'ose plus rien dire et j'ai une impression bizarre, Max n'est pas comme d'habitude.

— Euh... Merci pour cette nuit... Je ne sais pas comment j'aurais fait sans toi, je lui dis d'une petite voix.

— Ne me remercie pas... C'était à moi de t'aider...

J'évite son regard. Comme pour changer de sujet, il attrape le smoothie à la framboise et me le donne.

— J'ai annoncé au mec du stand que tu avais accouché, il m'a dit que Léo allait t'appeler, du coup.

Je prends le smoothie sans en boire. Je n'ai ni faim, ni soif, ni même envie de respirer plus longtemps.

— Ah oui, merci beaucoup.

Il fronce les sourcils et me sourit. Un de ces faux sourires que j'envoie aussi quand j'ai les boules mais que je n'assume pas.

— Qu'est-ce qu'il y a ? je lui demande gentiment.

— Rien. C'est juste que... ils n'ont pas voulu que j'aie voir le bébé et... il commence avant de s'arrêter.

Je ne sais pas quoi lui dire. Je reste silencieuse, les yeux baissés sur ma boisson. Les gouttes de condensation sur le gobelet coulent sur mes doigts aussi lentement que le temps s'écoule entre Max et moi à l'instant. Le silence devient intenable.

— Bon... Euh... Je ne veux pas te brusquer, mais... Est-ce que tu comptes toujours t'en débarrasser ? il me demande.

Putain, j'aurais préféré qu'il la ferme, en fait !

Je cligne plusieurs fois des yeux, mais trop tard, les larmes brouillent ma vue. Max s'approche encore et, avant que j'aie le temps de saisir son intention, il me prend dans ses bras, et je craque complètement. Il ne dit rien. Il me serre simplement contre lui. J'ai mal partout, et ma position est loin d'être des plus confortables, mais je m'en fous. Ça fait juste du bien d'être soutenue.

Il finit par poser ses lèvres sur ma tête dans un geste d'affection profonde.

— Tu n'es pas seule... Je suis là et je jure de t'aider, Célia, comme je pourrai. Mais s'il te plaît... garde ta fille avec toi.

Je serre les dents, et le silence s'abat de nouveau sur nous. Je m'éloigne de ses bras et me tasse dans mon lit, provoquant une nouvelle douleur au bas de mon ventre. Max a l'air de regarder ses pompes. Je ne sais pas combien de temps s'écoule, mais personne ne parle.

— Célia... Arrête de pleurer. Je ne veux pas te faire de mal ou te bousculer mais... j'ai vraiment peur que tu le regrettes toute ta vie, il finit par me dire.

— Max, je...

Une vague de rage déferle en moi, et je m'efforce de la contrôler. Max met le doigt où ça fait mal. Des regrets qui vont me suivre toute ma vie. Des questions qui resteront sans réponses. Est-ce qu'elle me ressemble ? Ou est-ce qu'elle est le portrait de son père ? A-t-elle ses yeux ou les miens ? Je pourrais écrire un livre rien qu'avec mes questions et mes angoisses.

— Célia, si tu ne réagis pas, je vais m'en charger, me lâche soudain Max durement.

— Quoi ?

J'ai relevé brusquement la tête vers lui. Il me fixe, l'air sûr de lui. Comme s'il avait prévu ma réaction.

— Je vais faire en sorte que tu gardes ta fille avec toi. Je ne peux pas te laisser faire un truc aussi... irresponsable.

— Irresponsable ? C'est de la garder avec moi qui serait irresponsable, Max ! Regarde-moi, je ne suis pas prête ! Je n'ai pas de boulot, j'ai des dettes et je suis toute seule ! Par quelle magie tu veux que ce soit possible une seule putain de seconde ? Tu crois que je suis égoïste, mais c'est la garder qui serait égoïste !

Eh merde... Je me suis énervée contre lui. C'est trop tard, l'ambiance est passée de tendue à carrément électrique.

— Tu n’es pas toute seule ! Je suis là, moi !

Il s’est levé et fait quelques pas nerveux sous mes yeux fatigués.

— Non... T’es pas là, Max... Plus maintenant. C’est trop tard, je m’entends murmurer.

Il s’arrête de marcher et me fixe avec horreur.

— Tu... Je pensais que... Enfin, que nous, c’était encore possible...

J’en reste muette. Est-ce qu’il est en train de sous-entendre que notre histoire... *Pourquoi maintenant ?*

Je ne dis plus rien. Max soupire. Une fois. Deux fois. Puis il vient vers moi. Il s’appuie sur le lit et approche son visage très près du mien. *Mais à quoi il joue ?*

— Célia, regarde-moi dans les yeux, dis-moi que tu ne veux plus de moi maintenant et je vous foutrai la paix, à toi et à ta fille.

Je déglutis et évite son regard.

— Regarde-moi ! il ordonne.

Je me force et le regarde. Les larmes viennent brouiller ma vision.

— Je ne sais pas, Max...

Il fronce les sourcils, serre les dents et se redresse.

Sans un mot, il tourne les talons et, avant que j’aie le temps de réagir, il claque la porte derrière lui. C’est la deuxième fois qu’il me laisse dans cet hôpital, et c’est tout aussi douloureux que la première.

49

Célia

Dire que j'hésite serait franchement minimiser la tempête qui fait rage en moi. Celle-ci est en train de creuser un fossé dans mes entrailles. D'un côté, il y a ma culpabilité envers mon frère. Si je garde le bébé, il ne me le pardonnera jamais. D'un autre côté, il y a cet espoir naissant qui me laisse croire que rien n'arrive par hasard et que je serai la maman dont cette nouvelle minuscule vie a besoin...

J'hésite grossièrement entre mon frère et ma fille. J'ai peur de perdre Sam si je ne lui laisse pas mon bébé... Mais est-ce que préserver ma relation avec lui mérite que je perde ma fille ?

C'est une honte d'en arriver là. Je me déteste, et ça ne va pas en s'améliorant.

Peut-être que je devrais appeler Sam et lui dire que le bébé est né. Peut-être que sa réaction m'aidera à me décider.

Je cherche mon portable du regard. Impossible de savoir où toutes mes affaires ont terminé. Je finis par sonner pour que quelqu'un vienne m'aider puisque je ne peux pas me lever.

Après un bon quart d'heure, une femme se pointe gentiment dans la pièce.

— Bonjour, vous allez bien ? elle me demande.

— Oui... Euh... J'ai sonné parce que... je commence d'une voix enrouée.

— Vous avez sonné ? elle me coupe.

— Oui, j'ai appuyé là-dessus et...

Je montre le bouton que je suis allée chercher au-dessus de ma tête à tâtons. La femme explose de rire et me montre que j'ai appuyé sur la télécommande qui bloque le lit. Étonnamment, j'arrive à en rire avec elle.

— Heureusement que ce n'était pas urgent... elle marmonne.

— Je cherche mes affaires, en fait, je lui dis.

— Ah alors, tout a dû être mis dans le placard !

Elle va voir et, effectivement, mes sacs sont là.

— Je vais vous aider à vous lever et à aller aux toilettes. Ensuite, vous pourrez vous balader, et surtout, aller voir votre petite fille, elle ajoute avec un clin d'œil.

Je me force à sourire. *Elle n'est certainement pas au courant de mon cas.*

Très vite, je me retrouve assise. Le bas de mon ventre est douloureux, mais ce n'est pas insupportable non plus. J'imagine que la perfusion dans mon bras contient un antidouleur. L'infirmière m'aide à me lever. La dernière fois que j'ai fait ça, c'était juste après mon accident au café, et j'ai ensuite appris que j'étais enceinte.

Le moment où je me pose sur les cabinets est plus libérateur que jamais. Je n'en reviens pas de pouvoir pisser autant. Ça me change du goutte-à-goutte de la grossesse.

Elle me laisse ensuite prendre une douche après avoir posé un pansement sur la plaie au bas de mon ventre puis elle s'en va pour me laisser voler de mes propres ailes, comme elle dit.

La douche aussi est bénéfique, mais de courte durée, parce que mes

jambes sont faibles et que j'ai l'impression que mon centre de gravité peine à retrouver sa place.

Je trouve mon portable et, miraculeusement, le chargeur que j'ai pensé à prendre. Je me surprends sur ce coup-là. Je retrouve vite le confort du lit. J'ai des courbatures partout en plus de sentir que mon énergie n'est pas au top. *Je vais mettre des semaines à m'en remettre...*

Mon portable est HS. Je fais un dernier effort pour le brancher et j'attends de pouvoir l'allumer pour appeler Sam...

*
* *

Je pensais avoir de la patience, mais ça, c'était avant aujourd'hui. Mon portable refuse de s'allumer, et plus j'essaie, moins il charge. Je le balance un peu plus loin. *Ce n'est pas comme si j'avais un appel important à passer...* C'est peut-être un signe. Je ne devrais peut-être pas l'appeler, je devrais peut-être laisser les choses se faire d'elles-mêmes... *Putain, mais pourquoi mes pensées ne sont faites que de « peut-être » ?*

La porte de la chambre s'ouvre brusquement. J'en sursaute, et ça déclenche une douleur au bas de mon ventre.

— Bonjour ! me lance une grande femme.

Je réponds à peine mais j'arrive quand même à y mettre un sourire.

Elle dépose un plateau sur la tablette roulante et me colle le tout sous le nez.

— Buvez doucement, surtout ! elle lance en quittant la pièce.

Je baisse les yeux sur le bol de soupe qui trône au centre du petit plateau. Je pousse le tout sur le côté. Je n'ai pas faim, j'ai autre chose en tête. Et la soupe me donne presque la gerbe.

Je récupère mon portable. Il n'affiche que 3 % de charge. Je respire un bon coup et je le repose doucement. Je vais attendre encore un peu. Jusqu'à... disons, 6 ou 7 %.

Putain, mais qu'est-ce que je raconte ? Je suis en train de repousser le moment fatidique parce que ça me fout les jetons de parler à mon frère.

Allez, Célia, tu peux le faire !

Je trouve le contact, appuie sur la touche d'appel et pose mon portable sur mon oreille. Ça sonne, une fois, deux fois, trois fois...

— Allô ?

Mon cœur subit une embardée. *Pourquoi c'est aussi dur ?*

50

Célia

Merde, je n'arrive plus à parler.

Ce n'est que mon frère à l'autre bout du fil, et pourtant, c'est comme si j'avais soudainement un inconnu en face de moi.

— Allô, Lili ? Raah, je ne t'entends pas. Rappelle-moi parce que ça bugue ! il lance.

J'ouvre la bouche, mais c'est le vide total. Et avant que j'aie le temps de trouver le courage, il raccroche. *Merde !*

Je sursaute lorsque la porte de la chambre s'ouvre. *Aïe ! Mon ventre !*

J'arrache mon portable de mon oreille quand je vois entrer un homme d'un certain âge vêtu d'un costume mal taillé et dénué de cheveux. *Mais qui c'est, ça ?*

— Bonjour. Mademoiselle Fowell ? il me demande.

J'hésite pendant qu'il entre et referme derrière lui.

Je me redresse difficilement dans le lit pour me retrouver presque assise.

— Bonjour, oui... je murmure.

Il s'avance dans la pièce tandis que je me redresse encore pour être plus assise qu'étalée. Il tire le tabouret qu'a laissé Max pour l'approcher du lit et

s'installe dessus en me souriant. Il pose sur ses genoux l'attaché-case en cuir noir qu'il tient.

— J'ai du nouveau sur votre dossier ! il me lance comme une évidence.

— Mon dossier ?

Putain, mais de quoi il parle ? Il ne se planterait pas de chambre ? Non, il a bien prononcé mon nom.

— Oui, à propos de votre fille qui vient de voir le jour...

— Euh... Mais vous êtes qui ?

— Oh ! Toutes mes excuses, ce dossier est si important que j'en oublie les bonnes manières. Maître Bell. Je représente mon client en ce qui concerne la naissance de votre enfant.

Maître ? C'est un avocat ? Je n'y comprends plus rien. C'est quoi, ce bordel ?

Je reste muette. Une pression intense monte en moi. J'entends mon rythme cardiaque s'affoler jusque dans mes oreilles. L'homme sort de son attaché-case je ne sais combien de feuilles qu'il étale sur le lit. Je décale mes jambes pour lui faire un peu plus de place. Il pose un stylo sur le tout et reporte son attention sur moi.

— Bien, avant toute chose, comment allez-vous ? il me questionne.

— Bien...

— Tant mieux ! Mon client était extrêmement inquiet à votre sujet, mademoiselle Fowell.

Son client ? Mais de qui parle-t-il ? De Max ? C'est le seul à savoir que je suis ici.

Encore une fois, je reste silencieuse, ce qui n'empêche pas l'avocat de reprendre.

— J'ai cru comprendre que vous aviez des projets en ce qui concerne l'avenir de cet enfant !

Je fronce les sourcils. C'est sûr, c'est Max. Mais à quoi il joue ? Pourquoi il m'envoie un avocat ?

— Oui, je vais la... je commence timidement.

Sans avoir vraiment pris ma décision, je m'apprête à dire à cet homme que je vais faire adopter mon bébé. Mais il me coupe la parole avant que je termine.

— L'adoption n'est malheureusement pas possible.

Mon cœur bondit et remonte directement dans ma gorge pour ne plus en descendre. J'en arrête de respirer. Qu'est-ce... *Comment ça, l'adoption n'est pas possible ?*

— Quoi ? Mais je...

Je suis la seule à pouvoir décider de ça ! C'est mon bébé !

— L'enfant a été reconnu par son père, annonce l'avocat.

Mon cœur fait un bond. *Son père ?* Merde, Roman n'est pas au courant, alors ça ne peut être que Max. *Il est dingue !* Je ne l'ai pas pris au sérieux quand il m'a dit qu'il se chargerait de m'empêcher de faire ça...

51

Célia

L'avocat me regarde avec un drôle d'air. La boule dans ma gorge n'a pas bougé, elle a même tendance à s'élargir plus mon stress monte. *Comment Max a pu faire ça ?*

Le silence nous honore de sa présence pendant plusieurs longues secondes. L'homme qui affichait une mine réjouie fronce maintenant les sourcils avec un air inquiet.

— Mademoiselle Fowell ? Vous allez bien ?

Je me reconnecte aussitôt.

— Euh, oui... Je... Enfin... Son père ? C'est impossible ! je dis, la voix serrée par la panique grandissante.

— Et pourtant ! L'enfant a été reconnu par son père tout à l'heure. Et comme je vous le disais, il n'a pas autorisé l'adoption. Sous aucune condition.

Je vais tuer Max. Je ne peux pas nier que ça m'arrange, mais m'imposer cette décision est d'une violence peu commune.

— Je...

— Vous voulez certainement plus de précisions ! Je suis désolé, je fais tout de travers aujourd'hui ! Alors... l'avocat reprend.

Il fouille dans son attaché-case et finit par en sortir quelques feuilles supplémentaires. Il pose ses yeux fatigués dessus et commence à lire, puis se ravise pour de nouveau fouiller dans sa mallette. *Il le fait exprès ou quoi ?*

Enfin, il sort une paire de lunettes et la pose maladroitement sur son nez avant de se plonger de nouveau dans les papiers qu'il tient.

— Alors, donc, je disais... Ah oui, c'est là : l'enfant a été reconnu par son père à 11 h 22 précisément.

Il s'arrête encore et me jette un coup d'œil comme pour s'assurer que je l'écoute. À quoi bon ? Il ne va rien m'apprendre de plus ! Qu'est-ce que j'ai comme recours, d'ailleurs ?

Max n'est pas le père. Je peux le contester avec un test de...

— Un test de paternité a été effectué sur l'enfant. Tout a été fait en bonne et due forme avec la coopération de la justice et de l'hôpital. Comme il est bien le père génétique, il est en droit d'autoriser ou non l'adoption de cet enfant. Et il a mis certains... moyens pour obtenir ce qu'il voulait. Comme me faire revenir en plein milieu de mon week-end sur la côte pour vous rencontrer, mademoiselle.

Un test de paternité ? Mais, Max n'est pas...

Tout s'éclaire soudain.

— Attendez, je le coupe sèchement. Le nom, c'est quoi ?

Il me regarde, surpris.

— Le nom ? Du bébé ?

— Non, du père !

— Ah ! Euh... Eh bien, vous devriez le savoir mieux que moi... il me balance.

Touché ! Merci de me rappeler que ma vie n'est qu'une mauvaise version des Feux de l'amour.

— Weiss, bien sûr. Roman Weiss. À moins que je me sois trompé de chambre...

— Non... C'est bon, c'est la bonne chambre, je murmure.

Je m'entends de loin. Je suis déjà à des kilomètres de cette chambre.
C'est Roman qui a reconnu le... notre bébé ?

Des tonnes de questions se bousculent en moi. Elles se mêlent aux larmes qui coulent aussitôt sur mes joues.

Comment il a su que j'étais ici ? C'est Max qui a dû l'appeler. J'ai du mal à y croire. Roman a reconnu le bébé comme étant le sien ! Et par là même, il a fait le choix pour moi... Pas d'adoption ! Mais pourquoi ?

Mes mains tremblent, mon souffle n'est plus qu'un petit soubresaut dans ma poitrine.

— Hmm, Hmm...

L'avocat s'éclaircit la gorge. Je relève les yeux sur lui. Il a l'air gêné. Qui ne le serait pas ? J'essuie brièvement mes larmes d'un coup de main, et il me sourit avec bienveillance.

— Oui, donc, euh... Monsieur Weiss a également mis en place un... contrat entre vous, que je dois vous demander de signer, il ajoute.

Un contrat ? Mais pour quoi faire ?

L'homme me tend le tas de feuilles qu'il avait posé sur le lit et me sort de mon questionnement.

— Je vous laisse le lire. Mais je vous conseille fortement de signer, il ajoute. Monsieur Weiss a payé les meilleurs avocats du pays pour le rédiger...

Je tends une main tremblante pour me saisir du petit paquet de feuilles et je commence à lire. « *Accord mutuel... les deux parties s'engagent à... Pour l'enfant...* » J'arrête là. Je respire un bon coup pour chasser ces larmes qui troublent ma vue.

— Vous allez garder votre fille avec vous, mademoiselle Fowell, ajoute l'avocat avec un sourire qui se voudrait réconfortant.

Je relève les yeux sur lui en essuyant mes joues.

Tout mon corps se détend, tout mon être souffle de soulagement. C'est la phrase que j'avais besoin d'entendre. *Je vais garder ma fille.*

— Merci... je murmure dans un souffle.

— Je n’y suis pour rien. D’ailleurs, avant que j’oublie, monsieur Weiss s’inquiétait de savoir si vous apprécieriez les prénoms qu’il a choisis. J’espère donc que vous n’allez pas me faire faire encore de la paperasse pour les changer, il chantonne joyeusement.

Je baisse les yeux sur les papiers que j’ai entre les mains et je trouve rapidement ce que je cherche. Lou-Mona Weiss-Fowell, née le 6 février.

Je reprends mon souffle douloureusement. *Lou-Mona*... Je ne sais pas pourquoi il a choisi Lou, mais j’apprécie son attention pour Mona. Ça me touche même au point qu’une autre crise de larmes envahit ma vue.

— Oh non... Vous n’aimez pas ? J’appelle immédiatement mon assistan... commence l’avocat, horrifié.

— Non, non... C’est bon, c’est parfait, je couine.

Il me sourit et me tend le stylo.

Je sais que je devrais lire toutes les lignes de ces pages mais je fais confiance à Roman. Qu’on ne me demande pas pourquoi. Son but était apparemment de s’assurer que le bébé soit avec moi, et je ne peux pas lui en vouloir pour ça. Il me sauve d’un choix impossible et rend possible ce que je voulais le plus au fond de moi.

L’avocat me montre où signer et parapher. Je m’exécute en silence. Je parape chaque page et je signe la dernière après avoir recopié la mention « lu et approuvé ». Roman a déjà signé. Sa signature lui ressemble, droite et sobre, mais imposante.

Je recommence sur un autre exemplaire. Il m’en laisse un et prend l’autre.

— Très bien ! Je suis ravi pour vous que tout soit réglé. Encore toutes mes félicitations, mademoiselle Fowell. Monsieur Weiss et vous ferez de très bons parents, il me dit en me tendant une main franche.

Je la prends, hésitante. Il me secoue le bras, me sourit et commence à tourner les talons.

— Attendez... Euh... Et est-ce que vous savez si... Monsieur Weiss

est... ici ?

J'ai posé ma question de la façon la plus timide et ridicule du monde. L'homme perd son sourire une seconde mais en reprend un de façade aussitôt.

— Monsieur Weiss ne souhaite plus vous rencontrer, mademoiselle Fowell. Ce sont les instructions... Bonne continuation à vous et à votre fille.

Je ne bouge plus alors qu'il quitte la pièce. Les mots tournent en boucle dans mon esprit déjà épuisé. « *Monsieur Weiss ne souhaite plus vous rencontrer...* » « *Ne souhaite plus...* »

Je balance avec rage le contrat, sur lequel je viens tout juste d'apposer ma signature, à l'autre bout de la pièce. Je ne pensais pas que des mots pouvaient faire aussi mal.

Plus de Max. Plus de Roman. Juste ma fille et moi.

Je vais garder ma fille, je vais garder ma fille, je vais garder ma fille... C'est mon nouveau mantra, ma prière, mon obsession réconfortante, l'île secrète et préservée de tout au milieu de mon océan d'incertitudes.

Ma fille... Ça tourne en boucle dans mon esprit. Toutes mes peines s'envolent, même le coup de poignard de Roman et la nouvelle fuite de Max pour ne laisser place qu'à une chose : *ma fille*.

On frappe à la porte. Le docteur N'Guyen entre avec un timide sourire.

— Bon, et si nous allions voir ce bébé ? elle me suggère à voix basse.

Je souris et, sans hésitation, je fais oui de la tête. Un oui franc et déterminé, pour ma fille !

À suivre...

Fyctia

DES MILLIERS DE SÉRIES NEW ROMANCE
DISPONIBLES GRATUITEMENT !



+ DE 15.000 SERIES ACCESSIBLES GRATUITEMENT



LA POSSIBILITÉ D'ÊTRE REPÉRÉ ET ÉDITÉ



LA PLATEFORME DE BEST-SELLERS PAPIER :
MY ESCORT LOVE, LE CONTRAT, MAKE ME BAD

APPLICATION DISPONIBLE SUR  ET 
WWW.FYCTIA.COM